rare
1833 à 1847
manque 1841 – 13 vol.

Desbordes-Valmore 61
G. Sand - Lelia 109 Jacques 162-16
Latouche - Vallée-aux-Loups 119
Hugo - Marie Tudor 157
Sainte-Beuve : Volupté 120

cf. table 2e année

La table de la 1e année manque

La table par noms d'auteurs est à faire pr la 2e année -

Bulletin
Littéraire et Scientifique.

REVUE CRITIQUE

DES LIVRES NOUVEAUX.

1ère

QUATRIÈME ANNÉE. 1833

(et 2e année → 1834)

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
à Saint-Germain-en-Laye.

BULLETIN

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Revue critique

DES LIVRES NOUVEAUX,

RÉDIGÉE

Par Joel Cherbuliez.

1222

~~Quatrième~~ année.

PARIS,
AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 68;
GENÈVE,
AB. CHERBULIEZ ET Cie.

1836

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57 ;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

N° 2. — AVRIL 1833.

Théologie.

DU POLYTHÉISME ROMAIN, considéré dans ses rapports avec la philosophie grecque et la religion chrétienne ; ouvrage posthume de BENJAMIN CONSTANT ; précédé d'une Introduction de M. F. *Matter*. 2 vol. in-8°. 14 fr.

Ces deux volumes forment la suite et le complément du grand ouvrage de B. Constant sur la religion. Il les avait achevés peu de temps avant sa mort ; c'était le résultat de son

trouvait tout cela, mais encore il s'y voyait lui-même : « Un » jour, dit le Sauveur des hommes, je susciterai des apôtres » de la vérité pour faire connaître à toutes les églises le sens » entier de l'Apocalypse, découvert par d'*heureux interprètes*, » et éminemment utile au salut des âmes. » (T. 3, pag. 517.)

Mais aujourd'hui voici venir M. de Luc, l'auteur de l'*Histoire du passage des Alpes par Annibal*, qui publie à son tour des *Eclaircissemens sur l'Apocalypse*, et débute par renverser d'un seul coup tout l'édifice péniblement construit par M. B., en déclarant que les applications qu'il veut faire de ces prophéties sont imaginaires et sans fondement réel, et que ses explications lui semblent n'avoir aucun rapport avec le livre de saint Jean.

M. de Luc considère l'Apocalypse comme tout-à-fait étrangère à l'inspiration divine. Il la regarde comme une imitation des livres de Daniel et d'Ezéchiel. « C'est, nous dit-il, un ouvrage purement d'imagination. Ce sont des inventions ou des imitations. Toutes ses visions étaient de véritables visions, c'est-à-dire des choses créées par l'imagination de l'auteur, ou imitées de l'Ancien Testament, et par conséquent copiées. »

M. de Luc s'appuie des opinions de Volney et de Dupuis, et il aurait pu ajouter à ces autorités celle de B. Constant, qui a encore plus de poids aux yeux des gens religieux, et qui, dans son ouvrage de la religion, dit : « Il est à remarquer que les animaux de l'Apocalypse sont parfaitement semblables à ceux des religions sacerdotales. Dans les mines de Persépolis l'œil est fatigué partout de combinaisons étranges, d'animaux qui ont le corps d'un lion, les pieds d'un cheval, des ailes, la tête d'un homme à longue barbe, etc. » (Tom. 4, p. 15, note 2.)

Nous laisserons le débat se vider entre ces deux messieurs, sans nous prononcer pour aucun parti, n'étant pas assez versés dans ces matières pour en parler savamment, et regardant d'ailleurs l'explication de l'Apocalypse comme fort

inutile au bonheur et au progrès de l'humanité. Seulement nous recommanderons aux lecteurs l'ouvrage de M. de Luc, qui nous a paru dicté par une raison éclairée et renfermer des principes religieux exempts de toute superstition et de tout fanatisme, tels qu'il serait à désirer de les voir se répandre chez tous les hommes.

M. de Luc est franchement unitaire ; il rejette la doctrine du sacrifice de Jésus-Christ pour le salut des hommes, la regardant comme « indigne de la grandeur, de la toute-puissance et de la toute-indépendance de Dieu. C'est une insulte faite à la Divinité. La mort de Jésus-Christ devait-elle, pouvait-elle changer la conduite que Dieu avait tenue avec les hommes dès leur existence sur la terre?

» On exagère la laideur des actions des hommes, on les représente comme des péchés abominables ; on représente l'homme comme un être coupable, commettant de mauvaises actions tous les jours de sa vie ; les actions les plus innocentes et les plus naturelles sont des péchés, et l'on oublie que l'homme est la créature de Dieu, que c'est de lui qu'il a reçu son organisation, ses facultés, ses passions, ses penchans, son idée du bien et du mal ; qu'il agit selon sa nature, sa raison, selon les impulsions qu'il reçoit.

» Si les actions des hommes étaient si laides aux yeux de Dieu, il devrait avoir en horreur l'œuvre de ses mains, il se repentirait d'avoir fait l'homme tel qu'il est. Ce ne serait pas l'homme qu'il faudrait pardonner de n'avoir pas cette perfection chimérique créée par l'imagination de quelques hommes, mais Dieu de ne la lui avoir pas donnée. »

Jurisprudence, Législation.

PROJET D'ACTE FÉDÉRAL, et Rapport de la Commission de la Diète aux vingt-deux cantons Suisses. In-8°. 3 fr. 50 c.

Le pacte fédéral de 1815, imposé à la Suisse par l'influence des hautes-puissances, était depuis long-temps un obstacle qui arrêtait la marche des progrès, qui ôtait à la confédération toute force, toute énergie. Lorsque, après la révolution de juillet, des réformes se furent opérées dans plusieurs cantons, de toutes parts l'on demanda de renouveler l'alliance par des liens plus solides, et la Diète de l'année dernière, obéissant à ce cri général, nomma une commission chargée de lui présenter un projet d'acte fédéral : c'est ce projet qui se discute aujourd'hui. Voici quelles sont ses principales dispositions :

1° La Diète prononce souverainement, sans vote préalable ni ratification des gouvernemens cantonnaux, dans les cas suivans, qui sont par conséquent soustraits à la souveraineté cantonnale.

Extérieur. Elle ordonne les mesures nécessaires pour assurer l'indépendance et la neutralité de la Suisse ; elle nomme les agens diplomatiques.

Elle prononce l'approbation des traités que les cantons concluent entre eux, et en surveille et assure l'exécution.

Intérieur. Elle nomme les fonctionnaires fédéraux.

Elle règle l'inspection des routes, ainsi que les droits perçus par les cantons sur ces routes, ceux de consommation, les poids et mesures, la police sanitaire, etc.

Elle intervient pour maintenir l'ordre, à la requête du pouvoir exécutif d'un canton.

Finances. Elle fixe le budget fédéral, reçoit les comptes des administrations fédérales, fixe le tarif des douanes, autorise les péages, administre les postes, bat monnaie, statue sur la fabrication et la vente de la poudre à canon.

Militaire. Elle fait toutes les lois militaires, décrète la mise sur pied de l'armée fédérale, et en nomme les chefs.

2° Un conseil fédéral permanent est institué; il est nommé en partie par les cantons, en partie par la Diète; son organisation et son action sont absolument indépendantes du gouvernement du canton dans lequel son siége est établi.

3° La confédération garantit les constitutions cantonnales, sous certaines conditions qui en assurent l'uniformité.

Le principe du libre établissement est consacré avec toutes les conséquences indirectes qui s'y rattachent.

La Diète soutient les entreprises d'utilité publique, de sciences et de beaux-arts.

Une cour fédérale est établie avec une certaine compétence civile et criminelle.

La Diète exerce le droit de grâce pour les sentences prononcées par la cour fédérale.

Ce projet est accompagné d'un rapport rédigé avec talent et patriotisme par M. le professeur Bossi, député de Genève.

Ainsi qu'on peut le voir par ce court résumé, le nouvel acte fédéral tend à la centralisation des pouvoirs; aussi les susceptibilités cantonnales se sont-elles soulevées de toutes parts contre lui : cependant, les hommes sages et vraiment patriotes doivent comprendre qu'il est des sacrifices nécessaires au salut commun, et que l'intérêt général exige parfois l'abandon des intérêts particuliers. La brochure suivante traite d'une manière large et élevée ces questions difficiles. Examinant la composition hétérogène de la confédération suisse, l'auteur considère le besoin de centralisation comme une nécessité résultant strictement de la nature des choses, et comme le seul moyen de salut pour les cantons helvétiques.

ESSAI SUR LES CONDITIONS DE L'ALLIANCE FÉDÉRATIVE en général, et sur le nouveau projet d'Acte fédéral; par A. E. CHERBULIEZ, juge au tribunal civil et correctionnel, député au Conseil représentatif de Genève. In-8°. 1 fr. 50 c.

« Dénationaliser les intérêts, centraliser les pouvoirs, telle est, en deux mots, la condition de vie à laquelle ils doivent se soumettre; telle aussi doit être l'idée-mère, le principe dirigeant de la nouvelle alliance.

» Il n'est personne qui ne sente plus vivement que moi le prix de la souveraineté cantonnale. Quoi de plus doux que de faire toutes ses affaires en famille, de compter par sous et deniers ce qu'il en coûte pour vivre en société, de ne recevoir d'ordre que de ses magistrats immédiats, de ne rencontrer l'action du gouvernement que sous des formes toutes paternelles, et en même temps de sentir son existence politique garantie, moyennant quelques légers sacrifices de temps et d'argent, par une armée de soixante mille hommes! Qui ne serait jaloux de tels avantages? Et quand l'inflexible nécessité vous commande de renoncer à ce rêve de quelques années pour entrer dans une carrière de sacrifices et, peut-être, de mécomptes, on est disposé à se révolter contre elle et contre ceux qui les premiers vous la font entrevoir. Le mot seul de centralisation fait naître des idées d'abus et d'arbitraire; ceux qui le prononcent s'attirent la défaveur, et j'avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur l'accueil que recevra cet écrit de la part d'un certain nombre de mes compatriotes.

» Cependant je ne vois dans tout ceci qu'une question de fait. Je ne me sens aucune prédilection pour la centralisation en théorie; mais je crois à sa nécessité actuelle. Je crois à cette maxime : *se centraliser ou périr;* et j'aime mieux que la Suisse ne périsse pas, quoi qu'il puisse nous en coûter. »

Philosophie, Morale, Politique.

DE LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE, par le baron MASSIAS. In-8° de 245 pages. 5 fr.

« Où et en qui résident le droit et le pouvoir de commander à ses semblables et à ses égaux? A quelles conditions et à quelles fins s'exerce ce droit? » Tel est le problême que M. le baron Massias s'est proposé de résoudre dans cet ouvrage, et qu'après avoir passé en revue :

1° Les idées renfermées dans la notion *souveraineté du peuple ;*

2° Le tableau des élémens du souverain en France;

3° A quelles conditions s'exerce la souveraineté du peuple;

4° En quoi les citoyens qui ne jouissent pas des droits politiques participent à la souveraineté;

5° Les souverainetés du sabre et du droit divin.

Il résout par le principe suivant :

« Les associations humaines, comme celles des castors, des abeilles et des fourmis, ont leur forme naturelle primitive, indépendante des conventions, appropriée à leurs besoins et à leurs facultés, et d'où naît la forme même de leurs gouvernemens. Les inégalités physiques et sociales des abeilles déterminent les mœurs, les travaux et les produits de la ruche ; le commandement y est dévolu à qui a la capacité de commander. La même chose se passe dans les ruches humaines; le corps politique, ne pouvant agir collectivement, se divise en trois organes principaux, dont l'un est le pouvoir exécutif, qui délègue pour agir un ministère responsable, d'où ressortent toutes les magistratures subalternes, lesquelles portent la vie et le mouvement dans les moindres

ramifications de la société, et dont l'action ne pourrait être ordonnée si elle n'avait son point de départ dans un mobile unique. »

De ce principe, l'auteur conclut que la souveraineté du peuple n'a son exercice plein et normal, et sa légitimité, que dans la monarchie représentative.

Cette manière de raisonner par analogie serait très-juste sans doute si l'analogie était réelle ; mais elle ne l'est point : la reine, chez les abeilles, naît reine, apportant avec elle des priviléges incontestables, tels que la faculté génératrice qui la met fort au-dessus de toutes les ouvrières; mais dans la monarchie représentative, pas plus que dans la monarchie du droit divin, le roi n'apporte en naissant aucun caractère distinctif qui le place au-dessus du reste des hommes. Puis ne serait-ce pas un exemple dangereux à donner aux prolétaires de la société, que celui de ces ouvrières massacrant les mâles devenus inutiles, afin de soustraire à leur avidité la provision de miel qu'elles ont amassée pour l'hiver. Du reste, les préventions de l'auteur contre la république nous ont semblé injustes et mal fondées; le ton de mépris avec lequel il parle des Etats-Unis nous a surtout paru fort peu convenable. On veut juger avec une rigoureuse sévérité une république qui n'a pas cent ans d'existence, et l'on oublie que nos vieilles monarchies européennes sont depuis des siècles en proie aux dissentions intestines ; que l'Angleterre elle-même, ce modèle tant vanté, est rongé d'abus qui ébranlent chaque jour davantage l'édifice, et le menacent de ruine.

DIE BUECHER DES POLNISCHEN VOLKES UND DER POLNISCHEN PILGERSCHAFT ; aus des polnischen des MICKIEWIEZ, ubersetzt. In-12. 3 fr.

Ce petit volume, écrit dans un style tout-à-fait parabolique, est destiné à entretenir le feu sacré, l'espoir et la foi

en l'avenir chez les nombreux et malheureux fugitifs Polonais. Le passage suivant, que nous en traduisons, donnera une idée de la forme de cet écrit :

« De grands vaisseaux de guerre et un petit bateau pêcheur voguaient sur la mer, et c'était un jour orageux de l'automne ; or, à cette époque, plus un vaisseau est grand, plus il est sûr, et plus il est petit, plus il est dangereux.

» Les gens qui étaient sur le rivage disaient : « Heureux sont les marins des grands vaisseaux, malheureux sont les mariniers des bateaux pêcheurs dans la saison d'automne ! »

» Mais les gens du rivage ne voyaient pas que les matelots des grands vaisseaux étaient ivres, et qu'ils se révoltaient, et qu'ils brisaient les instrumens avec lesquels le pilote observe les étoiles, et mettaient en pièces la boussole ; et néanmoins ils paraissaient encore aussi puissans qu'auparavant.

» Mais lorsqu'ils ne purent plus voir les étoiles du firmament, et qu'ils n'eurent plus de boussole, ils se trompèrent de route, et ils échouèrent, les grands vaisseaux.

» Et le bateau pêcheur consulta le ciel et la boussole, et il ne se trompa point de route, et il vint au bord; et quoiqu'il se brisât sur la côte, les gens se sauvèrent et sauvèrent aussi leurs instrumens et leur boussole, et le bateau fut reconstruit.

» Et cela montra que la grandeur et la force des vaisseaux sont à la vérité de bonnes choses, mais que sans étoiles ni boussole ils coulent bas.

» Et l'étoile du pélerinage, c'est *la foi céleste*, et sa boussole, c'est *l'amour de la patrie*.

» L'étoile brille pour tous, et l'aiguille aimantée se tourne toujours vers le nord. Avec cette aiguille on peut naviguer à l'est et à l'ouest; mais sans elle on ne trouve que tempête et naufrage sur la mer du Nord elle-même.

» Ainsi, avec la foi et l'amour le bateau du pélerinage polonais fait voile ; mais sans foi ni amour, les grands peuples guerriers sont en proie à l'erreur et aux tourmens; et celui d'entre eux qui se sauvera, ne rebâtira pas le navire. »

Sciences et Arts.

DICTIONNAIRE DE L'INDUSTRIE MANUFACTURIÈRE, COMMERCIALE ET AGRICOLE; ouvrage accompagné d'un grand nombre de figures gravées sur bois, intercalées dans le texte; par une Société de savans et d'industriels. 10 vol. in-8°.

80 fr.

L'idée de rassembler en un corps d'ouvrage toutes les notions de sciences utiles à l'industriel et au commerçant, et d'en former une encyclopédie technologique, est heureuse; et les noms des savans qui doivent concourir à l'exécution de ce monument donnent lieu d'espérer que l'exécution sera digne en tous points de notre siècle de progrès. L'indispensable utilité des connaissances scientifiques dans les arts et l'industrie, soit manufacturière, soit agricole, se fait sentir tous les jours davantage, et les beaux résultats qu'elles ont produits dans les cinquante dernières années doivent engager les industriels à ne rien négliger pour les acquérir. Ce dictionnaire remplacera pour eux une foule d'ouvrages volumineux et fort coûteux.

Parmi les principaux collaborateurs, nous distinguons M. Blanqui aîné, qui sera chargé des articles relatifs à l'économie politique;

M. D. Colladon (de Genève), qui traitera différentes parties de la mécanique;

M. D'Arcet, pour la partie chimique;

M. Despretz, pour la physique; etc., etc., etc.

La souscription une fois fermée, le prix de l'ouvrage sera porté à 90 fr.

DE LA RICHESSE, sa Définition et sa Génération, ou Notion primordiale de l'économie politique; par N. Flury. In-8°. 5 fr.

Littérature.

ROMANS ET CONTES.

ZUR GESCHICHTE DER NEUEREN SCHOENEN LITERATUR in Deutschland, von H. Heine. In-12. 4 fr.

L'auteur a réuni dans ce volume divers morceaux écrits par lui pour l'Europe littéraire. C'est une esquisse rapide et brillante de la littérature moderne allemande, destinée à faire suite à l'ouvrage de madame de Staël sur l'Allemagne.

CALIBAN, par deux Ermites de Ménilmontant rentrés dans le monde. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LES BARIOLÉS, par Pascal Thorres. 2 vol. in-8°. 15 fr.

ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT, par MM. de Saint-Hilaire et Alphonse Brot. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LES OMBRAGES, par Gustave Drouineau. In-8°. 7 fr. 50 c.

Depuis quelque temps la manie des titres bizarres est générale. C'est un nouveau moyen de piquer la curiosité du

public fatigué de tant de mauvais romans et méchans contes dont on l'accable chaque jour avec une effrayante abondance.

Certes on ne se douterait guère que *Caliban, les Bariolés, Entre onze heures et minuit, les Ombrages,* fussent autant de recueils de contes. Mais les auteurs imitent en cela les marchands de nouveautés et autres qui prennent pour enseignes les sujets qui leur paraissent le plus propres à attirer l'attention, s'embarrassant du reste fort peu qu'ils n'aient pas le moindre rapport avec les objets de leur commerce. Ainsi, messieurs les ex-Saints-Simoniens ont pensé que puisqu'on vendait des foulards et des indiennes aux Deux-Magots, ils pouvaient bien mettre le nom de Caliban en tête de deux volumes où il n'est pas seulement question de ce personnage; M. Pascal Thorres s'est cru permis d'en faire autant de ses Bariolés, M. Drouineau de ses Ombrages; on en est quitte pour faire une préface, et le génie préfacier étant le plus commun aujourd'hui, on en fait deux et même trois plutôt qu'une; c'est un prologue, un prélude, un épilogue; bientôt il n'y aura plus que cela, je crois, dans un volume, et le public sera bien forcé de les lire alors, s'il veut lire quelque chose. M. Drouineau, dans ses Ombrages, poursuit toujours son système quelque peu mystique qu'il appelle le *Néochristianisme.* « Le but de ces contes, dit-il, est de peindre dans une *trilogie spiritualiste* d'abord la réalité et la puissance de l'âme, ensuite comment l'âme perd sa liberté et sa volonté; enfin comment la perte de la liberté et de la volonté peut conduire à la démence. » Ce but est noble et digne du talent de M. Drouineau; mais lorsqu'on veut combattre le matérialisme et l'indifférence, la clarté est, il me semble, indispensable; lorsqu'on veut faire triompher la vérité, il faut employer des raisonnemens simples et dont l'évidence mathématique saute aux yeux; le spiritualisme mystique ne parle qu'à l'imagination, il entraîne à sa suite l'exaltation religieuse et tous ses excès. Au reste, M. Drouineau nous annonce dans sa préface qu'il se propose de publier des traités

théoriques de sa doctrine; nous pourrons alors juger ce qu'elle est d'une manière plus complète. Jusqu'à présent elle ne se présente guère dans ses ouvrages que comme un mélange confus d'idées d'utilité et de déisme, le tout accompagné d'une assez forte dose de mysticisme qui rend parfois son style difficile à comprendre.

COUPS DE PINCEAUX, par O. CHARLET, ornés du portrait de *Ducornet*, né sans bras, dessiné par lui-même. In-8°. 7 fr. 50 c.

Les coups de pinceaux de M. Charlet ne valent certes pas les coups de crayons de son homonyme, dont les délicieux croquis sont aussi populaires que les chansons de Béranger. On trouvera dans son style la prétention d'imiter la manière bizarre de Janin. Cependant son livre vaut mieux que la plupart des recueils de contes dont on nous inonde. Il contient, entre autres anecdotes curieuses, un trait de l'histoire de Michel-Ange, dont nous extrairons le passage suivant:

« Michel-Ange était depuis quelques instans descendu de sa haute échelle. Réuni à plusieurs amis, dont il semblait écouter avec attention les avis, il examinait d'en bas l'effet que produisait son immense composition.

« Qu'en dis-tu, Raphaël, qu'en dis-tu, mon fils? N'est-ce pas qu'il y a du bien dans ce groupe du milieu? Mais tiens, je l'avoue, il y a là (montrant une autre partie du tableau) une malheureuse figure à laquelle je n'ai pu donner toute l'expression que mon imagination lui avait prescrite. Vois donc, dis-moi ton avis, mon ami, dis-moi sans crainte.

»—Ta composition est admirable, Michel-Ange, répondit le jeune grand homme, dont la main s'appuyait languissamment sur les reins si purs de contour de sa maîtresse, et je te jure que rien n'a été produit d'aussi magnifique. Mais je pense comme toi que, relativement à celles qui l'environnent, cette figure, qui est principale, n'a pas tout le carac-

tère qu'elle devrait avoir. Il y aurait, selon moi, deux manières d'arriver à ton but : soit en adoucissant l'expression des figures secondaires, et c'est ce que je ferais moi, je l'avoue : quelques jolies têtes aux traits bien doux, placées à l'entour, donneraient de suite un grand relief à celle qui semble t'embarrasser; soit en te surpassant toi-même, et en lui imposant l'expression surhumaine que tu as rêvée.

» —Tu es heureux, Raphaël di Sanzio; toi, tu es bien heureux, tu as pour modèle ta belle Fornarina, dont la tête de madone suffit à tes compositions célestes; mais moi, moi, ô rage! je ne trouve pas de créature pour poser ce que je voudrais rendre. Comment donner à cette plate face que tu vois se crisper si niaisement là-haut, cet air de douleur, de souffrance, après lequel je soupire? Ah! parfois, je l'avoue, il me prend des accès de frénésie, des idées de crime!

» —Attends, Michel-Ange, attends! dit Benvenuto Celini, l'enthousiaste; tu sais que je suis ton ami, ton admirateur le plus zélé ; tu sais de quelle manière j'ai arrangé cet infâme Torrigiani, qui se vantait devant moi de la blessure qu'il t'a faite à la joue gauche dans certaine dispute; je veux, mon maître, te rendre un service....

» — Oh! mon bon Celini, tu es le Benvenuto pour moi; Celini, Celini, pourras-tu me tirer de mon embarras, dis? Il n'est rien que je ne fasse pour toi, rien, entends-tu?

» —Bien, bien, maître; vite, vite à tes brosses, vite sur ton échelle; allons, y es-tu? Vite, copie fidèlement! »

» Alors Benvenuto Celini courut vers le modèle, dont les pieds et les mains étaient, en ce moment, attachés à une croix, puis tira de son manteau un poignard, vrai bijou si on l'eût encadré dans les senteurs d'un écrin....

« Attention, Michel-Ange, attention! » et le plongea tout entier dans le sein de l'homme étendu.

» Le peintre, haletant, ne perdait pas une seule des souffrances du moribond; ses brosses ou plutôt ses balais couraient avec une volubilité surnaturelle, tandis que, près de

lui, le digne, le fantastique Celini, riant d'un rire de possédé, l'encourageait du geste et de la voix. »

Dans un autre morceau intitulé : *L'homme sansbras*, l'auteur nous donne des détails pleins d'intérêt sur un jeune peintre, dont les tableaux ont été souvent admirés aux salons de Paris, Louis-César-Joseph Ducornet, né à Lille le 10 janvier 1806.

» Long seulement de quelques pouces, n'ayant point de bras, point de cuisses, point de mains, n'ayant pour se mettre à la hauteur de notre monde de paillasse, que deux jambes sans péronés, deux jambes dont les tibias, à tête de fémur, s'attachent au bassin, et quatre doigts à chaque pied, protégé contre les chutes par deux bosses assez fortement prononcées, l'une sur le dos, l'autre par devant, il fut accueilli avec des pleurs par ses parens, qui ne soupçonnaient pas que ce chétif fœtus dût être une occasion d'aisance pour leurs vieux jours. »

CHRONIQUE DU JOUR DES MORTS, par A. LABUTTE. In-8°. 7 fr. 50 c.

LÉGENDES ROUGES, par C. FAMIN. In-8°. 7 fr. 50 c.

TITIME, histoires de l'autre monde; par Eugène CHAPUS et Vict. CH. In-8°. 7 fr. 50 c.

PAR MA FAUTE, par l'auteur de *la Famille d'un Condamné* (M. FLEURY). 2 vol. in-8°. 15 fr.

PAUL GUY L'OUVRIER, par ARNOULD. 3 vol. in-12. 9 fr.

LA CASERNE, mœurs militaires; par Léon VIDAL et J. DELMAR. In-8°. 7 fr. 50 c.

MAX, par Ernest LEGOUVÉ. In-8°. 7 fr. 50 c.

Les mauvais livres engendrent et entretiennent le mauvais goût, qui à son tour perpétue les mauvais livres; c'est un cercle vicieux duquel, une fois qu'on a eu le malheur d'y entrer, l'on ne peut plus sortir jusqu'à ce que quelque grand génie surgisse du milieu de la foule, et de sa main puissante donnant à la littérature une nouvelle impulsion, lui montre la route qu'elle doit suivre. Or, ce génie est justement ce qui manque à notre époque; depuis long-temps nous l'attendons, mais il ne vient point, et il est à craindre qu'il ne vienne de long-temps encore. Ce n'est guère que dans le calme de la paix, au milieu d'un État florissant et prospère, que le génie littérateur peut se développer. Les troubles politiques, les révolutions, l'agitation des partis, sont autant d'obstacles qui s'opposent à ce développement. Au milieu de ces luttes d'opinions qui ébranlent les Etats, l'on ne saurait trouver le repos nécessaire à la culture des lettres; tous les esprits sont exclusivement tendus vers la politique, c'est là qu'est le but de tous les talens, de toutes les ambitions ; les tempêtes de la tribune, les escarmouches de la polémique journalière absorbent toutes les intelligences. La carrière est alors abandonnée aux écrivains secondaires, et ils s'y jettent en foule; à défaut de talens transcendans, ils cherchent à piquer la curiosité par l'extraordinaire, le terrible, et tous les sujets leur sont bons pourvu qu'ils donnent matière à des émotions fortes. C'est ainsi que MM. Fleury et Arnould, dans *Par ma faute* et *Paul Guy*, ont entassé crimes sur crimes, horreur sur horreur, quoique tous les deux eussent un but louable, qui était de nous montrer, le premier, dans quel abîme une seule faute peut nous jeter; le second, les tristes conséquences de l'état de société actuel, qui pèse sur le prolétaire et le rejette, par son injustice, en dehors de son sein. C'est ainsi encore que MM. Léon Vidal et Delmar ont cru trouver une mine à exploiter dans les corps-de-garde et les chambres d'une caserne, et que M. Legouvé, voulant faire une critique du vertige romantique, qui ne voit de la poésie

que dans la boue et le sang, s'est cru obligé de sacrifier lui-même à ce vertige, et a pensé que la personnification de cette idée était le seul moyen de faire lire au public un ouvrage de critique, qui malheureusement ne sera reconnu pour tel par personne.

Les *Légendes rouges* de M. Famin, recueil de chroniques de diverses contrées, et *Titime*, sortent quelque peu de ce genre, et se recommandent aux lecteurs par plus de vérité et de simplicité. Quant à la *Chronique du jour des morts*, M. Labutte ne fera pas mal de publier un commentaire explicatif à l'usage des simples d'esprit, au rang desquels nous nous mettons.

NOUVELLES SOIRÉES D'AARAU, contes de H. Zschokke et G. Volk, trad. de l'allemand par J. *Cherbuliez*. 5 vol. in-12. 12 fr.

Ces cinq volumes complètent la collection des romans de Zschokke, publiée par M. Gosselin; ils renferment quatre contes de cet auteur, dont le style naïf jette tant de charmes sur toutes ses compositions. Le cinquième volume contient un petit roman où les mœurs de la Savoie sont peintes avec beaucoup de simplicité.

L'ÉPOQUE SANS NOM, esquisses de Paris; par M. A. Bazin. 2 vol. in-8°. 15 fr.

M. Bazin a réuni dans ces deux volumes divers morceaux qu'il avait publiés dans la *Revue de Paris*, sur l'aspect de la capitale depuis la révolution de juillet 1830 : on y trouve des tableaux pleins d'intérêt et de vérité.

TRELAWNEY, or the Adventures of a younger son. In-8°. 5 fr.

LE MOUSSE, par madame Augusta Kernoc (M. Romieu). In-8°. 7 fr. 50 c.

LA MER ET LES MARINS, scènes maritimes; par Ed. Corbière. In-8°. 7 fr. 50 c.

La littérature maritime, puisqu'on est convenu de l'appeler ainsi, ne paraît pas être encore épuisée; ces trois nouvelles productions sont, certes, plus dignes d'être mentionnées que bien d'autres dont on a fait grand bruit. Trelawney est un aventurier dont les mémoires ont tout l'intérêt d'un roman uni aux émotions que fait éprouver le récit d'événemens qu'on sait être vrais, du moins en partie. Le Mousse est une charmante composition, et M. Corbière nous donne, dans ses scènes maritimes, des esquisses pleines de force et de vérité.

LA PRINCESSE BORGHÈSE, épisode de l'Empire; par M. J.-F. M. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LA DUCHESSE DE FONTANGE, par mad. ***, auteur des *Mémoires d'une Femme de qualité*. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LA GRANDE DAME ET LA JOLIE FILLE, esquisses de mœurs; par Max. Perrin. 2 vol. in-8°. 15 fr.

UNE FAUTE, par l'auteur des *Scènes du grand monde*. 2 vol. in-8°. 15 fr.

QUAND J'ÉTAIS JEUNE, souvenirs d'un vieux; par P.-L. Jacob, bibliophile (Paul Lacroix). 2 vol. in-8°. 15 fr.

UN BON ENFANT, par Paul de Kock. 2 vol. in-8°. 15 fr.

CYNODIE, par madame A. Dupin. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Il est une sorte de romans qui, même fussent-ils de la plus grande médiocrité, trouvent toujours une nombreuse classe de lecteurs. Ce sont ceux qui nous offrent la peinture des mœurs de la société, non pas tracée à grands traits d'après les événemens le plus frappans d'une époque, mais puisée dans les transactions journalières de la vie privée, prise sur le fait dans l'intérieur du ménage. C'est à cette espèce qu'appartiennent tous ceux que nous venons de nommer. La Princesse Borghèse et la Duchesse de Fontange sont des tableaux de cour, un peu dans le genre de ceux qui valurent jadis tant de renommée à madame de Genlis. *Quand j'étais jeune*, du bibliophile Jacob, nous retrace les mœurs du siècle dernier, mœurs assez mauvaises; mais on pardonne la licence en faveur du charme de la narration. *Une faute* est un roman à l'anglaise, peinture de salons, où la vérité des nuances fait le mérite de l'ensemble. Quant au roman de Paul de Kock, c'est, comme tous ceux de cet auteur, une réunion de scènes souvent triviales mais vraies et assaisonnées d'une franche gaîté.

Géographie, Histoire.

VOYAGE DANS LA RÉGENCE D'ALGER, ou Description du pays occupé par l'armée française en Afrique; par M. Rozet, capitaine au corps royal d'état-major. 3 vol. in-8°, et Atlas. 36 fr.

Le premier volume de cet ouvrage, qui vient de paraître, contient la description géographique et géologique de la régence d'Alger, avec d'intéressans détails sur la météorologie, la culture des terres, et l'histoire des animaux de toute es-

pèce qui s'y trouvent. Une carte de la Régence y est annexée, et la livraison d'atlas qui l'accompagne renferme plusieurs vues d'Alger et différens costumes du pays.

Ce Voyage nous donne une idée fort avantageuse de la nouvelle colonie française et du parti qu'on en pourra tirer avec une sage administration. Le climat ressemble à celui de la Provence. « Les jours de mauvais temps exceptés, la température est extrêmement agréable dans les environs d'Alger, depuis le commencement de janvier jusqu'au 15 juin. C'est alors seulement que commencent les grandes chaleurs, qui continuent presque sans interruption jusqu'à la fin de septembre. La chaleur est très-vive, mais elle n'est point accablante, et l'on y résiste fort bien si l'on peut se passer de boire pendant quelques heures : les personnes qui se livrent à toute l'ardeur de leur soif transpirent beaucoup et ne tardent pas à n'en pouvoir plus.

La végétation de la portion comprise entre la côte et la chaîne du Petit-Atlas est absolument la même que celle de tout le littoral de la Méditerranée ; on y trouve beaucoup d'arbres et de plantes de l'Europe tempérée ; nos arbres à noyaux, les poiriers, les pommiers, les noyers, etc, croissent presque sans culture dans les jardins d'Alger. »

Dans le second volume l'auteur nous donnera une description des mœurs et coutumes des différentes variétés de l'espèce humaine qu'il a pu observer dans les États Barbaresques, et le troisième contiendra des détails sur le commerce, l'agriculture, les sciences et les arts des habitans de la Régence, l'histoire de son gouvernement et un plan de colonisation.

TÉMOIGNAGES HISTORIQUES, ou Quinze ans de Haute-Police, sous Napoléon ; par DESMARETS, chef de cette partie pendant tout le Consulat et l'Empire. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme des documens historiques du plus

haut intérêt sur les diverses conspirations qui se sont tramées sous le règne de Napoléon. On y trouve des détails curieux sur l'empereur, sur la tendance parfois superstitieuse de son esprit, et sur l'indifférence avec laquelle il affrontait les dangers dont sa vie pouvait être menacée. L'ouvrage de M. Desmarets fournira des matériaux à ceux qui voudront écrire l'histoire, et en attendant il se distingue d'une manière toute particulière, au milieu de la foule de ces Mémoires fabriqués par la spéculation. Ceux-ci du moins sont authentiques.

DU DUCHÉ DE SAVOIE, ou Etat de ce pays en 1833 ; par M. F.-C.-N. D'HORAN, d'après les documens fournis par M. P.-P. Darbier, ex-procureur près la judicature-mage de la province de Haute-Savoie. In-8°, avec une carte. 7 fr.

La Savoie est une preuve vivante, et la meilleure peut-être qu'on puisse offrir, des tristes résultats du despotisme et de la suprématie des prêtres. Ce pays, si richement doté par la nature, avec ses vallées fertiles et ses montagnes couvertes de pâturages magnifiques, peuplé d'habitans intelligens, probes et laborieux, possède toutes les conditions nécessaires pour la prospérité et le bonheur. Mais la main de plomb du despotisme s'appesantit sur lui, l'étouffe de sa lourde étreinte, et la superstition le couvre de ses voiles ténébreux. Ces deux puissances réunies ont réussi à détruire jusqu'au moindre germe d'abondance et d'industrie. Ecrasé de taxes, entouré de toutes parts d'institutions ombrageuses qui le blessent à chaque pas qu'il veut faire, comme autant de chaînes pesantes, le Savoyard laisse ses terres incultes, ses routes désertes, ses mines enfouies, son commerce en stagnation. Cette contrée, destinée par sa position à être le séjour de l'abondance et de la liberté, n'offre à l'œil

observateur que le triste aspect de la misère la plus profonde, de l'ignorance et de l'abrutissement. L'ouvrage de M. Darbier rendra un véritable service à ce malheureux pays, en publiant ce qui jusqu'à présent n'était connu que d'un petit nombre de personnes, en mettant au grand jour toutes ces vexations despotiques, qui sont autant de crimes contre l'état social, et d'atteintes portées aux droits naturels de l'homme.

Qui ne serait à la fois ému de pitié et transporté d'indignation en voyant la position de ces habitans réduits à végéter dans la misère au milieu de richesses naturelles qui restent enfouies, parce que leur exploitation est rendue impossible par l'ineptie du gouvernement. Des mines de fer, de plomb, d'argent, qui, sous l'Empire, furent exploitées avec grand succès, sont depuis long-temps abandonnées, et la Savoie achète du sel à la France, tandis que les salines de Moutiers et de Conflans suffiraient à sa consommation. Le paysan est forcé de payer au poids de l'or une denrée indigène, et les malheureux que l'on surprend à détacher quelques cristaux de la roche d'Arbonne, qui est un massif de sel gemme, d'une hauteur et d'un diamètre considérables, sont mis en jugement et condamnés à une forte amende et à la prison. Des droits énormes empêchent à peu près toute espèce d'exportation, jusqu'à celle du charbon qui se fabrique dans les montagnes frontières de Suisse et de France.

A tous les raffinemens de l'absolutisme viennent se joindre les rigueurs ecclésiastiques. « C'est la censure des prêtres qui termine l'échafaudage de cette organisation sociale. Son siége est à Chambéry. Elle examine les ouvrages de littérature et les journaux que les nations étrangères introduisent en Savoie, surveille tous les libraires, et envoie même faire des perquisitions dans les maisons particulières, quand elle soupçonne que quelqu'un y possède des livres dont elle défend la lecture. »

HISTOIRE DE LA GUERRE CONTRE LES ALBIGEOIS, par M. Q. DE PARETELAINE. In-8°. 7 fr. 50 c.

HISTOIRE DE L'ORDRE DES ASSASSINS, par J. DE HAMMER ; trad. de l'allemand par J. J. *Hellert* et G.-A. *de la Nourrais*. In-8°. 6 fr.

HISTOIRE DES ANCIENNES VILLES DE FRANCE, par M. L. VITET. Ire série : *Haute-Normandie*. 2 vol. in-8°. 16 fr.

Ces deux volumes contiennent l'histoire de la ville de Dieppe et de ses monumens, puis un essai sur les voyages des premiers navigateurs dieppois, dont les découvertes, soit en Afrique, soit en différentes îles de l'Amérique, étaient jusqu'ici presque entièrement ignorées. Une foule d'anecdotes et de détails curieux, des descriptions pleines de vie et un style presque toujours entraînant, font de l'ouvrage de M. Vitet un livre à la fois fort amusant, très-instructif et du plus haut intérêt.

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN, par HARRISON ; traduits de l'anglais. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Un médecin, remarquant combien souvent l'on peut retirer des observations utiles pour la philosophie et la psychologie, du spectacle des derniers momens de l'homme dans les diverses maladies, a réuni en un cadre l'histoire des malades qu'il a soignés. C'est une suite d'esquisses, tristes sans doute, car presque toutes se terminent par la mort et renferment des tableaux déchirans ; mais l'intérêt le plus fort vous attache à cette lecture. Quelques-uns de ces morceaux ont été publiés par la *Revue britannique*, et le succès qu'ils ont obtenu nous dispense d'en donner une analyse plus étendue.

A MEMOIR OF FELIX NEFF, pastor of the High Alps; and of his labours among the french protestants of Dauphiné, by W. S. GILLY. In-8°. With a map. 8 fr.

Le révérend Gilly nous a déjà donné plusieurs ouvrages sur les Vaudois du Piémont, et il s'occupe avec un zèle infatigable de tout ce qui a rapport à ces débris de l'Église primitive. Ce nouveau volume renferme la biographie pleine d'intérêt d'un second Oberlin dont toute la vie fut consacrée au bien de son troupeau; comme lui, Félix Neff a laissé un exemple digne de subsister et de porter des fruits.

FACTS AND DOCUMENTS illustrative of the history, doctrine and rites of the ancient Albigenses and Waldenses, by the Rev. S. R. MAITLAND. In-8°. 24 fr.

Au milieu de cette partie sauvage et isolée des Alpes située entre le Clusone et le Pélice, deux torrens qui se jettent dans le Pô, habite une petite pleuplade d'hommes courageux et résolus qui, pendant plus d'un millier d'années, ont maintenu leur indépendance religieuse contre la suprématie de l'Eglise romaine. Sujets aujourd'hui du roi de Sardaigne et jadis des ducs de Piémont et de Savoie, ils habitent la partie de la province de Pignerol la plus rapprochée des frontières de France. Par leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion et leur langage, ils tiennent le milieu entre les Italiens et les Français, sans qu'on puisse les assimiler entièrement à l'un de ces deux peuples; leur situation dans le cœur des vallées qui s'étendent à l'est le long des Alpes Cottiennes, entre le mont Viso et le Col de Sestrières, leur a fait donner les noms de *Vallenses*, *Waldenses* ou *Vaudois*, des mots *vallis*, *valle* et *vaux* qui signi-

fient vallée, en latin, en italien, et dans la langue du pays.

Professant les mêmes doctrines que les protestans de France et d'Angleterre, ils paraissent ne point devoir leur réformation à la grande révolution religieuse du seizième siècle, et n'avoir jamais partagé la croyance de l'Église romaine. D'après leurs écrits, l'on voit que dès le douzième siècle en effet ils rejetaient toutes les doctrines catholiques. Mais les ouvrages mêmes de leurs adversaires renferment des témoignages de cette haute antiquité. Reinerus Sacco, qui dans le commencement du treizième siècle agit comme inquisiteur contre les Vaudois, dit que « plusieurs font remonter l'origine de cette secte au temps du pape Sylvestre, d'autres encore plus haut, à l'époque des apôtres;» et Claudius Seisselle, créé archevêque de Turin par François Ier, la fixe, dans un ouvrage imprimé en 1547, à l'époque de l'empereur Constantin. Le langage originaire de cette contrée est la langue romane, et quelques écrits qui subsistent encore prouvent que si le protestantisme y est en quelque sorte indigène, l'instruction et les lumières, ses compagnes fidèles, y datent aussi d'une époque reculée. Mais enclavés au milieu d'un état catholique et soumis au gouvernement despostique le plus injuste et le plus superstitieux, les malheureux Vaudois furent sans cesse en butte aux persécutions les plus atroces. A plusieurs reprises leur misérable situation excita la sympathie des autres peuples, et l'Angleterre intercéda souvent pour eux. Des collectes abondantes, des subventions accordées à leurs pasteurs, et des écoles fondées par les Anglais ont sauvé ce pays d'une ruine complète.

L'histoire intéressante de cette peuplade attend encore un écrivain. M. Muston, des vallées du Piémont, a entrepris dernièrement cette tâche : si son talent répond à son zèle, son ouvrage obtiendra sans doute un grand succès, car le public est avide de tout ce qui se rattache à la grande lutte de la liberté contre le despotisme. Les Anglais ont bien publié déjà de nombreux volumes à ce sujet, tels que ceux des révérends Gilly,

Sims, Jackson, et celui de M. Maitland que nous annonçons aujourd'hui; mais dans la plupart de ces ouvrages l'histoire est laissée de côté et sacrifiée à de longues discussions dogmatiques fort peu intéressantes.

Cependant à côté de l'intérêt historique s'offraient encore les charmes puissans que présentent l'aspect du pays et le caractère de ses habitans.

Il est peu de sites qui offrent plus d'attraits pour la vue et pour l'imagination que ces pittoresques vallées de Luzerne, Perouse et Saint-Martin. La nature y déploie ce luxe et cette richesse de beautés sauvages ou riantes, ces contrastes admirables dont elle s'est montrée si prodigue dans toutes les contrées alpestres. Vallons fertiles, précipices escarpés, torrens impétueux, cascades étourdissantes, tout semble réuni pour parler au cœur de l'homme, pour lui rappeler la grandeur et la puissance de Dieu.

Une contrée où la nature s'est montrée tout à la fois riche de ces beautés mâles et sévères qui impressionnent si fortement les hommes, et avare des dons qui les nourrissent, ne peut qu'avoir une double influence sur le caractère de ses habitans. Elle les rend sages et industrieux. Ces qualités que l'on rencontre toujours davantage à mesure que l'on s'élève sur les montagnes, se trouvent à un très-haut degré parmi les Vaudois : leur patience et leur énergie à vaincre les difficultés sont admirables, et d'une autre part, leur hospitalité et l'humanité qu'ils ont déployée en diverses circonstances ne sont pas moins dignes de remarque.

RAPPORT

FAIT A LA SOCIÉTÉ ROYALE ET CENTRALE

d'Agriculture,

Dans la séance publique du 4 avril 1833,

Par M. le vicomte Héricart de Thury,

SUR LES

PRINCIPES RAISONNÉS D'AGRICULTURE, par A. Thaer; trad. par le baron *Crud*. 4 vol. in-8°, et Atlas in-4°. 48 fr.

ÉCONOMIE DE L'AGRICULTURE, par le baron Crud. In-4°. 15 fr.

DESCRIPTION DES INSTRUMENS D'AGRICULTURE, par A. Thaer; trad. par M. *de Dombasle*. In-4°, fig. 13 fr.

« Messieurs,

» Un des meilleurs Traités d'Agriculture qui existent dans quelque langue de l'Europe que ce soit, a dit un homme célèbre, au jugement duquel on ne saurait trop s'en rapporter, M. *Mathieu de Dombasle*, est certainement le *Traité des Principes raisonnés d'Agriculture de Thaër*.

» Pour nous, nous irons plus loin que lui, et, sans craindre d'être contredit, nous dirons que l'ouvrage de l'illustre fondateur de l'Institut agricole de Moëgelin est non-seulement un des meilleurs, et qu'il est même le premier de tous nos Traités sur l'Économie rurale. Mais, a-t-on dit, les *Principes raisonnés de l'Agriculture* sont un ouvrage de théorie, un ouvrage trop profond, trop philosophique. Non, Messieurs,

cet ouvrage n'est ni trop profond, ni trop scientifique : c'est véritablement un traité pratique, un manuel, un guide à la portée du plus simple cultivateur. L'auteur, qui connaissait tous les besoins de l'homme des champs, le dirige pas à pas, lui apprend ce qui est bon, tout ce qu'il doit éviter, tout ce qu'il doit faire; enfin, il l'instruit sur chaque objet, sur chaque partie du grand, du premier des arts : celui de cultiver la terre, d'en recueillir les fruits et de la tenir toujours en état d'en produire de nouveaux, sans jamais la fatiguer et encore moins l'épuiser.

» Traduire un tel ouvrage en notre langue était rendre à la science, à l'art, aux propriétaires agronomes et cultivateurs, un service éminent, un service essentiel, et pour lequel on ne saurait trop voter de remercîmens, trop vouer de reconnaissance à celui qui a pu entreprendre une pareille tâche.

» Il faut connaître, Messieurs, le *Traité des Principes raisonnés d'Agriculture*, il faut l'avoir souvent consulté, disons mieux, il faut l'avoir suivi, et surtout l'avoir mis en pratique, pour apprécier l'étendue de cette tâche, que n'a point craint de s'imposer un traducteur. Aussi, en reconnaissant toutes les difficultés d'une telle entreprise, il n'est personne qui ne juge qu'elle ne pouvait être exécutée, et nous entendons bien exécutée et vraiment digne de l'auteur et de l'ouvrage, que par un homme comme *Thaër*, également versé dans les sciences physiques et mathématiques et dans la pratique la plus sage, la plus approfondie et la mieux calculée de l'agriculture; enfin, que par un homme dont le nom pouvait et devait être mis à côté de celui de l'auteur.

» Tel est en effet, Messieurs, l'habile et modeste agronome auquel nous devons cette traduution, M. le baron *Crud*, lui-même auteur d'un ouvrage non moins recommandable : *l'Économie de l'Agriculture*. Vous savez, vous ne pouvez avoir oublié l'effet que produisit ce traité lorsqu'il parut: vous vous empressâtes de le signaler au Gouvernement, ce traité classique et fondamental, digne de faire suite à celui de *Thaër*, se distinguant de tous nos ouvrages en économie rurale par la méthode analytique la plus précise et la mieux raisonnée, autant que par la bonne foi et la franchise, qualités bien rares

dans les auteurs de notre temps, mais dont M. le baron *Crud* fait ouvertement profession, en parlant de ses fautes, de ses erreurs et de ses mécomptes, pour enseigner aux autres le moyen de les éviter.

» Cet important ouvrage fut accueilli en Allemagne comme il le fut en France, et le meilleur de tous les juges en cette partie, *Thaër*, qui déjà avait traduit et publié les notes, les observations et les additions de son traducteur, pour en faire jouir les souscripteurs à ses *Principes raisonnés d'Agriculture*, *Thaër* lui-même recommanda aux élèves de Moëgelin le *Traité de l'Économie de l'Agriculture*, comme le supplément du manuel pratique de son Institut agricole.

» Tels sont, Messieurs, les deux ouvrages que nous avons été chargé de vous signaler; ce sont deux ouvrages fondamentaux, deux traités essentiellement pratiques et élémentaires, que tout agronome, propriétaire et cultivateur doit consulter et étudier journellement.

» Enfin, en y joignant la description des nouveaux instrumens d'agriculture les plus utiles de *Thaër*, dont nous devons une excellente traduction à M. *Mathieu de Dombasle*, on pourra se flatter d'avoir le Traité le plus complet sur toutes les branches de l'Économie de l'agriculture, les ouvrages comme les noms de *Thaër*, de *Crud* et de *Mathieu de Dombasle* ne pouvant désormais être séparés. »

La Société royale et centrale d'Agriculture, en considérant l'importance des services que M. le baron *Crud* a rendus à l'art et à la science par sa traduction des *Principes rai-raisonnés de l'Agriculture de Thaër*, informée que pour prouver l'excellence et la supériorité des méthodes du fondateur de l'Institut agricole de Moëgelin, et la sûreté des principes qu'il a lui-même si bien développés dans son *Traité de l'économie rurale*, M. le baron *Crud* en a fait avec le plus grand succès l'application dans le domaine de Massa-Lombarda, dont il a converti en campagnes riantes, fertiles et animées, de vastes marais infects et déserts, rendus stériles par la défense d'y cultiver du riz, et aujourd'hui couverts d'une population de colons actifs, riches et heureux ;

» La Société royale et centrale d'Agriculture a décidé qu'elle offrirait, en séance publique, à M. le baron *Crud* sa grande médaille d'or, et un exemplaire du *Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs d'Olivier de Serres*, comme un témoignage particulier de sa haute considération. »

Autres ouvrages d'Agriculture.

CULTIVATEUR DU CANTON DE GENÈVE. 3 vol. in-8°. 10 fr.

PRAIRIES ARTIFICIELLES d'été et d'hiver, par Ch.-J. LULLIN. In-8°. 6 fr. 50 c.

TABLEAU DE L'AGRICULTURE TOSCANE, par SISMONDI. In-8°. 3 fr.

TRAITÉ DES ASSOLEMENS, par Ch. PICTET. In-8°. 5 fr.

TRAITÉ DES ENGRAIS, par F.-G. MAURICE. In-8°. 5 fr.

VUES RELATIVES A L'AGRICULTURE DE LA SUISSE, par FELLEMBERG. In-8°. 2 fr.

NOTICE SUR HOFWVYL, par CRUD. In-8°. 60 c.

RAPPORT SUR HOFWYLL, par CAPO-D'ISTRIA. In-8°. 2 fr.

— par CHAVANNES. In-8°. 1 fr.

— par MM. HEER, CRUD, MEYER, TOBLER, etc. In-8°. 2 fr. 50 c.

— par RENGGER. In-8°. 2 fr.

COURS D'AGRICULTURE ANGLAISE, par PICTET. 10 vol. in-8°. 50 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57 ;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

N° 3. — MAI-JUIN 1833.

Théologie.

LETTRES MÉTHODISTES, par L. DAUERN, docteur en théologie. 1re série. In-12. 3 fr. 50 c.

Le fouet de la satire n'avait pas encore été employé à corriger ces esprits fanatiques ou ambitieux dont les exagérations menacent de perdre le protestantisme, ou du moins d'entraver sa marche ; car l'on ne fait pas reculer le char de la civilisation. M. le docteur Dauern s'est le premier saisi de cette arme redoutable, et, qu'on nous passe l'expression, il n'y va

pas de main morte. Ses lettres pétillent d'esprit et de malice : sans nul doute il aura les rieurs de son côté ; mais sous ce masque plaisant se cachent aussi une raison élevée et des idées religieuses qui trouveront de l'écho parmi les gens sensés. C'est l'œuvre d'un honnête homme indigné de toutes les mômeries que l'on fait jouer à la religion, et qui déchire sans pitié le voile derrière lequel se cachent les acteurs de la pièce. Il y règne d'ailleurs un ton de bonne plaisanterie, et l'auteur s'est d'avance interdit toute personnalité inconvenante.

« Je veux encore, dit-il dans sa préface, détruire une de vos inquiétudes, mon cher maître ; je le veux d'autant plus, que vous ne me la communiquez pas : vous craignez que je ne m'embarque sur une mer de scandale. Eh bien ! pas du tout ; je n'y songe pas, je n'y songerai jamais. Ce n'est pas que je n'aie aussi ma petite collection d'anecdotes ; mais tout cela est entre nous : je les réserve pour des occasions comme celles où Luther se permettait ses *Tisch-Reden*, et seulement je prendrai soin qu'il n'y ait point sous la table de traître de Rebenstock pour venir imprimer des plaisanteries bonnes ou mauvaises. Hors de là, je ne vous ai point conté d'anecdotes; ce n'est ni mon genre, ni le vôtre. Je ne me dissimule pas toutefois qu'il y aurait à cela fort peu d'inconvéniens ; car les *régénérés*, arrivés à la *perfection*, ne sont point intéressés que leur vie privée soit murée, comme nous le sommes, nous, gens damnables et archi-damnés. C'est pour nous que la presse doit se montrer de la dernière discrétion ; mais pour les saints, tout secret devient une offense, et puisque le jour n'est pas plus pur que le fond de leur cœur, peu importe que leur vie soit transparente comme l'azur du ciel qu'elle réfléchit.

» Vous voyez donc, mon cher maître, et en deux mots, tout ce que j'ai entrepris en vous écrivant ces bagatelles échappées à ma folle plume. Je me suis amusé, pour passer le temps et me distraire d'ennuis de plus d'un genre, à faire

des commentaires à perte de vue sur les principes des saints méthodistes; s'il y en a qui s'y reconnaissent, c'est qu'ils seront venus se mirer dans mes tableaux; car je n'y fais la part de personne, mais je n'empêche personne non plus d'y prendre celle qui peut lui être le plus agréable. Quant aux personnes, je leur conserverai toujours une haute estime; par exemple, je professe tout autant de considération pour un saint prédicateur qui me stupéfie et qui m'assomme, que pour celui qui m'édifie et qui m'élève; j'en professe même davantage, parce que ma crainte de juger trop injustement l'ennuyeux premier, fait que toutes ses autres qualités distinctes de l'éloquence prennent à mes yeux plus de solidité et plus de relief : c'est assez vous dire, mon cher monsieur, que je n'en veux nullement aux méthodistes; ils ont trop de fois déridé ma soucieuse physionomie d'Allemand. En ce qui touche la terre, je leur souhaite toutes sortes de prospérités : *salus, honor, et argentum atque bonum appetitum*, comme dit ce mauvais plaisant de Molière. En ce qui touche le ciel, je leur souhaite également d'y arriver par cette voie étroite, d'où leur tendre exclusisme se flatte sans doute de voir les mécréans, comme vous et moi et *tutti quanti*, brûler dans l'abîme éternel; agréable conviction des saints, que j'espère assez voir réfuter par l'événement. Et puisque nous parlons de cela, j'ajouterai qu'il m'est venu à ce sujet une pensée joyeuse et rassurante que voici. Vous figurez-vous voir là-bas, mon cher maître, tous ces sombres régénérés, aigres en ce monde comme des chats en colère, et d'un caractère couleur de rose comme une douzaine d'enterremens, se mettre à courir partout, et aller aux informations en tous genres pour demander qu'on leur indique leur enfer, leurs flammes, leurs diables et leurs damnés, et puis enfin avoir la mortification d'apprendre qu'on n'y connaît absolument rien de tout cela? Quel désappointement! que d'éloquence perdue! que de tableaux de l'enfer tracés en pure perte! que d'anathèmes manqués! Ah! mon cher monsieur, il se passera bien

du temps avant que les saints se remettent d'un coup si cruel. Après cela soyez donc orthodoxe.

» Toutefois, et je suis sûr que vous serez de mon avis, il faudra bien que les régénérés se résignent à de pareils mécomptes : je me plais à croire même que, dans l'autre état d'existence, tous ces énormes in-folio orthodoxes, destinés à prouver sans réplique les tourmens éternels et autres douceurs, ne seront que des rames de mauvais papier dont on ne saura que faire; on pourra leur dire ce qu'un architecte florentin adressait au fronton du palais de Carlton à Londres, où l'on voyait de très-belles colonnes qui ne supportaient absolument rien : « Mes chères colonnes, qu'est-ce que vous faites-là ? » A quoi les colonnes, pénétrées de la pureté de leurs intentions, répondent : « En vérité, nous ne savons pas. »

« Care colonne! che fate quà?
» Non sappiamo, in verità. »

» Du reste, je ne prétends nullement nier qu'il n'ait fallu quelque courage pour mener mon entreprise à heureuse fin, et pour avoir la patience de réunir un tel chapelet de citations très-exactes. Mais j'ai été rafraîchi dans mon labeur par l'irrésistible comique d'une foule d'idées et d'expressions des régénérés. Lorsque l'ennui est venu me prendre, alors j'ai fait, par un motif différent, comme cet homme dont une très-jolie femme dessine longuement le portrait : je me suis mis à regarder mon peintre. »

RECUEIL DE MÉDITATIONS ET DE PRIÈRES,

pour servir au culte domestique. 2e édition. In-8°.
6 fr. 50 c.

La première édition de ce Recueil ayant été promptement épuisée, les rédacteurs ont cru devoir en préparer une se-

conde dans laquelle ils n'ont rien négligé pour perfectionner leur ouvrage.

Un grand nombre de méditations jugées trop longues ont été abrégées. Quarante-trois nouvelles, dont au moins la moitié est due à M. le professeur Cellerier, ont été introduites de manière à rendre plus suivie et plus complète l'explication des évangiles. Le nombre des prières a été presque doublé. La plupart des anciennes ont subi des modifications importantes, ou ont été remplacées par d'autres. Toutes ont été classées avec plus de méthode, et dans un ordre qui en facilite l'usage.

De cette manière, ce Recueil est devenu en quelque sorte un nouvel ouvrage et peut être recommandé comme le meilleur manuel du culte domestique.

LE REPOS ÉTERNEL DES SAINTS, par Richard Baxter, abrégé par Isaac Crewdson, traduit sur la 5e édition. In-18. 1 fr. 50 c.

Philosophie, Politique, Éducation.

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES, par Théodore Jouffroy. In-8°. 8 fr.

C'est une bonne fortune, au temps actuel, de rencontrer un livre comme celui-ci. On le dévore d'un bout à l'autre, et lorsqu'on l'a fini on est tenté de le recommencer. Clarté, profondeur de vues, conception élevée, et, ce qui est encore plus rare, l'amour du sens commun, voilà quels sont les mérites de M. Jouffroy, du reste bien connu pour avoir fait

partie de la rédaction du *Globe* dans l'époque florissante de ce journal. De tous ceux qui partageaient avec lui cette rédaction, un bien petit nombre a tenu ce qu'il semblait promettre, et plusieurs n'ont plus fait parler d'eux, depuis la révolution de juillet, que par les étonnantes aberrations dans lesquelles une imagination exaltée les a entraînés. Au milieu de ce vertige qui semble saisir tous les esprits aujourd'hui et les jeter dans un tourbillon mystique, on aime à voir un homme poursuivre tranquillement la recherche de la vérité par les voies franches et droites de la philosophie écossaise. Le livre de M. Jouffroy sera lu avec plaisir par les hommes de toutes les opinions, et nul ne lui fera le reproche d'obscurité qu'on peut adresser avec tant de justice à tous ses adversaires, Kantistes, Saint-Simoniens, Néo-Chrétiens, Catholiques, etc., etc., dont les théories embrouillées ne s'appuient trop souvent que sur des sentimens exaltés, et tombent pièce par pièce devant l'analyse du raisonnement.

INTRODUCTION A LA SCIENCE DE L'HISTOIRE, ou Science du développement de l'humanité. In-8o. 8 fr.

Dans cet ouvrage, M. Buchez déploie une grande richesse de connaissances, et les recherches auxquelles il se livre annoncent un travail et un savoir immenses. Mais c'est avec chagrin que l'on voit tous ces trésors enfouis dans les profondeurs d'une philosophie mystique où règne une nuit obscure. Puis à quoi bon se créer une langue que peu de lecteurs seront à même de comprendre? Nous ne sommes plus au temps où un auteur n'écrivait que pour les savans, et c'est un véritable crime de dépouiller la langue française de cette lumineuse clarté qui fait son principal mérite, en la rendant susceptible de mettre à la portée de tous les sciences les plus abstraites.

Pour nous, ne pouvant suivre les idées de l'auteur au travers des bizarres dénominations qu'il emploie, nous ne pousserons pas plus loin cette analyse.

DE L'INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE sur la législation et la sociabilité du dix-neuvième siècle, par E. Lerminier. In-8°. 8 fr.

Ce nouveau volume de M. Lerminier nous offre un brillant et rapide tableau de ce dix-huitième siècle dont l'influence fut et sera encore bien long-temps si grande sur les destinées du monde. En vain l'on nous répète que sa mission est finie; il ne fut qu'une phase de la grande lutte entre l'ancien et le nouveau, l'injuste et le juste, le fanatisme et la raison, lutte qui dure depuis que le monde existe, et n'est sans doute qu'une marche lente, mais toujours progressive, de l'humanité vers un but que nous ne connaissons pas.

L'ouvrage de M. Lerminier contient beaucoup d'aperçus neufs et piquans, mais tous ne nous semblent pas également raisonnables. L'auteur semble s'être parfois laissé emporter par le désir d'être neuf, original; et l'on ne sera pas peu surpris, par exemple, d'y apprendre que Voltaire, ce roi des sceptiques, qui voyait tout avec les yeux de la satire et plaisantait dans tout ce qu'il écrivait, sauf ses tragédies, que Voltaire, dis-je, ce type de l'esprit français, était enthousiaste de déisme et aimait Dieu avec passion.

ESSAIS SUR LA PHILOSOPHIE DES INDOUS, par M. H. F. Colebrooke; traduits de l'anglais, et augmentés de textes sanskrits, par G. Gauthier. In-8°. 5 fr. 50 c.

EXPOSITION DES PRINCIPES DU GOUVERNEMENT RÉPUBLICAIN, tel qu'il a été perfectionné en Amérique; par Achille MURAT. In-8°.
7 fr. 50 c.

M. Murat, qui a déjà publié il y a quelque temps un petit volume sur les États-Unis, nous donne aujourd'hui la description détaillée de cette grande machine gouvernementale dont l'on voudrait en Europe nous faire un monstre, et qui, par ses résultats d'économie et de célérité, se peut comparer à l'application de la vapeur aux procédés de l'industrie. Cet ouvrage est la meilleure réponse à toutes les diatribes lancées contre le gouvernement américain par des hommes que l'esprit de parti aveugle, et qui préfèrent mentir effrontément à leur propre raison, plutôt que d'avouer qu'il peut exister quelque chose de mieux qu'une monarchie. Il pourra rectifier bien des erreurs, combattre bien des préjugés, car la répugnance de la plupart de ceux qui repoussent la république provient de ce qu'ils n'en connaissent que le nom et n'ont aucune idée de la chose, voyant toujours devant eux le fantôme sanglant de 93. Ils ressemblent en cela à un étranger qui, après avoir lu *le Roi s'amuse* de M. Victor Hugo, déclarerait que la tragédie française ne vaut rien et ne pourra jamais rien valoir.

DE LA FRANCE, par Henri HEINE. In-8°.
7 fr. 50 c.

Pendant les années 1831 et 1832, M. Henri Heine fut le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* à Paris, et il nous donne aujourd'hui le recueil des articles que lui inspirèrent alors les divers événemens qui se passaient sous ses yeux. Il est curieux de voir la France jugée par un Allemand. Ces lettres, écrites toujours sous l'impression du moment, sont

remplies d'intérêt, et l'esprit vif et original de l'auteur jette un charme vraiment magique sur cette époque déjà si fertile en grandes choses. C'est un tableau mouvant qui fait passer tour-à-tour sous nos yeux les émeutes, les folies du Carnaval, les massacres des empoisonnemens, le choléra, la tentative républicaine de juin, etc., etc.

LA BONNE FILLE, ou la Petite Servante par dévoûment, historiette racontée par l'auteur des *OEufs de Pâques*, etc. In-18. 1 fr. 50 c.

LES DEUX FRÈRES, conte créole, par madame L. BERNARD. 2 vol. in-12. 6 fr.

Sciences et Arts.

EMBRYOLOGIE, ou ovologie humaine, contenant l'histoire descriptive et iconographique de l'œuf humain, par A. L. M. Velpeau. In-fol. de vingt-cinq feuilles et demie, plus, 15 planches. 25 fr.

SOUVENIRS DU CHOLÉRA A ROUEN EN 1832, par M. HELLIS, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu. In-8°. 3 f. 50 c.

L'ART DE FORMULER, ou Tableaux synoptiques des doses des médicamens et des formes pharmaceutiques sous lesquelles ils doivent être administrés; par deux docteurs en médecine de la faculté de Paris. In-8. 3 fr.

ENCYCLOPÉDIE DES GENS DU MONDE, Répertoire universel des sciences, des lettres et des arts; avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres morts et vivans; par une société de savans, de littérateurs et d'artistes français et étrangers. 24 vol. in-8°.

120 fr.

Extrait du prospectus.

L'ouvrage se composera de *douze* tomes grand in-8°, chacun divisé en deux volumes de 400 pages, à deux colonnes, et sera imprimé en petit caractère neuf, dit *gaillarde*, sur papier grand-raisin. — Nous espérons, d'après les dispositions qui ont été faites, que l'*Encyclopédie des Gens du Monde* n'excèdera pas les *douze* tomes annoncés. Si toutefois, vu la marche rapide des événemens, l'abondance des articles, soit historiques, soit politiques, exigeait, sous peine d'être incomplet, de dépasser ce nombre, nous nous flattons qu'on nous saurait gré de ne pas nous y être trop rigoureusement astreints.

Le premier volume, qui est sous presse, paraîtra dans la première quinzaine de juin 1833. Les autres volumes se succèderont à de courts intervalles.

Le prix de la souscription est fixé à 5 fr. le volume, pour Paris, rendu au domicile des souscripteurs, et à 6 fr., franc de port, pour les départemens.

La souscription sera fermée lors de la publication du *quatrième volume*. A cette époque, le prix des volumes, non souscrits ou non retirés, sera porté à 6 fr., pour Paris, et à 7 fr., franc de port, pour les départemens.

DES MACHINES ET DE LEURS RÉSULTATS, traduit de l'anglais par M. Lhuillier de l'Etang. In-18. 2 fr.

Ce petit ouvrage est la traduction d'un discours de lord

Brougham qui sert d'introduction à la collection anglaise publiée sous la direction de la Société *for the diffusion of the useful knowledge*. Son but est de détruire les préjugés qui s'opposent à l'établissement des machines et à leur introduction dans toutes les branches d'industrie dont elles pourraient simplifier les procédés. L'auteur, par des raisonnemens simples et des faits irrécusables, prouve aux ouvriers que l'emploi des machines, si pour quelque temps il ruine un certain nombre d'entre eux, finit par augmenter le bien-être de tous en mettant à leur portée une foule de jouissances que, sans leur secours, ils n'eussent jamais goûtées, et en leur assurant une existence plus heureuse. Le mal est passager, tandis que le bien, une fois créé, ne se détruit plus.

L'ÉCRITURE RÉGÉNÉRÉE; Méthode rationnelle pour l'enseignement abrégé de l'écriture, divisée en leçons théoriques et pratiques; par M. VILLARS et A. CREVAT. In-4° de 6 feuilles, plus 21 planches. 6 fr.

SALON DE 1833. *Les Causeries du Louvre*, par A. JAL. In-8°. 7 fr. 50 c.

L'exposition de cette année est passée en revue dans ce volume, et chaque artiste y trouve sa part de critique ou d'éloge. Dans ses jugemens, M. Jal se montre plutôt classique que romantique. Il blâme les teintes forcées, les formes vaporeuses et le dessin peu correct de la nouvelle école; cependant il est juste et admire le talent partout où il le rencontre : mais, critique avant tout, il est économe d'éloges, et ne se laisse entraîner par aucune prédilection de coterie

LES ARTISTES CONTEMPORAINS, par Ch. Lenormant. 2 vol. in-8°. Fig. 15 fr.

C'est encore un compte rendu des salons de 1831 et de 1833, accompagné d'un atlas contenant neuf vignettes à l'eau-forte ou lithographiées, représentant :

Le Cromwell de M. Paul Delaroche ; Peveril du Pic, de M. Alfred Johannot; Ischia, de Léopold Robert; la Foi, de M. Schnetz; Giotto, de M. Ziegler; un Chef maure, de M. Eugène Delacroix; Marguerite, de M. Scheffer aîné; Caïn, de M. Etex; le Pêcheur napolitain, de M. Rude.

Quelques-unes de ces vignettes sont l'ouvrage des peintres eux-mêmes.

Littérature.

POÉSIES, ROMANS, MÉLANGES.

LES PLEURS, poésies nouvelles, par madame Desbordes-Valmore. In-8°. 7 fr. 50 c.

Tout un gros volume de pleurs, c'est beaucoup, surtout par la chaleur accablante qui règne et qui amortit déjà tout courage de lecteur. Mais heureusement que l'éditeur a eu l'attention d'y mettre environ moitié de papier blanc ; puis les vers de madame Desbordes-Valmore, tout tristes et plaintifs qu'ils sont, respirent souvent une poésie pleine de douceur et de suavité. Nous citerons, par exemple, le morceau intitulé : *Ma fille :*

Ondine, enfant joyeux qui bondis sur la terre,
Mobile comme l'eau qui te donne son nom,
Es-tu d'un séraphin le miroir solitaire?
Sous ta grâce mortelle orne-t-il ma maison?

Quand je t'y vois glisser, dansante et gracieuse,
Je sens flotter mon âme errante autour de toi;
Je me regarde vivre, ombre silencieuse;
Mes jours purs, sous tes traits, repassent devant moi.

Car, toujours ramenés vers nos jeunes annales,
Nous retrempons nos yeux dans leurs fraîches couleurs;
Midi n'a plus le goût des heures matinales
Où l'on a respiré tant de sauvages fleurs :
Le champ, le plus beau champ que renfermât la terre,
Furent les blés bordant la maison de mon père,
Où je dansais, volage, en poursuivant du cœur
Un rêve qui criait : Bonheur! bonheur! bonheur!

Cependant la critique trouverait bien à dire, si elle voulait peser une à une toutes les expressions bizarres que madame Desbordes emploie, telles que le *miroir solitaire d'un séraphin, les sauvages fleurs des heures matinales, cette âme qui se sent flotter*, et *ombre silencieuse se regarde vivre;* mais à présent, nos oreilles sont bien obligées de s'y accoutumer, on ne nous parle plus une autre langue dans les livres; et d'ailleurs, si nous osions être sévères, madame Desbordes s'écrierait sans doute :

Qu'un ange m'achève,
Et me porte aux cieux!
Car cette vallée
Est sombre pour nous;
Notre âme exilée

Y rampe à genoux;
On coupe nos ailes
Dans ce lieu d'effroi;
Je pleure après elles,
Et l'on rit de moi!

Enfin, une préface de M. A. Dumas et une poésie de Lamartine ajoutent un nouvel attrait à ce volume. Nous terminerons notre article en citant quelques strophes de cette dernière, qui nous a paru, sans mentir, le chef-d'œuvre du recueil :

Souvent sur les mers où se joue
La tempête aux ailes de feu,
Je voyais passer sur ma proue
Le haut mât que le vent secoue,
Et pour qui la vague est un jeu!

Ses voiles ouvertes et pleines
Aspiraient le souffle des flots,
Et ses vigoureuses antennes
Balançaient, sur les vertes plaines
Ses ponts chargés de matelots.

La lame en vain dans la carrière
Battait en grondant ses sabords,
Il la renvoyait en poussière,
Comme un coursier sème en arrière
La blanche écume de son mors!

Longue course à l'heureux navire,
Disais-je; en trois bonds il a fui!
La vaste mer est son empire,
Son horizon n'a que sourire,
Et l'univers est devant lui!

NÉMÉSIS, satire hebdomadaire, par BARTHÉLEMY, collection complète. In-8°. 6 fr. 50 c.

NOUVELLES LÉGENDES françaises, par Édouard d'Anglemont. In-8°. 8 fr.

LES ENFANS D'ÉDOUARD, tragédie en cinq actes et en vers, par Casimir Delavigne. In-8°. 5 fr.

Cette pièce, dont le succès est dû en grande partie à un intérêt de parti et au charme de la représentation, n'ajoutera ni ne diminuera rien à la renommée de son auteur. C'est une œuvre correcte et élégante, mais où il y a plus d'esprit que de génie.

UN ENFANT, roman, par Ernest DESPREZ. 3 vol. post-in-8°, portrait. 15 fr.

Ce roman renferme deux idées nouvelles; je me trompe, une idée nouvelle et une importation de fabrique anglaise. Commençons par celle-ci : c'est le format *post in-octavo*, que depuis long-temps les Anglais ont adopté pour leurs romans, et qui est un *mezzo*, une sorte de juste milieu entre l'in-12 et l'in-8°. On n'en avait jusqu'à présent point encore fait usage dans la librairie française. Ce format est à la fois joli et commode; il permet d'employer de plus beaux caractères que dans l'in-12, et a l'avantage d'être plus portatif que l'in-8°. M. Gosselin a eu là une heureuse idée.

Celle de l'auteur ne nous a pas paru tout-à-fait si bonne, quoique sans doute plus originale. Mais en ceci, comme en tant d'autres choses, les goûts peuvent varier, et nous ne prétendons influencer personne. Le héros de son roman est un jeune homme qui a la bizarre-

manie de vouloir être père sans être mari; et pour arriver à ce but, qui d'abord semble fort aisé à atteindre dans une ville comme Paris, il séduit une charmante et honnête jeune demoiselle en lui promettant de l'épouser, ce qui fait mourir de chagrin la veuve dont elle est la fille; puis, après en avoir eu un enfant, il l'abandonne en lui enlevant cet enfant, ce qui fait périr la jeune demoiselle de désespoir, ainsi que la fille qu'elle lui avait donnée, par une suite d'événemens que nous n'entreprendrons pas d'analyser, ayant hâte de sortir du milieu de ces scènes déchirantes et barbares.

A L'OUEST ! roman américain, par PAULDING, traduit par mademoiselle SOBRY. 2 vol. in-8°. 12 fr.

Cooper nous a déjà familiarisés, dans ses charmantes compositions, avec la jeune Amérique, sa civilisation naissante, ses forêts vierges et ses peaux rouges.

L'Espion, le Dernier des Mohicans, la Prairie, ont obtenu un succès presque égal à celui des meilleurs romans de Scott. Depuis, l'auteur américain a voulu puiser ses sujets dans notre caduque Europe, et tout son talent a paru l'abandonner. M. Paulding semble vouloir profiter des excursions de son compatriote, et c'est avec assez de bonheur que, s'emparant des fils, il fait mouvoir ses personnages sur ce théâtre dont la grandeur et la nouveauté suffiraient seules pour captiver notre attention. Cependant nous avons trouvé, hâtons-nous de le dire, quelques traits de ressemblance trop frappans entre les colons de l'Ouest et nos anciennes connaissances. M. Paulding n'a pas besoin d'imiter, il peut mieux faire.

«Cuthbert-Dangerfield, ou, comme on l'appelait communément (suivant l'usage du pays, où sur deux individus on est sûr d'en trouver un titré), le colonel Dangerfield était un gentilhomme virginien de la vieille roche, dont la famille était venue dans cette province avec le capitaine John Smith, le conquérant, et avait résidé pendant plusieurs générations

près de la rivière James, dans le voisinage de l'île des Dindons, au-dessous de la belle ville de Richmont. Sa propriété était assez vaste pour lui donner droit de vote à la diète, si elle eût été en Allemagne, et le nombre de ses sujets, autrement dits esclaves, égalait celui des serfs d'un boyard moscovite. Il avait avec tout cela l'esprit d'un prince, en supposant qu'un prince a l'esprit beaucoup plus libéral qu'un gentilhomme. »

Mais Cuthbert-Dangerfield aimait la dépense; sa table était ouverte à tout venant; il tenait à éclipser tous ses voisins par son faste, et avec cela, amateur passionné de beaux chevaux, il risquait sans cesse des sommes considérables dans des paris que souvent il perdait. Ses folles dépenses l'obligeaient à emprunter sur ses revenus à venir, et ses récoltes étaient toujours mangées un an d'avance. Aussi, depuis longtemps, le colonel eût été réduit à la misère s'il n'eût eu le bonheur d'avoir pour compagne une femme d'un mérite rare et d'un parfait caractère.

« Mistress Dangerfield était l'ornement de son sexe : une sainte dans son boudoir, une matrone près du berceau de ses enfans, une maîtresse de maison accomplie, dans sa cuisine comme dans son salon. Mère sensible sans faiblesse, femme dévouée au bonheur de son mari sans viser à le dominer, elle employait toute son adresse à détourner le mal que pouvaient faire les imprudences et les folles manies du colonel. Neuf fois sur dix il la quittait brusquement lorsqu'elle avait combattu ses projets extravagans par des raisons auxquelles il ne pouvait répliquer. Mais il était rare qu'il ne revînt pas de lui-même au parti le plus convenable, s'il en était encore temps; et comme mistriss Dangerfield avait le bon sens de ne point rappeler ce qu'elle avait dit, il sauvait ordinairement son amour-propre à peu près en ces termes :— Ma chère, toutes réflexions faites, je crois que je vous ai mal comprise ce matin. Ne pensez-vous pas telle et telle chose ?

—Oui, mon ami : comment pourrais-je penser autrement ? Je suis parfaitement d'accord avec vous.

— Bien, s'il en est ainsi ; faites comme il vous plaît, ma chère.

— Non, c'est comme il vous plaira, mon cher.

—Bien, bien, je vous laisse maîtresse d'agir comme vous l'entendrez. L'affaire s'arrangeait ainsi à l'amiable ; le colonel croyait suivre sa propre volonté, et la dame n'avait garde de le tirer de cette erreur salutaire. »

A la suite de l'un de ces entretiens, le colonel, contre l'avis de sa femme, joua dans un pari ses derniers vingt mille francs qu'il perdit, et son bailleur de fonds ne voulant plus lui faire aucune avance, il se vit obligé de vendre son bien et de s'expatrier pour aller dans le Kentucky chercher fortune en défrichant de nouvelles terres, au milieu de dangers et de fatigues de toute espèce. Mistress Dangerfield montra dans cette circonstance toute la fermeté de son âme généreuse. Elle soutint le courage de son mari fortement ébranlé par ces revers, et ils partirent bientôt accompagnés de leurs deux jeunes enfans, Léonard et Virginie, et d'un cousin Little-John, qui, depuis long-temps ruiné lui-même, vivait dans la maison du colonel. Ils s'adjoignirent de plus un homme qui connaissait déjà le pays, Blushfield, chasseur déterminé, passionné pour l'indépendance dont on jouit au milieu des forêts vierges, et détestant de tout son cœur la civilisation qui s'avance toujours escortée d'un cortége de lois et d'entraves, en un mot, une fidèle copie du vieux *Bas-de-Cuir* de Cooper.

La description de leur voyage fait regretter que M. Paulding ait dédaigné le genre descriptif. Rien n'est plus imposant que ces scènes sublimes et merveilleuses de la nature, dans ce nouveau continent surtout, où tout semble édifié sur une échelle plus vaste. Mais l'auteur nous avertit qu'il n'écrit pas un voyage, et il faut bien se contenter de cette excuse.

Nos colons, après avoir lutté contre de grands obstacles,

réussissent, par leur travail et leur sage économie, à réparer l'échec souffert par leur fortune; et ici commence l'intrigue romanesque. Un jeune étranger, nommé Rainsford, vient s'établir près d'eux. Bientôt une douce sympathie le rapproche de la jeune Virginie. Mais un mystère qui accompagnait toutes les actions de Rainsford éveille des soupçons contre lui; on le croit coupable de quelque grand crime, et Virginie, effrayée de ces bruits, lui en demande l'explication. Alors Rainsford lui raconte son histoire. Fils d'un père mort fou, ayant vu ses frères le devenir, il est frappé de l'idée qu'il ne peut échapper à ce malheur. De sinistres pressentimens le poursuivent sans cesse, et l'empêchent de goûter aucun plaisir sans mélange. Virginie cherche à le rassurer, elle veut entreprendre la guérison de son esprit. Mais la crainte de devenir fou finit par être chez Rainsford une idée fixe qui lui bouleverse la tête, et, un matin, il s'enfuit dans les bois d'où l'on a grande peine à le ramener dans sa maison, afin de le soigner.

Il trouve bientôt moyen de s'échapper une seconde fois, et pendant long-temps on ne peut absolument rien savoir de lui. Virginie tombe dans un état de langueur qui désespère ses parens. M. Dangerfield pense qu'un voyage pourra lui être sulutaire et apporter quelque distraction à sa douleur. Toute la petite famille se met donc en route pour aller visiter quelques beaux sites renommés dans le voisinage. Un soir, que, devant la porte d'une auberge où ils étaient arrêtés, Léonard causait avec l'hôte, de divers sujets de politique et d'administration, comme c'est l'usage chez ce peuple libre, où chaque homme se sent le droit et le pouvoir de critiquer les actes du gouvernement, ils furent accostés par un mendiant.

« Le costume de celui-ci offrait les contrastes les plus bizarres, étant composé de fragmens d'habits autrefois élégans, attachés sans ordre autour de sa personne: c'était un vieil uniforme dont les boutons rouillés portaient les vestiges presque effacés de nos armes, l'aigle et les treize étoiles, une veste

de satin brodé d'une forme surannée, qui devait provenir de la défroque d'un comédien, des pantalons de toile de ménage grossière, et des souliers ou plutôt des restes de souliers qui laissaient voir la moitié des pieds nus et déchirés. Il portait sur sa tête un vieux chapeau à trois cornes, orné d'une guirlande de branches de pin et de fleurs fanées, et sur sa poitrine était plaquée une large étoile d'étain. L'hôte expliqua l'apparence militaire de ses vêtemens en disant qu'il les avait échangés pour les siens avec un soldat licencié qui l'avait indignement trompé. Malgré les yeux hagards, le visage hâve, le teint plombé du péripatéticien et la barbe épaisse qui cachait presque entièrement ses traits, on voyait que sa physionomie avait dû être intéressante et belle ; son œil noir, bien que profondément enfoncé, brillait d'un feu qui annonçait l'habitude de penser, de sentir fortement ; mais son mouvement inquiet et continu montrait non moins évidemment le dérangement de l'esprit.

« Le bon hôte affecta de ne point s'apercevoir de la présence du nouveau venu et continua la conversation sur le commerce, la guerre, l'agriculture et les manufactures, sujets que tout habitant des Etats-Unis sait, comme l'on dit, sur le bout du doigt. Cependant l'homme en guenilles les interrompait de temps en temps, lorsqu'il croyait comprendre ce qu'ils disaient, par quelque observation incohérente qu'il lançait sans lever son menton de dessus ses mains croisées, ni celles-ci de dessus son bâton. Ainsi, lorsqu'il entendit les mots de manufactures domestiques, il partit d'un éclat de rire, et montrant ses pantalons, s'écria d'une voix rauque et creuse qui montrait qu'il souffrait d'un rhume violent.

— Voyez ! je suis un grand avocat des manufactures domestiques ; une araignée noire a filé et tissé cette toile ; elle a été cousue avec l'aiguille d'une boussole qui a marqué neuf points depuis dimanche. Ne voyez-vous pas que chaque point penche d'un côté différent ?

En ce moment un mosquite se posa sur sa main ; il l'attrapa, l'écrasa, et regardant son sang :

— Les mosquites sont de véritables soldats-insectes ; ils vivent de sang. Hurrah ! enfans, je ferai quelqu'un de ces jours la conquête de la nation entière, et chaque cousin deviendra maréchal-de-camp.

Alors il se rapprocha de l'hôte et lui demanda s'il savait pourquoi les chats se lavaient les mains avec leur langue et couraient après leur queue ; et sur sa réponse négative, le philosophe guenillard se récria sur son ignorance, d'un air de profond mépris :

— Allez, allez, dit-il, faire une corde de votre barbe grise, pour vous pendre à une canne à sucre. J'ai le projet de faire le même usage de la mienne, aussitôt qu'elle sera assez longue. Vous voyez que je la nourris soigneusement, papa. Je dors toutes les nuits dans les champs, le visage tourné vers la lune qui fait gâter le poisson et met les cervelles humaines à l'envers, à ce qu'on prétend. Mais je n'en crois rien, car, s'il était vrai, je serais fou depuis long-temps, au lieu d'être un philosophe. Mais que disais-je ? Ah ! j'y suis ; vous seriez surpris des choses singulières que je vois souvent dans les étoiles quand tout le monde est endormi. Quelquefois le feu follet me conduit dans la mare, car c'était autrefois un maître à danser aveugle.

— Ne fatiguez pas Monsieur de vos extravagances ; allez à vos affaires, allez dormir ; c'est ce que vous pouvez faire de mieux.

— Dormir ! mon hôte ; vîtes-vous jamais une oie rester en sentinelle sur une patte pour se tenir éveillée ? C'est là cependant le fond de votre véritable raisonnement ; un philosophe doit avoir raison en toutes choses. Savez-vous, dis-je, pourquoi une oie se tient toujours sur la patte gauche, et un geai sur la patte droite ?

— Du diable si j'en sais rien, dit l'hôte impatienté.

— Alors, comment osez-vous parler à un philosophe, igno-

rant publicain, justement classé parmi les pécheurs? J'ai vu votre destinée cette nuit dans Mercure; vous serez pendu pour avoir méchamment volé un de vos propres tonneaux d'eau-de-vie, et l'avoir rempli d'eau.

— Je pense que vous aurez pris vous-même un peu trop d'eau-de-vie dont vous êtes passionnément amoureux.

— Amoureux! un vieux parchemin piqué de vers tel que vous connaît-il quelque chose à l'amour? Oui, j'ai été amoureux avant de devenir astronome, avant que la lune m'ait soufflé les six scrupules d'esprit que m'avait légués mon père.

Il posa la main sur son front comme pour se rappeler quelque chose.

— Ah! le voici. Je me rappelle que c'était l'année avant le déluge, avant que l'herbe poussât et que les oiseaux fissent leurs nids dans les moustaches des jeunes gens. J'ai oublié son nom, bien qu'il fût autrefois une douce musique à mon oreille. N'importe, cela vaut mieux; car si nous nous étions mariés, je l'aurais tuée par tendresse et j'aurais hurlé de désespoir. J'allais, à ce qu'on dit, l'épouser lorsque je perdis mon pauvre esprit auquel j'étais réellement trop attaché. On raconte que je devins fou en cherchant le moyen de me marier avec elle sans perdre mon âme. Mais l'histoire est ici tout entière en noir et blanc. Je l'ai écrite une nuit dans le cimetière. Lisez, lisez-la, et vous rirez à vous tenir les côtes; ensuite vous me la rapporterez dans le cimetière où je me promène toutes les nuits pour étudier les épitaphes. Cela me fait rire, ah!.... ah!.... ah! quand je vois combien il est facile d'être un excellent homme sur la pierre d'une tombe.

» En parlant ainsi, il tendait un papier sale et déchiré à Léonard, qui réfléchissait tristement sur ses paroles incohérentes, et il s'éloigna avec toute la gaîté insouciante de la folie. »

A ce papier, Léonard reconnut que cet homme n'était autre que Rainsford, car cette feuille contenait un fragment d'une

lettre adressée jadis par lui à cet infortuné. Aussitôt il se mit à sa poursuite et l'atteignit dans le cimetière.

De nouvelles tentatives pour guérir sa tête malade furent plus heureuses. La douce affection de Virginie y contribua surtout, et après quelque temps, lorsqu'on fut assuré que Rainsford avait tout-à-fait recouvré son bon sens, le colonel lui donna sa fille. Jamais Rainsford ne retomba plus dans ses accès.

Toute cette fable est narrée avec beaucoup de charme. Les événemens s'enchaînent d'une manière simple et naturelle. Rien n'est forcé, rien ne sent la recherche des émotions fortes. Nous le répétons, M. Paulding nous promet un bon romancier de plus, s'il veut bien ne plus imiter, car en littérature, plus peut-être qu'en peinture, les copies sont toujours au-dessous des originaux.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX, par Michel RAYMOND. 2 vol. in-8°. 15 fr.

THADDEUS LE RESSUSCITÉ, par Michel MASSON et A. LUCHET. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Michel Raymond, pseudonyme sous lequel parut le *Maçon*, roman qui obtint un succès mérité, cachait plusieurs auteurs dont l'union s'est rompue au grand détriment de leurs œuvres, du moins pour une partie d'entre eux; car on a pu juger à qui appartenait le talent, à qui les défauts. M. Michel Masson, avec ses *Contes de l'atelier*, a continué d'obtenir faveur auprès du public, tandis que Michel Raymond, privé de son bras droit, est tombé bien bas dans ses *Sept péchés capitaux*. La publication de cet ouvrage peut bien compter pour le huitième.

De son côté, M. Masson n'a pas été fort heureux dans sa nouvelle association : cette dualité d'auteur pour la compo-

sition d'un livre dont la pensée doit être une réussit bien rarement. On reconnaît deux styles et deux manières; et dans *Thaddéus*, il serait facile de faire à chacun sa part. M. Masson ferait mieux, selon nous, d'écrire seul, de continuer à nous peindre cette vie d'ouvrier qu'il connaît si bien, et dont les détails, rendus avec simplicité et vérité, offrent un si vif intérêt. Faites-nous des contes de l'atelier, des romans comme le *Maçon;* mais laissez là ces scènes de littérature convulsive qui cadrent si mal avec votre style naturel et franc.

UN MAUVAIS MÉNAGE, scène de la vie intérieure, par Pons. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Maintenant un auteur n'oserait se présenter dans la lice, s'il n'est en possession tout au moins d'une idée, ainsi que jadis nul chevalier ne descendait dans l'arène avant d'avoir une dame de ses pensées qui était le but de tous ses exploits, de toute sa vie. Le moindre petit romancier a son but philosophique qu'il poursuit à perte d'haleine, au travers d'une intrigue ou d'une série d'événemens souvent si embrouillés qu'on chercherait en vain à l'y découvrir, s'il ne prenait judicieusement le soin de nous l'expliquer dans sa conclusion. M. P. Pons n'a pas même voulu nous donner la peine d'aller jusque là : adoptant une méthode beaucoup plus agréable pour le lecteur, il nous dit dès sa préface quel but lui a mis la plume à la main.

« On a émis différentes opinions relativement à la manière dont les causes influent sur la détermination de la volonté. La divergence s'en explique aisément : ces causes sont inconnues. Les uns ont prétendu qu'elles agissent en laissant à l'homme son franc arbitre, les autres pensent qu'elles ne s'opposent point à la liberté du choix, lors même qu'il y a inclination ; enfin, d'autres nous disent qu'elles opèrent avec

un degré de force irrésistible. D'après ceux-ci, il n'y aurait donc que des actions utiles ou funestes à la société, il n'y aurait ni crime, ni vertu. »

M. Pons trouve qu'en définitive il y a dans ce bas monde un peu de tout cela, et, sans nous arrêter à critiquer les moyens qu'il emploie pour nous le prouver, nous déclarons qu'il peut fort bien avoir raison ; mais nous lui ferons observer que lorsqu'on se mêle de parler de philosophie, il ne faut pas jeter légèrement ses paroles sans les lester d'argumens plausibles et logiques. Ainsi, que signifie de dire que « s'il » n'y avait que des actions utiles ou nuisibles à la société, il » n'y aurait ni crime ni vertu ? » Qu'est-ce donc que M. Pons entend par crime et vertu, si ce n'est le mal et le bien de la société ? Serait-ce que l'on doive regarder plutôt comme crime ce qui est réprouvé par la religion, et comme vertu ce qu'elle enseigne ? Mais il y a des centaines de religions diverses; chacune d'elles se subdivise en des centaines de sectes dont les opinions se contredisent : et qui nous dira quelle est la bonne ? S'il en est une que les hommes éclairés s'accordent à préférer aux autres, c'est qu'elle est la mieux appropriée au bien-être de la société qui semble être le but réel de notre existence ici-bas. Le christianisme fut un immense progrès social, la réforme en fut un autre, et c'est là ce qui fait leur excellence.

Quant à la préexistence d'un sentiment du juste et de l'injuste inné au cœur de l'homme, nous ne pensons pas que ce soit là le système de M. Pons. La conscience, ce juge formé par l'éducation, est trop facilement modifié par mille petites circonstances diverses et individuelles, pour qu'on puisse le regarder comme un guide, le poser comme un principe.

C'est par conscience qu'un inquisiteur brûle les hérétiques; c'est par conscience qu'un mahométan traite les chrétiens de chiens; c'est par conscience que certains chrétiens sèment la désunion dans les familles. Mais où nous a emportés l'analyse d'un roman ? Comment de ces hauteurs philosophi-

ques redescendre aux vulgaires détails de la vie domestique? La chute serait trop forte; nous renverrons donc le lecteur au livre, s'il veut en savoir davantage.

ETTORE FIERAMOSCA, o la disfida di Barletta, racconto di MASSIMO D'AZEGLIO. In-12. 4 fr. 50 c.

FALKLAND, par E.-L. BULWER, traduit de l'anglais. 2 vol. in-12. 6 fr.

LUCILE, OU LA CANTATRICE, par madame DE THÉLUSSON. 2 vol. in-12. 7 fr.

Ces trois petits romans méritent une mention honorable comme sortant tout-à-fait du genre monstre maintenant à la mode. Le premier est un récit historique ou plutôt une peinture de mœurs à la manière de Scott, par le gendre de Manzoni, qui marche sur les traces de son beau-père non sans quelque succès. Cependant, un peu moins de longueur dans les détails rendrait la marche de l'action plus rapide et l'intérêt plus vif. *Falkland* est de l'auteur de *Pelham*, *Devereux*, *Eugène Aram*, et quoique moins remarquable que ces trois autres productions, il est encore digne de son auteur.

Enfin, *Lucile* est une charmante anecdote pleine d'un sentiment tendre et profond, tel que peut le peindre une femme. L'intrigue en est fort simple, les événemens rares, et cependant l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre.

LES CONTEURS RUSSES, ou nouvelles, contes et traditions russes, par BOULGARINE, KARAMZINE, NAREJNI, ORLOF, FÉDOROF, BATIOUCHKOF, etc., traduits par FERRI DE PIGNY et HAQUIN. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Sous ce titre, on a rassemblé une suite de morceaux de

littérature russe qui sont, pour la plupart, plutôt des esquisses de mœurs que des contes ou nouvelles. M. Boulgarine surtout, dans plusieurs fragmens qui se trouvent en tête de ce volume, dépeint tour à tour la vie à demi civilisée des grandes villes, telles que Moscou et Saint-Pétersbourg, et les mœurs à demi barbares des seigneurs campagnards. On trouve dans ces tableaux des scènes vraies et de plaisans détails sur les vicissitudes qui attendent ces jeunes gens dont chaque printemps voit partir une nuée pour aller chercher fortune, en élevant les enfans de ces nobles sénateurs en *eff* et en *off* dans la maison desquels un cuisinier français et un précepteur suisse sont à peu près aussi indispensables qu'un chien et un chat dans le boudoir d'une vieille fille.

LE CHEVEU DU DIABLE, par Henry BERTHOUD. 2 vol. in-8°. 15 fr.

N'allez pas vous imaginer, d'après ce titre, qu'il soit question d'apparitions fantastiques : vous chercheriez en vain le diable et son cheveu dans ces deux volumes, dont le titre allégorique signifie qu'une fois que le diable est parvenu à tenir seulement un de vos cheveux entre ses doigts crochus, vous lui appartenez bientôt tout entier, corps et âme. Ainsi garde à vous.

DALILAH, par Jules DE SAINT-FÉLIX. In-8°. 7 fr. 50 c.

Des brigands, une caverne, des meurtres, des événemens sans nombre, voilà de quoi tenir en haleine la curiosité de tout lecteur qui aura le courage de lire d'un bout à l'autre le volume de M. de Saint-Félix.

UNE MÉCHANTE FEMME, par Hippolyte BONNELIER. In-8°. 7 fr. 50 c.

Avec un pareil sujet on pouvait faire un bon livre; car une méchante femme est le fléau de la société, c'est un ange déchu, c'est-à-dire un démon. M. H. Bonnelier n'en a su faire qu'un roman fort médiocre, qui tiendra du reste assez bien sa place entre *Calomnie* et la *Fille du libraire*.

CLAUDIA, ou les Prières d'une jenne fille. In-8°. 7 fr. 50 c.

LES DEUX AMOURS, par B. TILLEUL. 2 vol. in-8°. 12 fr.

CONTES DE BORD, par Ed. CORBIÈRE. In-8°. 7 fr. 50 c.

ATHALE DE MONTBARD, ou Ma Campagne d'Alger, par madame ADÈLE. 2 vol. in-8°. 15 fr.

JEANNE LA NOIRE, par Édouard OURILLAC. 2 vol. in-8°. 15 fr.

TÉLÉMAQUE A ITHAQUE; ses nouvelles aventures; suite du Télémaque de Fénélon; par A. LEMARIÉ. In-8°. 7 fr. 50 c.

UNE RAILLERIE DE L'AMOUR, par madame DESBORDES-VALMORE. In-8°. 7 fr. 50 c.

CHRONIQUES IMPÉRIALES, par A. BARGINET. 1re période. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme trois contes écrits d'une manière intéressante et assez dramatique : *l'Enfant du régiment*, histoire affreuse, mais touchante et malheureusement vraisemblable d'un jeune lieutenant, enfant de troupe, qui raille un vieux sergent dont il ignore être le fils, et, insulté par lui, le fait condamner à mort en le traduisant devant le conseil de guerre ; *Capri*, anecdote romanesque dont la scène est dans le royaume de Naples ; et *Suzanne Rouget*, épisode de la guerre de Russie. M. Barginet paraît vouloir exploiter toutes les campagnes de la Grande-Armée, car il nous a déjà donné *le Grenadier de l'île d'Elbe*, *la Trente-deuxième demi-brigade*, et ce nouvel ouvrage n'est qu'une première période.

MILLE ET UNE CAUSERIES, par la CONTEMPORAINE. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Madame Saint-Edme ne veut pas faire mentir les vieux dictons sur le babil des femmes. — Après ses huit volumes de Mémoires, ses six volumes en Egypte, voici venir la première livraison d'une série dont l'aspect seul fait reculer d'épouvante ; car, si vraiment elle a formé le projet de nous donner mille et une causeries, ces deux volumes n'en contenant que vingt-trois, il faudra au moins quatre-vingt-dix volumes pour venir à bout de son entreprise, sans compter les supplémens et les complémens. Il faut convenir que c'est compter bien fort sur la patience de ce bon public, et nous craignons que l'auteur et l'éditeur n'en soient cette fois pour leurs frais.

CARACTÈRES ET PAYSAGES, par Ph. CHASLES. In-8°. 7 fr. 50 c.

Les différens fragmens contenus dans ce volume nous ont

tous paru d'un vif intérêt; et de toutes les macédoines dont on nous régale depuis quelque temps, c'est peut-être celle-ci la meilleure. Des études sur Jean-Paul et quelques morceaux traduits avec élégance font connaître cet auteur si original, tout à la fois le Sterne et le Rabelais des Allemands, que ses compatriotes ont surnommé *l'unique*, Jean-Paul der Einzige. M. Chasles professe pour cet auteur une admiration que nous partageons. Cependant Jean-Paul est Allemand, et ses bouffonneries sentent fort le terroir; elles ont un fumet prononcé de bière et de tabac; sa *humour* est parfois un peu pesante, et si profondément savante qu'à grande peine en peut-on saisir le sens. Il a du génie, sans doute, mais c'est un diamant enfoui dans la terre, qu'on ne peut voir briller de tout son éclat qu'après un long et pénible travail.

Dans un morceau intitulé : *Mœurs dramatiques du* 16e *siecle*, M. Chasles nous fait assister à la représentation d'une pièce de Shakespeare sur son théâtre *le Globe*, à Londres, en 1613. Cette description est faite avec un talent remarquable. Les premiers essais de l'art dramatique, au milieu de l'insolente foule des nobles seigneurs et de la turbulente tourbe du peuple encore semi-barbare, y sont peints de main de maître. Le genre descriptif paraît, du reste, être celui que possède le mieux l'auteur. Nous citerons comme exemple la peinture suivante, extraite des scènes d'un village maritime en Angleterre :

« Ici, par exemple, dans cette maison de briques, où le sort m'envoyait, et où je couchais pour la première fois, près de ce petit village à peine inscrit sur les cartes, était au commencement du 19e siècle, et subsiste peut-être encore, l'un des plus curieux fragmens de l'Europe ancienne que l'on puisse rêver ou imaginer. C'était un débris bien conservé, un des derniers restes de cette antique et terrible nation des *Covenanters*, qui compte autant de martyrs que de bourreaux, et qui fit l'Angleterre ce qu'elle est : nation toujours sévère, rigide, fière, taciturne, austère comme au

temps de son pouvoir, exaltée comme au temps de ses persécutions, poursuivant toujours de la même haine, cent cinquante ans après sa mort, le roi faible, malheureux et fourbe qu'elle frappa; vouant une impérissable idolâtrie à ses anciens martyrs; probe dans ses transactions; implacable dans ses souvenirs; ne mariant ses enfans que dans ses propres rangs, et ne donnant jamais aux *Philistins*, ni un fils, ni une fille; priant tous les jours *saint Cromwel* dans un oratoire secret; toute prête encore à *combattre le bon combat*, et pleurant avec une douleur qui n'est pas sans espérance l'époque où les saints et les élus avaient en main l'autorité!

» C'était là que m'avait jeté le hasard. Le chef de la famille puritaine rassemblée sous ce toit antique, Ezéchiel F..., dont le nom biblique annonçait la descendance, était un homme de quarante ans, négociant de père en fils. Il vendait du grain, du houblon, du charbon de terre : sa probité était renommée; riche et sobre, calme et inexorable, son caractère se lisait sur ses traits impassibles. Avec ses six pieds de haut, qu'il semblait augmenter encore par son attitude roide et fière, marchant d'un pas ferme et lent, l'air solennel, la tête élevée, les lèvres contractées et le front pensif; dès que vous l'aviez vu, sa figure restait gravée dans votre mémoire. Pym devait avoir, au long parlement, cette physionomie. Ses phrases semées d'Ancien Testament, son costume sévère et toujours le même, complétaient sa ressemblance, ou plutôt son identité avec les signataires du fameux *Covenant*. Je ne me souviens pas d'avoir entendu Ezéchiel F... prononcer, pendant les deux mois que je passai près de son foyer, ni une parole condamnable ou hasardée, ni un mot échappé aux émotions de son cœur ou à la gaîté de l'esprit.

» Son long regard et sa mine austère dominaient toute la famille. Il parlait peu, et tous se taisaient, et tous suivaient l'ordre de cette voix grave. Nul ne discutait devant lui. Je l'ai vu faire du bien sans émotion, et se montrer sévère jusqu'à la dureté la plus inflexible, sans témoigner un regret,

patriarche de l'ancienne loi dans toute sa rigueur, mais il faut le dire aussi, dans sa grandeur et sa puissance.

» La précision pharisaïque, l'exacte observation des convenances qui dirigeaient tous les mouvemens de la famille, ne me promettaient point cet accueil cordial et bruyant que les peuples méridionaux font à leur hôte. En revanche, une certaine délicatesse d'hospitalité généreuse et antique me laissait toute liberté, en prouvant sa vigilante bienveillance par des actes et non par des démonstrations. Ceci me toucha vivement de la part d'une tribu si austère. Je ne crus pouvoir mieux lui prouver ma reconnaissance qu'en me conformant, autant qu'il était en moi, à la règle qu'elle ne prétendait pas m'imposer.

» On se levait à cinq heures dans toutes les saisons. Une heure se passait à prier, et (ce dont mon ignorance me permettait heureusement de m'abstenir) à murmurer sourdement ces vieilles rimes, consacrées par les anciennes souffrances du parti; rimes fanatiques, niaises, sanglantes, enthousiastes, et auxquelles la profondeur de la conviction mêlait quelque chose d'énergique et de grand. A huit heures, à deux heures et à sept, la vaste table de noyer, noircie par le temps, et toujours sans nappe, se chargeait d'alimens sains, abondans, qui ne variaient guère. Du haut de la maison jusqu'en bas, pas un meuble d'acajou, pas une seule trace de ces métaux précieux et de ces ornemens gracieux ou éclatans dont l'habitation de l'homme riche s'embellit. Partout le chêne bronzé et le noyer poli; de grandes chaises de six pieds, au dos plat, uni et ciré, au siége bas, toutes de bois, et faites pour servir de prie-dieu dans l'occasion; une seule horloge, fort inutile d'ailleurs, car l'habitude seule eût servi de clepsydre et de cadran à toute la famille; pour unique tenture, un papier d'un gris sombre, sans gravures, sans bordure, sans aucun embellissement profane; enfin, toutes les abominations de l'*Egypte* bannies avec une sévérité inouïe, même chez les Quakers; mais aussi le soin le plus minutieux

dans l'arrangement de toutes choses; un luxe de propreté, une sorte de décence lugubre, qui laissait dans l'âme une impression solennelle. Au fond du salon ou parloir, situé au rez-de-chaussée, dans un enfoncement de la muraille, se trouvaient placées symétriquement plusieurs tablettes de bois brun qui soutenaient les ustensiles et les vases à thé, faits en terre bleue de Wedgwood. Mes yeux se tournaient fréquemment vers ce précieux cabaret de porcelaine populaire, seul ornement du logis.

» Il y avait huit jours que je demeurais dans la maison. Après le dîner de deux heures, Ezéchiel F..., voyant mes regards fixés sur cet enfoncement où se trouvaient les seules traces de luxe mondain que j'eusse remarqué chez mes hôtes, me prit par la main et me conduisit, d'un air mystérieux, vers l'objet de mon involontaire attention. Il souleva une théière, retourna le plateau de bois qui la supportait, et me montra le revers de ce plateau. J'y vis un portrait en pied, sur un fond noir, et d'une exécution magnifique : c'était Cromwell. C'était là cette figure carrée, puissante, austère, l'idole toujours présente de la maison où j'étais; c'était là cette tête vaste et inflexible qui usurpa sa patrie et la changea. On l'avait représenté debout, la main sur la masse du parlement, le sourcil épais et froncé, la lèvre inférieure proéminente et insultante : tel se montra le hardi protecteur de l'Angleterre, conquise par sa ruse, quand, les larmes aux yeux, le nom du Très-Haut dans la bouche et sa courte épée dans la main, il balaya la tourbe imbécile et cauteleuse qui le gênait, mit les clefs du parlement dans sa poche, et se résigna, tout contrit, « with a deep awe and humble sorrou, » à régner seul désormais.

» Un sourire grave effleura les lèvres d'Ezéchiel, que je n'ai jamais vu rire que cette fois; puis il retourna le plateau, replaça la théière; tout retomba dans le morne silence accoutumé. »

Nous ne terminerons pas cet article sans signaler aussi à

l'attention du public le morceau sur Shakspeare qui est à la fin de ce volume. M. Chasles juge ce grand génie avec des vues larges et élevées; il serait à souhaiter que tous ceux qui en ont parlé se fussent placés à la même hauteur. Alors, comme il l'a dit :

« Au lieu d'un *génie monstrueux*, on verrait un poète sceptique, observateur calme et souvent cruel, frère de Montaigne, ému d'une pitié un peu ironique pour les hommes et d'un profond dédain pour les caprices du sort qui les élèvent et les écrasent. Au lieu d'un paysan grossier, doué de quelque génie, et sublime par hasard, on ne reconnaîtrait pas sans étonnement le véritable Shakspeare, âme mélancolique et concentrée, homme de mœurs élégantes, ami du noble Southampton, favorisé par Elisabeth, mais solitaire au milieu de cette presse de monde, qu'il traversa sans s'y mêler; isolé par l'originalité même d'une organisation mobile et tout intérieure; doué à la fois d'une exaltation platonique et tendre, d'une clairvoyance redoutable, et d'une compassion un peu ironique pour les prétentions et les hochets de ses semblables. »

LE NÉPENTHÈS, contes, nouvelles et critiques, par A. Loève-Veimars. 2 vol. in-8°. 15 fr.

UNE MOSAIQUE, par Mérimée. In-8°. 7 fr. 50 c.

M. Loève-Veimars a réuni divers articles qu'il avait déjà insérés soit dans des revues, soit dans les feuilletons du temps. Il y règne en général un style aisé, simple et de bon ton, chose rare maintenant; mais y avait-il, en conscience, la matière à former deux gros volumes? Quelques fragmens traduits de Heine, quelques morceaux de critique littéraire sur Corneille, Racine, Molière, Beaumarchais, Victor Hugo,

entremêlés de contes et de notices ; voilà le contenu de ce livre, auquel l'auteur, sur la demande de son éditeur, M. Ladvocat, libraire de S. A. R. le duc d'Orléans, a donné le titre de Népenthès, nom d'une plante narcotique dont parle Homère dans son Odyssée. M. Loève-Veimars pourrait certes mieux faire que de nous redonner ainsi en volumes ses articles de feuilleton ; mais une paresse inconcevable semble s'être emparée de tous nos jeunes écrivains. Nul d'entre eux ne songe à entreprendre quelque ouvrage sérieux et de longue haleine ; c'est à peine si quelques-uns s'astreignent à écrire un roman en deux ou trois volumes. « On ne lit plus » que les journaux, » est leur excuse banale, excuse qui ne signifie rien ; car le public lit toujours volontiers ce qui l'amuse et l'intéresse, et les romans de Scott n'ont jamais paru trop longs. Le même reproche peut être fait à M. Mérimée, auteur de la Chronique de Charles IX, dont le succès aurait dû l'engager à nous décrire de nouvelles scènes historiques, plutôt que de spéculer ainsi sur la publication d'articles que le public a déjà pu lire dans la *Revue de Paris*, et qui, pour la plupart, ne méritaient pas la réimpression.

MANUEL DE PENSÉES et de Maximes sur la religion, la morale, la politique et la littérature. In-12. 3 fr. 50 c.

Ce petit ouvrage est destiné principalement aux instituteurs, qui y trouveront une foule de pensées extraites de trois ou quatre cents auteurs, classées dans l'ordre des règles de la Grammaire française, de manière à leur fournir des exemples de l'application de ces règles. Ce choix a été fait avec tout le tact qu'exigent les livres destinés à l'instruction de la jeunesse, et il nous semble destiné à combler une lacune qui se faisait sentir dans toutes les grammaires.

VUES SUR L'HISTOIRE CONTEMPORAINE, par Louis DE CARNÉ. 2 vol. in-8°. 15 fr.

L'auteur de cet ouvrage appartient à la rédaction de la *Revue européenne*, recueil périodique qui se distingue par une critique élevée et une grande supériorité de style, mais dont les opinions politiques sont un singulier composé d'idées libérales et de mysticisme, de théories républicaines et de formes théocratiques. M. L. de C. nous annonce une régénération religieuse et politique, dont la catholique empreinte nous ferait grandement peur s'il ne prenait soin de nous rassurer en nous disant que « la conquête de cet avenir sera longue, et que plus d'une génération dormira entassée dans les fondemens du nouvel édifice. »

Il fait fort peu de cas, et même assez de mépris, de la grande réforme du 15e siècle.

« Le monde a mis quatre siècles à fausser toutes ses idées, à corrompre ses institutions et ses mœurs, et l'on s'étonnerait qu'il fallût beaucoup de temps pour défaire, à force de science et de charité, cette œuvre de la fausse science et de l'égoïsme ! Que voyons-nous, en effet, à partir du 15e siècle, autre chose que le scepticisme s'introduisant des sciences naturelles dans les études psychologiques, de la sphère de l'entendement dans celle de l'action, du monde philosophique dans le monde social ? »

Avec de tels discours on ramènerait promptement le monde à ce bon vieux temps où le pape, chef suprême de la chrétienté, gourmandait à son gré rois et empereurs, et d'un signe de sa main vouait à l'exécration générale quiconque ne se prosternait pas le front dans la poussière devant lui. Mieux vaut encore mille fois « cette œuvre de la fausse science et de l'égoïsme, » dont les fruits sont parfois peut-être un peu âpres, mais appartiennent à tous et ne nourrissent point d'esclaves.

HISTOIRE DES SUISSES à l'époque de la réformation, continuation de J. DE MULLER, par J.-J. HOTTINGER, traduite par L. VULLIEMIN. Tome 1er. In-8°. 6 fr. 50 c.

Le chef-d'œuvre de Müller était demeuré inachevé. La mort avait enlevé ce grand écrivain au moment où la Suisse se proposait de lui assurer une existence heureuse afin qu'il pût continuer à tracer les belles pages de son histoire. Nul jusqu'ici n'avait osé ramasser sa plume : un Zurichois, M. Hottinger, l'a essayé, et le succès a récompensé son courage. La traduction que nous annonçons est à la fois simple et élégante. C'est bien là le style dont on doit se servir pour écrire l'histoire, afin que sa lecture serve à ranimer et à entretenir le patriotisme.

HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE MADAGASCAR depuis 1642 jusqu'à nos jours, par M. ACKERMAN. In-8°. 6 fr.

CONVERSATIONS DE LORD BYRON avec la comtesse de Blessington, faisant suite à ses Mémoires, traduit par Ch. M. LE TELLIER. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

Le succès prodigieux qu'ont obtenu les *Mémoires sur lord Byron*, publiés par Thomas Moore, l'épuisement de presque toutes les éditions complètes de Byron, et même des traductions plus ou moins faibles de ses œuvres; toutes ces causes, et la célébrité du poète, donnent au *Journal de conversations* que nous annonçons une grande valeur, surtout aux yeux de

ceux qui ont dans leur bibliothèque les *Œuvres complètes de Byron* et les *Mémoires de Moore*. Voici, au surplus, un passage de l'introduction de ce journal, qui pourra en donner une juste idée :

« ..... Combien d'aveux naïfs et attachans, que de ré-
» flexions, que de pensées sublimes échappent au poète con-
» fidentiellement incliné sous la douce influence d'une femme,
» qui l'épanouit, comme un souffle de printemps l'anémone,
» ou mieux encore, comme une brise d'automne la margue-
» rite près de s'effeuiller! Bien des détails précieux, bien des
» incidens curieux, bien des souvenirs intimes ne sont pas
» venus sous la plume de J.-J. Rousseau, dans ses *Confessions*,
» écrites en face de lui-même, qui auraient débordé son
» cœur et seraient tombés de ses lèvres en présence d'une
» femme élevée et sympathique. Byron aussi, le Jean-Jacques
» Rousseau de la poésie au 19e siècle, avait écrit ses mémoires
» et les avait légués au monde, comme une confession,
» comme une malédiction peut-être..... Ces pages mysté-
» rieuses ne nous sont venues que lacérées, et ses conversa-
» tions avec lady Blessington sont d'autant plus curieuses,
» qu'elles renferment quelques révélations sur les *mémoires*,
» en même temps qu'elles nous mettent dans la confidence
» d'une foule d'aveux échappés dans le feu de la discussion
» et que Byron s'était peut-être abstenu de consigner dans
» ses souvenirs si indignement détournés ou modifiés! »

Ce journal de lady Blessington contient, en outre, deux pièces de vers inédites, et dont l'une est de la plus grande beauté. D'ailleurs, les conversations de Byron avec cette dame, d'un esprit si élevé, sont d'autant plus intéressantes, qu'elles roulent sur une foule de sujets divers, et sont autant d'études du cœur humain profondes et variées. On n'aura jamais si bien connu le caractère de Byron, s'il est possible de le connaître, qu'après avoir lu toutes ces esquisses si simples, si légères quelquefois, et souvent si graves, si métaphysiques ou si poétiques. Que de sophismes, que de pa-

radoxes, que d'opinions, que de pensées bizarres et contradictoires dans cet homme extraordinaire qui se faisait un plaisir de déconcerter tous les observateurs!.....

MÉMOIRES DE JACQUES CASANOVA DE SEINGALT, écrits par lui-même; édition originale, la seule complète. Tomes 1 et 2, ensemble de 54 feuilles. In-8°. 15 fr.

L'édition aura 8 vol. Déjà une fois les *Mémoires de Casanova* ont été publiés en français il y a quelques années; mais c'était une traduction de l'édition tronquée et défigurée faite en Allemagne, dans un temps où l'ouvrage n'aurait pas pu voir le jour en France. M. Brockhaus, libraire de Leipsick, entre les mains duquel passèrent les manuscrits français de l'auteur, ne crut pas devoir donner l'ouvrage dans son intégrité; il n'en fit donc traduire en allemand que des extraits, et c'est cette traduction qui, traduite de nouveau en français, a déjà, malgré ses imperfections, obtenu un bienveillant accueil de la part du public. L'édition que nous annonçons aujourd'hui est la publication des manuscrits originaux de Casanova, sans aucune altération; et il est inutile d'ajouter que ce n'était pas en effet sans raison que le libraire de Leipsick avait peur d'effaroucher ses lecteurs. L'auteur, dans sa préface, nous prévient, du reste, que ce n'est pas un livre de morale qu'il écrit.

« Je n'ai point écrit ces Mémoires pour les jeunes gens qui, pour se garantir des chutes, ont besoin de passer la jeunesse dans l'ignorance; mais bien pour ceux qui, à force d'avoir vécu, sont devenus inaccessibles à la séduction, et qui, à force d'être demeurés dans le feu, sont devenus salamandres. Les vraies vertus n'étant qu'habitudes, j'ose dire que les vrais vertueux sont ceux qui les exercent sans se donner la moindre peine. Ces gens-là n'ont point l'idée de l'intolérance, et c'est pour eux que j'ai écrit. »

HISTOIRE DE NAPOLÉON, rédigée d'après les papiers de l'État, les documens officiels, les Mémoires et les notes secrètes de ses contemporains; suivie d'un Précis sur la famille Bonaparte, et précédée de réflexions générales sur Napoléon, par P.-F. TISSOT. 2 vol. in-8°. 14 fr.

MACHIAVEL, son génie et ses erreurs; par A.-F. ARTAUD. 2 vol. in-8°, avec portrait et *fac-simile*. 20 fr.

VIE DE BENNENUTO CELLINI, orfèvre et sculpteur florentin, écrite par lui-même et traduite de l'italien par D. FARJASSE, avec des notes. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Il existait déjà une édition de cet ouvrage traduit d'après celle donnée en allemand par Goëthe. Cette nouvelle publication, donnant une traduction de l'ouvrage original italien, offre sans doute plus d'authenticité.

MÉMOIRES DE LA REINE HORTENSE, aujourd'hui duchesse de Saint-Leu; publiés par le baron VAN SCHEELTEN. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Ces Mémoires, qui, comme tant d'autres, sont faits avec une collection d'anecdotes pour la plupart déjà connues, et de commérages de cour fort peu intéressans, ont du moins un avantage, c'est qu'ils n'auront pas un nombre indéfini de volumes : ils paraissent être complets en deux.

LETTRES DE NAPOLÉON A JOSÉPHINE pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire.—Lettres de Joséphine à Napoléon, et de la même à sa fille. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Cette correspondance familière offre un puissant intérêt, car, malgré les innombrables mémoires qu'on a publiés jusqu'à ce jour, Napoléon est encore peu connu comme homme privé, et le public sera curieux de voir le grand génie dans son intérieur domestique. Si la philosophie, dans ses hautes méditations, ne recherche que l'influence générale des grands hommes sur leur siècle et sur l'avenir, une curiosité d'une autre nature, et non moins avide, aime à pénétrer dans les replis de leur âme, et à leur demander compte de leurs penchans les plus secrets. Elle aime à savoir ce qu'ils avaient conservé de l'homme dans les préoccupations de leurs projets et l'élévation de leur fortune. Elle se demande de quelle manière leur caractère a modifié leur génie, ou lui a obéi.

Une de ces lettres prise au hasard prouvera, mieux que tout ce que nous pourrions dire, l'importance de cette publication.

A Joséphine, à Milan.

Marmirolo, le 13 messidor, 2 heures après midi (17 juillet 1796).

J'ai passé toute la nuit sous les armes. J'aurais eu Mantoue par un coup hardi et heureux ; mais les eaux du lac ont promptement baissé, de sorte que ma colonne qui était embarquée n'a pas pu arriver. Ce soir je recommence d'une autre manière, mais cela ne donnera pas des résultats aussi satisfaisans.

Je reçois une lettre d'Eugène, que je t'envoie. Je te prie d'écrire de ma part à ces aimables enfans, et de leur envoyer quelques bijoux. Assure-les bien que je les aime comme mes enfans. Ce qui est à toi ou à moi se confond tellement dans mon cœur, qu'il n'y a aucune différence.

Je suis fort inquiet de savoir comment tu te portes, ce que tu fais.

J'ai été dans le village de Virgile, sur les bords du lac, au clair argentin de la lune, et pas un instant sans songer à Joséphine.

L'ennemi a fait le 28 une sortie générale ; il nous a tué ou blessé deux cents hommes, il en a perdu cinq cents, en rentrant avec précipitation.

Je me porte bien. Je suis tout à Joséphine, et je n'ai de plaisir ni de bonheur que dans sa société.

Trois régimens napolitains sont arrivés à Brescia ; ils se sont séparés de l'armée autrichienne, en conséquence de la convention que j'ai conclue avec M. Pignatelli.

J'ai perdu ma tabatière ; je te prie de m'en choisir une un peu plate, et d'y faire écrire quelque chose de joli dessus, avec tes cheveux.

Mille baisers aussi brûlans que tu es froide. Amour sans bornes et fidélité à toute épreuve. Avant que Joseph parte, je désire lui parler.

BONAPARTE.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN.

Ce journal paraît tous les mois (1).

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

N° 4. — JUILLET-AOUT 1833.

Théologie.

SERMONS DE A. COQUEREL, pasteur à Amsterdam. In-8°. 7 fr.

M. Coquerel, maintenant pasteur de l'Eglise de Paris, a publié, en 1828, à Amsterdam, ce recueil de sermons, qui est encore peu connu en France, et mérite à plus d'un titre d'être recommandé au public protestant.

(1) Les personnes qui désirent faire annoncer quelque ouvrage dans ce Bulletin, très-répandu dans toute la Suisse, sont priées d'en adresser un exemplaire à l'éditeur.

VOYAGE D'UN GENTILHOMME IRLANDAIS à la recherche d'une religion, par Th. MOORE; traduit de l'anglais par l'abbé D***. In-8°. 5 fr.

Ce volume, dans lequel le poète a posé sa lyre et échangé le rhythme harmonieux de ses charmantes mélodies, contre les rudes et arides argumens de la controverse, contient une apologie du catholicisme. L'Eglise protestante d'Angleterre s'est émue à l'apparition de ce manifeste, auquel la renommée de l'auteur ne pouvait qu'ajouter un vif intérêt; aussi, une foule de brochures ont bientôt été dirigées contre lui. En France, l'esprit de controverse est depuis trop long-temps éteint pour que ce volume puisse le réveiller. Nous ne pensons pas qu'aucun écrivain veuille consacrer sa plume à renouveler ces discussions oiseuses qui firent de tout temps à la religion plus de mal que de bien.

Philosophie, Politique, Education.

ESSAIS PHILOSOPHIQUES, suivis de la Métaphysique de DESCARTES, rassemblée et mise en ordre par L. A. GRUYER. 4 vol. in-8°. 30 fr.

Ces quatre volumes se composent des traités suivans:
De l'inertie de la matière et du mouvement;
De l'espace et du temps;
De l'attraction;
De la nature et des propriétés générales des corps;

Résumé de quelques hypothèses physiques où sont exposés les systèmes de Descartes, de Leibnitz, de Lesage;

Des fluides impondérables;

Doctrines de Cabanis et de M. Broussais sur l'origine de la sensibilité et de l'intelligence;

Résumé des opinions des philosophes anciens et modernes, jusqu'à la fin du moyen âge, sur les causes premières et l'éther universel;

Système des facultés de l'âme, de M. Laromiguière, avec des notes critiques;

Métaphysique de Descartes, rassemblée et mise en ordre.

PRINCIPES DE LOGIQUE, suivis de l'histoire et de la bibliographie de cette science; par le baron DE REIFFENBERG. In-8°. 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage, destiné particulièrement à la jeunesse, se fait remarquer par une grande clarté, et les exemples qui y sont semés nous paraissent fort bien choisis pour attacher les élèves en les intéressant. Un précis de l'histoire de la science, tracé rapidement, et une bibliographie fort complète, terminent ce volume.

LE PETIT BOSSU ET LA FAMILLE DU SABOTIER; livre de lecture courante, pour les enfans et pour les adultes; par mademoiselle S. ULLIAC-TRÉMADEURE. In-12. 1 fr.

La Société d'instruction élémentaire a décerné à cet ouvrage le prix extraordinaire proposé pour la composition d'un bon livre destiné aux écoles élémentaires. Nous extrayons du rapport de la commission le compte-rendu suivant, qui nous a paru donner la meilleure idée de ce livre :

« Un jeune bossu se distrait de l'idée affligeante de sa diffor-

mité par un dévoûment éclairé au bonheur de ceux qui l'entourent; animé du noble désir d'enrichir les autres de ses propres connaissances, il se charge d'élever de pauvres orphelins. Ceux-ci, petits Bas-Bretons à demi sauvages, éprouvent d'abord pour lui une aversion qui ne le décourage point : peu à peu sa bienveillance persévérante les ramène ; et il finit, à force de bons procédés, par se faire chérir d'eux comme un père. Il y a, dans cette combinaison si naturelle, un double enseignement implicite, qui mérite d'être mis dans tout son jour : gardons-nous d'une répugnance, souvent aussi injuste qu'elle est peu généreuse, à l'égard de ceux que la nature semble avoir traités avec défaveur; et vous qui seriez près de vous laisser abattre sous le poids du sentiment pénible de vos infirmités, redressez un front d'où ne doit pas être banni tout rayon de joie, rouvrez votre cœur à l'espoir de douces émotions devant la peinture des jouissances que peuvent vous procurer vos bienfaits! Du choix même de la localité, village obscur au fond d'un pays retardataire, ressort encore une autre leçon, consolante aussi pour une multitude de personnes : on n'est pas forcé de quitter le berceau de son enfance pour aller, au loin et à grands frais, chercher l'instruction; presque sans dépense, avec de la bonne volonté, partout on la trouve, partout on en profite. Le jeune instituteur, une fois qu'il s'est rendu maître du cœur de ses élèves, cultive leur intelligence. Il est curieux de voir d'abord les petits automates, à qui il a donné une âme, se regarder pour la première fois dans une glace. Leur étonnement, en présence du phénomène, va jusqu'à l'effroi; bientôt une explication de leur maître les rassure : c'est l'occasion d'une leçon d'où il a soin d'élaguer ce qu'ils ne pourraient comprendre. C'est avec la même précaution qu'il leur enseigne les procédés des différentes industries : de celles du tisserand, du fabricant de chandelles, du jardinier, du mégissier, du tanneur, etc. Ils acquièrent de même des notions succinctes de météorologie, d'astronomie, d'écono-

mie politique, d'histoire ancienne, d'histoire moderne, de législation, et une infinité d'autres.

La seconde partie de ce petit volume n'est pas moins riche, pas moins variée. Comme déjà le lecteur est initié à la plupart des procédés des arts, il trouve ici des développemens plus étendus, singulièrement propres à exciter son émulation, à lui faire désirer de ne pas rester au-dessous de ses jeunes modèles. Souvent, les élèves eux-mêmes font le résumé des leçons antérieures; le maître, avec sa bonté infatigable, les reprend quand ils se trompent, les remet sur la voie quand la mémoire leur manque. On aime à raisonner avec eux sur l'hydraulique, sur la métallurgie, sur la vapeur d'eau, un des moteurs les plus puissans et les plus usuels. On assiste pour ainsi dire à la fabrication du papier, du verre, du pain à la mécanique, à celle des épingles, qui passent chacune par les mains de quatorze ouvriers; à celle des aiguilles, qui en occupent jusqu'à cent vingt; viennent ensuite les manufactures de draps et d'autres tissus; les métiers du tireur d'or, d'argent, de fer; du fabricant de masques, etc. Je ne dois pas omettre quelques pages sur la chimie, sur l'imprimerie, ni des vues saines sur la vaccine, sur l'instruction populaire, sur l'utilité générale des machines, lors même qu'elles semblent blesser les intérêts des ouvriers attachés aux professions où elles s'introduisent. Enfin, on trouve un peu d'anatomie; car le corps de l'homme est aussi une admirable machine. Toutes ces connaissances sont entremêlées, sans affectation, d'excellens principes de morale. Le maître subordonne, dans tous les cas, l'étude de la science à la pratique de la vertu : après avoir inculqué de très-bonne heure à ses élèves l'amour de la patrie et la nécessité d'obéir aux lois, il les habitue surtout à l'exercice de la bienfaisance, qui n'exige point la richesse. »

TRAITÉ COMPLET DE DIPLOMATIE, ou Théorie générale des relations extérieures des puissances de l'Europe, d'après les plus célèbres autorités, par un ancien ministre. 3 vol. in-8°. 24 fr.

La diplomatie, à tort ou à raison, a pris rang parmi les sciences, et son influence sur le sort des nations est malheureusement trop grande pour qu'un ouvrage qui en expose les principes et les théories ne soit pas un livre de haute importance. C'est un code supérieur à tous les autres que les hommes qui se destinent à cette vocation ne sauraient trop étudier; car, plus que tous les autres aussi, il est obscur et sujet à cent interprétations différentes. Puisse l'étude de la théorie apporter un peu plus de célérité et de bonne foi dans la pratique !

MÉLANGES ET CORRESPONDANCE D'ÉCONOMIE POLITIQUE ; ouvrage posthume de J.-B. Say, publié par Charles Comte. In-8°. 7 fr. 50 c.

J. B. Say a laissé une haute réputation en économie politique ; c'est lui qui a en quelque sorte créé cette science en France, car le premier il en a donné un cours complet dont la clarté et l'élégance du style rendent la lecture tout-à-fait populaire.

Ce nouveau volume, que M. Charles Comte, son gendre, livre à la publicité, est un recueil d'opuscules et de lettres jusqu'à présent inédits. La correspondance de J.-B. Say avec Dupont de Némours qui, forcé de s'exiler à un âge avancé, s'était retiré en Amérique ; avec Ricardo, Malthus, le prince

royal de Danemark, etc., sur divers sujets d'économie politique; ses lettres d'amitié à M. Dumont, offrent le plus vif intérêt. Quelques mélanges et un court exposé du principe de l'utilité terminent ce volume, digne de figurer dans toutes les bibliothèques à côté du Traité et du Cours d'économie politique. On aimera à y reconnaître à chaque page le savant professeur, l'habile logicien, l'homme vertueux, et le zélé philantrope dont les leçons ont si long-temps captivé la foule.

CONTES DE MISS HARRIET MARTINEAU sur l'économie politique; traduit de l'anglais par M. B. MAURICE. Tom. 1. In-8°. 8 fr.

Nous ne saurions assez recommander au public cet excellent ouvrage, dans lequel mademoiselle Harriet Martineau présente, sous une forme amusante, les principes de l'économie politique mis en pratique. Cette science a jusqu'ici été peu populaire, quoique ce soit l'une de celles qui peuvent rendre le plus de services à la société. Mais, soit qu'en général, les gouvernemens aient peu favorisé sa propagation, soit que les auteurs, occupés de rassembler en un corps de science les principes encore presque inconnus de l'économie politique, n'aient pas eu le temps d'en simplifier l'étude, il n'est peut-être pas de science moins répandue que celle-là, ni qui ait plus de préjugés à vaincre. C'est donc une heureuse idée qu'a eue miss Martineau, de renfermer, dans des cadres ingénieusement tracés, ces vérités nouvelles qui sont la vraie base du bonheur de la société. Aussi, ses petits volumes ont-ils obtenu un immense succès en Angleterre, où chaque conte se publie séparément à un prix fort modique. Il est fâcheux que l'éditeur français n'ait pas adopté ce même mode de publication. Cet ouvrage, s'adressant à toutes les classes de

la société, devait être à la portée de toutes les bourses. Le pauvre peut y prendre des leçons d'économie, d'ordre, de travail; l'ouvrier, en lisant ces pages, apprendra à admirer ces machines que, dans son ignorance, il maudit et cherche souvent même à détruire, sans réfléchir que c'est sa propre ruine qu'il consomme ainsi; l'homme industrieux, le commerçant, le fabricant y trouvent d'utiles conseils; les riches, les rentiers y voient le meilleur usage qu'ils peuvent faire de leur argent, et tous, à côté de ces divers avantages particuliers, trouveront dans ces charmans Contes une lecture pleine d'intérêt; car si, sous le rapport de l'utilité, l'ouvrage de miss Martineau est éminemment recommandable, il ne l'est pas moins sous celui de l'agrément. On le lira comme on lit un roman, et, après avoir parcouru avidement tout le volume, on sera étonné d'avoir acquis, presque sans s'en apercevoir, une bonne dose de connaissances nouvelles.

Sciences et Arts.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE L'INSTITUT DE FRANCE.

Tom. 12. In-4°. 20 fr.

Ce volume renferme les Mémoires suivans :

Eloge de sir Humphry David, par le baron Cuvier.

Eloge de L. N. Vauquelin, par le même.

Eloge d'Alexandre Volta, par M. Arago.

Cinq Mémoires sur les lames osseuses du palais dans les

principales familles d'animaux vertébrés, par M. Geoffroy Saint-Hilaire.

Observations et quelques Remarques sur la nature, les causes et le traitement de la goutte, par M. le baron Portal.

Mémoires sur les dents antérieures des mammifères rongeurs, par M. Geoffroy Saint-Hilaire.

Considérations générales sur les changemens qui s'opèrent dans l'état électrique des corps, par M. Becquerel.

Réflexions sur différentes manières de démontrer la théorie des parallèles, par M. Legendre.

Recherches sur les établissemens de bains publics à Paris, depuis le VIe siècle jusqu'à présent, par M. P. S. Girard.

Mémoire sur les avantages d'un procédé opératoire particulier que nous avons imaginé au commencement de ce siècle pour la cure radicale de l'hydrocèle vésiculaire, suivi d'une Notice sur l'hydrocèle vésiculaire ou hidatique, par le baron Larrey.

Expériences sur le mécanisme de la rumination, par M. Flourens.

Mémoire d'analyse sur le mouvement de la chaleur dans les fluides, par Fournier.

Expériences sur le développement de l'électricité par la pression, par M. Becquerel.

Considérations sur les décompositions électro-chimiques, par M. Becquerel.

Mémoire sur la division et la nomenclature des monnaies, par M. Costaz.

PHYSIOLOGIE DE L'HOMME ALIÉNÉ, appliquée à l'analyse de l'homme social, par S. Pinel. In-8°. 6 fr.

TRAITÉ DE CHIMIE, par J.-J. Berzélius; traduit par M. Esslinger sur des manuscrits inédits de l'auteur et sur la dernière édition allemande. 8 vol. in-8°. 60 fr.

Ce bel ouvrage est maintenant entièrement terminé. Il est regardé comme le traité de chimie le plus complet que l'on possède.

TRAITÉ COMPLET DE PHARMACIE THÉORIQUE ET PRATIQUE, contenant les élémens, l'analyse et les formules de tous les médicamens, leurs préparations chimiques, etc.; par J.-P. Virey. 4e édition, augmentée de toutes les découvertes les plus modernes. 2 vol. in-8°, fig. 16 fr.

MANUEL DU MOULEUR EN MÉDAILLES, ou l'Art de les mouler en plâtre, en soufre, en cire, à la mie de pain et en gélatine ou à la colle-forte; suivi de l'Art de clicher ou de frapper des creux et des reliefs en métaux; par M. F.-B. Robert. In-8°, fig. 1 fr. 50 c.

L'ART ÉGYPTIEN considéré dans toutes ses productions, temples, palais, colonnes, obélisques, colosses, statues, figurines, pierres gravées, peintures et manuscrits, réduites géométriquement; publiées d'a-

près les recherches des voyageurs, les monumens originaux ou des dessins inédits; par P.-F. TRANBLAY. Première livraison in-8° avec six planches. 20 fr.

RÉSIDENCES DE SOUVERAINS; parallèle entre plusieurs résidences de souverains de France, d'Almagne, de Suède, de Russie, d'Espagne et d'Italie; par C. PERRIER et P.-F.-L. FONTAINE. In-4° et Atlas in-fol. 30 fr.

Ces nouveaux parallèles d'architecture sont exécutés avec beaucoup de soin, et dignes à tous égards de la réputation de leurs auteurs.

PRINCIPES ÉLÉMENTAIRES DE LA MUSIQUE, en forme de dialogues; par madame BERNIER. In-4° avec musique. 4 fr.

L'auteur de cet ouvrage le présente au public dans l'espoir qu'il pourra contribuer à hâter les progrès de ceux qui se vouent à l'étude de la musique. Il a cru qu'un ouvrage destiné à graver dans la mémoire des élèves les premiers principes indispensables manquait à notre langue, et que celui-ci pourrait être utile, comme accessoire, aux diverses méthodes pratiques en usage.

Littérature.

POÉSIES.

AMOUR ET HAINE, poésies politiques et autres, par Léon D'AUREVILLY. In-8°. 6 fr.

LE GIAOUR, traduction en vers avec le texte en regard; par L. JOLIET. In-18. 4 fr.

HEURES PERDUES, poésies, par Félix ARVERS. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ce volume contient plusieurs pièces assez remarquables.

THÉATRE, ROMANS.

ALI-BABA, ou les Quarante Voleurs, opéra en quatre actes; par MM. SCRIBE et MÉLESVILLE. In-8°. 2 fr.

LE MARIAGE PAR ORDRE, épisode de l'Histoire de Russie, drame-vaudeville; par C. DESNOYER et ALBOIZE. In-8°. 2 fr.

LE MOULIN DE JAVELLE, par SCRIBE et MÉLESVILLE. In-32. 1 fr.

DRAMATIC scenes from real life, by lady MORGAN. In-12. 5 fr.

Dans ce petit volume, lady Morgan peint, sous la forme dramatique, quelques scènes de la vie avec assez de bonheur. Cependant on y retrouve souvent des traces de cette exagération dont aucun de ses ouvrages n'est exempt. Une traduction française paraîtra sous peu de jours.

BÉATRIX CENCI, tragédie en 5 actes et en vers, par M. DE CUSTINE. In-8°. 3 fr. 50 c.

Cette pièce, si elle n'a pas un mérite dramatique bien supérieur, fera époque dans l'histoire du théâtre par sa destinée bizarre. L'auteur, désireux, comme tous les auteurs, de se voir représenter, obtint, en payant, que sa pièce serait jouée à la porte Saint-Martin. Sans obtenir un succès véritable, elle n'éprouva pas non plus un échec complet ; le public, attiré par un brillant spectacle, s'y serait sans doute porté quelque temps ; mais des susceptibilités d'artistes ont exigé que la pièce fût retirée, et l'auteur n'a eu d'autre ressource que l'impression contre cette criante injustice. Malheureusement la lecture est peu favorable à un drame dont le principal mérite consistait dans l'ensemble de la représentation et la beauté des décors.

ISABELLE, lettres publiées par DE SENANCOURT. In-8°. 7 fr. 50 c.

LÉLIA, par Georges SAND. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Obermann, certain bouquin poudreux que nul ne lisait et

qui, depuis des années, demeurait enseveli dans l'oubli, fut, il y a peu, remis au jour par les soins de M. Sainte-Beuve, et grâce au zèle de la coterie, la poussière échappée de ses feuillets a bientôt fécondé le terrain. Pour faire pendant à l'homme solitaire, nous avons eu la femme solitaire, qui a du moins l'avantage de ne former qu'un très-petit volume; puis de l'union de ces deux aphrodites est sorti un monstre que MM. Sainte-Beuve et Cie nous annoncent comme un vrai phénomène littéraire, chef-d'œuvre du siècle. Hélas! pauvres lecteurs, n'allez pas écouter ces marchands d'orviétan, leurs spécifiques sont parfois dangereux, et vous pourriez vous repentir amèrement de votre bonhomie. *Lélia* n'est qu'une longue suite de déclamations immorales qui n'excitent que dégoût et colère, et dont le danger serait réel sur une jeune imagination quelque peu exaltée. Vous y trouverez de sardoniques sorties contre tout ce qu'il y a de bon et de respectable chez l'homme, l'apologie de plus d'un vice, et le repoussant tableau d'une femme qui, après avoir épuisé la coupe des plaisirs, s'est tout-à-coup retranchée dans la débauche de l'imagination, qui seule peut satisfaire sa fougue. *Lélia*, sous ce rapport, ne figurera pas mal à côté des plus mauvais ouvrages du siècle dernier, cette littérature infâme qui répugne à nos mœurs d'aujourd'hui. Du reste, point d'intérêt ni d'action, rien qui ressemble à un roman. Les héros de ce chef-d'œuvre sont d'abord Lélia, dont je vous parlais tout-à-l'heure; sa sœur, courtisane effrénée; un Tremnor, forçat libéré, joueur, faussaire, etc., qui est le type favori de l'homme pour Lélia; un jeune Sténio, poète enthousiaste, dont Lélia se joue, et qui finit par se suicider après s'être livré à tous les excès de la débauche; enfin, un prêtre Magnus qui, fou d'amour, étrangle Lélia.

Voilà l'œuvre de l'auteur de *Valentine* et de *Indiana*, dont on dit pourtant que le pseudonyme cache une jeune et jolie femme. Pour l'honneur du sexe féminin, nous refusons cette fois de le croire. Tant d'immoralité ne saurait se trouver dans

un cœur de femme, et surtout s'y montrer ainsi à découvert. Cependant vous verrez, malgré tout cela, que Lélia trouvera beaucoup de prôneurs parmi nos galans et complaisans aristarques : c'est pourquoi je voulais vous prévenir de ne pas vous laisser prendre à leurs insinuantes paroles. *Lélia* est un mauvais livre; et c'est pitié de voir tant de richesses de style et d'imagination prodiguées ainsi en pure perte, car c'est un mauvais livre qui ne restera pas. Les efforts de la coterie qui ont ressuscité *Obermann* feront peut-être briller *Lélia* pendant quelques jours, comme ces bulles de savon qui, soufflées à grande peine par les enfans, reflètent un instant les couleurs de l'arc-en-ciel, puis éclatent bientôt; mais, comme elles aussi, *Lélia* disparaîtra sans laisser de traces. Heureusement pour Georges Sand, ce n'est pas encore là son brevet d'immortalité; je le souhaite, du moins, bien sincèrement.

MARIE, OU L'INITIATION, par Francis DAZUR. 2 vol. in-8°. 15 fr.

ELFRIDE, par ARNOUD-FREMY. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Ces deux ouvrages rentrent dans la même catégorie que le précédent; c'est la même antipathie de tout ce qui existe, la même apologie d'un état qui ne saurait se trouver nulle part, le même luxe de fleurs de rhétorique jetées à pleines mains. Ce genre paraît vouloir devenir à la mode, et l'horrible fait place à la mélancolie ascétique. C'est un pas de fait, quoiqu'il ne nous rapproche guère du vrai. Sans doute, nous ne prétendons pas le nier, il est bien peu d'hommes dans ce monde qui n'aient eu de ces heures de découragement où le dégoût et l'ennui s'emparent de vous et vous font vague-

ment soupirer après une autre existence plus heureuse. Mais pourquoi vouloir changer ces accidens de la vie en un état constant, et mouler tous ses personnages sur le même modèle? On dirait une harpe dont les cordes seraient montées sur le même ton, de manière à rendre toutes un son exactement uniforme. Quel que fût le talent de l'artiste et la beauté de ce son, il n'en pourrait jamais tirer qu'un bruit monotone et par conséquent ennuyeux.

Marie surtout est curieux par la teinte mystique qui y est répandue d'un bout à l'autre. Dans ce livre, car, en conscience, je n'ose plus dire ce roman, vu que cela ressemble davantage à un traité de théologie tel que ceux auxquels les moines donnaient nom de *somme*, et qui étaient ainsi très-bien nommés parce qu'ils étaient éminemment soporifiques; dans ce livre, dis-je, il est parlé d'une Geneviève « qui tenait à la fois de la » nature florissante où elle était éclose et du pays des âmes » où sa semence s'était formée..... C'était une âme toujours » repliée sur elle-même..... une demi-âme échappée du » ciel..... » et, en langue vulgaire, une bonne paysanne du Poitou qui se laisse séduire par un grand seigneur, et donne naissance à une fille du nom de Marie, qui est l'héroïne du roman. Une fois que la jeune fille a 16 ans, l'auteur, n'ayant plus besoin de sa Geneviève, la fait mourir, et tout le reste des deux volumes n'est plus que dissertations vaporeuses et amphigouriques par lesquelles la jeune Marie cherche à convertir un incrédule. Mais elle meurt à la peine, la pauvre fille. Je ne sais trop pourquoi. Sans doute que c'est encore pour complaire à l'auteur qui avait besoin d'un cadavre, et, qui plus est, d'un cadavre décomposé pour convaincre cet obstiné d'Hippolyte. Vous me demanderez sans doute quelle preuve l'on peut tirer d'un corps, une fois que l'âme, cette étincelle divine, l'a quitté pour remonter vers les cieux, sinon que ce corps tombe en pourriture, parce qu'il était de matière, et que ses particules doivent se diviser pour servir à la recomposition d'autres corps? Je n'en sais trop rien non

plus, mais tant y a que l'Hippolyte de Marie, que n'avaient jamais pu gagner des paroles exaltées, si séduisantes dans la bouche d'une jeune fille belle et pure, ne résiste pas un instant à l'odeur de la putréfaction, et confesse sa religion en se bouchant les narines. En vérité, l'on ne sait si l'on doit rire ou s'indigner en présence de pareilles absurdités. Comment peut-on oser mêler la religion à de si dégoûtans tableaux? Cela vient, je crois, de ce qu'on écrit plus par mode que par conviction, et que la plupart ne connaissent guère ce dont ils parlent.

AINÉE ET CADETTE, par Auguste RICARD. 4 vol. in-12. 12 fr.

M. Ricard, dont les romans obtiennent des succès dans une classe assez nombreuse de lecteurs, ne se croit pas pour cela en droit d'endosser le format in-8° comme tant d'autres de ses confrères dont les productions sont certainement moins lues que les siennes. C'est une modestie qui mérite d'être appréciée. Ses romans peignent en général d'une manière assez vraie les mœurs vulgaires de la société. On peut seulement lui reprocher d'imiter parfois un peu trop la licence de Pigault-Lebrun. Mais dans *Aînée et Cadette* il a évité ce travers et cherché à satisfaire les exigences de la critique sous plusieurs rapports. Le public lui saura gré sans doute de ses efforts.

HECTOR FIERAMOSCA, ou le Défi de Barletta, roman historique par D'AZEGLIO, traduit par BLANCHARD; précédé d'un Essai sur les romans historiques du moyen âge, par PAULIN. Paris. 2 vol. in-8°. 7 fr. 50 c.

Le traducteur de cet ouvrage dit dans sa préface qu'il est

attribué à Manzoni, et qu'en effet il est facile de reconnaître la main du maître. Une telle supposition nous a paru tout-à-fait mal fondée; c'est à la fois être injuste envers M. d'Azeglio que de le croire incapable d'écrire un roman, et rabaisser étrangement Manzoni en lui attribuant un livre où se rencontrent tous les défauts d'un commençant avec un style si différent du sien. Le *Défi de Barletta* n'est pas un mauvais roman, mais c'est un roman médiocre, où l'intérêt est faible, l'action languissante, quelques détails vrais et piquans, mais beaucoup d'autres superflus. Du reste, en le considérant comme un début, on peut espérer de voir un jour M. d'Azeglio prendre place parmi les bons romanciers, et nous ne l'aurions pas jugé si sévèrement si son traducteur n'avait voulu le faire passer sous le manteau de l'auteur des *Fiancés*.

LE CHASSEUR DE SPECTRES ET SA FAMILLE, par Banim; traduit de l'anglais par Auguste Pichard. 2 vol. in-8°. 12 fr.

Sous ce titre bizarre, M. Banim a su tracer habilement quelques traits originaux de ces mœurs irlandaises qui lui ont déjà fourni les sujets de plusieurs romans. Une ardente imagination de jeune homme vivement frappée par ces croyances et ces récits merveilleux, si communs parmi les paysans de l'Irlande, finit par engendrer une vraie monomanie qui porte le héros de ce roman à quitter la maison paternelle pour courir après les revenans sur les cimetières, et lui vaut le surnom de *Chasseur de spectres*. Quelques fripons profitent de cette bizarre exaltation unie à une extrême simplicité, et entraînent ce jeune homme dans un abîme de maux qui faillissent occasioner la ruine de toute sa famille. L'adresse et l'énergie de sa sœur, jeune fille vraiment héroïque, parviennent enfin à démasquer les imposteurs et à

guérir le Chasseur de spectres de sa triste folie. Les détails de toute cette intrigue, quoique peut-être un peu longs, et, défaut habituel de l'auteur, un peu trop chargés, offrent cependant un intérêt soutenu. D'ailleurs dans cet ouvrage, comme dans le précédent, rien ne sort de la vie réelle, et c'est un mérite digne d'être apprécié au milieu des productions surnaturelles qui font gémir la presse et les lecteurs.

STRUENZÉE, ou la Reine et le Favori, histoire danoise de 1769, par FOURNIER et Auguste ARNOULD. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Ce roman, ou plutôt cet épisode de l'histoire du Danemark, est écrit avec beaucoup de charme, et les événemens y sont développés d'une manière pleine d'intérêt. Quoique nous ne partagions pas l'opinion émise par les auteurs dans leur préface sur les associations littéraires, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que, pour cette fois, la tentative est couronnée d'un plein succès.

TOMES JONES, ou Histoire d'un enfant trouvé, par FIELDIND; traduction nouvelle et complète. 4 vol. in-8°. Fig. 30 fr.

Le chef-d'œuvre de Fielding n'existait jusqu'à présent en français que dans la mauvaise traduction de Laplace, et il y a long-temps que l'on sentait le besoin d'en avoir une nouvelle. Celle-ci nous a paru destinée à remplir cette lacune.

LES FRÈRES D'ARMES, par JAMES; traduit de l'anglais par A.-J.-B. DEFAUCONPRET. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Les noms de l'auteur et du traducteur sont, à eux seuls, une recommandation pour ce roman, qui, s'il n'est pas d'un ordre supérieur, offre cependant du charme et de l'intérêt.

LES CENT ET UNE NOUVELLES DES CENT ET UN, ornées de 101 vignettes, dessinées par 101 artistes. Tome 1er. In-8°. Fig. 9 fr.

Les contes renfermés dans ce premier volume sont en général d'une grande médiocrité. En vain l'éditeur a-t-il mis en jeu toutes les ressources de sa féconde imaginative; il est probable que pour cette fois le public ne se laissera pas plus prendre à ces vignettes et à ces volumes de 9 francs qu'à ces pompeuses annonces qui remplissent la moitié d'un journal. Il serait bien temps qu'on ne traitât plus la librairie comme l'eau de Cologne qui guérit de tous maux : auteurs et libraires y trouveraient à la fois honneur et profit.

EUGÈNE, par Auguste DE VILLEBRUNE. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LE LIBELLISTE, par Henri MARTIN. 2 vol. in-8°. 15 fr.

RACHEL, par madame Eugénie FOA. In-8°. 7 fr. 50 c.

LES SEPT FRÈRES. 4 vol. in-12. 12 fr.

UN PARVENU, ou le Fils d'un marchand de peaux de lapin, par Th. MAXIME. In-8°. 7 fr. 50 c.

LA BORNE, roman de mœurs, par Edouard ARTHAUD. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LE MAUVAIS OEIL, tradition dalmate, suivi d'une Nouvelle française, par BRISSET. In-8°. 6 fr. 50 c.

L'ORME AUX LOUPS, par Pascal THORRES. 2 vol. in-8°. 15 fr.

DEUX NOUVELLES DU BERRY, par un maître d'étude de l'Université. In-12. 1 fr. 50 c.

L'HONNÊTE HOMME, épisode sans date, pour servir à l'histoire du cœur humain; suivi de *Un mariage de la main gauche*; par Alfred DE CALVIMONT. In-8°. 7 fr.

ALBERT JACQUENARD, ou Deux ans de révolution, par RABAN. 3 vol. in-12. 9 fr.

LA BARONNE ET LE BANDIT, par RABAN. 4 vol. in-12. 12 fr.

JEANNE DE NAPLES, par E. M. MASSE. In-8°. 7 fr. 50 c.

CHRONIQUES BRETONNES des 13e, 14e et 15e siècles; par Ch. DE COMMEQUIERS. In-8°. 7 fr. 50 c.

LES JEUNES FRANCES, romans goguenards, par Th. GAUTHIER. In-8°. 7 fr. 50 c.

Le nombre des romans médiocres qui se publient chaque mois est si considérable que nous ne saurions songer à consacrer à chacun d'eux un article particulier, et nous nous voyons forcés de les annoncer en bloc et de les recommander sans plus de détails à la bienveillance du public, car la plupart, s'ils ne sont pas des chefs-d'œuvre, ne méritent pas non plus d'être tout-à-fait dédaignés, et les auteurs du *Libelliste*, de *Jeanne de Naples*, ont droit à des encouragemens particuliers. Nous n'en dirons pas autant de l'*Honnête homme*, plate rapsodie inspirée par l'esprit de parti ; ni des romans de Raban, dont la malheureuse fécondité semble croître en raison inverse du succès de ses ouvrages qui trouvent tous les jours moins de lecteurs.

L'EXCELLENZA, ou les Soirs au Lido, par E. ROGER DE BEAUVOIR. Tome 1er. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ce volume, inspiré à son auteur par une admiration en-

thousiaste pour l'Italie, son beau ciel et ses gloires passées, renferme quatre contes : Massacio, Tobias le maître de chapelle, le Marquis, et les Mazini. Malgré l'affectation que met trop souvent M. Roger à faire de l'art plutôt qu'à écrire des contes, son livre excite l'intérêt et fera sans doute désirer au lecteur de voir bientôt paraître la suite. Les infortunes de maître Tobias sont très-plaisantes, et l'histoire du Marquis peint avec beaucoup d'énergie la fougue des passions et leur despotique empire sur le cœur de l'homme.

VALLÉE AUX LOUPS, souvenirs et fantaisies, par H. DE LATOUCHE. 7 fr. 50 c.

M. de Latouche a réuni dans ce volume divers fragmens de prose et de poésie échappés à sa plume spirituelle. Il est impossible d'analyser un semblable recueil, car c'est une véritable *olla potrida* où se trouvent pêle-mêle, élégies, légendes, contes, critiques, descriptions, etc., etc. Dans une préface qu'on lira avec plaisir, l'auteur s'excuse de tout reproche à cet égard, en rejetant la faute sur les vives sollicitations de son éditeur qui a voulu absolument un volume.

Géographie, Voyages, Histoire, Mémoires.

LA GRÈCE RÉGÉNÉRÉE, ou Description topographique du nouvel État indépendant de la Grèce et des frontières qui lui conviennent; suivie de notes justificatives et historiques; par SPIRIDION-BALBI, de Missolonghi. In-8°.

SOUVENIRS ATLANTIQUES, par Th. PAVIE. 2 vol. in-8°. 15 fr.

L'auteur de cet ouvrage, entraîné par une sorte de passion, a dès sa jeunesse parcouru les États-Unis, le bas et le haut Canada. Ses souvenirs sont une suite de fragmens écrits sous l'impression du moment dans les diverses circonstances où il s'est trouvé. Ils offrent un brillant tableau de l'Amérique et de belles descriptions de ses sites les plus pittoresques.

MÉMOIRES ET VOYAGES DU PRINCE PUCKLER-MUSKAU; traduits de l'allemand par J. COHEN. 5 vol. in-8°. 37 fr. 50 c.

Ces lettres sur l'Angleterre, l'Ecosse, la Hollande et la France, sont écrites d'une manière fort amusante. La position élevée de leur auteur, en le mettant à même de voir les plus hautes sociétés, lui a fourni une riche provision d'observations critiques sur les mœurs et coutumes de l'aristocratie anglaise, qui offrent un intérêt très-piquant. Le nom de l'auteur n'a jamais été entièrement avoué; l'ouvrage parut en Allemagne sous le titre bizarre de *Lettres d'un mort*, et lors que le traducteur français les attribua au prince Puckler-Muskau, ce seigneur repoussa cet honneur, et il écrivit à ce sujet une lettre qui se trouve en tête de l'un des cinq volumes.

LA GRANDE-BRETAGNE en 1832, par le baron D'HAUSSEZ, dernier ministre de la marine sous Charles X. 2 vol. in-8°. 12 fr.

Les ex-ministres de Charles X, après un jugement qui

condamne les uns à un exil forcé, les autres à la détention, ont presque tous cherché dans les lettres un refuge contre le malheur. MM. Peyronnet et de Polignac ont tour à tour, par quelque publication, rappelé au public leur existence; M. de Montbel nous a donné une Histoire du duc de Reichstadt, la plus complète et presque la seule qui ait été encore imprimée; aujourd'hui M. d'Haussez, imitant ses collègues, publie les observations que son séjour en Angleterre lui a laissé le loisir de faire. Son livre n'offre rien de bien remarquable, et il nous semble que lorsqu'on ajoute à son nom la qualité de ministre de la marine, on devrait trouver en Angleterre autre chose à dire que de critiquer, jusque dans les plus petits détails, l'ordonnance d'un dîner et la manière dont mangent les Anglais.

LETTRES ÉCRITES D'ÉGYPTE ET DE NUBIE en 1828 et 1829, par CHAMPOLLION le jeune. In-8°. Fig. 8 fr.

SOUVENIRS D'ORIENT, par Henri CORNILLE; Constantinople, Grèce, Jérusalem, Égypte. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ces deux ouvrages offrent chacun dans son genre un haut degré d'intérêt. L'un est l'œuvre d'un savant dont les travaux ont acquis une renommée européenne; l'autre est le premier essai d'un jeune homme dont le style vif et pittoresque nous décrit avec beaucoup de charme des scènes de mœurs très-originales.

BULWER'S ENGLAND AND THE ENGLISH. In-8°. 5 fr.

THE SAME. In-12. 6 fr.

Cet ouvrage est divisé en cinq livres. Le premier, dédié au prince de Talleyrand, offre *un coup d'œil sur le caractère anglais;* le second traite *de la société et des mœurs;* le troisième,

de *l'état de l'éducation et de l'influence de la religion;* le quatrième est un *aperçu de l'esprit intellectuel de l'époque;* enfin le cinquième, dédié au peuple anglais, renferme des *considérations sur l'état politique de cette contrée.*

GAULE ET FRANCE, par Al. Dumas. In-8°. 7 fr. 50 c.

Ce volume est un exposé rapide et brillant des faits de l'histoire de France depuis l'époque primitive jusqu'à Louis XI. M. Dumas cherche à reconnaître le doigt de Dieu dans les événemens qui se sont succédé, et à suivre l'intervention de la Providence dans la marche progressive de la civilisation. Dans un résumé qui termine son livre, il en tire des conséquences pour la solution du problème de l'avenir, et trace un tableau de la route qu'il croit assignée à la nation française. Cet écrit remarquable est destinée à servir d'introduction aux Chroniques qu'il se propose de publier incessamment.

MÉMOIRES DU MARÉCHAL NEY, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, publiés par sa famille. 2 vol. in-8°. 16 fr.

L'intérêt de ces Mémoires est surtout militaire. On y trouve l'historique très-détaillé de toutes les campagnes du maréchal. Dans le second volume, à l'occasion de l'invasion française en Suisse, l'éditeur donne aux habitans de ce pays des conseils fort sages; mais il y a peu d'exactitude et de vérité à représenter Aloys Reding, défendant son pays contre l'étranger avec honneur et courage, comme un énergumène sans talens, un chef de rebelles, fauteur de trouble et de désordre.

MÉMOIRES DE MADEMOISELLE AVRILLON, première femme-de-chambre de l'impératrice, sur

la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Quelques anecdotes curieuses jointes à beaucoup de faits déjà connus, et à une assez grande quantité de niaiseries fort peu intéressantes sur la garde-robe et les bijoux de l'impératrice Joséphine; voilà ce dont on a trouvé moyen de faire encore deux volumes à ajouter à l'innombrable quantité de ces Mémoires dans lesquels l'historien futur de notre époque sera fort embarrassé de trouver des matériaux solides sur quoi fonder son édifice.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

MANUEL DU CULTE DOMESTIQUE, Exercices de piété et prières; par ZOLLIKOFER; traduits de l'allemand par le pasteur DUMAS. Nouvelle édition. In-8°. 4 fr. 50 c.

Le succès soutenu de cet excellent livre est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Déjà plusieurs éditions se sont écoulées, et il est devenu le manuel indispensable de tous les chrétiens éclairés. Ce succès est dû au langage noble et éloquent d'une piété fervente, mais dénuée de toute exagération.

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ou Journal des assemblées nationales, depuis 1789 jusqu'en 1815, contenant la narration des événemens, les débats des assemblées, les discussions des principales sociétés populaires, et particulièrement de la société des Jacobins; les procès-verbaux de la commune de Paris, les séances du tribunal révolutionnaire, le compte-rendu des principaux procès politiques, le détail des bud-

gets annuels, le tableau du mouvement moral, extrait des journaux de chaque époque, etc.; précédée d'une Introduction sur l'histoire de France jusqu'à la convocation des états-généraux; par BUCHEZ et ROUX. 15 à 20 gros volumes in-8°.

Il en paraîtra tous les quinze jours un demi-volume de quinze ou seize feuilles, ou un volume par mois. Aussitôt que les souscripteurs le demanderont, on publiera un demi-volume par semaine, ou deux volumes par mois. Le prix de chaque demi-volume est de 2 fr. Le prix du volume est de 4 fr.

JOURNAUX.

LE POLONAIS, journal des intérêts de la Pologne. In-8°.

Il paraît une fois par mois un cahier de quatre à cinq feuilles in-8°.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA FRANCE :

Six mois,	6 fr.
Un an,	10 fr.

POUR L'ÉTRANGER :

Six mois,	8 fr.
Un an,	14 fr.

JOURNAL DES CONNAISSANCES MÉDICO-CHIRURGICALES, et douze planches d'anatomie de régions de grandeur naturelle, gravées en taille douce et coloriées.

Il paraît chaque mois une livraison de 2 ou 3 feuilles grand in-8° avec une planche.

Le prix de l'abonnement est de 7 fr. 50 c. par an.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N° 1.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN.

Ce journal paraît tous les mois (1).

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

N° 5. — SEPTEMBRE 1833.

Théologie.

MANUEL DU CULTE DOMESTIQUE, exercices de piété et prières, par ZOLLIKOFER, traduit de l'allemand par le pasteur DUMAS. Nouvelle édition. In-8°. 4 fr.

Ces exercices de piété, dont le succès continu atteste le

(1) Les personnes qui désirent faire annoncer quelque ouvrage dans ce Bulletin, très-répandu dans toute la Suisse, sont priées d'en adresser un exemplaire à l'éditeur.

vrai mérite, sont destinés par l'auteur aux chrétiens éclairés et vertueux. Seuls susceptibles d'une vraie piété, ils sont aussi les seuls qui puissent entrer entièrement dans les idées et les sentimens exprimés dans ce livre. Et quand même plusieurs d'entre eux penseraient avec plus de profondeur et sentiraient plus vivement, cependant ils n'y trouveront rien d'incompatible avec leur façon de penser et de sentir, rien qui n'intéresse, plus ou moins, leur esprit et leur cœur.

De tels chrétiens, sans doute, ne s'astreindront pas servilement à des formulaires; cependant, ils ont quelquefois besoin d'un guide, de quelqu'un qui les anime, qui les excite, qui les aide à penser, et qui leur facilite cette occupation. Nous ne sommes pas toujours également disposés à la méditation et à la prière. Les affaires, les distractions de la vie mettent souvent des obstacles plus ou moins considérables à notre dévotion. Et d'ailleurs, n'aimons-nous pas avoir un ami qui se joigne à nous pour honorer Dieu et Jésus-Christ, qui nous rende attentifs à nos besoins spirituels, à nos intérêts communs; qui nous invite à recueillir nos esprits, à rentrer en nous-mêmes; qui excite en nous des idées et des sentimens dont nous avons déjà souvent senti la vérité et les douceurs? Le désir de l'auteur est de devenir un pareil ami pour la plupart de ses lecteurs.

Sciences et Arts.

ÉLÉMENS DE PHILOSOPHIE CATHOLIQUE, par M. l'abbé Combalot. In-8°. 5 fr. 50 c.

CORRESPONDANCE COMMERCIALE, suivie de la traduction allemande et anglaise des principaux termes employés dans les lettres, et terminée par un recueil explicatif des mots les plus usités dans le commerce; par AUGUSTE SCHIEBEL. In-8°. 6 fr.

Ce recueil est d'une grande utilité pour tous les jeunes gens qui se vouent au commerce; il remplace avantageusement celui de Mozin, qui était jusqu'à présent presque le seul en usage.

DICTIONNAIRE PITTORESQUE D'HISTOIRE NATURELLE et des phénomènes de la nature. — 1re livraison. In-8°, avec figures noires. 15 c.
— avec figures coloriées. 30 c.

L'ouvrage complet formera 4 volumes grand in-8°. Publié sous la direction de M. Guérin, déjà connu par ses travaux zoologiques, il réunira sans doute le mérite d'un bon livre à celui d'un livre à bon marché. Pour la Suisse, les prix seront de 20 centimes la livraison avec figures noires, et 40 centimes avec figures coloriées.

Littérature.

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU 19e siècle, considérée dans ses rapports avec les progrès de la civilisation et de l'esprit national; par CYPRIEN DESMARAIS. In-8°. 6 fr.

MOEURS D'ALGER; JUIVE ET MAURESQUE; par H. Bonnellier. In-8°. 7 fr. 50 c.

Le fond de ce roman est un épisode tiré de la chronique scandaleuse d'Alger sous l'intendance du duc de Rovigo. M. Bonnellier était secrétaire de l'intendance générale, et déguisant les acteurs sous des noms supposés, il raconte une scène de mœurs dont il fut témoin. Il s'agit de trois femmes qui s'échappèrent du harem d'un Maure et se réfugièrent chez un Français. Celui-ci fut embarqué pour leur avoir donné asile, et les trois femmes, rendues à leur légitime propriétaire, furent victimes de sa jalousie vengeresse : il leur coupa la tête de sa propre main.

UNE HEURE TROP TARD, par Alphonse Karr. 2 vol. in-8o. 15 fr.

Dans ce nouveau roman de l'auteur de *Sous les Tilleuls*, on remarque une prétention à l'originalité qui trop souvent n'aboutit qu'à une faible imitation du style et de la manière de Sterne. C'est dommage, plusieurs scènes peintes avec fraîcheur et vérité donnent à penser que M. Karr pourrait mieux faire. Cependant son livre sera sans doute beaucoup lu, car il offre de l'intérêt, chose assezr are par le temps qui court. Nous nous permettrons seulement de lui faire observer 1° que les Allemands disent : *Vergiss-mein-nicht* et non *Wergiss* qui ne signifie absolument rien; et qu'en général, quand on cite une phrase en langue étrangère, il faut tâcher de la citer correctement;

2° Que bien certainement jamais nul chef d'armée n'a été parler aux Allemands du soleil de Morat, car les Allemands n'ont rien eu de commun avec la bataille de Morat dans laquelle les Suisses battirent le duc de Bourgogne.

Ce sont de bien petites observations; mais lorsqu'on fait un livre, même un roman, il faut éviter d'y laisser de ces

grosses erreurs qui peuvent passer pour de l'ignorance aux yeux des lecteurs.

THE HEADSMAN, or the Abbaye des vignerons, a tale by FENIMORE COOPER. In-8°. 5 fr.

LE BOURREAU DE BERNE, ou l'Abbaye des vignerons, par F. COOPER; traduit de l'anglais. 4 vol. in-12. 10 fr.

Une ancienne loi de la république bernoise voulait que l'état de bourreau fût héréditaire, et que le fils fût nécessairement forcé de succéder à son père dans cette épouvantable charge. Tel est le thème quelque peu usé qui forme le fonds du nouveau roman de Cooper. Une jeune fille aime un bel inconnu, officier au service étranger, qui lui a sauvé la vie et qui, peu de temps après, sauve aussi celle de son père, baron bernois. Le baron veut lui donner sa fille, qui ne demande pas mieux que d'être à lui; mais l'inconnu, nommé Sigismond, refuse le bonheur qu'on lui offre ainsi, car non-seulement il n'est pas noble, mais encore il est fils du bourreau de Berne. Cet aveu fait frémir la jeune fille et son père; cependant, et en ceci M. Cooper a montré peu de connaissance de l'aristocratie bernoise, cette découverte ne suffit pas pour leur faire rejeter entièrement leur projet. Un doge de Gênes se trouve là fort à propos pour prendre les intérêts de Sigismond. L'intrigue se complique, et quand elle est bien embrouillée de mille incidens, l'auteur en sort brusquement par un dénoûment à la Molière qu'il trouve sur le sommet du grand Saint-Bernard. A l'aide de quelques enfans supposés et interposés tout s'arrange pour le mieux; Sigismond, au lieu d'être fils de bourreau, est fils de doge, et plus rien ne s'oppose à son mariage avec Adelheid de Willading.

M. Cooper ne rachète point les défauts de cette composition par le charme des détails qui dans Scott, par exemple,

font le plus souvent oublier l'absence totale d'intrigue. Presque tout le roman se passe en conversations fort longues, oiseuses et sans intérêt ni vérité. On peut reconnaître plus d'un souvenir, plus d'une imitation dans les caractères des divers personnages; enfin le talent du romancier américain ne se retrouve que dans une ou deux descriptions : celle d'un orage sur le lac de Genève, et celle d'une tempête sur le Saint-Bernard, par exemple. Au total, le *Bourreau* vaut bien le *Bravo* et l'*Heidenmauer*, mais il fait regretter que l'auteur de l'*Espion* et du *Dernier des Mohicans* ait quitté l'Amérique pour venir puiser ses sujets dans notre vieille Europe.

C'EST DE JEHANE LA PUCELLE, légende de la fin du 15e siècle. 2 vol. in 8o. 12 fr.

Pastiche littéraire, où le style de chronique est imité avec assez de bonheur. C'est l'histoire de la Pucelle d'Orléans racontée naïvement sans aucune réflexion ni critique.

LES RÉVERBÈRES, Chroniques de nuit du vieux et du nouveau Paris. 2 vol. in-8o. 15 fr.

Cet ouvrage est de M. Touchard Lafosse, auteur des Chroniques de l'Œil-de-Bœuf et de plusieurs autres livres historiques. Il offre des tableaux de mœurs tirés des différentes époques de l'histoire de Paris. Des agens de police remplacent ici le diable boiteux et nous dévoilent toutes les intrigues qu'ils parviennent à découvrir. Un pareil ouvrage exciterait le plus vif intérêt si la forme n'en était pas usée et ennuyeuse.

DISTRACTION, par Ferdinand Flocon. 2 vol. in-8o. 15 fr.

Ces deux volumes renferment quatre contes qui nous ont paru assez médiocres.

LE SABBAT DES SORCIÈRES, traduit de l'allemand de LUDWIG TIECK. In-8°. 7 fr. 50 c.

Roman fondé sur un fait emprunté aux annales judiciaires des temps passés. Il se recommande par un intérêt fort attachant et des détails pleins d'originalité.

L'AUBERGE DES ADRETS, manuscrit de ROBERT MACAIRE, trouvé dans la poche de son ami BERTRAND. 4 vol. in-12. 12 fr.

Amplification d'une pièce de théâtre que le jeu des acteurs fit jouir d'un long succès à la porte Saint-Martin, ces quatre volumes ne renferment qu'un ramassis indigeste d'exploits de coupeurs de bourse, d'assasinats et d'aventures de bagne.

LA DOUBLE MÉPRISE, par l'auteur du théâtre de CLARA GAZUL (M. MÉRIMÉE.) In-8°. 7 fr. 50 c.

« Julie de Chaverny était mariée depuis six ans environ, et depuis à peu près cinq ans et six mois elle avait reconnu qu'il lui était non-seulement impossible d'aimer son mari, mais encore qu'il lui était bien difficile d'avoir quelque estime pour lui. »

« Pour Chaverny, c'était un assez bel homme, un peu trop gros pour son âge, au teint frais, sanguin, et qui, par caractère, ne se donnait pas de ces inquiétudes vagues qui tourmentent souvent les gens à imagination. Il croyait pieusement que sa femme avait pour lui une amitié douce (il était trop philosophe pour se croire aimé comme au premier jour de son mariage), et cette persuasion ne lui causait ni plaisir ni peine; il se serait également bien accommodé du contraire. Il avait servi plusieurs années dans un régiment de cavalerie, mais ayant hérité d'une fortune considérable, il s'était

dégoûté de la vie de garnison, avait donné sa démission et s'était marié. » Mais en renonçant à la vie de soldat il n'en avait pas abjuré les habitudes. Le vin, la table, la pipe et la grosse joie étaient ses plaisirs favoris qu'il préférait aux spectacles, aux bals et à toutes les jouissances du grand monde. De pareils goûts ne pouvaient trouver grâce devant sa femme, et pour se soustraire au dédain qu'elle lui marquait, Chaverny avait des maîtresses. Sa conduite aurait presque autorisé Julie à écouter les protestations de Châteaufort, jeune officier du régiment de Chaverny, d'une figure charmante, fort aimable, un peu fat, très-protégé du ministre de la guerre, qui fréquentait avec une grande assiduité le salon des jeunes époux. Cependant le sentiment du devoir était trop fortement imprimé dans le cœur de Julie pour s'effacer devant les séductions du premier homme qui tenterait de l'en détourner. Elle repousse avec fierté l'aveu de Châteaufort et reste insensible à toutes ses tentatives, alors même que son mari l'expose à l'affront le plus cruel pour une femme, celui de se trouver côte à côte avec la fille sans honneur et sans pudeur qui est sa rivale préférée. Sur ces entrefaites, un jeune Darcy, que Julie avait connu et remarqué autrefois entre ses adorateurs avant qu'elle fût mariée, arrive de Constantinople, où il était depuis long-temps secrétaire d'ambassade. Julie le rencontre dans le salon d'une dame de ses amies. Son imagination lui fait voir sous de brillantes couleurs cet homme qui, s'il l'avait épousée, l'eût peut-être rendue heureuse; son cœur malade se persuade qu'il l'aime et qu'il est aimé, et Darcy, homme froid, sensuel, qui n'a pas la moindre poésie dans l'âme, profite d'une façon fort brusque et presque brutale des circonstances que le hasard jette au-devant de lui.

Cette esquisse de mœurs, peinte d'après nature, offre un grand charme de détail et de style.

Histoire.

LA VENDÉE ET MADAME, par le général DERMONCOURT. In-8°. 8 fr.

Ce récit de la dernière guerre de Vendée, écrit par le général dont le zèle et l'activité ont puissamment contribué à pacifier ce malheureux pays, offre un intérêt tout-à-fait attachant. Cette *déplorable échauffourée*, comme l'appellent les principaux légitimistes eux-mêmes, présente quelque chose de si merveilleux, qu'on est avide de tous les détails qui ont rapport à l'expédition de l'aventureuse duchesse. La relation que nous annonçons jette un grand jour sur toutes les menées carlistes, sur les moyens qu'ils avaient à leur disposition, et si la faiblesse de leurs ressources excite encore plus l'indignation contre leur coupable tentative, d'un autre côté le caractère loyal et dévoué des Vendéens fait regretter que tant de sacrifices aient été dissipés pour une si mauvaise cause. Le passage suivant que nous extrayons de ce volume explique à la fois comment la duchesse de Berry a pu sans crainte s'exposer au milieu de la France, et pourquoi la police, malgré ses fonds secrets, fut si long-temps avant de pouvoir la découvrir. C'est le récit de la manière dont M. Berryer fut introduit auprès de la duchesse.

« A deux heures de l'après-midi, M. Berryer monta dans un petit cabriolet de louage, et comme en y montant il demandait à la personne de confiance que la duchesse avait à Nantes quelle route il fallait prendre et quel lieu Madame habitait, cette personne lui montra du doigt un paysan qui se tenait au bout de la rue sur un cheval gris pommelé, et lui dit seulement : « Vous voyez bien cet homme, vous n'avez qu'à le suivre. »

» En effet, à peine l'homme au cheval gris vit-il la voiture de M. Berryer se mettre en marche, qu'il fit prendre à sa monture un trot qui permettait à M. Berryer de le suivre sans le perdre de vue; ils traversèrent ainsi les ponts et entrèrent dans la campagne : le paysan ne retournait même pas la tête et paraissait s'inquiéter si peu de la voiture à laquelle il servait de guide, qu'il y avait des momens où M. Berryer se croyait dupe d'une mystification. Quant au cocher, comme il n'était pas dans la confidence, il ne pouvait donner aucun renseignement sur la route à suivre, et comme, lorsqu'il avait demandé : « Où allons-nous ? notre maître, » le maître avait répondu : « Suivez cet homme, » il obéissait strictement à cette injonction, ne s'occupant dès-lors pas plus du guide que le guide ne s'occupait de lui.

» Après deux heures et demie de marche, qui ne furent pas pour M. Berryer sans inquiétude, on arriva à un petit bourg. L'homme au cheval gris s'arrêta devant l'auberge. M. Berryer en fit autant. L'un descendit de son cheval, l'autre de sa voiture, pour continuer la route à pied. M. Berryer dit à son cocher de l'attendre jusqu'au lendemain à six heures du soir, et suivit son bizarre conducteur.

» Au bout de cent pas, le guide entra dans une maison, et comme pendant la route M. Berryer avait gagné du chemin sur lui, il y entra presque en même temps. L'homme ouvrit la porte de la cuisine, où la maîtresse du logis était seule, et lui montrant M. Berryer qui marchait derrière lui, il ne lui dit que ces mots : « Voilà un monsieur qu'il faut conduire.— On le conduira, répondit la maîtresse de la maison. » A peine ces paroles furent prononcées que le guide ouvrit une porte, et sortit sans donner à M. Berryer le temps de le remercier ni de paroles, ni d'argent. La maîtresse de la maison lui fit signe de s'asseoir, et continua, sans lui adresser un seul mot, de vaquer aux affaires du ménage, comme s'il n'y avait point là un étranger. Un silence de trois quarts d'heure à peu près succéda à la marque de stricte politesse que venait de rece-

voir M. Berryer, et ne fut interrompu que par l'arrivée du maître ; il salua l'étranger sans manifester ni étonnement ni curiosité, seulement il chercha des yeux sa femme, qui lui répéta de la place où elle était, et sans interrompre ce qu'elle faisait, les mêmes mots que le guide lui avait dits : « Voilà un monsieur qu'il faut conduire. »

» Après quelques questions adressées à M. Berryer, le paysan fit seller deux chevaux, son garçon de ferme en monta un, M. Berryer l'autre, et ce nouveau guide le conduisit, aussi silencieusement que le premier, jusqu'à une métairie où ils arrivèrent à huit heures et demie du soir.

» Le maître était couché; il avait passé la nuit précédente à un rendez-vous, et la journée à cheval; il était trop fatigué pour se lever; un de ses parens descendit à sa place et reçut M. Berryer. Dès que celui-ci se fut nommé, et qu'il lui eut dit qu'il désirait se rendre auprès de la duchesse, il donna ses ordres pour le départ. Il se chargeait lui-même de servir de guide au voyageur.

» En effet, dix minutes après ils partirent tous deux à cheval. Au bout d'un quart d'heure, un cri retentit à cent pas devant eux; M. Berryer tressaillit, et demanda quel était ce cri. « C'est notre éclaireur, répondit tranquillement le chef vendéen, qui demande à sa manière si le chemin est libre. Ecoutez, et vous allez entendre la réponse. » A ces mots, il étendit sa main, la posant sur le bras de M. Berryer, et le forçant ainsi d'arrêter son cheval. En effet, un second cri se fit entendre, venant d'une distance beaucoup plus éloignée : il semblait l'écho du premier, tant il était pareil. « Nous pouvons avancer, la route est libre, reprit le chef en remettant son cheval au pas. — Nous sommes donc précédés d'un éclaireur ? — Oui, nous avons un homme à deux cents pas devant nous, et un à deux cents pas derrière. — Mais quels sont ceux qui lui répondent ? — Les paysans dont les chaumières bordent la route. Faites attention lorsque vous passerez devant l'une d'elles, et vous verrez une petite lucarne

s'ouvrir, une tête d'homme s'y glisser, y demeurer un instant immobile comme si elle était de pierre, et ne disparaître que lorsque nous serons hors de vue. Si nous étions des soldats de quelque cantonnement environnant, l'homme qui nous aurait regardés passer sortirait aussitôt par une porte de derrière ; puis, s'il y avait aux environs quelque rassemblement, il serait prévenu, un quart d'heure avant son arrivée, de l'approche de la colonne qui croirait le surprendre. » En ce moment le chef vendéen s'interrompit. « Ecoutez, murmura-t-il en arrêtant son cheval. — Qu'y a-t-il ? dit M. Berryer, je n'ai entendu que le cri habituel de notre éclaireur. — Oui, mais aucun cri n'y a répondu, il y a des soldats dans les environs. »

» A ces mots il mit son cheval au trot, M. Berryer en fit autant ; presque au même instant, l'homme qui formait l'arrière-garde les rejoignit au galop. Ils trouvèrent à l'embranchement des deux routes, leur guide immobile et indécis. Le chemin bifurquait, et, comme on n'avait, ni d'un côté ni de l'autre, répondu à son cri, il ignorait lequel de ces deux sentiers il fallait prendre : tous deux, au reste, conduisaient les voyageurs à leur destination.

» Après un moment de délibération à voix basse entre le chef et le guide, celui-ci s'enfonça sous la voûte sombre qui était à droite; cinq minutes après, M. Berryer et le chef se mirent en marche par le même chemin, laissant immobile, à la place qu'ils quittaient, leur quatrième compagnon, qui, cinq minutes après les suivit à son tour. A trois cents pas plus loin, M. Berryer et le chef trouvèrent leur éclaireur arrêté, il leur fit un signe de la main pour commander le silence, et laissa tomber à voix basse ces paroles : « Une patrouille ! En effet, ils entendirent ce bruit régulier de pas que fait une troupe en marche; c'était une de nos colonnes mobiles qui faisait sa ronde de nuit. Bientôt le bruit se rapprocha d'eux, et ils virent se dessiner sur le ciel les baïonnettes des soldats, qui, pour éviter l'eau qui coulait dans les

chemins creux, n'avait suivi ni l'une ni l'autre des deux routes dont l'embranchement avait causé l'hésitation du guide, mais avaient gravi le talus, et marchaient de l'autre côté de la haie sur le terrain qui dominait les deux sentiers creux par lesquels il était encadré. Si un seul des quatre chevaux eût henni, la petite troupe était prisonnière; mais comme s'ils avaient compris la position de leurs maîtres, ils restèrent silencieux comme eux, et les soldats passèrent sans se douter près de qui ils avaient passé. Quand le bruit des pas se fut perdu dans l'éloignement, les voyageurs se remirent en route. »

MACHIAVEL, son génie et ses erreurs, par A. F. ARTAUD. 2 gros vol. in-8°, ornés d'un portrait et de plusieurs *fac-simile*. 20 fr.

Cet ouvrage, que nous recommandons au public comme un livre du plus grand intérêt, présente un tableau fort bien tracé de la vie de Machiavel, telle qu'elle ressort de ses ouvrages et de l'histoire de son époque. Rien de complet n'existait jusqu'à ce jour, et ce n'était pas une médiocre tâche que de raconter cette existence multiple, de suivre dans toutes ses vicissitudes ce vaste génie qui a été si diversement jugé. M. Artaud ne s'est pas caché les difficultés de l'entreprise : « J'ai entrepris, dit-il, d'écrire l'histoire d'un des plus grands et des plus célèbres génies des temps modernes. La vie de cet illustre Florentin a cela de remarquable qu'elle peut être composée d'après ses propres ouvrages; ils ont été si nombreux et si variés; il y a tant d'hommes à part dans Machiavel seul, que les matériaux abondent et ne peuvent être épuisés : le politique pratique, le politique consultant, trop asservi cependant à quelques idées barbares du 16e siècle; le commentateur profond d'Aristote, de Platon, de Tite-Live, de Tacite, de Salluste et de saint Thomas; le régénérateur des règles de la

saine comédie; le conteur joyeux, le poète tour à tour érotique et satirique; le défenseur infatigable des droits raisonnables de son pays; l'observateur attentif et pénétrant des usages de l'Europe civilisée de son temps; l'historien sublime; le publiciste universel, l'un des modèles de notre Montesquieu; le stratége moderne qui a enseigné, le premier, les préceptes de l'art de la guerre, depuis la découverte de l'artillerie. Toutes ces différentes nuances d'érudition, de sagacité, d'invention, de patriotisme, de méditation d'esprit créateur, vont successivement passer sous nos yeux dans l'ordre où elles se sont développées : année par année, nous accompagnerons le précepteur, quelquefois imprudent, du pouvoir, l'écrivain inimitable, le citoyen généreux, le judicieux conseiller des hommes de guerre. »

Ce court exposé montre assez quelle vaste érudition et quelles profondes études a dû nécessiter un tel livre. Jugeant avec la plus parfaite impartialité chaque action de la vie de Machiavel, et se tenant en garde contre toute prévention, M. Artaud nous montre tour à tour le grand homme dans le malheur et dans la prospérité, demeurant toujours fidèle au parti qu'il avait embrassé, déployant des talens nouveaux à mesure que de nouvelles circonstances se présentaient à lui, restant, au milieu de la corruption générale, citoyen probe, ami de la bonne foi, plein d'une énergie salutaire qu'il cherchait à inspirer à ses compatriotes. Enfin, il le conduit aux derniers instans de sa vie, mourant pauvre, parce qu'il avait été honnête homme, et manifestant des sentimens religieux à son lit de mort.

L'histoire littéraire de l'Italie est trop intimement liée à la sienne pour qu'on puisse écrire la vie de Machiavel sans esquisser l'Iliade dont il fut la cause et le sujet. M. Artaud passe donc en revue les plus grands génies des siècles suivans qui parurent dans la mêlée pour lui ou contre lui. Il expose à nos yeux toutes les pièces de ce grand procès qui dure depuis plus de trois cents ans; et afin que chacun puisse s'en

faire juge selon ses opinions, il l'accompagne de tous les détails et de toutes les preuves que demandait le sujet.

L'analyse des nombreux ouvrages de Machiavel n'est pas lapartie la moins intéressante de ce livre. En général ces ouvrages sont peu connus, peu lus, et c'est rendre un vrai service à la littérature que de produire au grand jour des chefs-d'œuvre enfouis sous la poussière des bibliothèques. Un beau portrait du célèbre Florentin, plusieurs *fac-simile* et quelques piéces de poèsie jusqu'à ce jour inédites, ajoutent encore au mérite de cette importante publication.

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE, universel et pittoresque, contenant 3000 articles de plus que la plus complète des biographies publiées jusqu'à ce jour. 4 vol. in-8° grand-raisin, ornés de 120 portraits. 48 livraisons qui paraîtront tous les mardis. Prix de chaque livraison. 40 c.

Bien que rédigé par plusieurs hommes de lettres et biographes, l'esprit de cet ouvrage sera un; écrit dans un esprit de nationalité et de progrès, il n'immolera point les gloires étrangères à un amour malentendu du pays, et il sera empreint de tolérance pour toutes le opinions consciencieuses, quelle que soit leur tendance.

Nous avons voulu que les traits des hommes les plus célèbres de tous les pays fussent reproduits en tête de leurs notices. L'essor que vient de prendre la gravure en Angleterre et en France nous a mis à même d'exécuter ce projet avec un luxe inusité jusqu'ici. Les dessins de M. Lécurieux, confiés à MM. Andrew, Best et autres graveurs, viendront donc, en très-grand nombre, orner cette publication, dont l'art du typographe concourra à assurer la brillante exécution.

Sous presse :

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE, universel et pittoresque. 2 très-forts vol. in-8° grand-raisin, ornés d'un grand nombre de vues, monumens, costumes, etc.

La première livraison paraîtra le 1er novembre.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DES ORIGINES, inventions et découvertes dans les arts, les sciences, la géographie, l'agriculture, le commerce, etc.; par M. Fr. Noel, inspecteur-général des études, et M. Carpentier, ancien professeur de rhétorique, auteur du Gradus français. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée de plus de 800 articles par les auteurs, et par M. Puissant fils, ancien élève de l'école polytechnique. 4 vol. in-8° à deux colonnes, publiés en 30 livraisons. 50 cent. la livraison de 4 feuilles. (64 pages à deux colones.)

LA FRANCE, description géographique, statistique et topographique universelle, présentant l'état actuel physique, moral, politique, militaire, administratif, judiciaire, religieux, financier, agricole, industriel, commercial, scientifique et littéraire des départemens de la France et de ses colonies; avec une carte et un dictionnaire biographique et topographique de chaque département; publiée sous les auspices de S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, par MM. Dufau et Loriol, avec la coopération d'une société d'administrateurs, de députés, de savans et d'hommes de lettres de Paris et des départemens.

Conditions de la souscription :

LA FRANCE sera publiée par livraisons, qui paraîtront tous les quinze jours, à partir de novembre prochain.

Chaque livraison contiendra un département complet, accompagné de sa carte

Les Souscripteurs paieront 25 centimes la feuille.

Chaque département pris séparément : 30 centimes la feuille.

On ajoutera, pour frais de poste, 5 centimes par feuille.

Chaque département formera huit à dix feuilles in-8° semblables au *Prospectus*. Les feuilles au-delà de ce nombre seront livrées *gratis* aux Souscripteurs de l'ouvrage complet, qui formera vingt volumes in-8° de quarante feuilles environ, pour lesquels ils recevront des titres et des couvertures.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N° 1.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN.
Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois (1).

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

N° 6. — OCTOBRE A DÉCEMBRE 1833.

Théologie.

DE IMITATIONE CHRISTI et contemptu mundi omniumque ejus vanitatum, *Codex de Advocatis* sæculi XIII. Editio secunda, curante EQUITE G. DE GREGORY, J.-U., doctore præside honorario in suprema regia curia Aquarum-Sextiarum. Parisiis,

(1) Les personnes qui désirent faire annoncer quelque ouvrage dans ce Bulletin, très-répandu dans toute la Suisse, sont priées d'en adresser un exemplaire à l'éditeur.

typis Firmin Didot fratrum, 1833. 1 vol. in-8°, avec 6 planches. 10 fr.

Il existe une édition d'après l'orthographe du manuscrit, tirée à cent exemplaires, sur grand papier vélin, avec sept gravures. 20 fr.

COLLECTION DE LETTRES CHRÉTIENNES, publiée par M. le pasteur GONTHIER. Tomes 4 et 5. 2 vol. in-12. 6 fr.

Le quatrième volume renferme des lettres du XVIIIe et du XIXe siècles. Le cinquième contient, sous le titre de *Lettres offertes aux âmes affligées*, un recueil de lettres pour la plupart inédites.

Jurisprudence.

DES FRAIS DE JUSTICE en matière criminelle, correctionnelle et de simple police, ou Commentaire du réglement du 18 juin 1811, fondé sur les instructions générales et particulières du ministère de la justice, la jurisprudence de la Cour de cassation, et la législation tant ancienne que moderne; suivi du texte et des motifs de l'ordonnance royale du

18 septembre 1823, contenant le Tarif des dépens en matière d'expropriation pour cause d'utilité publique; publié, avec l'autorisation de M. le garde-des-sceaux, par A. DE DALMAS, chevalier de la Légion-d'Honneur, chef du bureau des affaires criminelles au ministère de la justice. 1 vol. in-8° de 5 à 600 pages, imprimé sur papier collé. 8 fr.

Présenter avec ordre et clarté, à la suite de chaque article du réglement, les nombreuses instructions ou décisions qui y ont un rapport direct ou indirect, et les modifications que quelques-uns de ces articles ont reçues; indiquer toutes les difficultés qu'une expérience de vingt-deux ans a signalées, en en rapprochant les solutions qui leur ont été données ou celles qu'elles paraissent susceptibles de recevoir d'après les inductions qu'on peut tirer, tant des décisions déjà rendues, que de la jurisprudence et de la législation; examiner les questions que font naître les procès suivis, soit à la requête, soit avec l'intervention des parties civiles et des administrations ou établissemens publics qui leur sont assimilés, en rappelant les règles qui sont propres à ces administrations et établissemens; dire les cas où la condamnation aux dépens doit être ou non solidaire; faire remarquer les dépenses qui, dans tous les cas, doivent rester à la charge de l'Etat; enfin, ne rien omettre de ce qui a trait aux frais de justice criminelle, voilà le plan auquel on s'est rigoureusement astreint dans tout le cours de cet ouvrage, qui reproduit, en les développant et en donnant leurs motifs, toutes les décisions contenues dans l'instruction générale du 30 septembre 1826, et devient le complément indispensable de cette instruction, non-seulement parce qu'il indique une foule de décisions particulières qu'elle n'a pas mentionnées, mais aussi parce qu'il présente toutes les décisions postérieures, qui ont eu pour objet, soit

de résoudre les questions qui ne s'étaient pas encore élevées à l'époque ou elle a paru, soit d'expliquer ou de modifier plusieurs de ses parties.

Sciences et Arts.

DE L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE de M. l'abbé BAUTAIN dans ses rapports avec la certitude. In-8°. 7 fr.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA PHILOSOPHIE ancienne et moderne, par M. C. HIPPEAU. In-8°. 7 fr. 50 c.

JOURNAL D'AMÉLIE, ou 18 mois de la vie d'une jeune fille, scènes de famille; par madame TOURTE-CHERBULIEZ. 2 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage, d'un style simple et vrai, est la peinture fidèle du cœur d'une jeune fille, qui, chaque jour, confie au papier l'analyse de ses sentimens, qui cherche à s'entourer des principes de vertus et de raison que lui a légués sa mère, afin de se conduire d'une manière digne de tous éloges, dans les occasions les plus pénibles, pendant les dix-huit mois

qui s'écoulent depuis la mort de sa mère jusqu'à son mariage. La simplicité des événemens semble ajouter un charme de plus à cette lecture. Parmi les nombreux écrits destinés à la jeunesse, le Journal d'Amélie ne peut manquer de tenir une place honorable. Il enseigne à la jeune fille l'amour du devoir, en en écartant toute cette aridité qui accompagne souvent les leçons de la morale. Le but de l'auteur a été de mettre en pratique les principes d'éducation développés dans l'ouvrage de madame Necker, dont le succès a été couronné dernièrement par l'Académie française.

La jeune Amélie se trouve, peu après la mort de sa mère, placée dans la position la plus difficile, celle d'être en présence d'une belle-mère presque aussi jeune qu'elle, et dont le caractère léger et frivole lui cause une suite de chagrins. Une sage raison, unie à des sentimens religieux, vrais, sans exaltation, la fait traverser au milieu de ces écueils avec une conscience pure et un cœur satisfait. Elle jouit du bonheur de voir ses efforts récompensés par la tendre affection de tous ceux qui l'entourent. Cette gracieuse composition est remplie de détails intéressans et d'aperçus pleins de finesse. L'extrait suivant, emprunté aux dernières pages du Journal d'Amélie, donnera tout-à-la-fois un échantillon du style et des principes de l'auteur.

« Il me semble que je ne puis mieux clore ce tableau des vicissitudes auxquelles j'ai été exposée pendant ces dix-huit mois, qu'en décrivant ici la journée que je passai hier à D*** chez ma grand'mère, avec ma famille et quelques amis. L'union, la douce joie qui l'ont embellie, le bonheur sans mélange qu'elle m'a procuré, ne sont-ils pas le résultat de quelques efforts de ma part, la récompense de quelques sacrifices?..... *De sacrifices*, dis-je..... Il a fallu que je les relusse dans mon journal pour me les rappeler : le bonheur me les avait fait tous oublier.

» Nous nous étions rendus, mon père, Cécile, Henri, Ernest et moi, à D*** depuis la campagne. Frédéric, Char-

lotte, avec leurs trois enfans, et Elisa David étaient partis de la ville et nous avaient rejoints en chemin. Le temps était ravissant; c'était un de ces beaux jours clairs et gais du mois d'octobre. Grand'maman et son voisin le curé Binet nous attendaient devant la maison; la bonne Catherine et deux aides plus jeunes avaient tout mis en œuvre pour nous bien recevoir. On avait pensé à tout, même au plus petit des enfans, et chacun pouvait se croire l'objet d'une attention particulière. Cette bonne grand'maman recevait chez elle son Amélie mariée, heureuse, la gaîté sur le front, le sourire sur la bouche, et pas un souci en arrière. Quelle joie pour elle !

» Après le plus joli dîner du monde, Henri, qui était d'une gaîté folle, a proposé à grand'maman de nous faire prendre le café dans le bosquet.

« Point de difficultés, grand'maman, a-t-il ajouté : vous savez que quand vous refusez de nous suivre, je vous emporte. Allons, Frédéric, Ernest, Antonin, aidez-moi à porter une table et des chaises. »

» Et, sans attendre de réponse, il courut à la cuisine donner ses ordres à la vieille Catherine, qui, moitié riant, moitié grondant, s'est empressée de les exécuter. Ces messieurs ont ouvert la marche : nous les avons suivis, et bientôt nous nous sommes trouvés établis à l'entrée du bosquet, dans cet endroit que nous avons surnommé le Belvédère, à cause de la belle perspective qu'on y découvre. C'était le même lieu où, seize mois auparavant, j'avais passé une si douce après-midi avec mon père, M. Binet, Henri et grand'maman.

» Lorsque le café a été servi, les gâteaux et le fruit distribués aux enfans, on a continué à causer en divers petits groupes, et moi, qui éprouvais un secret désir de m'abandonner à mes souvenirs, je suis allée m'asseoir sur cette même pierre où j'avais fait l'esquisse de ce petit tableau que je destinais à mon père.

» De là je les contemplais tous à la fois. Grand'maman, qui est très-leste cette année, allait d'arbre en arbre, faisant admirer à mon père et à Charlotte ses jeunes plantations. Cécile causait avec le curé, et son visage avait, en l'écoutant, une expression de plaisir qui était de bon augure. Elisa tressait avec des paquerettes une guirlande pour le petit Marcel que mon frère tenait sur ses genoux. Henri regardait tour-à-tour l'ouvrage et celle qui le faisait, avec une expression et un sourire qui couvraient du rouge le plus vif les joues de cette aimable amie. Enfin, Frédéric et Ernest, grimpés sur une échelle à vingt pas de nous, arrangeaient une escarpolette pour les enfans, qui sautaient de joie autour d'eux. Il y avait sur tous ces visages une expression de bienveillance et d'affection mutuelle qui charmait mon cœur : tous portaient l'empreinte de ce bonheur calme et doux qui est le seul dont je fasse cas, parce qu'il est le seul qui puisse avoir quelque durée.

» Insensiblement mon imagination, excitée par le lieu où je me trouvais, m'a reportée à seize mois en arrière, et m'a retracé un à un tous les événemens qui se sont succédé depuis lors dans ma famille, toutes les épreuves auxquelles ils m'ont soumise. Je me suis rappelé avec confusion la douleur violente que j'éprouvais du mariage de mon père, douleur qui porta même atteinte à ma santé, qui me fit souhaiter la mort, qui me fit hésiter pendant quelques jours si je ne quitterais pas la maison paternelle. Ce souvenir pesait tellement sur mon cœur, que j'ai fait un effort pour y échapper.

» J'ai parcouru de nouveau tous ces visages amis, et je me suis dit : Non, je ne les ai point quittés ; je n'ai point volontairement renoncé à mon devoir: deux fois j'ai préféré le bonheur des autres au mien, et voilà ma récompense. Un soupir de soulagement et de reconnaissance s'est échappé de ma poitrine. Dans cet instant une main a serré la mienne, une voix chérie m'a dit : *Amélie, à quoi penses-tu là?* C'était mon père qui s'était approché de moi avec le curé. Je l'ai regardé avec

tendresse ; mais une larme qui roulait sur ma joue a attiré ses regards.

« Tu rêvais, Amélie, m'a-t-il dit ; quel souvenr pénible peut t'occuper aujourd'hui ?

» — Aucun, mon bon père ; je songeais au passé pour jouir plus vivement du présent.

» — Le passé ! a répondu tristement mon père. Comment peux-tu éprouver quelque joie à te le rappeler ? Pour moi, je voudrais pouvoir retrancher de mon existence et de la tienne l'année qui vient de s'écouler.

» — Je doute, a continué M. Binet, que madame Amélie pense de même et consentît à effacer de sa vie cette année que vous dites avoir été si cruelle.

» — Mon Dieu non, ai-je-dit vivement, le ciel m'en préserve ! c'est à elle que je dois le bonheur.

» — Vous l'entendez, a repris M. Binet avec joie : moi, j'en étais sûr d'avance. »

» Dans cet instant mon ami s'approchait de nous, il voulait savoir pourquoi son Amélie se tenait éloignée du reste de la société. Je me suis appuyée avec tendresse sur son bras ; le curé a saisi son autre main, l'a serrée avec amitié, et, se tournant vers moi, m'a dit en souriant : *N'est-il pas vrai, madame, que Dieu est bon !*

» J'ai relu ces jours passés tout mon Journal, et, je l'avoue, cette lecture m'a donné de la satisfaction. Le but que je me proposais en l'écrivant, celui pour lequel maman m'avait conseillé de le continuer, me paraît avoir été rempli. Il m'a aidé à m'étudier, à me connaître, à me juger, sinon avec toute la sévérité possible, du moins avec justice et candeur ; il m'a accoutumée à examiner journellement les sentimens qui m'animent, les motifs qui me font agir, et je crois devoir à cette habitude plus d'une bonne résolution.

» Si j'ai une fille (cette pensée fait battre mon cœur), si j'ai une fille, je lui ferai lire une fois ce Journal. Peut-être ne sera-t-il pas sans utilité pour elle. Elle y verra qu'on peut se

procurer la paix et le bonheur en s'oubliant pour les autres, en prenant son devoir pour guide et pour but. Dans la position la plus modeste comme dans la plus brillante, la vie se compose d'une multitude d'épreuves. Les plus difficiles à supporter ne sont pas toujours celles qui semblent les plus fortes ; ce ne sont pas celles que les événemens nous imposent, mais bien plutôt celles qui naissent de nos passions et des défauts des personnes avec lesquelles nous sommes appelées à vivre, celles qui se renouvellent chaque jour, à chaque heure. C'est contre ces traverses journalières que doit s'armer une femme ; c'est ce courage de détail, cette volonté de bien agir dans tous les instans, qu'elle doit travailler à acquérir. L'occasion de faire quelque action d'éclat, de montrer un dévoûment héroïque, se présente rarement dans la vie du plus grand nombre d'entre elles; mais il est au pouvoir de chacune de ne pas passer un seul jour sans donner à ceux qui l'entourent des preuves de son affection, de son support, de son empire sur elle-même.

» Celle qui commence par faire toutes ces choses par devoir les fait bientôt par affection et avec plaisir ; car il est impossible de ne pas s'attacher aux êtres qui nous ont beaucoup coûté. »

CHOIX DE PARABOLES DE T. KRUMMACHER; par X. MARMIER. In-18. 75 c.

Principes moraux et religieux présentés sous une forme simple, à la portée des enfans, et de la manière la plus propre à les graver dans leur cœur.

PIERRE, ou les Suites de l'ignorance ; imité de l'allemand ; par X. MARMIER. In-18. 75 c.

LES BONNES PETITES FILLES, contes, par madame Alida DE SAVIGNAC. In-16, fig. 3 fr. 50 c.

CLAUDINE, ou la Fille vertueuse; traduit de l'anglais. In-16, fig. 3 fr.

INNOCENCE ET VERTU, historiettes pour les adolescens; par H. MULLER. In-16, fig. 3 fr.

LAIDEUR ET BEAUTÉ, histoire morale à l'usage des jeunes personnes ; par mademoiselle Ulliac TRÉMADEURE. In-12. 2 fr. 50 c.

LA VISITE DU BON ONCLE, ou le Conteur bien accueilli ; recueil d'historiettes et de contes inédits, dont plusieurs sont véritables, offrant au jeune âge des exemples de vertu et de courage; traduit de l'anglais. In-16, br. 3 fr.

Parmi la foule d'ouvrages pour la jeunesse que font éclore les approches du jour de l'an, ceux qui précèdent nous ont paru se distinguer par la moralité du but et la simplicité du style.

L'ÉCONOMIE POLITIQUE, contes de miss Hariet MARTINEAU; traduit de l'anglais par B. MAURICE. Tome 2. In-8°. 8 fr.

Ce volume renferme trois contes : *Demerara, Ella de Garveloch et la Mer enchantée.* Le premier est destiné à combattre l'esclavage de la manière la plus victorieuse, c'est-à-

dire par des argumens qui sont dans l'intérêt même des planteurs. Il prouve que le travail des esclaves est inférieur à celui des animaux, en raison directe de l'infériorité de leurs forces; et inférieur à celui des travailleurs libres, en raison directe de la faiblesse de leur raison et de leur volonté. De là résulte que, indépendamment de tout sentiment d'humanité ou de christianisme, les planteurs trouveraient leur profit à libérer leurs esclaves et à employer des travailleurs libres qui, travaillant avec plus de zèle et de vivacité, feraient plus d'ouvrage en moins de temps, et ne resteraient pas à leur charge lorsque les travaux diminueraient. D'un autre côté, en rejetant le travail des animaux, le planteur renonce aux moyens de faciliter la culture convertible et de tirer de ses esclaves un travail de meilleure qualité, en les nourrissant de substances animales.

En rejetant l'emploi des machines, il se prive de la méthode la plus directe et la plus parfaite d'économiser le travail. Ainsi décroît le capital qui devrait être reproduit; et le gouvernement, pour indemniser les possesseurs d'esclaves, impose, par le moyen des primes, des taxes aux consommateurs, tandis que sa protection ne sert le plus souvent qu'à appeler la ruine, la misère et la mort sur les colonies protégées. Enfin, le système de l'esclavage inflige à l'humanité d'incalculables souffrances, sans autre résulat qu'un gaspillage en gros de travail et de capital.

Ces principes sont présentés d'une manière simple et attrayante. Le fils d'un planteur revient à Demerara, après avoir fini son éducation en Angleterre. Il rapporte avec lui un esprit imbu des plus sages théories d'économie politique, et tous les abus du régime de l'esclavage le frappent bientôt. Mais en vain cherche-t-il à arrêter le mal par ses conseils, les préjugés des planteurs s'opposent à ses innovations, et leur obstination à suivre une vieille routine les conduit à la ruine et à la misère. Alors seulement le jeune Alfred obtient quelque chose, et parvient à faire affranchir un nègre qui, mauvais

esclave pour son maître, se montrait excellent travailleur pour lui-même.

Nous n'avons qu'un seul reproche à adresser à l'auteur : c'est que ce conte est trop court. Ce n'est qu'une esquisse dont les personnages excitent vivement l'intérêt du lecteur, en sorte qu'il est fâché de les quitter si promptement, et regrette presque d'avoir fait leur connaissance pour en apprendre si peu de choses.

Dans *Ella de Garveloch*, mademoiselle Martineau passe des grands principes qui règlent la production de la richesse, aux lois de sa distribution; elle y traite des rentes, des causes et des conséquences de leur élevation ou de leur abaissement.

Enfin *la Mer enchantée* offre, comme conte, un charme tout particulier. C'est le tableau des souffrances de ces malheureux Polonais qu'on arrache à leur famille, à leur patrie, pour les envoyer dans les déserts glacés du Nord. A ce récit du plus haut intérêt, l'auteur a entremêlé quelques notions sur l'échange, sur l'argent qui en est le représentatif, sur les qualités que doit posséder une marchandise destinée à servir d'intermédiaire dans les échanges, sur les effets de la circulation de l'argent.

LA DOCTRINE MÉDICALE HOMOŒOPATHIQUE, examinée sous les rapports théorique et pratique; par le docteur H. C. Gueyrard. In-8°. 4 fr. 50 c.

La médecine homœopathique commence à se faire jour en France, et ce nouveau système, que l'on poursuit en Allemagne, menace d'avoir une vogue semblable à celle qu'eut en son temps la *médecine curative*, triomphe passager fondé sur la passion la plus généralement répandue, sur l'amour de sa propre conservation, et qu'obtiennent tour-à-tour tous les remèdes universels enfantés par l'imagination des hommes. En attendant que l'expérience ait prononcé sur ce

nouveau système, nous ne pouvons que recommander la lecture des livres destinés à éclairer la matière. En écoutant les deux partis, on pourra se former un jugement sain, et se tenir également en garde contre l'engouement et la prévention.

RECHERCHES MÉDICO-LÉGALES sur l'incertitude des signes de la mort, le danger des inhumations précipitées, les moyens de constater les décès et de rappeler à la vie ceux qui sont en état de mort apparente; par Julia DE FONTENELLE. In-8°. 5 fr.

Littérature.

POÉSIES, ROMANS.

NAPOLINE, poème; par madame Emile DE GIRARDIN. In-8°. 8 fr.

Ce poème est une espèce de petit roman en quatre chapitres, suivis d'une lettre en prose, qui sort tout-à-fait du genre auquel mademoiselle Delphine Gay nous avait habitués. C'est le style familier, le ton badin qui succèdent aux accens de sa lyre, et l'esprit a remplacé le génie. Bien des lecteurs regretteront la muse lyrique, d'autant plus que les

succès de l'auteur, dans ce genre, étaient plus assurés que dans celui qu'elle adopte aujourd'hui. Cependant on trouve dans ce petit poème beaucoup d'esprit et de jolis passages; tels, par exemple, que le suivant :

Combien nous avons ri quand nous étions petites !
De ce rire bien fou, de ces gaîtés subites,
Que rien n'a pu causer, que rien ne peut calmer;
Riant pour rire, ainsi qu'on aime pour aimer.
Je plains l'être sensé qui cherche à tout sa cause,
Qui veut aimer quelqu'un, rire de quelque chose.
Mes grands bonheurs, à moi, n'eurent point de sujets;
Mes plus vives amours se passèrent d'objet.
La perruque de mon vieux maître d'écriture,
Pendant plus de deux ans, a servi de pâture
A ma gaîté; parfois je me rappelle encor
Ses reflets ondoyans, mêlés de pourpre et d'or.
Cette perruque là, c'était tout un poème;
Ses malheurs surpassaient ceux d'Hécube elle-même.
Perruque de hasard, achetée à vil prix,
Elle était pour son maître un objet de mépris.
Soumise au même sort que la reine de Troie,
D'un fatal incendie elle se vit la proie,
Un soir que, fatigué d'un paraphe en oiseau,
L'imprudent s'endormit sur les bords d'un flambeau !
Elle avait été belle au temps de sa jeunesse;
Les cheveux en était d'une extrême finesse,
Mais rares, attestant la marche des hivers;
Partout ravins profonds, partout sentiers déserts;
De leurs fils espacés on eût compté le nombre.
Jadis peut-être un sage a rêvé sous son ombre;
Dans ses anneaux bouclés, peut-être bien des fois
Un poète rêveur a promené ses doigts;
. . . . . .

Napoline était une orpheline fille naturelle de l'empereur, qui, jeune, vive, pleine de grâces et de beauté, fut brisée à la fleur de son âge par une affection trompée. Celui qu'elle aimait préféra l'or à l'amour, et un mariage de convenance rompit un beau jour sa liaison avec notre héroïne, comme il arrive souvent dans le monde. Napoline, aurait peut-être supporté avec plus de courage ce cruel désappointement, si elle avait eu encore sa mère pour pleurer avec elle et sécher ses larmes; mais sa mère n'existait plus; son unique parent était un oncle qui l'avait élevée, mais qui ne pouvait sympathiser en aucune façon avec sa douleur.

C'était un de ces gens qu'on nomme bons garçons,
De ces vieillards légers qu'on traite sans façons;
Un quasi-philosophe à petites idées,
Aux discours peu décens, aux manières guindées;
Futile avec bon sens, ignorant avec goût;
Il savait, sans esprit,causer fort bien de tout.
Bravant les préjugés, soumis aux convenances,
Sa vie était un long concert de dissonnances.
Nos admirations nous trahissent parfois :
Il prenait les défauts des héros de son choix;
Parmi les élégans il cherchait son modèle;
Au temps de Louis-Treize, à la mode fidèle,
Le plumet de Cinq-Mars aurait paré son front;
Au siècle de Turenne, il eût singé Grammont,
Richelieu sous Voltaire, et Flahaut sous l'Empire.
Il imite aujourd'hui.... mais je ne puis le dire !...
. . . . . .
Monsieur de Beaucastel, ...
De son esprit étroit cachait la sécheresse,
Et, si l'on parlait vers, pour sortir d'embarras,
Il exaltait Racine.... et ne le sentait pas;
Il était connaisseur en musique, en peinture;

En voyage il rendait justice à la nature ;
Mais tout ce qu'on appelle amour, grands sentimens,
Il le considérait comme fable à romans.
En fait de grand courage et d'action sublime,
Il ne croyait à rien, pas même au noble crime ;
Il avait le secret de traduire en calcul
Le plus pur sacrifice, et de le rendre nul ;
Enfin, comme Mentor près d'une jeune fille,
Rien ne convenait moins qu'un tel chef de famille.
Un franc carabinier, un hussard..... amoureux
Eût, selon moi, près d'elle, été moins dangereux.
L'amour nous laisse encor du moins une croyance.....
Mais de nos vanités la fatale science,
Mais ce rire infernal, ce rire sans gaîté,
Qui flétrit notre espoir dans sa naïveté,
Qui nous montre partout des ruses d'égoïsme.
Qui fait dans notre cœur avorter l'héroïsme,
Qui jette sur nos jours des voiles attristans !
Et fait que, sans malheur, on se tue à vingt ans !
Voilà le vrai danger ; car l'amour qu'on expie.....
Offense moins le ciel qu'un désespoir impie.

Napoline donc ne put supporter le poids de son chagrin. Elle s'asphixia dans la chambre même de son amant. Voilà le sujet de ce petit roman poétique, auquel nous n'adresserons qu'un seul reproche, c'est que, d'un bout à l'autre, il y règne un ton léger et badin qui contraste étrangement avec la nature du sujet qui n'est rien moins que gai.

MARIE TUDOR, drame en trois journées, par Victor Hugo. In-8°. 6 fr.

Monstruosité dramatique s'il en fut jamais, où ne se rencontre ni intérêt, ni vérité, ni observation, ni connaissance du cœur humain. Marie Tudor est peinte, non comme

une reine méchante et passionnée, mais bien comme une misérable déhontée de la dernière classe de la société, qui affiche hautement son déshonneur, qui ourdit à elle seule la trame la plus atroce, basée sur la calomnie et la trahison, et finit par livrer elle-même sa victime au bourreau, de la main à la main, afin d'être plus sûre de son affaire. Or, cette victime c'est son amant, Fabiano Fabiani, favori détesté du peuple, de la cour, et, par-dessus tout, ayant pour ennemi un certain Simon Renard, envoyé d'Espagne, personnage mystérieux, comme il en existe un dans chacune des pièces de M. Victor Hugo, qui se mêle de tout, est à la tête de tout, on ne sait trop pourquoi. Ce Simon Renard se sert pour perdre Fabiano d'une intrigue amoureuse que celui-ci entretient avec une jeune fille inconnue. Cette jeune fille est un enfant trouvé, car il en faut aussi toujours un pour chaque pièce de M. Hugo : il paraît que c'est un des points essentiels de sa théorie dramatique. Elle ne vaut guère mieux dans son genre que Marie Tudor dans le sien ; car si elle n'assassine pas, du moins elle trompe de la manière la plus indigne ce pauvre Gilbert, ouvrier ciseleur, qui l'a élevée et l'aime de l'amour le plus pur. Aussi, dans son désespoir, le malheureux amant conclut un de ces marchés à la Hugo: je crois que nul ne lui en contestera la propriété comme inventeur; un de ces marchés, dis-je, où l'on convient de donner sa vie contre une vengeance, comme s'il s'agissait d'une somme d'argent à payer au porteur contre son reçu. Sur l'instigation de la reine, il témoigne faussement devant la justice que Fabiano l'a payé pour assassiner Marie, et tous deux sont condamnés à mort. Mais, par un imbroglio fort compliqué entre la reine, le geôlier et Simon Renard, Fabiano seul est mis à mort, et l'ouvrier est rendu à Jane Talbot, qui est le vrai nom de la jeune inconnue. Voilà la jolie société enfantée par l'imagination de M. Victor Hugo. Voilà la tragédie régénérée, le superlatif du beau dans l'art littéraire.

AHASVERUS, par Edgar QUINET. In-8°. 9 fr.

Poème en prose dont le sujet est l'histoire du Juif errant, et le but philosophique enveloppé de nuages mystiques bien difficiles à pénétrer; mais dont le style, tour-à-tour noble et superbe, gracieux et doux, plein d'une ironie amère ou d'une éloquence sublime, est un vrai chef-d'œuvre.

Ce livre, malgré l'obscurité qui y règne, l'étrangeté de la forme et la profondeur du sujet, se fera lire de tout le monde, car c'est une magnifique poésie qui attache et captive. Lorsqu'on en lit une page, on se sent insensiblement entraîné à continuer malgré soi. Nous laisserons à d'autres plus savans que nous le soin de juger le fond de cette œuvre, qui nous paraît se ressentir fortement des études allemandes de M. Quinet, et nous nous contenterons de conseiller à nos abonnés d'en essayer la lecture.

EL ALBANICO (l'Éventail), par Mme Camille BODIN (Jenny Bastide). In-8°. 7 fr. 50 c.

C'est une singulière manie que celle d'emprunter le titre de son livre à une langue étrangère, comme si le français ne suffisait pas à exprimer la pensée de l'auteur. Cet étalage de savoir sent un peu la pédanterie. On dirait que les Français, lassés du reproche qu'on leur adresse de négliger les langue étrangères, veulent racheter le temps perdu en les parlant toutes à la fois; mais, hélas! c'est un charlatanisme comme tant d'autres, et souvent l'auteur ne sait pas un mot du langage dont il a tiré son titre; à chaque citation qu'il veut faire le bout de l'oreille se montre. Ce reproche, du reste, ne doit

être regardé que comme une remarque générale, car il ne s'adresse point à madame Bodin, quoique cependant nous eussions préféré voir tout simplement le mot *éventail* figurer sur ce nouvel ouvrage de l'auteur des *Contes vrais*. Elle jouit auprès du public d'assez de faveur, pour n'avoir pas besoin de recourir à ces expédiens baroques.

JACQUES II A SAINT-GERMAIN, par M. CAPEFIGUE. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Roman historique, écrit d'un style lourd, avec une prétention marquée à la légèreté. Singulier amalgame du genre de Scott avec celui de Paul de Kock; ayant les défauts de tous deux, sans avoir ni le talent du premier ni l'esprit du second. Cette première excursion de M. Capefigue dans le domaine du roman n'est pas heureuse, et l'engagera, nous l'espérons, à rentrer dans ses chroniques, qu'il sait si bien revêtir d'une forme intéressante et agréable. Son Histoire de France est un monument assez beau pour sa renommée, et il se consolera facilement de cet échec, qui fut déjà avant lui éprouvé par un autre historien du plus grand mérite, M. de Sismondi, lorsqu'il publia *Julia Severa*.

LA NONNE DE GNADENZELL, traduite de l'allemand de SPINDLER. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Roman intéressant, qui nous peint d'une manière peu flatteuse, mais probablement assez vraie, l'intérieur d'un couvent au moyen âge, à cette époque de désordre social, où la dévotion et la corruption se donnaient ouvertement la main et se couvraient sans pudeur du manteau de la religion. Spindler est un auteur allemand d'un grand mérite.

LE CZAREWITZ CONSTANTIN ET JEANNETTE GRUDZINTRA. In-8°. 6 fr.

Les amours de Constantin avec une jeune Polonaise dont il fit sa femme forment le sujet de ce récit. Le caractère à demi barbare du frère d'Alexandre est assez bien peint, quoique un peu faiblement. On y voit aussi apparaître quelques nobles figures polonaises qui intéressent comme tout ce qui se rattache à ce malheureux pays. Écrit d'une manière simple et nullement prétentieuse, ce volume fait désirer que l'auteur nous donne bientôt l'ensemble du roman dont il paraît n'être qu'un épisode.

L'ATELIER D'UN PEINTRE, scènes de la vie privée, par madame DESBORDES-VALMORE. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Ce recueil de contes se distingue d'une triste manière par l'absurdité des scènes qui y sont décrites et la ridicule affectation du style. Laissez la prose, madame Desbordes-Valmore, si c'est là ce que vous appelez de la prose, et donnez-nous plutôt des vers, dussions-nous avoir encore tout un gros volume de pleurs.

AINSI-SOIT-IL, histoire du cœur, par Alphonse BROT. In-8°. 7 fr. 50 c.

UNE ACTRICE, par Ed. GUÉRIN. 2 vol. in-8°. 15 fr.

MARITALEMENT PARLANT, par M. DE COBENTZELL. In-8°. 7 fr. 50 c.

SOUS LES TOITS, par Camille BERNAY. In-8°. 6 fr. 50 c.

CAROLINE, ou le Confesseur, par madame la baronne Aloïse DE CARLOWITZ. In-8°. 7 fr. 50 c.

LE PERRUQUIER DU GRAND-DUC, histoire de 1717, par Amédée DE BAST. 4 vol. in-12. 12 fr.

L'ABBÉ GUIRAND, par Ed. BASTOIN-BRÉMOND. 2 vol. in-8°. 15 fr.

DEUX COEURS DE FEMME, par Napoléon D'ABRANTÈS. In-8°. 7 fr. 50 c.

LE GAMIN DE PARIS, histoire contemporaine, par L.-B.-C.-L. DE LAMOTTE-LANGON. 5 vol. in-12. 12 fr.

LE MARÉCHAL D'EMPIRE et Ses Deux Aides-de-camp, par A. GOUGEARD. 4 vol. in-12. 12 fr.

NOSTRADAMUS, par Hippolyte BONNELIER. 2 vol. in-8°. 15 fr.

L'ORPHELIN ET L'USURPATEUR, par Alphonse Fresse Monval. 2 vol. in-8°. 15 fr.

(dédié à Chateaubriand)

DEUX ÉPOQUES, par l'auteur du *Manoir de Beaugency*. In-8°. 7 fr. 50 c.

LA PUDEUR ET L'OPÉRA, par Touchard-Lafosse. 2 vol. in-8°. 15 fr.

L'ACTRICE ET LE FAUBOURIEN, roman de mœurs, par MM. Aycard et Auguste Ricard. 4 vol. in-12. 12 fr.

LE BRASSEUR-ROI, chronique flamande du 14 siècle; par le comte d'Arlincourt. 2 vol. in-8°. 15 fr.

DEUX RÉPUTATIONS, scènes de la vie positive; par Stanislas Macaire. 2 vol. in-8°. 15 fr.

UNE VICTIME, esquisse littéraire, par madame B. Monborne. In-8°. 7 fr. 50 c.

Comme on le voit par la liste qui précède, la verve de nos faiseurs de romans ne s'est pas ralentie à l'aspect du froid hiver qui s'approche. Au contraire, la fabrique semble redoubler d'activité, et en présence de cette inépuisable fécondité,

on ne peut s'empêcher de se demander comment la plupart de ces misérables productions peuvent trouver des acheteurs.

M. d'Arlincourt continue à fouiller dans les vieilles chroniques pour y puiser tous les sujets qui peuvent lui fournir quelques allusions politique sà offrir au dévoûment monarchique des Carlistes. M. Fresse Monval paraît vouloir suivre la même route.

Pour M. de Lamotte-Langon, il enfante de petits et de gros volumes avec tant de rapidité et en si grand nombre, qu'on croirait volontiers qu'il a inventé quelque moyen mécanique propre à accélérer le travail de l'auteur, mais non pas à le perfectionner.

Ainsi-soit-il, *Maritalement parlant*, *Sous les toits*, n'ont de remarquable que l'originalité de leurs titres.

La Pudeur et l'Opéra nous apprend comme quoi une actrice peut être jusqu'au bout une honnête femme, en dépit du dicton, qui prétend que la vertu et le théâtre sont aussi incompatibles que l'eau et le feu.

Enfin, à entendre les journaux, tout le reste de ces romans forme une véritable réunion de chefs-d'œuvre; mais je vous conseille fort de vous défier de ces éloges à 1 fr. 50 c. ou 2 fr. la ligne. A l'avenir, je vous donnerai une brève analyse de chacun d'eux en particulier; mais pour cette fois la tâche m'a paru trop lourde.

MATINÉES D'UN DANDY, par M. G. Hennequin. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Recueil de contes traduits ou imités de l'anglais, extraits pour la plupart des *Revues* et des *Magasins* qui se publient à Londres, composition facile, simple, qui, sans être du premier mérite, offre cependant de l'intérêt et ne manque pas d'agrément.

LIVRE ROSE. Tomes 1 et 2. 2 vol. in-8°. 16 fr.

C'est une suite de la collection intitulée *Heures du soir*. Les éditeurs ont jugé, je ne sais trop pourquoi, devoir changer le titre. Est-ce, par hasard, que le public commençait à se lasser de ces pâles esquisses, de ces maigres compositions que l'on voulait forcer sa galanterie à admirer ?

ROME SOUTERRAINE, par M. Charles Didier. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Ce roman renferme beaucoup de détails curieux et intéressans sur les antiquités de l'Italie. L'auteur a vu Rome et ses environs avec tout l'amour qu'y peuvent mettre un artiste et un poète, et les a dépeints d'après nature. Mais le style de cette composition est peut-être un peu trop poétique. Cette qualité, qui plaît dans une description ou jette un éclat plus majestueux dans un tableau, finit par fatiguer dans un long récit, et gâte souvent le charme des détails. Du reste, avec ce défaut-là, *Rome souterraine* est encore un ouvrage fort remarquable, et, pour en faire mieux juger nos lecteurs, nous en donnons le passage suivant :

« Anselme était caché dans les ruines du Cirque, où tant de Nazaréens persécutés furent livrés aux bêtes. Ce colossée, vrai colosse, est en vénération parmi le peuple. Au centre s'élève une croix, que tout passant baise pour gagner deux cents jours d'indulgence ; et l'on a érigé autour de l'arène quatorze oratoires destinés à représenter les stations du Calvaire, et où se pratique en grande pompe la cérémonie de la *Via crucis*. A côté de la porte orientale est une chapelle où l'on dit la messe. Un capucin est le gardien de l'amphithéâtre.

» Le temps était splendide, et les ruines toutes parfumées de fleurs sauvages. Voltigeant en liberté parmi les broussailles, des oiseaux de mille couleurs scintillaient au soleil, et le chant gai du chardonneret se mariait aux roucoulemens plaintifs des tourterelles nichées sous les portiques abandonnés et croulans. Ces bruits, doux et gracieux comme le gazouillement tranquille des fontaines, contrastaient avec les orages de cette journée de deuil, et le contraste même apaisait Anselme. Son âme passait par degrés du désespoir à une mélancolie moins âpre.

» Et puis l'immensité du lieu a quelque chose en soi qui élève et qui pacifie. Le Colossée est la plus imposante, la plus vaste ruine, non-seulement de l'Europe, mais du monde occidental tout entier. Il est à l'Europe ce que les pyramides sont à l'Egypte, et les Israélites captifs travaillèrent au théâtre de Vespasien, comme leurs ancêtres aux mausolées des Pharaons. Tant de solitude où il y eut tant d'hommes, tant de silence où il y eut tant de bruit, ce sont là de ces péripéties dont l'effet est puissant toujours sur les âmes intelligentes et méditatives: associée à de telles vicissitudes, la douleur humaine se recueille et atteint par elle un calme stoïque.

» Seul dans l'immense arène, Anselme promenait ses yeux autour de lui, et ne voyait partout que décombres et destruction; d'un côté, le palais des Césars ; de l'autre, ce temple de Vénus, qui touchait jusqu'à l'amphithéâtre, et à la vue duquel les Vestales venaient respirer la vapeur sanglante du carnage. Les cyprès du Mont-Célien noircissaient sur le ciel bleu comme les ifs d'un cimetière, et, guidé par la pyramide de Cestius, qui est le seuil du désert, par Saint-Paul, qui en est le temple, l'œil se perdait au loin dans les larges ondulations de la campagne aride et désolée.

» Un bruit de chaînes et de voix rauques se fit bientôt entendre : c'étaient les galériens qui revenaient à l'ouvrage. Ils

inondèrent l'arène en sifflant; et le cliquetis des chaînes alla se mêler au chant des oiseaux.

» Puis, une procession entre dans le Colossée, conduite par un religieux : hommes et femmes, et les galériens eux-mêmes, s'agenouillèrent en chantant des litanies au pied de la croix, que venait de quitter la mère de Napoléon. La cérémonie des stations commença ; vint ensuite la prédication ; le moine monta sur un fût de colonne antique, et, le crucifix à la main, il fit l'apothéose des martyrs.

« Hélas ! disait-il, combien ont rougi de leur sang précieux cette poussière où nous venons prier et pleurer ! C'est ici même, dans cette arène impie, qu'ils étaient déchirés par les chiens et les bêtes féroces ; c'est ici qu'on les mettait en croix comme le maître, et qu'on les allumait la nuit en guise de flambeaux. Et, comme ils étaient tous des saints, et qu'on ne pouvait trouver en eux aucun péché, savez-vous ce que fit pour les perdre l'empereur des Gentils? Il mit le feu à Rome de sa propre main, puis accusa les chrétiens de cet abominable forfait ; vêtu en cocher, il présida en personne à leur supplice, comme il avait assisté du haut de son palais, en jouant de la lyre, à l'incendie de la ville éternelle. Mais les décrets de Dieu étaient écrits, mes frères, et les supplices n'ont pas empêché la chute des idoles et le triomphe du vrai Dieu; et la croix règne sur ce monde du haut du Vatican; et l'Eglise est inébranlable; elle est fondée éternellement sur le rocher des siècles, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Gloire aux martyrs ! Couronnés des célestes palmes, ils siégent maintenant à la droite de Dieu, face à face avec ses anges. Gloire à eux ! puisse leur sang racheter nos péchés, et nous ouvrir les voies du ciel ! O saints martyrs, priez pour nous. »

» Et la foule agenouillée, répétait d'une voix pénétrée :

» O saints martyrs, priez pour nous ! »

Histoire.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE par les mers de l'Inde et de la Chine, exécuté sur la corvette *la Favorite* pendant les années 1830, 1831 et 1832, sous le commandement de M. Laplace, capitaine de frégate; publié par les ordres de M. le vice-amiral de Rigny, ministre de la marine et des colonies.

Ce magnifique ouvrage, outre le mérite et l'intérêt qu'offre le texte, se recommande par la parfaite exécution des gravures et des cartes. Le seul reproche, si encore c'en est un, qu'on puisse adresser au dessinateur, c'est de s'être, dans le choix de ses sujets, montré plutôt artiste passionné pour les beaux points de vue qu'amateur de curiosités exotiques. Mais si cet Atlas y perd quelque chose de ce côté, il le regagne bien pour la grâce et le pittoresque des délicieux paysages qu'il renferme.

Le texte formera 3 vol. in-8° du prix de 6 fr. chacun.
L'Album historique aura 12 livraisons à 12 fr. la liv.
L'Atlas hydrographique se composera de 3 livraisons à 10 f.
Le prix total de l'ouvrage sera donc de 192 fr.

VOYAGE EN SYRIE ET DANS LE DÉSERT, par feu Louis Damoiseau, attaché à la mission de M. de Portes. In-8°, avec un portrait de l'auteur. 6 fr. 50 c.

En 1818 M. de Portes, ancien chef du haras de

Pau, fut chargé par M. Lainé, alors ministre de l'intérieur, d'aller acheter en Syrie et dans le désert une quarantaine d'étalons arabes. M. Damoiseau lui fut adjoint en qualité de médecin vétérinaire. C'est la relation de cette mission qu'on publie aujourd'hui. D'après la nature du but de cette expédition, on peut penser qu'il est surtout question de chevaux dans ce volume; et en effet l'auteur s'y étend avec complaisance sur l'histoire des principales races de l'Orient, et des croisemens divers qu'elles ont subis, sur l'état où elles se trouvent aujourd'hui, et la description des modes différens adoptés par chaque peuplade pour l'élève de ces animaux et leur éducation. Mais, outre que ces détails ne sont pas dépourvus d'intérêt, même pour les personnes qui ne se vouent point à la science chevaline, l'auteur, s'étant trouvé en rapport intime avec les habitans de la Syrie et du désert, nous donne aussi une foule de renseignemens curieux sur leurs mœurs, leurs habitudes et leur manière de vivre. Sa qualité de médecin-vétérinaire lui donnait facilement accès partout, car les Arabes le consultaient aussi, et même plus souvent pour eux que pour leurs chevaux.

Il obtint ainsi de pénétrer jusque dans le sanctuaire des sérails, faveur qu'il désirait beaucoup, mais que peu d'Européens lui envieront si toutes les beautés musulmanes sont semblables à celle dont il nous donne le portrait.

« C'était une femme de très-belle taille, mais d'un embonpoint qui me parut beaucoup trop prononcé; sa peau était d'une extrême blancheur; elle avait des yeux noirs assez beaux, un nez gros et court, des lèvres épaisses peintes en bleu. Ses joues étaient tatouées, et une raie noire tracée avec du khoel entourait ses yeux; ses mains, ses ongles surtout étaient teints avec le suc d'une plante appelée *henné*, que l'on tire d'Egypte et qui donne une couleur acajou. »

Du reste, les amateurs de la littérature galvanique trouveront dans cette esquisse de mœurs turques une pâture plus

réelle que celle qui sort de l'imagination fiévreuse de nos auteurs modernes.

» A Damas, comme dans toute la Turquie, les femmes ne peuvent sortir sans être voilées, même celles qui font métier de leurs charmes, et se vendent pour une heure au premier passant; aussi les amateurs sont-ils souvent bien désappointés en découvrant, au lieu des jeunes et gracieux traits dont ils s'étaient créé l'image, une laideur insupportable ou les flétrissures de la vieillesse. La profession de fille publique est donc assez peu lucrative par la déception que craignent les étrangers. Quelques-unes de celles qui se croient jolies se hasardent parfois à lever leur voile afin de s'attirer la préférence; mais cette infraction à la loi n'est pas sans de grands dangers pour elles : j'eus le malheur d'en acquérr la triste preuve. Passant un jour dans le bazar de Damas, une de ces malheureuses, que la faim excitait sans doute à m'aborder, se découvrit dans l'espoir de me plaire. Sa figure était intéressante et pleine de douceur. J'oubliai la condition pour ne considérer en elle qu'une belle et pauvre fille qui réclamait de moi quelques secours, et je m'apprêtais à les lui donner, quand un arnaute survint tout-à-coup, lui fit sauter la cervelle et passa froidement son chemin. Je voudrais vainement peindre ici les sentimens qui m'agitèrent alors. La piété, l'effroi, le désir de sauver celle qui se débattait à mes pieds contre la mort et de la venger de son assassin, me rendirent un instant comme fou, et l'on comprendra mieux ces sensations que je ne les pourrais expliquer. Cependant l'arnaute ne fut point puni; loin de là, son action obtint l'approbation générale; j'appris même depuis que le pacha, pour se divertir, faisait de temps à autre trancher la tête à certain nombre de femmes destinées à l'usage des soldats, et que la crainte de ce supplice n'empêchait aucunement des femmes nouvelles de se présenter pour le même service. »

M. Victor Hugo ne ferait pas mal d'aller en Syrie chercher

l'héroïne du sixième chef-d'œuvre qui succédera à Mar ie Tudor.

CORRESPONDANCE DE VICTOR JACQUEMONT avec sa famille et plusieurs de ses amis, pendant son voyage dans l'Inde, 1828 à 1833. 2 vol. in-8°.

15 fr.

Voici l'un des meilleurs livres qu'on ait publiés depuis longtemps. Nous pouvons le recommander en toute confiance à nos lecteurs, bien certain que nul ne se repentira d'en avoir fait acquisition. C'est un voyage plein d'événemens piquans, écrit avec l'abandon et la bonhomie d'une correspondance familière. En parcourant ces pages, on se sent touché d'un vif intérêt pour celui qui les a écrites, et on regrette que la mort l'ait sitôt frappé à l'entrée de sa carrière. La famille de M. Jacquemont ne pouvait élever à sa mémoire un monument plus honorable que ces lettres, qui, dès à présent, prendront place dans toutes les bibliothèques.

Voici un extrait du premier volume :

« J'arrivai à Elgra le samedi 20 février. C'était la première grande ville musulmane que je voyais ; elle est pleine des souvenirs de la grandeur récente de la famille de Timour. J'y restai trois jours, jours de repos pour mon équipage, qui en avait grand besoin, jours de fatigue extrême pour moi ; au travers des soins que je donnais à mes collections, je lassai trois chevaux dans un jour. L'hospitalité anglaise, en général, est admirable ; des hommes accablés de besogne ont été mes guides autour des stations où j'ai séjourné ; non-seulement ils m'ont prêté leurs éléphans, leurs voitures, leurs chevaux, mais c'est avec eux toujours que j'ai couru au travers des ruines. Il en est plusieurs auxquels je me suis véritablement attaché, et dont le souvenir me sera tou-

jours extrêmement doux. Les nombreuses et admirables recommandations dont je suis muni, par lord Williams Bentink, pour ses proconsuls civils, par le major général de l'armée, le colonel Fagan, pour ses camarades et ses amis, en lesquels se sont résolues celles de ces lettres que j'ai eu occasion d'employer déjà, me valent partout la réception la plus flatteuse, et il faut que je sois tombé bien malheureusement pour ne pas être convaincu, le soir, que c'est pour moi-même qu'on me fait tant d'accueil. Je sens et pense à ma manière et l'exprime naïvement dans un langage que l'on dit toujours correct, quelquefois inusité, étranger, et quelquefois pittoresque. Cette manière d'être oblige mmédiatement la raideur anglaise à se détendre. Je fais *des bonnes gens*, des Français, de tous les Anglais avec lesquels je reste vingt-quatre heures.

» Muntra et Bindsabund sont deux grandes villes hindoues, isolées au milieu d'une contrée toute musulmane. Je les vis l'une et l'autre en venant d'Agra ici.

» Delhi enfin! Delhi est la terre la plus hospitalière de l'Inde. Savez-vous ce qui a failli m'arriver ce matin? J'ai manqué d'être *la lumière du monde, ou la sagesse de l'Etat, ou l'ornement du pays*, etc.; mais, heureusement, j'en ai été quitte pour la peur. L'explication est celle-ci. Vous allez rire. Le grand mogol, Châh-Mohammad-Acber-Ahazi-Badchâh, auquel le résident politique avait adressé une pétition pour me présenter à S. M., tint gracieusement un durbar (une cour) pour me recevoir. Conduit à l'audience par le résident, avec une pompe des plus passables, un régiment d'infanterie, une forte escorte de cavalerie, une armée de domestiques, d'huissiers, le tout terminé par une troupe d'éléphans, richement caparaçonnés, je présentai mes respects à l'empereur, qui voulut bien me conférer un khélat ou vêtement d'honneur, lequel me fut endossé, en grande cérémonie, sous l'inspection du premier ministre, et, affublé comme Taddéo ou Kaimaken (si vous vous rappelez *l'Ita-*

lianna in Algeri), je reparus à la cour. L'empereur alors (notez, s'il vous plaît, qu'il descend en ligne directe de Timour ou Tamerlan), de ses impériales mains attacha à mon chapeau (un chapeau gris) préalablement déguisé en turban par son visir, une couple d'ornemens en pierreries. Je tins mon sérieux superbement pendant cette farce impériale, attendu qu'il n'y a point de glace dans la salle du trône, et que je ne voyais de ma mascarade que mes grandes jambes en pantalon noir sortant de dessous ma robe de chambre turque. L'empereur s'informa s'il y avait un roi en France et si l'on y parlait anglais. Il n'avait jamais vu de Français, si j'excepte le général Perrou, son gardien jadis quand il était prisonnier des Marattes, et parut faire infiniment d'attention à la burlesque figure qui résultait de mes cinq pieds huit pouces sans beaucoup d'épaisseur, de mes grands cheveux, de mes lunettes et de mon ajustement oriental par-dessus mes habits noirs. Après une demi-heure, il leva sa cour, et je me retirai processionnellement avec le résident. Les tambours battirent au champ quand je passai devant les troupes, avec ma robe de chambre de mousseline brodée. Que n'étiez-vous là pour jouir de ma prospérité!

» Il va sans dire que j'ai trouvé Châh-Mohammad-Acber-Ahazi-Badchâh un vieillard vénérable et le plus adorable des princes. Mais la vérité est qu'il a une belle figure, une belle barbe blanche, et l'expression d'un homme qui a été long-temps malheureux. Les Anglais lui ont laissé tous les honneurs du trône, et le consolent par une pension annuelle de quatre millions de francs de la perte du pouvoir. Ne contez pas cette histoire à mes amis, messieurs de la couleur locale, et vous les verrez trouver au carnaval de 1833 ou 34 que mon déguisement oriental est des plus mal imité. Alors, je leur dirai quel est cet habit soi-disant mal imité? Le résident traduisit Victor Jacquemont, voyageur naturaliste, etc., etc.; par *Mistaur Jakmont sâhâb bahadour;* ce qui signi-

fie : M. Jacquemont, seigneur, victorieux à la guerre. C'est ainsi que le grand-maître des cérémonies me proclama.

» Ce seigneur, victorieux dans les batailles, s'occupe ici de toute autre chose que de la guerre. Il empoisonne d'arsenic et de mercure les collections qu'il a formées durant les cinq à six cents lieues qu'il vient de faire ; il les emballe pour les laisser pendant son voyage dans l'Himalaya. La variété des situations ne manque pas dans ma vie errante. Ici je ne sors pas en voiture, en palanquin ou sur un éléphant, sans une brillante escorte de cavalerie : c'est une politesse de mon hôte. J'habite seul une maison somptueuse, environnée de superbes jardins. Si je dîne dehors, c'est chez le général ou un autre grand seigneur, et je ne déchois pas. Cependant il est probable que je passerai trois mois de l'été dans une hutte enfumée, d'une saleté horrible, de l'autre côté de l'Himalaya, et d'ici là, car c'est bien haut et bien loin encore, Dieu sait par où je passerai. Quoi qu'il arrive, pensez que dans mes vicissitudes passées, de Calcutta à Delhi, je n'ai pas éprouvé la plus légère indisposition, et (circonstance prosaïque, mais du premier ordre) que j'ai eu l'admirable talent de rester au-dessous de mon budget des dépenses.

» Samedi prochain 13, je reprendrai ma vie solitaire et perambulante. J'irai camper à cinquante lieues d'ici, vers le nord-ouest, dans le pays des Sykes, près d'une ville appelée Kithal. Le premier secrétaire d'ambassade (*first assistant to the resident*) arrivera le 20 à notre camp, avec un immense appareil d'hommes, de chevaux et d'éléphans, et, joignant nos inégales fortunes, nous *marcherons* ensemble vers l'est jusqu'au lieu où le Gange débouche des montagnes. L'objet de mon futur compagnon est de chasser des sangliers et des tigres. Pour se donner ce plaisir, il va dépenser en un mois ou six semaines une dizaine de mille francs ; mais il en a soixante par an ; garçon, d'ailleurs, de mon âge environ, et destiné par ses talens à une haute fortune en ce pays. J'aurai l'occasion de voir et de partager des exercices qui tourneront

tout naturellement au profit de mes collections. M. Trevelyan se prétend infiniment flatté que je veuille bien lui permettre d'être mon compagnon. Ces gens me rendront fat, si vous ne trouvez que la chose soit déjà faite. Cependant je ne les prends pas en traître ; je ne leur dis pas que je suis riche, que je suis noble ; je ne mets pas mieux ma cravate qu'à Paris ; mon habit n'est pas à la mode, et après deux ans presque d'existence, huit mois de navigation, et quinze jours de submersion dans l'ouragan de Bourbon, il est des plus fanés. Malgré cela, il n'est pas de distinctions qu'ils ne me prodiguent.

» N'ayez pas peur des Sikes : ce sont de subtils voleurs ; mais on ne me laisse pas aller chez eux sans une forte escorte. M. Trevelyan joignant sa petite armée à la mienne, nous voyagerons en conquérans. Quant aux dangers de la chasse aux tigres et aux lions, j'ai fait souvent cette question : D. Combien de *gentleman* anglais ont été mangés à la chasse depuis M. Hastings ? — R. Pas un.»

« Panniput, 17 mars.

» Je vous écris aujourd'hui du champ de bataille célèbre où tant de fois le sort de l'Inde fut décidé.

» Vous riez, peut-être, de cette célébrité qui vous est nouvelle ; Panniput ou Lilliput, pour vous peut-être, mon cher père, c'est tout un ; mais il faut que vous changiez là-dessus, et vous fassiez un peu Indien pour l'amour de moi. D'Eckstein n'est-il pas là pour vous instruire ? Je voudrais vous donner à l'histoire de ce pays une introduction moins sublime ; mais je ne connais que Mill, et ces cinq énormes volumes vous effraieront justement. Ah ça ! vous croirez *en moi* du moins, si vous ne me croyez pas !

» Les Delhiens, dont vous devez être amoureux, m'ont conduit à deux lieues de marche de chez eux. J'ai hurlé de bonne

grâce avec ces loups, c'est-à-dire que je me suis montré aussi indifférent qu'eux aux fortunes de ma tête et de mes membres, en courant avec eux après des sangliers. Par hasard je ne suis pas tombé, ce qui tient seulement à ce qu'on m'avait donné le meilleur arabe de toute notre cavalerie. Les chutes de cheval viennent immédiatement après l'hépatite chronique et le cholera-morbus dans la hiérarchie des causes de la mort en ce pays.

» Quelques jambes cassées, quelques épaules fracassées sont tellement dans la règle d'une chasse indienne, qu'il ne s'en fait pas sans un chirurgien. Quant aux lions et aux tigres, c'est, pour les *gentleman* s'entend, un jeu des plus innocens, attendu qu'on ne les cherche pas à cheval, mais à l'éléphant seulement. Chaque chasseur est huché, comme un témoin devant une cour de justice anglaise, dans une caisse fort élevée attachée sur l'animal. Il a un petit parc d'artillerie près de lui, savoir : une couple de fusils et une paire de pistolets. Il arrive quelquefois, quoique cela soit très-rare, que le tigre, poussé aux abois, saute sur la tête de l'éléphant; mais cela ne nous regarde pas, nous autres; c'est l'affaire du conducteur (*mohaotte*), qui est payé vingt-cinq francs par mois pour subir ces sortes d'accidens. En cas de mort, celui-ci a du moins la satisfaction d'une vengeance complète; car l'éléphant ne joue pas nonchalamment de la clarinette avec sa trompe, quand il se sent coiffé d'un tigre; il le travaille de son mieux, et le chasseur l'achève d'une balle à bout portant. Le *mohaotte* est, vous le voyez, une sorte d'éditeur responsable. Un autre pauvre diable est derrière vous, dont l'office est de porter un parasol au-dessus de votre tête. Sa condition est pire encore que celle du *mohaotte;* lorsque l'éléphant effrayé fuit devant le tigre qui le charge et s'élance sur sa croupe, le véritable emploi de cet homme est d'être alors mangé à la place du *gentleman*. L'Inde est l'utopie de l'ordre social à l'usage des gens comme il faut; en Europe, les pauvres portent les riches sur les épaules, mais c'est par métaphore seulement;

ici, c'est sans figure. Au lieu des travailleurs et des mangeurs, ou des gouvernés et des gouvernans, distinction subtile de la politique européenne, il n'y a dans l'Inde que des *portés* et des *porteurs*, c'est plus clair. »

HISTOIRE DES VOYAGES ET DÉCOUVERTES des compagnons de Christophe Colomb, par WASHINTON-JRWING ; suivie de l'Histoire de Pizarre et de la conquête du Pérou ; histoires traduites de l'anglais par A.-J.-B. et C.-A. DEFAUCONPRET. 3 vol. in-8°. 21 fr.

Cet ouvrage forme la suite et le complément de l'*Histoire de Christophe Colomb*, publiée déjà par le même auteur. C'est un des rares ouvrages nouveaux que l'on peut recommander en toute confiance comme digne de figurer dans la bibliothèque de tout homme de goût. L'histoire, écrite ainsi avec élégance et présentée sous la forme la plus intéressante, offre une lecture qui plaira toujours au plus grand nombre des lecteurs, et à laquelle on revient avec transport, las et dégoûté que l'on est de toutes les hideuses compositions de notre époque.

IMPRESSIONS DE VOYAGE ; par Alex. DUMAS. Tome 1er. In-8°. 8 fr.

Cet ouvrage est écrit avec tout l'esprit et le charme de style que possède l'auteur. Il forme une lecture fort amusante, pleine de mouvement, de pittoresque et d'intérêt. Mais sous le rapport de l'observation, M. Dumas nous paraît être un voyageur assez léger, qui juge à première vue, souvent d'après

ce que d'autres ont dit avant lui, et sans chercher à vérifier s'ils avaient tort ou raison. Au reste, ce n'est pas en séjournant deux ou trois jours dans une contrée qu'on peut connaître l'esprit et les mœurs de ses habitans.

Ce premier volume contient une course à Genève et dans les montagnes de la Savoie.

GUIDE PITTORESQUE DU VOYAGEUR EN FRANCE; ouvrage orné de 90 cartes routières, de 70 portraits, et de 600 magnifiques vignettes, gravées sur acier, représentant les principales villes, les ports de mer, les établissemens d'eaux minérales et les châteaux pittoresques, des édifices, monumens, sites remarquables, etc., etc.; publié en 100 livraisons, contenant chacune la Description complète d'un département; par une société de gens de lettres, de géographes et d'artistes. Chaque livraison se compose de 5 vues dessinées d'après nature par RAUCH, et gravées par NYON, SCHROEDER, RANSONNETTE et DEVILLIERS; d'un portrait gravé sur acier par HOPWOOD; d'une carte routière indiquant les relais de poste; et de seize pages de texte à deux colonnes. — Le prix de chaque livraison, qui se vendra séparément, est pour Paris : 50 c.

Le Guide pittoresque du voyageur en France sera divisé en cent livraisons, contenant chacune seize pages de texte, une carte, et six gravures comparables, pour l'exécution et le fini, aux jolies vignettes qui ornent les keepsakes anglais; toutes les vues ont été dessinées d'après nature, en grande partie par M. Rauch, paysagiste bien connu pour le soin et l'exac-

titude de ses dessins, qualité dont nous ne saurions trop faire ressortir l'importance.

Le plan de cet ouvrage a été conçu de telle manière que chaque livraison renfermera l'itinéraire d'une des principales routes de France, et la description *complète* d'un département. En interrogeant ainsi la France entière, en parcourant tour à tour chaque route, et décrivant à droite et à gauche tout ce qui est digne d'intérêt, le voyageur sera certain de ne rien oublier et de ne rien laisser échapper de ce qui mérite de fixer l'attention.

La première livraison du *Guide pittoresque du voyageur en France* a paru le 1er janvier 1834.

Elle contient l'itinéraire de Paris à Nantes;

La description du département de Seine-et-Oise;

Les vues de Versailles, de la Roche-Guyon, de Triel, de Montmorency, et du château de Vigny;

Le portrait de Ducis;

La carte du département.

VIAGGIO PER LA TORIDE fatto nel 1820 da MOURAVIEFF-APOSTOL, tradotto del russo sotto gli occhi dell' autore. *Napoli.* 1833. In-8°, avec cartes. 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage offre un grand intérêt; car le pays parcouru et décrit par M. le comte de Mouravieff-Apostol est une contrée peu connue et à laquelle se rattachent une foule de souvenirs historiques. Il est rempli de recherches curieuses sur les nombreux restes de monumens antiques qui s'y voient encore, sur l'histoire et la géographie ancienne de la Tauride. Après s'être préparé par l'étude et la lecture de tout ce qu'on trouve à ce sujet, soit dans les anciens écrivains, soit dans les chroniques du moyen âge, soit enfin dans les voyageurs mo-

dernes, l'auteur a parcouru cette contrée pendant deux mois entiers, et son livre a été écrit non sur de vagues souvenirs, qui souvent enfantent une foule d'erreurs, mais sur les lieux mêmes, et comme au jour le jour pendant son voyage. De nombreuses notes et citations des auteurs grecs accompagnent le texte et viennent appuyer les assertions du voyageur.

L'UNIVERS PITTORESQUE, ou Description de tous les peuples, de leurs religions, mœurs, costumes, etc. 10 vol. in-8°, avec 720 gravures et vignettes, représentant les sites principaux, les monumens, les costumes, meubles, objets d'art et autres; publié en 180 livraisons par MM. Firmin Didot frères.— x de la livraison, pour Paris : 20 c.

Si les Français n'aiment pas autant à voyager que les Anglais, ils n'en sont pas moins avides de s'instruire des mœurs, des usages, des arts et de l'histoire des divers peuples de la terre; mais jusqu'ici cette instruction ne pouvait se trouver que dans des livres excessivement chers, trop volumineux, et où presque toujours l'appareil scientifique, étouffant ce qu'ils offraient d'intéressant, les empêchait d'être accessibles à toutes les fortunes.

Nous allons tâcher de satisfaire à ce besoin d'instruction qui partout se manifeste hautement, et mettre à la portée de chacun ce que ces grands et magnifiques ouvrages contiennent de plus remarquable. Des dessins inédits enrichiront encore cette collection.

Trop long-temps les livres ont été le partage du petit nombre; et cela devait être, car jusqu'ici ce fut seulement le petit nombre qui jouissait des bienfaits de l'instruction. Mais

maintenant que chacun sait lire, chacun doit participer à cette instruction qui égalise les hommes de toutes les classes.

Les plus habiles écrivains se font gloire à présent d'écrire pour le peuple, et sont plus fiers d'être lus par des milliers de lecteurs que d'être précieusement enfermés dans de riches bibliothèques où leurs ouvrages restent souvent des siècles avant d'être feuilletés. Aussi voyons-nous, en Angleterre, le lord-chancelier, l'illustre Brougham, se mettre à la tête des plus célèbres écrivains de son pays, et composer des livres à la portée de tous. Y a-t-il en effet de plus douce satisfaction que d'employer la supériorité de son talent à éclairer ses concitoyens, en leur inspirant le goût de l'étude, en améliorant ainsi leurs mœurs, et en leur procurant plus de jouissances et de bonheur?

C'est de ce sentiment que sont animés ceux qui participent à cette entreprise. L'histoire de chaque pays sera confiée aux écrivains qui, par le séjour qu'ils auront fait sur les lieux mêmes et par le mérite de leurs ouvrages, semblent désignés d'avance pour traiter chaque spécialité; de leur côté, les éditeurs feront tous leurs efforts pour qu'à l'aide des perfectionnemens que la typographie et l'art de la gravure sur acier ont reçus de nos jours, ils puissent mettre à la portée de toutes les fortunes, par la médiocrité du prix, un ouvrage digne, par sa perfection, de se placer dans les bibliothèques à côté des plus beaux livres.

Chaque livraison, composée de 16 pages in-8°, à deux colonnes, et accompagnée de 4 gravures exécutées avec le plus grand soin par M. Lemaitre, l'un de nos plus célèbres graveurs, *paraîtra tous les samedis*.

Afin que dans aucun cas les livraisons ne puissent éprouver le moindre retard, les éditeurs ont entrepris simultanément plusieurs importantes parties de l'ouvrage : l'*Italie*, la *Grèce*, l'*Espagne*, le *Portugal*, l'*Égypte* et le *Brésil*. Il suffira d'annoncer que M. le chevalier Artaud, membre de l'Institut, ancien chargé d'affaires de France à Florence et à Rome, etc.,

a bien voulu se charger de l'*Italie;* M. Pouqueville, membre de l'Institut, consul général au Levant, de la *Grèce* M. Champollion-Figeac, conservateur de la Bibliothèque du roi, etc., de l'*Egypte;* M. le comte Alexandre de La Borde, membre de l'Institut, etc., de l'*Espagne* et du *Portugal;* M. Ferdinand Denis s'est chargé du *Brésil,* où il a séjourné long-temps. Ces noms dispensent de tout éloge. La voix publique les eût proclamés les premiers pour décrire chacun de ces pays. Nous devons donc nous féliciter de pouvoir ainsi répondre d'avance au vœu général, et d'avoir rencontré dans l'amitié de ces honorables écrivains un tel secours et un tel appui. Des autres parties du plan général seront également confiées à des mains non moins habiles.

AVENTURES D'UN MARIN DE LA GARDE IMPÉRIALE, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols, dans l'île de Cabrera et en Russie; par Henri Ducor. 2 vol. in-8°. 15 fr.

Ces deux volumes sont une lecture fort amusante, pleine d'incidens variés qui excitent au plus haut point l'intérêt et la curiosité. Vraies ou fausses, ces aventures plaisent d'autant plus qu'elles sont toujours vraisemblables, et que sous les broderies inséparables d'un pareil ouvrage on reconnaît un canevas de réalité. Les amateurs d'émotions fortes trouveront de quoi se satisfaire dans le tableau des souffrances de ce pauvre prisonnier, et son récit excitera la sympathie de tous ses lecteurs.

MÉMOIRES DU BARON GEORGES CUVIER, publiés en anglais par mistriss Lee, et en français par Théodore Lacordaire. In-8°. 7 fr.

C'est une esquisse de la vie du grand maître de la science;

mais dans laquelle ses travaux ne sont appréciés que d'une manière fort superficielle. L'auteur n'a pas eu la prétention d'offrir au public une biographie complète de Cuvier, ni de juger ses œuvres ; c'est plutôt un hommage rendu à la mémoire de l'homme privé qui, au milieu de ses occupations innombrables et de tout genre, trouvait encore le temps d'être bon et aimable. Du reste, c'est à tort qu'on avait d'abord annoncé ces mémoires comme étant publiés d'après les papiers de Cuvier ; sa famille a réclamé contre cette prétention, et déclaré que les mémoires laissés par lui ne pourraient de long-temps être mis au jour.

Sous presse :

INSPIRATIONS RELIGIEUSES. 1 vol. grand in-18. 5 fr.

LA FOI DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE, par miss HARRIET MARTINEAU. In-8°. 2 fr. 50 c.

LECTURES ÉLÉMENTAIRES à l'usage des écoles primaires ; traduites de l'italien. Nouvelle édition. In-18. 1 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N° 1.

LIBRAIRIE D'AB. CHERBULIEZ ET Cie,
A Paris, rue de Seine Saint-Germain, nº 57; et à Genève, rue de la Cité.

LE LIBRE EXAMEN,

JOURNAL

RELIGIEUX, POLITIQUE, PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE,

Paraissant tous les jeudis par numéros d'une feuille grand in-4°; publié sous la direction de M. le pasteur ATHANASE COQUEREL et de M. ARTAUD, inspecteur de l'Académie de Paris.

EXTRAIT DU PROSPECTUS.

Pour aider, selon nos forces, au grand œuvre qui s'accomplit en France, il faut que la philosophie, la politique, la littérature, les sciences et les arts, passent dans notre feuille au creuset de la religion, et que chaque livraison en offre quelque chose. Nous essaierons donc de faire de la philosophie, sans nous inquiéter si elle nous vient d'Ecosse ou d'Allemagne; mais en déclarant bonne et franche guerre à ce froid éclectisme, qui argumente et ne conclut pas, qui promet tout et qui tient si peu; à ce matérialisme surtout qui flétrit tout ce qu'il touche, même le plaisir qu'il déifie, et qui ne voit dans les phénomènes de l'intelligence et les pures ardeurs de la sensibilité, que le jeu de quelques fibres, c'est-à-dire un peu de poussière pour le moment organisée. Nous essaierons de faire de la politique, en dehors et au-dessus de l'arène des partis; de la politique sociale, bien plutôt que cette politique terre à terre qui exploite les plus petits détails et les hommes les plus insignifians, et réduit, sans le savoir, l'histoire contemporaine à des riens. Nous essaierons de faire de la littérature et de la critique; on est fatigué à la fin de voir distribuer la gloire et vendre la publicité à 1 fr. 5 oc. la ligne, et traiter à forfait lorsqu'on prend un peu plus d'illustration à la fois, et qu'on la veut en majuscules. Aucune annonce ne sera payée dans notre recueil; mais chaque numéro contiendra un bulletin de livres qui donnera une idée sommaire de tous les ouvrages nouveaux, et qui permettant à chaque lecteur de suivre le mouvement intellectuel, religieux et scientifique du temps, lui donnera l'occasion de

choisir les livres spéciaux qui conviendront le mieux à ses réflexions ou à ses travaux. Notre littérature sera aussi peu exclusive que notre foi ; nous ne serons ni de l'école classique, ni de l'école romantique ; nous serons de celle de la morale et de la religion, sûrs qu'en dernière analyse le bon sens et le bon goût se trouveront être de ce côté-là. Ainsi, nous espérons incessamment publier une galerie philosophique, où seront appréciés tour à tour les divers essais de réforme sociale et de dogmatisme philosophique tentés depuis Juillet, et qui sont plus nombreux qu'on ne pense ; tous ces symptômes seront pesés à la balance de la religion. Un travail du même genre sera tenté sur nos célébrités littéraires ; compte sera demandé à chacun de sa gloire, et nous rechercherons surtout, non pas ce que le commerce de la librairie, mais ce que l'avenir moral de la patrie y a gagné. Les mêmes principes dirigeront nos excursions dans le domaine des sciences et de l'industrie, et nos réflexions sur les chefs-d'œuvre des arts ; serait-il donc inutile de prouver parfois à nos savans que la religion est une science, et à nos artistes, que le pinceau, le burin et la lyre ont acquis leur plus éclatante gloire en des siècles religieux ?

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Paris :		*Pour les départemens :*	
Un an,	18 fr.	Un an,	20 fr.
Six mois,	10 fr.	Six mois,	11 fr.
Trois mois,	5 fr.	Trois mois,	6 fr.

Sous presse chez les mêmes libraires :

INSPIRATIONS RELIGIEUSES. 1 v. in-18. 5 f.

MISS HARRIET MARTINEAU. La Foi de l'Église universelle. In-8°. 2 fr. 50 c.

LECTURES ÉLÉMENTAIRES à l'usage des écoles primaires ; traduites de l'italien. Nouvelle édition. In-18. 1 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N. 1, PRÈS L'ABBAYE

Bulletin Littéraire

ET

Scientifique.

DE L'IMPRIMERIE DE BEAU,
A Saint-Germain-en-Laye.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET SCIENTIFIQUE,

REVUE CRITIQUE

DES LIVRES NOUVEAUX,

RÉDIGÉE

Par Joel Cherbuliez.

Deuxième année.

PARIS,
AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 68.
GENÈVE,
MÊME MAISON.

1834

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 1. JANVIER 1834.

La Religion *constatée universellement à l'aide des sciences et de l'érudition modernes;* par M***, de la Marne. Paris. Hivert. 1833. Deux vol. in-8°. Prix : 8 fr.

Cet ouvrage contient un vaste assemblage de faits et de raisonnemens utiles, mais mal disposés, quoique l'auteur semble avoir pris plaisir à multiplier les classifications et subdivisions. Voici les sujets de la partie raisonnable de son ouvrage : de la nécessité d'étudier la religion; de l'existence de Dieu et de l'*inexistence* de toute morale naturelle; suite et universalité de la religion; rationalité des enseignemens de la religion et notification des enseignemens de la religion par les sciences humaines; probabilité scientifique de la religion; valeur historique des livres de la Bible; prédiction de Daniel; miracles de la vie du Christ; esquisse de l'histoire de la religion. Cette partie renferme une foule de données historiques et critiques, un grand nombre de citations, trop multipliées peut-être, une masse imposante d'érudition de seconde main, le tout

écrit d'un style animé, mais trop déclamatoire. Les chapitres les plus curieux (Chap. 9, 11, 12 et 13) sont ceux où l'auteur donne les plus étranges détails sur les démons et sur les jansénistes. Ici commence la partie de son livre qui n'est pas la partie raisonnable. Après avoir établi que des démons surhumains opèrent encore tous les jours des miracles et des prodiges, il se jette, tête baissée, dans les phénomènes somnambuliques et magnétiques, qu'il admet dans tous leurs détails, et qui sont produits, selon lui, par l'action des démons. Ensuite, on ne sait pourquoi, il passe aux jansénistes; il examine les faits de leurs extases, de leurs guérisons et de leurs convulsions, qu'il attribue également à l'action directe des démons. Nous laisserons aux descendans de Carré de Mongéron le soin de réfuter ces rêveries superstitieuses : le tout est couronné par une justification et par une défense opiniâtre du miracle de la croix de Migue de 1826. Nous regrettons que de telles faiblesses déparent un ouvrage qui porte l'empreinte d'une grande sincérité et de beaucoup de zèle, et qui doit avoir coûté beaucoup de recherches laborieuses.

L'Indifférentisme religieux, sermon prêché dans l'Eglise française de Bâle, par A. Vinet. Bâle. 1833. Prix : 60 c. — L'Unité évangélique; sermon par M. le pasteur Galland; Nîmes. 1833.

Voici deux discours d'un caractère assez différent : le premier est écrit avec élégance, soigné même pour le style, quoique, çà et là, on y trouve des termes et des tournures un peu prétentieuses; le second, d'un ton dogmatique beaucoup plus tranché, semble dédaigner de s'appuyer sur une forme polie et classique de langage; la conviction tranchante de l'auteur de ce dernier sermon, l'attention avec laquelle il reproduit la phraséologie des sectes dissidentes de l'Église nationale de France, tout en effet annonce un esprit d'exclusion et de séparatisme, que l'occasion de ce discours, la réunion d'Uchaud (Voyez plus haut, les *Mélanges*), aurait d'ailleurs suffi pour indiquer. Le discours de M. Vinet mérite plus d'attention, en ce qu'il semble avoir pour but de traiter un sujet bien usé sous une forme nouvelle, c'est-à-dire de trouver dans le caractère de Ponce-Pilate, comme type de l'indifférence religieuse, le tableau résumé de l'esprit de nos jours. Il aurait pu ajouter que le faible et coupable proconsul a reçu une funeste immortalité de l'inscription de son nom dans *le Symbole des Apôtres*, qui ne contient nul autre nom d'homme que le sien. Ce sermon a les qualités et les défauts de la manière de M. Vinet : une exposition simple et fine à la fois, mais plus de sensibilité que de chaleur, plus d'élégance que de force. On regrette que l'auteur paraisse quelquefois tacher son style, si pur et si élégant, par des concessions à l'école romantique en manière d'écrire. Pourquoi dire que la Judée *haletait* dans l'attente du Sauveur, et pourquoi dire surtout que *l'indifférence est la mort vivante?* Quelle bizarre image présente cette phrase « Il y a dans chaque indifférent l'étoffe d'un ennemi, *étoffe qui attend l'occasion de se dérouler.* » Ne sont-ce pas là des expressions qui peuvent échapper à l'ardeur d'une improvisation, mais qui doivent tomber devant la calme révision du

style écrit. M. Vinet, qui est l'un de nos bons écrivains protestans, nous pardonnera cette observation. C'est apprécier le talent d'un homme que de relever des fautes si légères. On trouvera, du reste, dans ce discours une foule d'excellentes remarques, empreintes d'un esprit de parfaite convenance et de douceur évangélique. On croit reconnaître ici l'influence de la savante université de Bâle, où toutes les opinions se font jour sans troubler le lien de la charité, celles du savant de Wette aussi bien que celle de l'ancienne confession helvétique. Nous remarquerons encore que ce discours offre partout un ton de conciliation et de mansuétude chrétienne, loin de contenir la moindre allusion aux tristes événemens de Bâle; l'auteur paraît avoir senti que l'œuvre d'un ministre de l'Évangile, en présence d'une guerre civile à peine éteinte, est de rappeler à tous les hommes qu'ils sont frères, et qu'ils doivent s'aimer.

Véracité des Evangiles. Par M. Roussel, pasteur de l'Eglise réformée de Saint-Etienne. Saint-Etienne. 1833. Un vol in-12. Prix : 2 fr.

Le but de l'auteur est de prouver que les faits rapportés dans les quatre Évangiles ont réellement eu lieu, et de concilier les difficultés qui paraissent s'élever de quelques différences minutieuses dans les récits. Le point de vue le plus saillant de ce petit volume, qui peut être mis fort utilement entre les mains des chrétiens de toutes les communions, consiste à démontrer que, si les faits *naturels* sont vrais, il est impossible que les faits miraculeux soient *faux*, et l'inverse. Il montre l'accord parfait entre les écrivains; il avertit que ce travail doit être lu l'Évangile en main, en pesant bien et en vérifiant toutes les circonstances. Il a encadré, sous quarante-cinq titres, les questions les plus importantes que présente l'étude attentive et critique de l'harmonie évangélique. Elles sont, en général, résolues d'une manière qui confirme la foi, et qui satisfait la raison. Nous recommandons cet ouvrage à toutes les personnes qui voudront trouver, sous forme d'épitomé clair et substantiel, la réponse à une foule de petites objections malveillantes ou ignorantes, que des esprits légers présentent si souvent aujourd'hui; le style est de la bonne école : il est simple sans affectation de simplicité.

Confessions *de M. J. A. Balbaïth, israélite allemand; lettre adressée à ses frères.* 1833. Brochure. Prix : 75 c.

Cette brochure, qui est signée, on ne sait pourquoi, du nom de Balbaïth, est de M. Hausmeister, ancien israélite du Wurtemberg, actuellement ministre du Saint-Évangile, à Strasbourg. C'est une traduction de l'allemand, par M. Oster. Cet écrit commence par un exposé intéressant de la vie de l'auteur et des progrès qui le conduisirent à briser les chaînes du Talmud. Ensuite, il donne les raisons critiques et dogmatiques qui le décidèrent à devenir chrétien. En général, l'examen dans lequel il entre du judaïsme et du christianisme est de nature à faire im-

pression, parce qu'il est rapide et substantiel, et nous ne doutons point que cet exposé, destiné plus spécialement aux israélites, ne produise d'heureux fruits. Seulement nous voudrions que l'auteur, dont tout laisse supposer la parfaite sincérité, ne portât point sa ferveur de nouveau converti jusqu'à tomber dans des exagérations dogmatiques qui ne pourront qu'entraver le mouvement que son changement devrait faire naître. Nous voudrions savoir dans quel passage de sa nouvelle loi il a appris à traiter les œuvres de l'aumône de *soi-disant œuvres de charité* (p. 7), Il nous semble que le Christ disait absolument le contraire. Cette expression et quelques autres déparent cet exposé, d'ailleurs très-estimable; car il est toujours utile et loyal d'avouer hautement la foi qu'on embrasse.

MÉDITATIONS *chrétiennes sur l'histoire de saint Pierre*, par H. Blunt, pasteur de Chelsea, près Londres. Traduit de l'anglais. Paris. 1834. Prix : 1 fr. 50 c. par la poste.

Encore une de ces traductions d'ouvrages d'une piété profonde et spéciale, et dont l'action est dès lors presque perdue sur la masse du public français d'aujourd'hui. Le genre de M. Blunt se rapproche de celui de Newton; mais il est plus clair et moins mystique. Le culte domestique pourra y puiser quelques ressources utiles. Cependant, nous devons l'avouer, nous y avons remarqué quelques pages qui pourraient avoir des conséquences dangereures, sur la récompense qui attend certains sectaires, à cause du désaccord qui peut régner dans les familles pour motif de foi : entre une femme et son mari, « entre un enfant et ses parens » (p. 77). Sans doute, dans des circonstances très-rares, de tels faits peuvent être inévitables; mais il faut, dans tous les cas, les laisser venir, sans paraître les exciter en disant que « c'est précisément dans cet état de l'ame que l'on apprend à apprécier l'étendue de la promesse. »

ESSAI SUR LA THÉORIE DE LA VIE SOCIALE ET DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF, pour servir d'introduction à l'étude de la science sociale ou des droits et des sciences politiques; par M. G. PH. HEPP, avocat, professeur de droit des gens à la faculté de droit de l'académie de Strasbourg. Un vol. in-8°, avec trois tableaux. Paris et Strasbourg, chez Levrault. 1833. Prix : 6 fr.

Nous proposant de rendre prochainement compte de cet ouvrage, nous nous contentons ici de le recommander à toutes les personnes qui aiment à méditer sur les graves questions qui intéressent l'ordre social, et par conséquent aussi la religion, ce lien si puissant de toutes les sociétés. Le livre de M. Hepp arrive à propos dans ce temps, où tant d'hommes inhabiles portent une main téméraire sur le système de nos institutions, et prétendent le renverser pour y substituer l'œuvre informe d'une imagination sans frein. L'ouvrage est conçu dans l'esprit du gou-

vernement représentatif, dont il démontre tous les avantages ; quoiqu'il suppose de la part de son auteur de profondes méditations sur la nature humaine, il n'est pas entouré des ténèbres de la métaphysique : au contraire, il est aussi clairement que judicieusement écrit ; en sorte que, s'il y a quelque défaut à lui reprocher, c'est sa brièveté qui en a trop resserré le cadre, et l'a privé des développemens que présentait un aussi vaste sujet. Mais ce reproche même est un éloge : les écrivains qui disent de bonnes choses sont les seuls à qui l'on demande d'en dire davantage, et qu'on a regret de quitter. La preuve, au reste, du mérite de l'ouvrage de M. Hepp est que son essai a promptement mérité l'estime des publicistes d'outre Rhin, et obtenu, presque au moment de sa publication, l'honneur d'être traduit en allemand, et de servir de sommaire à l'une des cours de l'université de Fribourg.

Du Christianisme, *des causes et des conséquences de son établissement en Europe*, par M. Roux-Ferrand. Nîmes. 1832.

On a besoin de savoir que cette brochure a formé une lecture académique, pour n'être pas surpris de la grandeur du titre et de l'exiguité de l'espace que l'auteur s'est donné. Comme discours académique, ce travail n'est pas sans mérite ; mais nous ne saurions y voir que l'esquisse légère d'un travail plus important, que l'auteur nous paraît de force à mener à bonne fin. On ne saurait d'ailleurs trop engager les académies à appeler les travaux de leurs associés sur des sujets bien autrement importans que de simples futilités littéraires ; malheureusement on ne peut pas dire que l'Académie française, qui devrait être le modèle de toutes les autres, donne à cet égard un exemple bien concluant.

De la réunion des communions chrétiennes en général, et de la réunion des Églises protestantes de la France en particulier ; thèse de la faculté de Strasbourg : par C. Langlé. In-4° de 54 pages.

L'auteur de cet essai, un des élèves distingués de la faculté de Strasbourg, n'est pas resté au-dessous de son sujet, dont le choix heureux et opportun dans les conjonctures actuelles lui donne un titre à la reconnaissance de tous les amis de notre communion. Cette thèse est écrite dans un esprit chrétien, tolérant, modéré, impartial : on y découvre du zèle, de la conviction et de la candeur ; l'opinion qui y prédomine est celle de la plupart des théologiens éclairés, et le style ne manque pas d'élégance. Il est temps, sans doute, nous en convenons avec l'auteur, de réparer la grave faute commise par nos réformateurs, et que, dans leur siècle, ils ne pouvaient éviter, de s'être mis dans une opposition hostile les uns aux autres sur des questions de dogme dont la solution doit être abandonnée à la conscience de chacun, et d'avoir provoqué des divisions qui ont fait d'autant plus de mal à nos Églises que leurs successeurs les ont fomentées et perpétuées au lieu de les faire cesser. De nos

jours les opinions sont bien plus divergentes, mais on ne se sépare plus, et on a raison ; si on se sépare, c'est sans l'avouer. Répandue dans nos Eglises, cette thèse, que nous pouvons montrer avec satisfaction aux amis et aux détracteurs de nos facultés, et qui prouve assez ce qu'elles peuvent devenir, contribuerait sans doute à jeter sur la question de la réunion des deux facultés protestantes d'utiles lumières. Nous reviendrons très-incessamment sur ce grave sujet, qui occupe en ce moment tous les esprits en Alsace, comme touchant de près à la difficile entreprise d'une réorganisation de la communauté protestante. Un de nos prochains numéros contiendra un exposé de l'état de la question parmi nos frères de l'Est; et il est d'autant plus essentiel d'appeler l'attention sur ce sujet, que dans le Midi on n'a en général qu'une idée incomplète et inexacte de ce qui se passe en Alsace.

Recherches historico-monumentales concernant les sciences, les arts de l'antiquité, et leur émigration d'Orient en Occident ; par G. Goury aîné, ingénieur en chef, directeur au corps royal des ponts et chaussées, etc., etc. Paris. 1833. F. Didot. Un fort volume in-8° et deux cartes. Prix, 9 fr.

Ce volume est un recueil de matériaux intéressans pour l'histoire des sciences et des arts. L'auteur fait passer tour à tour sous nos yeux les Chinois, les Hébreux, les Chaldéens, Babyloniens, Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Romains et les Gaulois, avec leurs caractères, leurs monumens civils et religieux, leurs mœurs diverses. C'est un résumé complet d'archéologie fort utile pour les personnes qui veulent connaître cette science sans l'approfondir, et sans l'aller puiser dans des volumes nombreux qu'il serait difficile de réunir.

Le Prince, de Machiavel, ou la Romagne en 1502, par H. Auger. 1833. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Roman historique destiné à peindre l'époque des Borgia et Machiavel. L'auteur, adoptant l'idée de Machiavel, que César Borgia doit être considéré comme type modèle du prince, en infère, d'une manière assez neuve et piquante, qu'en tout état de cause, l'autorité princière est le gouvernement le plus immoral et le plus détestable de tous. Il suppose que telle a pu être la pensée de Machiavel dans son traité du *Prince*, quoique cependant il soit plus porté à croire que Machiavel était dans le doute, se contentait d'examiner froidement, et laissait à d'autres le soin de conclure et de décider. « Comment oublier, dit-il, que Machiavel vit dans un siècle où les croyances s'affaiblissent, où le doute commence, où le *Qui sait?* doit nécessairement s'attacher à tout ce qui est intellectuel. »

Quant à la partie romanesque de cet ouvrage, l'intrigue est tellement compliquée qu'il serait difficile d'en donner une analyse intelligible. Nous engageons plutôt le public à lire ces deux volumes, qui

donnent des Borgia et de leur époque une esquisse plus vraie que la *Lucrèce* de M. V. Hugo, et serviront sans doute à détruire bien des préjugés et des erreurs qu'avait pu faire naître ce drame.

Les Historiettes de Tallemand des Reaux. Un volume in-8°; chez Levavasseur, à Paris. 1833. Prix : 6 fr. 50 c.

Cet ouvrage forme le premier volume de la collection des Mémoires pour servir à l'histoire du dix-septième siècle, que publient MM. Monmerqué, de Châteaugiron, et Taschereau. Il renferme une suite d'anecdotes assez piquantes, mais souvent fort scandaleuses, sur divers personnages célèbres, dont les faiblesses et les ridicules sont dévoilés à nu. Cette première partie commence à Henri IV et finit au cardinal de Richelieu. Les articles les plus étendus sont ceux de ces deux hommes, d'une renommée si diverse, puis celui de Malherbe, dont l'auteur nous peint en détail le singulier caractère. A en juger par cet échantillon, cette collection s'est imposé, pour la vie privée du dix-septième siècle, et les mœurs de cette époque, la même tâche qu'avait entreprise pour l'histoire celle de M. Petitot. Ce sera une ample provision de documens dont plusieurs sans doute ont déjà été publiés, mais épars çà et là, et d'ailleurs il s'en trouve un grand nombre de tout-à-fait inédits.

La Vigie de Koat-Ven, roman maritime (1780-1830), par Eugène Sue. Paris; Vimont; 4 vol. in-8°. 1834. Prix : 30 f.

Ces quatre gros volumes forment certainement un des ouvrages les plus affligeans qu'on ait publiés depuis long-temps. M. Sue nous avait déjà donné l'histoire d'un nègre qui s'acharne sur son maître comme une bête féroce sur sa proie, le fait mourir à petit feu au milieu des plus atroces tortures, puis, lorsque l'œuvre est consommée, se voit couronné comme un modèle de vertu, par l'Académie qui lui décerne le prix Monthyon. Aujourd'hui c'est un homme qui, après une vie de crimes et d'infamies, meurt converti, persuadé que le paradis lui est acquis, et, dans cette conviction paraît quitter la vie avec joie; tandis qu'un cardinal, honnête homme, vertueux, témoin de cette mort, y trouve une raison de douter de Dieu et de l'immortalité. Quelles déplorables conséquences peuvent surgir d'un tel contraste! En vain l'auteur cherche-t-il à se justifier dans sa préface, en disant que son but est de démontrer quel être méprisable devient l'homme à qui l'on ôte toutes ses illusions une à une; nul ne se laissera prendre à de pareilles excuses. La morale, la vertu, ne sont pas des illusions; et il a un bien petit esprit celui qui ne voit dans la religion que la pompe extérieure du culte; dans la destinée d'un peuple que la splendeur d'un trône. Le vrai poète n'a pas besoin de ces misérables hochets pour comprendre le Créateur et l'adorer dans ses œuvres; enfin, si c'est ainsi qu'on veut enseigner la morale, pourquoi ne pas nous donner plutôt la biographie des galériens : ce serait plus vrai, et toujours un peu maritime.

Della felicita che gl'Italiani possono e debbono dal governo austriaco procacciarsi, col plano di un associazione per tutta Italia, avente per oggetto la diffusione della pura lingua italiana, e la contemporanea soppressione de dialetti che si parlano ne' varj paesi della Peninsola; del conte Ferdinando dal Pozzo. *Parigi.* 1833. *Ab. Cherbuliez.* In-8°. Prix : 4 fr.

Le but de cet ouvrage est de prouver aux Italiens que, loin de chercher à secouer le joug de l'Autriche, ils devraient se réunir avec amour sous l'étendard protecteur de cette puissance, et attendre d'elle seule l'avenir et l'unité de l'Italie. Si ce livre partait d'une plume vulgaire, soudoyée par les hommes intéressés à soutenir de pareilles idées, il passerait inaperçu, et la critique dédaignerait de s'en occuper; mais l'auteur est un homme placé dans une position éminente, indépendant par sa fortune et son caractère, connu jusqu'ici par des opinions libérales, qui l'exilèrent du Piémont après les événemens de 1831. Ceci devient donc plus grave, et souvent un nom suffit pour donner du crédit à des argumens qui tombent devant la plus simple logique. Hâtons-nous donc, dans l'intérêt même de M. dal Pozzo, d'ajouter qu'après avoir cherché à prouver : 1° qu'il n'agit que par amour de la vérité et de la liberté, et non par une aveugle prévention en faveur de l'Autriche; 2° que le Piémont doit demeurer, tel qu'il est, un état indépendant; 3° que les Italiens, trop portés à la désunion, ne sauraient trouver que dans le sein de l'Autriche un abri contre les dissensions intestines; que leur intérêt et leur devoir doivent les porter à garder fidélité, obéissance, amour à ce gouvernement; qu'il existe beaucoup plus de sympathie entre les peuples allemands et italiens qu'entre ceux-ci et les Français, que l'idée d'extirper la domination autrichienne est la plus fantastique et la plus absurde : que l'auteur, disons-nous, après avoir compromis sa plume en soutenant d'aussi étranges propositions, nous donne un chapitre intitulé *Consigli all' Austria*, Conseils à l'Autriche, qui paralyse l'effet de tout le reste de son livre, et nous rassure pleinement, car l'Autriche n'est pas d'humeur à écouter des conseils, surtout tels que ceux-ci : *Bonté, clémence, affection envers ses sujets italiens; amnistie générale pour les condamnés, prévenus ou exilés pour délits politiques; indépendance aussi grande que possible de l'administration du royaume lombardo-vénitien; liberté illimitée de voyager; libre entrée des livres et des journaux étrangers*, etc., etc. De pareils conseils donnés sérieusement à l'Autriche, comme seuls moyens de conserver la domination de l'Italie, ressemblent à la sublime idée de ce personnage des Proverbes de Leclercq, qui voulait que le gouvernement fît lui-même l'opposition.

De la Construction des écoles primaires; par A. Bouillon. Paris; Hachette. 1833. In-8°, figure. 3 fr.

Ce volume, dont la publication est tout-à-fait de circonstance dans un moment où l'on s'occupe partout de répandre et d'encourager l'in-

struction populaire, a été adopté par monsieur le ministre de l'instruction publique. Il renferme : 1° des projets descriptifs et estimatifs pour six maisons d'écoles adaptées à différentes localités, avec les détails de leur exécution et la disposition des classes. D'après ces devis, qui paraissent dressés avec une minutieuse exactitude, on peut calculer que, la commune fournissant le terrain et les divers matériaux qui peuvent se trouver à sa disposition, c'est une dépense de 2,000 à 3,000 fr. qu'il convient de porter pour la construction d'une maison d'école de cinquante enfans, et l'on pourra, d'après cette évaluation, estimer proportionnellement celle d'écoles plus nombreuses; 2° un projet descriptif pour une école normale primaire; 3° un modèle de gymnase, avec la description des machines; 4° des notions sur la ventilation et le chauffage des classes. Lorsque ces projets auront reçu leur exécution dans toutes les communes de France, l'instruction populaire marchera à grands pas, et il ne faudra pas beaucoup d'années pour que les bienfaisans résultats s'en fassent sentir. Nous espérons que la gymnastique ne sera pas plus négligée que le reste; trop long-temps on l'a dédaignée en France; son influence, non-seulement sur la santé des enfans, mais encore sur leur développement moral, est aujourd'hui un fait trop bien prouvé pour qu'on ne se hâte pas d'adopter ce moyen facile et peu dispendieux de perfectionner l'éducation du peuple.

Les Aventures de Jean-Paul Choppart, par Louis Desnoyers. 1833. 2 vol. in-12. Prix : 7 fr.

Le Journal des Enfans a déjà donné ces aventures dans ses colonnes. C'est l'histoire d'un méchant petit garçon, possédant tous les défauts possibles, et qui, n'en voulant faire qu'à sa tête, passe de tribulations en tribulations, et se voit puni par les conséquences de ses fautes. Le but est très-moral, mais nous n'approuvons pas cette manière d'enseigner la morale par contraste; on court le risque, par cette méthode, de produire le même effet que ces drames où le héros criminel intéresse si vivement le public par son esprit, sa fermeté, son adresse, que, lorsque arrive le dénouement fatal, on est enclin à regarder l'assassin comme une victime et ses juges comme d'indignes bourreaux.

Histoire des duchés de Lorraine et de Bar, et des trois évêchés (Meurthe, Meuse, Moselle, Vosges); par E. A. Begin. Nancy, Vidart et Julien. 1833. Deux vol. in-8° et atlas.

Malgré la quantité de volumes qui ont été écrits sur la Lorraine, cette partie intéressante du royaume de France réclamait encore un historien. M. Begin a voulu combler cette lacune en nous donnant une histoire complète de la Lorraine, jusqu'à la mort du roi Stanislas, dont le caractère faible et facile à influencer avait introduit dans l'administration de cette province des germes de désordre et de dissolution qui ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Cette histoire nous paraît consciencieusement écrite et puisée aux meilleures sources; nous re-

gretterons seulement que ce soit plutôt celle des ducs que du peuple de Lorraine. Aujourd'hui, il ne suffit plus de raconter les faits et gestes des familles princières; on demande à l'historien plus que cela : on veut le tableau des mœurs aux différentes époques, l'histoire des progrès de la civilisation au sein du peuple. C'est, il est vrai, une tâche bien difficile à remplir, car les documens manquent sur ces temps où la plèbe était comptée pour rien dans un gouvernement; et l'on n'en doit pas moins tenir compte des efforts de ces écrivains qui consacrent leur plume à l'histoire particulière d'une ville, d'un duché, d'une province de France; car, comme la botanique ne s'avance qu'à force de monographies, ce n'est qu'au moyen des histoires particulières qu'on édifiera une bonne histoire générale de la France.

INTRODUCTION A LA GÉOLOGIE, ou première partie des élémens d'histoire naturelle inorganique, contenant des notions d'astronomie, de météorologie et de minéralogie; avec un atlas de trois tableaux et dix-sept planches; par J. J. d'Omalius d'Halloy. Paris; 1833. Levrault. In-8°. 16 fr.

Cet ouvrage est destiné à servir de préliminaire aux *Élémens de géologie* du même auteur; il renferme de courtes notions, claires et faciles à comprendre, sur les principaux phénomènes des diverses sciences qui se rattachent à la géologie. La partie minéralogique est la plus étendue; elle forme à elle seule plus des trois quarts du volume. Après avoir traité en détail des diverses propriétés chimiques, géométriques, mécaniques, optiques, électriques, magnétiques et acoustiques des minéraux, l'auteur nous donne leur classification, la description des espèces, et dans son dernier chapitre il traite des roches considérées minéralogiquement. On ne peut qu'applaudir au zèle des savans qui cherchent ainsi, par leurs travaux, à populariser la science, en la mettant à la portée de tous. La connaissance des merveilles de la nature est essentiellement propre à améliorer les hommes et à leur inspirer des sentimens religieux, en parlant sans cesse à leur esprit de la grandeur, de la puissance et de la bonté de Dieu.

ESSAI SUR L'ÉPOQUE DE L'HISTOIRE ROMAINE LA PLUS HEUREUSE POUR LE GENRE HUMAIN, par D. P. Hegewisch; traduit de l'allemand par Ch. Solvet. Paris; Mercklein. In-8°. Prix : 6 fr. 1833.

La république romaine, ce gouvernement si célèbre dans l'histoire par son esprit de conquête, sa gloire militaire et les nombreux grands hommes qu'il a produits, apparaît sous un tout autre aspect si on le considère sous le rapport du bonheur de l'humanité. Chez cette nation, divisée en hommes libres et en esclaves, en patriciens et en plébéiens, la liberté n'était qu'une chaîne dorée, qui pesait lourdement sur le peuple. Lorsqu'on dépouille les récits pompeux des victoires et des triomphes de l'éclat séduisant qui les accompagne, on voit à nu le désolant tableau qu'offrent ces scènes de carnage presque continuelles qui rava-

geaient des contrées entières, ces nations asservies au joug le plus dur et le plus avilissant pour satisfaire quelques ambitieux. Parmi les innombrables divinités du paganisme, il n'y avait pas un Dieu de charité et de paix qui pût inspirer quelques sentimens d'humanité et de philantropie. Dans tout le cours de l'histoire romaine, quelques rares et courtes périodes seulement paraissent avoir été assez calmes pour qu'il fût permis au genre humain de respirer, et parmi elles il en est une surtout qui mérite d'être citée. C'est celle qui, commençant à l'avénement de l'empereur Nerva et finissant à celui de Commode, embrassa ainsi un espace de quatre-vingt-quatre ans. Encore, cette exception n'est-elle même qu'une piquante satire du gouvernement romain; car si cette époque a été louée par tous les historiens comme un âge d'or pour la terre, c'est grâce à une suite non interrompue de bons princes. Les caractères de Nerva, Trajan, Adrien et Marc-Aurèle sont justement célèbres; ils n'abusèrent point du pouvoir sans bornes que leur accordait la constitution romaine, et ne s'en servirent que pour le bien de leurs sujets. Pour une telle constitution il fallait de tels hommes, et leur rareté prouve combien est insensé le peuple qui confie entièrement ses destinées à la seule volonté d'un maître, qu'il ne doit le plus souvent qu'au hasard de la naissance.

Ces cinq empereurs rendirent de bonnes lois, formèrent nombre d'établissement utiles, s'efforcèrent constamment de diminuer les charges du peuple, entreprirent peu de guerres, ne se laissèrent point entraîner par un injuste esprit de conquête. Une seule fois, Adrien fut obligé d'employer ses légions contre un ennemi intérieur. Ce prince avait relevé Jérusalem, et envoyé dans ses murs une colonie romaine. Un temple consacré à Jupiter occupait l'emplacement de l'ancien temple des Juifs, et la ville devait s'appeler Ælia-Capitolina, du nom de l'empereur uni à celui de Jupiter. Vraisemblablement Adrien ignorait le caractère opiniâtre et fanatique des Juifs; autrement il ne les eût point irrités par de semblables mesures. Quoi qu'il en soit, rien ne saurait exprimer les transports de rage de ce peuple, à la vue de la profanation d'un lieu aussi saint pour lui. Un soulèvement général s'ensuivit en Syrie, sous la conduite d'un certain Bar-Cochab, qui se donnait pour le Messie. Il fallut un déploiement de forces extraordinaire et l'emploi de moyens énergiques pour empêcher ce soulèvement de s'étendre dans toutes les provinces où les Juifs habitaient en grand nombre, et le comprimer en Syrie. On peut juger de la rage qui animait les révoltés par la longue résistance qu'ils opposèrent aux légions romaines. Il ne fallut pas moins de trois années pour les dompter entièrement. Cinquante forteresses, que leur ardeur accoutumée avait promptement élevées et fortifiées, et neuf cent quatre vingt-cinq villes, bourgs et villages, où ils se défendirent comme dans des forteresses avec une opiniâtreté et un désespoir que le fanatisme seul peut inspirer, durent être emportés et rasés par les soldats romains. Dans le cours de ces trois années d'extermination, le fer moissonna, à ce que l'on rapporte, cinq cent quatre vingt mille Juifs; enfin cette guerre transforma la Judée en un vaste désert. C'est le dernier effort que tentèrent les Juifs pour rentrer en possession de leur pays et se reconstituer en corps de nation.

L'auteur nous semble traiter trop sévèrement les Juifs, dont les efforts pour reconquérir leur patrie et leur temple ne sauraient être justement taxés de fanatisme. Les Romains étaient de rudes maîtres, et

l'amour de la liberté est inné au cœur de l'homme ; et ce que surtout l'auteur a omis, c'est de faire voir dans ces terribles événemens l'exact accomplissement des prophéties de Daniel et des menaces prononcées par le Seigneur. Du haut de la colline de Gethsemané, il déclara que bientôt de ces grands bâtimens il ne resterait pas pierre sur pierre ; et c'est Adrien, c'est Titus, ce sont des païens, des Romains, qui réalisent le divin oracle.

Question des Juifs polonais envisagée comme question européenne ; par Jean Czynski. Paris ; Guillaumin. in-8°. Prix : 1 f. 1833.

Cette brochure contient des détails fort intéressans sur l'état des juifs en Pologne, depuis leur origine jusqu'à nos jours. D'après les meilleurs historiens, leur existence dans cette contrée remonte à une époque fort ancienne. Plusieurs documens semblent prouver que, dès le huitième siècle, un grand nombre d'Israélites y étaient répandus. Au commencement du onzième siècle, toute l'Europe bannissait et exterminait les Israélites, en abusant étrangement pour cela du nom de Christ, et changeant une religion de paix et de charité en un brandon de discorde sanglante : les seuls Polonais leur donnèrent asile ; mais ils ne jouirent pas long-temps de cette protection : avec les progrès du catholicisme augmenta l'influence de son clergé ; avec les priviléges des seigneurs s'accrut leur licence, et bientôt l'ambitieux fanatisme des uns s'unit à l'avidité cruelle des autres pour opprimer les serfs et persécuter les juifs polonais. Là, comme ailleurs, la populace ignorante se porta souvent à de criminels excès contre ces malheureux. En 1347, Casimir-le-Grand se montra plus favorable aux Hébreux ; il déclara calomnieuses toutes les odieuses imputations dont on les chargeait, et leur accorda des priviléges. « De ce moment, il fut défendu de s'emparer de force des enfans israélites pour les baptiser ; des peines furent infligées à ceux qui profanaient leurs cimetières. »

Les successeurs de Casimir ne suivirent point une aussi sage politique : Louis, roi de Pologne et de Hongrie, crut ne pouvoir mieux consolider son trône qu'en flattant le clergé et la noblesse. » Il dirigea des persécutions contre les Israélites pour leur faire embrasser le catholicisme ; détestable moyen, qui ne lui réussit pas mieux qu'à tant d'autres : le sang est un engrais qui fertilise le terrain de la foi. Les persécutions se renouvelèrent encore sous les rois Alexandre et Jean Albert ; mais quelque déplorables qu'elles fussent, ces persécutions ne furent jamais poussées aussi loin que dans le reste de l'Europe, à cette époque. Ce fut seulement à partir du règne de Sigismond III (1587-1632) que le fanatisme se réveilla avec une nouvelle force, sous l'influence des jésuites ; de ce moment date aussi la décadence de la Pologne. La liberté religieuse et la liberté civile sont inséparables : toutes les persécutions dirigées contre une foi quelconque ont eu pour résultat l'affermissement de la tyrannie, et partout les réformes religieuses furent accompagnées de l'émancipation politique.

La révolution aurait dû chercher à s'appuyer d'abord sur les serfs et les juifs, en proclamant l'égalité religieuse et l'égalité politique ; mais la suprématie de la noblesse et du clergé fut un puissant obstacle qui

s'opposa aux réformes radicales que réclamait l'état du pays. La constitution de 1791, et ensuite la charte de 1807, ne furent que des demi-mesures qui n'atteignirent point le but. La servitude fut détruite de droit, mais non de fait; et la liberté de conscience, proclamée en ne conférant qu'aux chrétiens seuls l'exercice des droits politiques, consacrait tous les antiques préjugés religieux. La charte octroyée par l'empereur Alexandre empira encore la position des juifs, car elle était toute favorable aux priviléges des nobles et du clergé. Bientôt des ordonnances contre les Israélites se succédèrent; on renouvela l'ancienne interdiction qui leur avait été faite d'acquérir des biens ruraux, et d'occuper les principaux quartiers des villes. On leur soutira des sommes immenses par le moyen d'un impôt dont il frappa les alimens que la loi de Moïse permettait aux Hébreux, et, chose inouïe dans le siècle où nous vivons, on les contraignit à payer un *octroi personnel* en entrant dans Varsovie.

Enfin Nicolas, par un ukase de 1827, arracha des milliers d'enfans Israélites du sein de leurs mères, pour les transplanter dans des pays éloignés, où, contraints de renoncer à leur culte, ils étaient formés, dans des établissemens militaires, aux rudes et pénibles services de soldats et de matelots. On élève le nombre de ces malheureux enfans à plus de trente mille.

Après nous avoir ainsi donné un court précis de l'histoire des juifs polonais, l'auteur reproche aux chefs de la dernière révolution d'avoir commis une faute énorme en repoussant l'appui des Israélites, qui, soit à cause de leurs richesses et de leur nombre, soit à cause des longues souffrances qu'ils avaient à venger, devaient être considérés comme un puissant moyen de succès, et il termine son écrit en faisant des vœux pour que la régénération de la Pologne et la délivrance d'Israel soient proclamées par les nations de la chrétienté. Nous joindrons notre voix à la sienne, et nous demanderons si ce n'est pas une monstrueuse anomalie de voir de pareils actes se passer sous les yeux de l'Europe civilisée, sans qu'une seule voix royale se fasse entendre pour en arrêter le cours, tandis que si souvent une simple infraction à l'étiquette, une vaine dispute de mots, ou de moindres bagatelles encore, ont suffi pour entraîner d'interminables conférences diplomatiques, quelquefois même des guerres sanglantes.

L'Ami des écoliers, livre de lecture à l'usage des écoles primaires; par A. Mœder. A la librairie Levrault. Paris et Strasbourg. 1834. Un vol in-12 de 254 pages. 2 fr.

Ce petit ouvrage, entre les mains d'un instituteur intelligent, est éminemment propre à produire beaucoup de bien dans les écoles. Destiné aux enfans de huit à quatorze ans, il est tout-à-fait à leur portée pour le style et pour les choses. Il renferme, dans une succession de chapitres, des exercices des facultés intellectuelles, des contes moraux, des maximes, fables et poésies diverses, des notions sur la connaissance du ciel et du temps, de la terre, de l'homme considéré comme être organisé et comme être spirituel. Le dernier chapitre donne des modèles de lettres, mémoires, certificats et actes divers. Dire que M. Mœder a puisé dans les ouvrages allemands pour composer le sien, c'est faire l'éloge de son travail; car on sait que nos voisins d'outre-Rhin sont nos

maîtres dans la composition des livres élémentaires pour les écoles primaires comme pour celles de haut enseignement. Son livre vient à propos, dans un moment où l'instruction populaire reçoit en France une impulsion nouvelle. On peut le recommander en toute confiance, et en le signalant comme un des meilleurs qui puissent être mis entre les mains des enfans, nous ne craignons pas d'être démenti par les maîtres qui en feront usage.

TCHAO-CHI-KOU-EUL, ou *l'Orphelin de la Chine*, drame en prose et en vers, suivi de mélanges de littérature chinoise; traduit du Chinois par Stanislas Julien. Paris. Moutardier. In-8°. 7 fr. 50 c. 1834.

Cette pièce avait déjà été traduite en 1731, par le P. Prémare, et c'est dans cette traduction que Voltaire puisa le sujet de son *Orphelin de la Chine;* mais elle avait été tronquée et fort abrégée par le traducteur, qui en avait retranché tous les chants, comme trop difficiles à traduire. M. Stanislas nous donne aujourd'hui une traduction complète, et rend ainsi un véritable service à la littérature, en mettant le public français à même de juger avec connaissance de cause le drame chinois. Plusieurs nouvelles et poésies chinoises terminent ce volume, dans lequel se retrouve ce mélange bizarre de civilisation et de barbarie qu'on remarque dans tout ce qui nous vient du *céleste empire*. Dans la littérature, comme dans les beaux-arts et la législation, les Chinois présentent un contraste perpétuel entre la rude naïveté des premiers âges et les raffinemens d'un peuple usé et blasé. On dirait un vieillard dans l'enfance.

CONFESSIONS POÉTIQUES, par G. Drouineau; un volume in-8°. prix : 8 fr. 1834.

Des confessions sont toujours difficiles, et peut-être plus difficiles en vers qu'en prose. Ce recueil est divisé en trois parties, sous les titres de *Illusions*, *Lutte*, *Foi*. La première mérite bien son nom : ces vers ne sont qu'un mélancolique et long regard jeté sur les paisibles scènes de l'enfance, sur les premières émotions de la vie, sur les beautés de la nature que le poète a vues les premières, et ces souvenirs sont racontés en un style assez naïf et assez simple pour que chaque lecteur y retrouve quelque chose de son enfance et de ces vagues impressions qu'il est doux d'y rechercher. Dans la seconde division, ce n'est plus l'enfance, c'est la vie; c'est une lutte contre le malheur et contre le scepticisme, et l'on y voit le poète passer par la douleur et le deuil pour arriver à la foi. La troisième partie exprime avec une force très-supérieure, selon nous, à la poésie des deux premières divisions du volume, les pensées religieuses dont son esprit s'est pénétré. Ici nous retrouvons pleinement l'auteur de *Résignée* et de *l'Ironie;* c'est bien sa foi : une foi consciencieuse, sincère, amie de l'étude et de l'examen, pure de toute mauvaise honte, mais flottante, incertaine, cherchant encore, et ne se disant pas son dernier mot parce qu'elle ne l'a point encore trouvé. Ce vague est surtout sensible dans la pièce, d'ailleurs pleine de poésie, qui ter-

mine le volume : *Christianisme*. L'espace nous manque pour des citations; mais c'est dans la dernière partie que se lit un morceau déjà célèbre avant son apparition : *les Rêveries au coin du feu*, pièce capitale, où les philosophies anciennes et modernes sont passées en revue; le secret de la vie est demandé à toutes, et leur impuissance déclarée en beaux vers dont la pensée est d'une grande justesse. Un seul trait religieux, dans ce recueil, nous semble plus que hasardé, c'est le vers :

« Jésus-Christ serait-il l'Œdipe de la tombe? »

Le rapprochement du nom du Sauveur et de celui d'un héros de la fable est de peu d'effet comme style, et en produit moins encore comme pensée religieuse. Les notes contiennent une erreur de fait : il est question de *la Samaritaine*, qui a oint le Christ; Jésus n'a été oint que deux fois, d'abord chez le Pharisien Simon, par la femme pécheresse, qui était probablement Galiléenne, puisque cette scène eut lieu à Naïm, en Galilée, et que la tradition, sans ombre de fondement, confond avec Marie Madeleine; la seconde onction arriva à Béthanie, et ce fut Marie, la sœur de Lazare, Juive et non Samaritaine, qui répandit le parfum. Une inadvertance semblable se remarque dans *l'Ironie*, ouvrage analysé dans notre précédent numéro; la famille protestante lit dans sa Bible le psaume 33, et apparemment se sert d'une Bible catholique; car ce psaume 33 est le 34 de nos versions. L'imagination féconde de l'auteur est assez religieuse pour que nous lui demandions compte même de ces légères inexactitudes.

Inspirations religieuses. Paris. Ab. Cherbuliez et Comp^e^. Un vol. in-18, grand papier vélin. 5 fr. 1834.

Ce recueil se distingue par un talent poétique très-remarquable. L'auteur, disciple et ami de M. de Lamartine, semble parfois inspiré de la même muse aux accens sonores et harmonieux, à qui nous devons les plus belles méditations de ce poète. Sans doute, à côté de ces beautés, se rencontrent beaucoup d'imperfections et de négligences inséparables d'une première publication; mais ce petit volume nous promet un poète de plus, et un poète au style pur et correct. Nous donnons ici, à l'appui de nos éloges, la troisième inspiration intitulée : *le Mépris du monde* :

Plaignons celui dont l'oreille imprudente
Du monde écoute le vain bruit :
Comme une eau que le vent tourmente,
Son existence inquiète s'enfuit :
C'est le nocher qui sur la rive,
Las du calme qui le captive,
Écoute, au loin, le bruit naissant des eaux,
Il sait que là sont les orages;
N'importe : au risque des naufrages,
Impatient, il court braver les flots.

Sur cette terre qu'il oublie,
Que diffèrent est le mortel,
Qui, les yeux fixés vers le ciel,
Phare immobile de sa vie,

Marche, en adorant l'Éternel,
Et sous son pouvoir immortel
Courbe son front et s'humilie !
Ses jours sont-ils, dès le berceau,
Voués à la dure infortune ?
Loin de sa bouche une plainte importune,
Il est un ciel au-delà du tombeau !
A qui lui prodigue l'outrage,
Il dit tout bas : « Tu dois mourir :
» Comment pourrais-tu donc flétrir
» Celui qui d'un Dieu fut l'ouvrage ?

Aussi, ce n'est plus ce roseau
Qui se balance avec mollesse,
Que le plus léger souffle abaisse
Dans le sein frémissant de l'eau ;
C'est ce rocher à la base profonde,
Aux larges flancs, au front majestueux ;
C'est en vain que retentit l'onde,
C'est en vain que la foudre gronde :
Immobile, il s'élève aux cieux.

Tableaux pittoresques de l'Inde, traduction de l'*Oriental annal*, par P. J. Auguste Urbain ; avec vingt-cinq gravures d'après les dessins originaux de M. Daniel. Paris ; Bellizard et Compagnie. Un vol. grand in-8°. 25 fr. 1834.

Parmi tous les annuaires élégans que cette année a fait éclore, celui-ci se distingue, non-seulement par la perfection de ses gravures et le luxe typographique avec lequel il est exécuté, mais encore par l'intérêt du texte, qui offre la relation suivie d'une excursion dans l'Inde, et donne une foule de détails fort curieux, soit sur les mœurs, soit sur l'histoire naturelle de cette contrée. C'est un bon livre de bibliothèque en même temps qu'un chef-d'œuvre de l'art.

Scènes du jeune age, par Mme Sophie Gay. Deux volumes in-12. 1833. Dumont, 7 fr.

Ces contes, destinés au jeune âge, ne nous paraissent guère de nature à atteindre le but ; ils sont écrits, en général, d'un style trop négligé et trop enfantin. Le nom de l'auteur nous avait fait concevoir d'autres espérances.

De l'Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n° 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 2. FÉVRIER 1834.

LE CHATEAU SAINT-ANGE; par M. Viennet. Paris. Abel Ledoux. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Le sujet de ce nouvel ouvrage d'un député célèbre à plus d'un titre, est puisé dans l'histoire de la famille Borgia. Le public saura bientôt cette histoire à satiété. Depuis que M. Victor Hugo a ouvert cette mine féconde en impuretés, en trahisons et en crimes, chacun y vient puiser à son tour. Ce roman de M. Viennet est tout-à-fait le pendant de sa *Tour de Montléry*. C'est un livre écrit avec une imagination tranquille, où les couleurs locales sont quelquefois outrées et en général d'une teinte peu fidèle. L'ouvrage cependant est supérieur à bien des productions contemporaines, et ne jetterait aucune ombre sur la réputation littéraire de l'auteur sans la malheureuse préface dont il l'a fait précéder. Ce morceau est vraiment étrange dans son genre; à chaque ligne, l'auteur s'y donne un coup d'encensoir, avec une naïveté et un aplomb surprenans. Enfin on y lit une chose prodigieuse, que le public

apprend de la bouche de M. Viennet. C'est que « *la Tour de Montlhéry* » s'est enlevée en moins de six semaines, et que les abonnés font queue » au bureau des cabinets de lecture. » Aussi, à la prochaine session, M. Viennet « proposera une loi qui interdira les cabinets de lecture aux » citoyens dont la fortune passera douze mille francs, à Paris, et six » mille francs en province, » afin de les forcer à acheter ses livres. Ces plaisanteries législatives ont paru avoir peu de convenance de la part d'un membre de la représentation nationale; dans l'intérêt de sa renommée littéraire, l'auteur aurait mieux fait peut-être de ne les point hasarder.

Histoire et Roman; par M. Audibert. Paris. 1834. Dufey. In-8°. Prix : 7 fr 50 c.

Cet ouvrage est composé d'une suite de nouvelles et de fragmens pleins de variété et d'intérêt. Des entretiens avec Talma nous ont surtout paru fort remarquables, d'autant plus que l'auteur les a retracés d'après des notes recueillies par lui, dans le temps même où il était en relation avec le grand interprète de notre poésie tragique. Ils renferment des détails curieux sur les rapports qui existaient entre Napoléon et Talma, dont on a beaucoup parlé, et dont M. Audibert rapporte des particularités qui font honneur à l'un et à l'autre. On sait que le génie de Talma n'a pas eu de meilleur juge que celui de Napoléon.

Autour du Monde; par MM. Paul de Julvécourt et Jules de Saint-Félix. Paris. 1834. Hivert. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Sous ce titre bizarre, ce volume renferme divers fragmens de voyage, des esquisses historiques et quelques nouvelles fort romanesques. Tout cela est empreint d'un style romantique et d'une couleur légitimiste qui ne peut plaire qu'à des partisans fanatiques de la branche aînée. Ce n'est pas de la littérature pure et simple : c'est de la littérature de parti.

Encyclopédie des gens du monde, répertoire universel des sciences, des lettres et des arts, avec des notices sur les principales familles historiques et sur les personnages célèbres morts et vivans; par une société de savans, de littérateurs et d'artistes français et étrangers; tome I et première partie du tome II. Grand in-8° à deux colonnes. 1832-33. Prix. 10 fr. le volume. Paris. Treuttel et Wurtz.

Cet ouvrage est annoncé en douze tomes, formant 24 volumes ou livraisons. Les trois volumes parus, qui contiennent, y compris les renvois, près de trois mille articles, n'épuisent pas encore la lettre A, il est donc peu probable que l'ouvrage entier ne dépasse pas douze tomes. On

distingue, parmi les morceaux importans, les articles *Académie*, *Afrique*, *Asie*, *Amérique*, *Allemagne*, *Anciens*, *Antiques*, *Archéologie*, *Athènes*, etc., etc. M. Spach a donné, sous la rubrique *Langue anglaise*, un bon résumé de la littérature britannique, qui n'indique cependant pas toutes les sources de l'histoire de cette littérature. M. Schnitzler a fourni un grand nombre d'articles philosophiques et philologiques intéressans, et surtout un tableau fort bien fait de la langue et de la littérature allemandes; ce morceau sera très-instructif pour la France. Nous avons aussi distingué l'article *Art*, par mademoiselle Louise Ozenne. Il paraît que l'ouvrage n'aura point de planches; car on ne peut donner ce nom à quelques figures médiocres placées dans le texte. Cette absence est un défaut auquel il est indispensable de remédier; car sans planches, les articles de physique resteront inintelligibles, aux *gens du monde* surtout; témoins les articles *Arc-en-ciel*, *Aberration*, etc. Nous présenterons bientôt quelques observations plus détaillées sur cette publication importante.

Souvenirs historiques sur la révolution de 1830; par S. Berard, député de Seine-et-Oise. Paris; Perrotin, 1834. In-8°. Prix, 7 fr.

Cette publication est un événement historique et politique d'une assez grande importance. Toutes les feuilles quotidiennes s'en sont emparées, et le commentent suivant leur position spéciale. Le livre de l'honorable rapporteur de la Charte de 1830, contient un avant-propos, deux lettres politiques au roi, l'une du 31 juillet 1832, et l'autre du 11 juin 1833, toutes deux renfermant une vive et franche critique du système suivi depuis la révolution de juillet; une série de lettres écrites à la fin de 1830 (p. 58—413), contenant un tableau du rôle que M. Berard a rempli dans les événemens de juillet, accompagné de réflexions et du texte de toutes les discussions politiques auxquelles la constitution de 1830 a donné lieu; diverses pièces justificatives, dont trois sont importantes, le texte même des procès-verbaux des réunions des députés depuis le 29 jusqu'au 31 juillet 1830, rédigé par le secrétaire M. Lagarde, l'état officiel des pertes des troupes dans Paris, enfin la rédaction faite par M. Broglie, avec note marginale de M. Guizot, du projet de constitution qui a été adopté. L'auteur a cru devoir faire exécuter le fac simile lithographique de cette pièce, *ne varietur*. C'est en quelque sorte le fanatisme de l'exactitude. Les ordonnances de juillet et le rapport des ministres de Charles X grossissent inutilement le volume. Tous les autres documens sont originaux, et par cela seul très-précieux. La partie essentielle du livre, ce sont les lettres de M. Berard, qui renferment une multitude de faits du plus grand intérêt, exposés avec clarté et d'une bonne foi parfaite, touchant les avis qui furent émis par les députés, et les démarches qu'ils firent dans les conjonctures critiques des journées de juillet. On ne peut apprécier sainement ces événemens sans en prendre connaissance. Voici la conclusion de l'honorable député.

« Je pense que l'on aurait pu tirer un meilleur parti de l'édifice que nous avons construit; mais je n'ai pas cessé de penser que nous avons fait en juillet et en août 1830 ce qu'on pouvait faire de mieux, ce qu'il

y avait de plus convenable dans les intérêts du pays ; et, si je me retrouvais dans des circonstances absolument semblables, dût-on m'accuser d'un opiniâtre aveuglement, je ferais encore ce que j'ai fait ; seulement, je l'avoue, je croirais devoir prendre plus de précautions pour l'avenir.» Cette conclusion nous paraît d'un grand sens. Parmi les pièces historiques qui terminent l'ouvrage, M. Berard en a donné une qui est fort essentielle pour l'histoire, parce que c'est la première fois, nous le croyons, qu'elle est publiée, et qu'elle peut servir à arrêter quelques points fort controversés ; c'est l'état officiel de la position et des pertes des troupes dans les journées de juillet ; document authentique, émané du ministère de la guerre. Il en résulte qu'un régiment de cuirassiers, un de dragons, un de lanciers, trois de garde royale, un de garde suisse, trois régimens de ligne et un léger, complets ou incomplets, et de l'artillerie, prirent une part plus ou moins directe à l'action. Les quatre régimens de ligne n'eurent ensemble que dix-neuf hommes tués et soixante-quatre blessés ; le 53e régiment de ligne ne perdit personne ; le résultat total, portant presque entièrement sur la garde royale, fut de cent soixante-trois tués et de cinq cent soixante-dix-huit blessés. Le régiment français qui perdit le plus fut le 6e de la garde royale : trente tués et soixante-dix-huit blessés. Le 7e suisse eut cinquante-un tués et deux cent-dix-sept blessés. Toutefois ces chiffres sont encore incertains, car de la cavalerie de la garde royale, il y a plus de cent hommes dont le sort reste inconnu. La perte totale des officiers et sous-officiers fut de dix-huit tués et de trente-six blessés. Que l'on ajoute à ces chiffres douloureux environ huit cents hommes tués du côté des citoyens, et près de quatre mille blessés, et on pourra se faire une idée exacte de l'effroyable guerre civile allumée dans la capitale. Puissent les Français, armée et peuple, ne s'en souvenir que pour détester ces désolans conflits et profiter de la leçon qu'ils donnent !

SCHINDERHANNES, ou *le Brigand du Rhin*, par M. Leigh-Ritchie ; traduit de l'anglais par A. J. B. Defaucompret. Paris. 2 vol. in-8°.

Ce livre offre des détails curieux et intéressans sur les bandes de brigands qui désolèrent les bords du Rhin pendant les dernières années du dix-huitième siècle. Les convulsions de la France se faisaient ressentir dans toute l'Europe, et particulièrement dans les contrées plus immédiatement soumises à son influence. Ce n'était pas seulement une agitation politique, influant plus ou moins sur les sentimens moraux ; c'était une révolution morale qui attaquait tous les élémens de la société. Les plus étranges doctrines se montraient hardiment au grand jour, les idées du juste et de l'injuste étaient bouleversées, et l'état social semblait prêt à rentrer dans le chaos. Cette confusion fut encore aggravée par les souffrances physiques du peuple. Les armées républicaines avaient mis tout ce territoire à feu et à sang ; et même après l'occupation de la Belgique par les Français, en 1794, la guerre qu'on ne pouvait continuer contre les baïonnettes se faisait contre les lois des vainqueurs. Ce fut ainsi qu'à la suite de la guerre de sept ans, les troupes de partisans, au lieu de déposer leurs armes pour rentrer dans la vie civile, préférèrent continuer

cette vie périlleuse et nomade, et la sévérité des lois les fit tomber du rang de guérillas à celui de brigands. Cependant aux délits mêmes les plus désespérés de ces vagabonds il se mêlait quelques teintes d'honneur martial. Plusieurs de leurs chefs se distinguèrent par un grand caractère, et Schinderhannes surtout laissa un nom fameux. Né en 1779, à Nastatten, de parens placés au dernier rang de la société, il fut, pour quelque délit de jeunesse, condamné au châtiment public des verges, et cet incident décida du cours de sa vie. Il se lia bientôt avec les ennemis de ces lois qui l'avaient frappé d'ignominie, et ne tarda pas à devenir le chef de la troupe qui l'avait reçu comme compagnon. Pendant bien des années il exerça impunément ses brigandages; favorisé par les paysans, qui l'aimaient et seraient morts plutôt que de le trahir, et dirigeant ses expéditions surtout contre les Juifs à qui il avait voué une haine toute particulière. Enfin, le 21 novembre 1803, il fut exécuté avec dix-neuf de ses compagnons.

Réorganisation, ou *Désorganisation dont est menacée l'intendance militaire*. In-8°. Paris. Ancelin et Pochard.

Tel est le titre d'une brochure nouvelle, où sont traitées des questions importantes qui se rattachent à la gestion de la fortune publique. On y examine un plan qui paraît avoir trouvé appui au ministère de la guerre, et qu'on se dispose même à exécuter. Il s'agit de mettre l'administration militaire sous la direction des généraux commandant les troupes. Pour en venir là, on soustrait l'organisation de l'intendance au régime légal; car, sans doute, M. Humann n'aurait pas laissé passer dans le conseil des ministres un projet de loi qui ôterait aux contrôleurs des dépenses de l'armée toute leur indépendance, lui qui aurait voulu, au contraire, que les sous-intendans militaires dépendissent du ministre des finances et fussent ses agens, pour opposer une digue aux prodigalités du ministre de la guerre. Dans un moment où la discussion des crédits supplémentaires va s'engager, on lira avec fruit cette brochure pleine de faits et rédigée avec un talent remarquable. On l'attribue à un écrivain que ses connaissances administratives et ses services dans le corps de l'intendance rendent tout-à-fait compétent sur une pareille matière.

Nouvelles considérations sur le célibat des prêtres, où l'on expose les motifs qui portent à en abolir la loi, et les moyens à prendre pour y parvenir; par un ecclésiastique, et publiées par M. Durosoy. Paris. 1833. Brochure in-8°.

L'honorable prêtre, auteur pseudonyme de cet ouvrage, écrit avec chaleur et avec logique, démontre très-bien que la loi du célibat est opposée à la morale, par les abus qui en découlent; qu'elle est condamnée par l'Évangile; que le temps est venu d'établir, en abolissant cette loi, l'uniformité entre les Églises grecque et latine; que cette loi est nuisible aux états et à la religion; que cette abolition ne tirerait pas à conséquence contre l'Église catholique; qu'elle ne nuirait aucunement au sacerdoce; enfin que nul ne peut raisonnablement s'y opposer. Sui-

vant nous, M. Durosoy prouve sa thèse victorieusement. Nous reviendrons sur la question et sur la brochure, qui est un excellent plaidoyer et une bonne action.

Etudes sur Mirabeau; par Victor Hugo. Paris. A. Guyot. In-8°. Prix : 2 fr. 50 c. 1834.

Cette brochure offre un tableau tout-à-fait dramatique de la vie de Mirabeau, de son génie, de son influence sur la révolution. Avec le style pittoresque et animé qu'on lui connaît, M. Victor Hugo retrace habilement les contrastes du caractère de ce grand homme, et nous montre comment il se fait « que ce démon d'une famille devienne l'i» dole d'une femme en rébellion contre son mari, et le dieu d'une na» tion en divorce avec son roi. » Peut-être lorsqu'il reproche à l'envie de s'acharner toujours contre les hommes de génie, et qu'il accuse la médiocrité de chercher sans cesse à les rabaisser en élevant au-dessus d'eux les hommes de talent, quelques lecteurs ne pourront s'empêcher de reconnaître dans ces paroles amères l'empreinte d'un amour-propre blessé, et d'en faire même l'application à une rivalité récente, qui a eu quelque retentissement dans le monde littéraire; mais que ce rapprochement soit exact ou non, on ne peut lui refuser une sincère admiration pour le talent avec lequel il caractérise l'homme de la grande révolution. Il n'écrit pas, il grave, et cette fois l'histoire a guidé son burin.

Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau, écrits par lui-même, publiés par M. de Montigny, son fils adoptif. Paris. 1834. A. Guyot. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Ces deux premiers volumes, qui viennent jusqu'à 1780, renferment une foule de détails curieux sur la vie privée de Mirabeau, des lettres de son père et de son oncle, fort remarquables par l'originalité du style et de la pensée, enfin une foule de documens authentiques qui justifient pleinement l'impatience avec laquelle on attendait cet ouvrage. Nous consacrerons un article plus étendu à analyser cette importante publication.

Etudes sur l'économie politique; par Adhelm Bernier, avocat. Paris. 1834. Verdière. In-8°.

Ce volume renferme une critique des principes et des idées de Say sur la propriété, l'utile, la consommation, etc., critique qui nous a paru souvent minutieuse dans ses reproches, et d'une obscurité qui forme un contraste frappant avec la lucidité ordinaire des explications du grand économiste que la France a eu le malheur de perdre. Au lieu des producteurs et des consommateurs, distinction facile à faire, M. Bernier ne voit ici que des *demandeurs*. « Le vendeur, dit-il, demande de la monnaie à l'acheteur, qui lui a demandé de la marchan-

dise ; le prêteur demande aussi ordinairement de la monnaie à l'emprunteur qui lui a demandé sa chose. » Il subdivise la valeur en valeur intrinsèque et valeur extrinsèque ; la propriété en *possession*, *repossession* et *dépossession*, et paraît en général baser sa doctrine plutôt sur un néologisme, dont l'abus est blâmable, que sur des principes nouveaux. C'est une chose remarquable de voir, depuis la mort de Say, une foule d'économistes, inconnus jusqu'alors, venir attaquer son système et le faire considérer comme mort avec son auteur, parce qu'il n'est plus là pour le défendre. Mais tous ces vains efforts n'aboutiront qu'au but opposé, et si la discussion fait découvrir quelques erreurs dans les livres de Say, elle ne lui ôtera pas la gloire d'avoir fait faire un grand pas à la science, et offrira elle-même une preuve du service qu'il a rendu en la popularisant dans notre pays.

VENEZZIA LA BELLA ; par Alphonse Royer. Paris. 1834. Renduel. 2. vol. in 8°. Prix : 15 fr.

Roman écrit avec un talent plein de verve, et dans lequel l'intrigue habilement conduite est entremêlée de descriptions du style le plus poétique, mais où se rencontre à chaque page l'empreinte d'une déplorable exagération, soit dans la peinture des caractères, soit dans la manière d'envisager la vie et les passions. Ce sont des amours qui tuent, des intrigues où l'on joue sa vie comme si l'on en avait plusieurs à sa disposition, des hommes dont toute la destinée dépend des caprices d'une femme. Le héros, Frédéric Ermer, est un jeune Français dont le cœur, encore plein de chaleur et de générosité, est heurté en tous sens, blessé dans ses plus chères croyances, broyé comme à plaisir par l'auteur, qui prétend nous donner le premier acte d'une trilogie dans laquelle il anatomisera la destinée humaine ici-bas, dont il fait le triste tableau suivant : « La jeunesse d'une ame bien créée et placée en bon lieu n'est qu'un hymne d'amour au ciel, à la terre, à la nature humaine. Alors, l'orage qui ravage les moissons n'est pas un cri de colère de la nature, mais un tableau pittoresque qui impressionne l'ame délicieusement ; la guerre est un éperon pour le courage; l'ambition, un noble désir de bien faire ; l'amitié, un attachement sans restriction et sans borne; et la poésie, les arts, un fanatisme.

« Le sang se calme, l'enthousiasme s'en va ; la séve vitale s'est arrêtée et cesse de battre et d'agrandir le cerveau. La personnalité découvre sa face hideuse. Nous ne faisons plus partie de la nature, c'est la nature qui fait partie de nous. La foudre ne nous réjouit plus qu'à l'abri de ses éclats ; le courage est une folie ou un moyen ; l'amitié un calcul ; les arts un passe-temps ou une fatuité.

« La première ride, le premier cheveu qui blanchit sur notre crâne, dont les sutures se sont ossifiées, nous en révèlent plus sur notre destinée dernière que les moralistes de tous les âges. C'est une révélation subite et intime, une inoculation philosophique. Le dernier poil qui blanchit ou qui tombe nous livre en esclaves à l'égoïsme. Le vieillard se cramponne à l'égoïsme comme le damné du Dante à la barque infernale : tout est lui, tout est dans lui, tout est pour lui : l'enthousiasme se transforme en dérision ; la beauté ne lui arrache qu'un regret ; l'ami-

tié est un piége; l'amour un guet-à-pens. Il se débat dans le linceul, avec un grincement de dents, entre le dégoût de ce qui est et la crainte de ce qui va être; il râle, les yeux retournés comme un bouc qu'on égorge. Il est horrible à voir quand la vie se retire de lui, et laisse ses os à découvert. »

Sans nous arrêter à faire ressortir tout ce que cette dégoûtante peinture offre de faux et de repoussant, nous demanderons si un écrivain n'est pas bien imprudent d'employer ses talens à rabaisser, avilir la dignité humaine, en représentant ses excès comme son état naturel, inévitable, et en tuant ainsi dans le cœur de l'homme tout sentiment de reconnaissance envers son Créateur, qui le comble de tant de bienfaits? Ce monde est un chemin qui nous conduit vers un but de perfection que les nuages de l'avenir cachent à nos regards; plusieurs tombent en route, mais le sentier est assez large et la nature humaine douée d'assez de force pour que ceux qui le veulent puissent y marcher droit. Ne

---

Histoire parlementaire de la révolution française, ou Journal des assemblées nationales depuis 1789, jusqu'en 1815; par B.-J.-B. Buchez et P.-C. Roux. Paris, chez Paulin, place de la Bourse. 1833-34; 1re, 2e et 3e livraisons. Prix : 2 fr. la livraison.

Cet ouvrage aura de 15 à 20 vol. in-8°, chacun contenant la matière de deux vol. in-8°. Il paraît par livraisons d'un demi-volume, formant quinze à seize feuilles, le 10 et le 25 de chaque mois, ou un volume de 500 pages. On publie de nos jours tant de livres futiles, tant de prétendus ouvrages historiques, plutôt romanesques qu'exacts, qu'il faut s'estimer heureux d'annoncer au public un livre fait avec conscience et avec talent, et qui réunit, sous un format commode et à un prix accessible à toutes les fortunes, les pièces authentiques du plus grand événement des temps modernes. Les trois livraisons que nous avons sous les yeux remplissent très-fidèlement les promesses du prospectus. Elles comprennent la série d'événemens politiques depuis le commencement de la révolution jusqu'à la séance du 4 août 1789, de l'assemblée nationale. Suivant nous, MM. Buchez et Roux ont adopté la véritable et la seule manière de bien écrire l'histoire de notre révolution. Ils nous donnent le texte même des débats des assemblées législatives. Les livraisons parues contiennent toute l'histoire parlementaire des assemblées des notables, des états-généraux et du commencement de l'assemblée constituante, précédée d'une introduction générale sur l'histoire de France, et d'un tableau du plus grand intérêt des causes immédiates de la révolution, contenant les budgets très-curieux des années 1759, 1764, 1775, 1776, 1781 et 1789. La forme de cet ouvrage fait assister le lecteur aux débats des assemblées : tout y prend du mouvement et de la vie; il réunit les qualités d'un livre de sévère histoire et du drame le plus imposant. On y trouvera tous les élémens nécessaires pour se former un jugement impartial sur les lois, sur les faits et sur les hommes. L'introduction générale est un morceau en quelque sorte détaché du reste, et sur lequel nous aurons à présenter plus tard des observations critiques assez graves. Mais, en ce qui touche l'histoire des débats de la

révolution, on ne saurait trop rendre justice à l'exactitude et aux soins que les auteurs ont apportés à leur travail. Sous tous les rapports, ce livre est un livre fait en conscience, car l'éditeur nous donne à un prix modique de fortes livraisons formées de très-grandes pages, qui sont cependant très-lisibles.
serait-ce pas, au contraire, une noble tâche de venir au secours de ceux qui chancellent et de leur offrir un appui, au lieu de les pousser dans l'abîme par le désespoir ?

Une ame en peine; par Amédée Kermel. Paris. Levavasseur. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Nous empruntons une phrase de l'auteur pour apprendre à nos lecteurs ce que c'est qu'une *Ame en peine*. « C'était la vierge palingénésique, sentiment d'anticipation sur une échelle inachevée de la création, l'être compréhensif dans le monde des êtres pensans. »

M. Kermel a été inspiré dans son livre par la croyance « qu'il est des ames autour de nous que, dans un moment d'oubli, Dieu a jetées sur une terre où, froissées incessamment, elles sont obligées de se réfugier dans un monde conjectural, en attendant la voix du ciel qui les rappellera à leur primitive destination. » Nous pensons avec lui que la religion offre de sublimes consolations à tous les malheureux sur cette terre; mais n'est-ce pas un étrange blasphème que d'accuser Dieu d'oubli, parce que notre intelligence bornée ne peut sonder la profondeur de ses vues, ni embrasser l'ensemble de ses moyens !

C'est, au reste, un défaut commun à la plupart de nos productions modernes; les manifestations de religiosité s'y trouvent alliées à une légèreté de langage qui forme le contraste le plus déplorable.

Essai sur l'histoire des Arabes et des Maures d'Espagne; par Louis Viardot. Paris. Chez Paulin, éditeur. 1833. 2 vol. in-8°. Prix : 12 fr.

Scènes de mœurs arabes; Espagne, 10e siècle; par le même. Paulin. Paris. 1834. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr.

L'auteur de ces deux ouvrages a eu pour but, d'abord, de combler une lacune qui existe dans l'histoire de l'Espagne jusqu'à l'époque de Charles-Quint, et ensuite d'ajouter aux aperçus généraux des événemens d'autres aperçus de mœurs publiques et privées. Le second livre est donc le complément du premier. Dans l'*Histoire des Arabes*, M. Viardot les considère comme un peuple conquérant et civilisateur de l'Espagne. Le tome premier et la moitié du second offrent le précis des événemens historiques, les faits de la conquête de l'Espagne (710 à 756), le califat de Cordoue de la dynastie Omniade, la conquête des Almorravides, la fin de l'histoire des Arabes et le commencement de celle des Maures (1001 à 1094), la conquête des Espagnols (1094 à 1252) jusqu'à la chute du royaume de Grenade, en 1492. M. Viardot a consacré la seconde partie du tome second au tableau de la constitution politique

et de la civilisation des Arabes, à l'examen des causes de leur décadence et de leur influence sur le reste de l'Europe. Des listes chronologiques des souverains chrétiens et musulmans complètent son travail. Le style de cette histoire se distingue par la concision, par une simplicité élégante, sans trace de déclamation et de ces expressions outrées, si chères à la soi-disant école moderne. Quant aux *Scènes*, l'auteur remarque avec justesse qu'il faudrait que les Arabes trouvassent un Walter Scott pour compléter l'œuvre d'un Robertson; mais au lieu de se jeter dans l'entreprise chanceuse d'ordonnancer un grand roman historique; il nous donne une espèce d'album, offrant un à un le tableau et le coloris d'un des traits de mœurs les plus saillans et les plus propres à faire connaître la vie intérieure d'un peuple. M. Viardot assure qu'il n'a rien inventé, mais que tous les détails qu'il donne sont fidèlement empruntés aux orientalistes et aux auteurs espagnols. Voici les titres de ces divisions : la Mosquée, les Joûtes, le Combat, les Académies, l'Amour, *le Madhy* ou le prophète africain, la Prédiction. Il y a une idée très-ingénieuse dans l'ouvrage de M. Viardot ; c'est celle d'écrire d'abord un livre d'histoire fidele et authentique, et ensuite de colorier son dessin par l'addition d'un volume rempli de tableaux poétiques et passionnés. Les deux ouvrages ont chacun le caractère qui convient à leur genre spécial. Le premier est plus instructif et plus sévère ; le second est plus descriptif et plus gracieux. Réunis, ils forment un tableau fort instructif et fort poétique d'une civilisation qui fut sans contredit la plus avancée de l'Europe au moyen âge.

Vues sur l'histoire contemporaine, par M. Louis de Carné. 2 vol. in-8°. Paris; chez Paulin. 1833. Prix : 14 fr.

Voici un ouvrage important sous un titre modeste. L'auteur appartient à cette classe de royalistes consciencieux, honnêtes et éclairés, dont les conseils eussent sauvé la dynastie de Charles X, si un incroyable aveuglement ne l'eût pas sans cesse porté à s'éloigner de ses vrais amis pour se confier à ceux qui l'ont perdu. M. de Carné honore cette ombrageuse délicatesse qui entoure d'hommages une royauté dans l'exil, et déserte un palais auquel la Providence a donné d'autres maîtres; mais il pense avec grande raison qu'il est en tous temps des devoirs dont l'homme de bien ne saurait s'abstenir, et que ses obligations envers la société ne cessent point avec la chute d'un principe, même salutaire. Il ne faut pas, suivant lui, subordonner toute l'économie de la vie sociale à un principe. Quant à l'esprit général de son livre, M. de Carné nous paraît l'avoir formulé dans cette idée extrêmement importante : « La mission actuelle de la France, celle qu'elle reçoit chaque jour des événemens, c'est d'épurer les principes de 1789, d'en écarter tout ce qui, loin de tenir au progrès de l'humanité, serait en contradiction manifeste avec lui. Alors on saisira dans sa vérité le caractère de la mission que la France achève, et qui commence pour l'Europe; et l'on comprendra qu'en écartant du symbole de 1791 tout ce qu'empruntèrent les passions contemporaines, soit à la corruption du siècle, soit à de méchans souvenirs classiques, il ne reste que des principes sociaux, chrétiens par essence, fruits naturels d'une civilisation progressive et du travail intérieur de l'esprit divin dans l'humanité. » C'est ce point de vue

fondamental, mêlé il est vrai d'une teinte prononcée de catholicisme mystique, que l'auteur prend pour guide dans l'appréciation, très-instructive et souvent même d'une grande justesse, des événemens politiques importans de 1814 à 1830 ; depuis la chute du régime impérial et la charte de 1814 jusqu'au ministère Polignac et la révolution de juillet. Le tout est terminé par une dissertation fort intéressante sur le système d'équilibre européen, à l'occasion de la nationalité polonaise. Ce livre, dont quelques fragmens avaient été remarqués dans la *Revue européenne*, abonde en pensées profondes et justes, présentées sous des formes de style fortes et poétiques. On voit par mille signes que M. de Carné a un esprit élevé et religieux. Cependant nous différons d'avis sur un point dominant de ce travail ; l'auteur pose en principe que la restauration était un fait nécessairement transitoire, et qu'il ne dépendait de personne d'en conjurer la chute : nous croyons très-fermement, au contraire, que « cette même couronne séculaire que Louis XVIII avait mise généreusement en gage dans la boutique des électeurs à cent écus,» Charles X l'a bien volontairement brisée. Nous reviendrons sur cet important ouvrage, où il y a plus d'une vue religieuse qu'il est essentiel de noter.

Géologie de la période quaternaire, et introduction à l'histoire ancienne; par Henri Reboul. Paris. 1833. Levrault. In-8°. Prix : 3 fr.

La période quaternaire est celle où, pour la première fois, paraissent les mammifères existant aujourd'hui, surtout les quadrumanes et l'homme ; mais de cette époque et des peuples qui ont pu habiter le globe alors, il ne reste aucun monument, aucun vestige, que quelques ossemens enfouis dans la terre, et divers phénomènes géologiques. C'est d'après ces données éparses çà et là que M. Reboul a tenté de reconstruire une introduction à l'histoire ancienne. Ses recherches l'ont amené à des résultats insoutenables : il fait remonter l'origine du genre humain à 40,000 ans, et appuie son hypothèse sur les généalogies égyptiennes de Manéthon. Sans attaquer en rien les livres saints, dont les dates ne concordent point avec les siennes, il déclare qu'il ne croit pas que la révélation doive s'appliquer à la science, et que Moïse, législateur divin, pouvait bien n'être pas géologue. Il s'appuie sur l'opinion de Bacon, qui a dit : « Il ne faut réserver à la foi que ce qui appartient à la foi. » « Et d'ailleurs c'est, dit-il, l'opinion de Maimonide, le plus savant et le plus orthodoxe des rabbins, que les prophètes ont parlé des choses astronomiques selon les idées de leur siècle et de leurs peuples, quoique ceux-ci fussent, sur ce point, bien en arrière des savans étrangers. » Il veut que l'on considère le déluge comme un fait miraculeux, parce que toute tentative est vaine pour l'expliquer par les lois de la nature, et il remarque à ce sujet que la doctrine diluvienne des observateurs anglais n'est ni religieuse ni géologique. « Ceux-ci, dit-il, qui veulent convertir un miracle en phénomène naturel ne servent pas la raison, et manquent à la foi. » Cet essai sur la période quaternaire est un fragment et le dernier période d'une histoire de la terre, divisée en quatre périodes et dix époques. Sans adopter les opinions hardies et nouvelles de l'auteur, on ne peut qu'approuver ses travaux savans, qui, en ramenant sur le terrain de la discussion ces hautes et importantes questions, ser-

viront sans doute à déchirer quelqu'un des voiles qui couvrent encore la vérité. Nous ajoutons seulement qu'une étude plus profonde des six époques de la création selon Moïse, des six organisations successives par lesquelles notre planète a passé, aurait évité à l'auteur de renouveler ces calculs d'antiquité prodigieuse de la race humaine, dont Cuvier, le dernier, a fait si bonne justice.

Vorschlage zu einer revision des gesetzes vom 18 germinal X und zur vereinigung beider evangelischen kirchen, entworfen von C. Ph. Kimmach. Strasbourg. Schmidt. In-8°.

L'auteur de cet écrit voudrait qu'à propos de la révision de la loi du 18 germinal an X, on réunît les deux Eglises évangéliques sous une seule et même direction. Les différences de doctrine et de liturgie qui les séparent sont si minimes, qu'elles ne sauraient présenter un obstacle à cette fusion, et, pour y parvenir, M. Kimmach pense que le meilleur moyen serait de convoquer un synode général, où seraient représentées les Eglises des deux départemens du Rhin, et l'on appellerait aussi des députés des consistoires réformés, afin de s'entendre sur la marche à suivre. Nous nous associons sincèrement aux vœux de l'auteur pour la réunion des deux Églises en une seule; mais nous ne partageons pas ses idées sur un synode. Dans une telle assemblée il serait presque impossible que l'on n'en vînt pas à aborder les points de doctrine; et une fois la discussion commencée sur cette matière, nous n'entrevoyons pas à quoi elle aboutirait. L'œuvre sainte de l'union des deux communautés réformées de la France serait plus facile si chacun y apportait autant de dévouement et de zèle que l'auteur de cet essai.

Manuel des fondateurs et des directeurs des premières écoles de l'enfance connues sous le nom de *salles d'asile;* par M. Cochin. Paris. 1833. Hachette. In-8°. Figures.

On appelle *salles d'asile* des établissemens où l'on reçoit pendant le jour de petits enfans, auxquels on assure ainsi la première éducation, que la misère, l'ignorance ou de continuelles occupations, empêchent leurs mères de leur donner elles-mêmes. L'immense utilité d'une semblable institution a bien vite été reconnue, et les résultats qu'on en a obtenus en Angleterre, en Suisse, en Hollande, ont engagé à en faire l'essai en France. L'auteur du manuel que nous annonçons, M. Cochin, maire du douzième arrondissement, est lui-même le fondateur de la première salle d'asile-modèle, à Paris, située rue Saint-Hippolyte, faubourg Saint-Marcel. Son livre renferme les instructions les plus détaillées et les conseils les plus sages, soit sur les moyens de fonder de semblables établissemens, soit sur la manière de les diriger. Il indique comment, en occupant sans relâche ces petites imaginations que le repos endort, on prévient l'ennui; comment on les intéresse, en variant les occupations; comment, par de courts entretiens à leur portée, le maître peut tout à la fois implanter dans leurs cœurs des germes de vertu et développer leurs intelligences. Le manuel de M. Cochin

peut être utile non-seulement aux fondateurs et aux directeurs de ces écoles, mais encore aux pères et mères qui élèvent leurs enfans chez eux, et qui y trouveront d'excellentes idées sur les soins nécessaires à la santé et au développement physique, ainsi que sur l'instruction morale et religieuse. La première enfance, cette période où l'ame reçoit des impressions qui influent plus ou moins sur tout le reste de la vie, est le plus souvent négligée, même dans les familles aisées ou opulentes. Objet d'une constante adulation, elle voit ses moindres caprices satisfaits, et d'imprudentes mères se jouent des premiers symptômes de ses passions, sans songer qu'en agissant ainsi elles se préparent un triste avenir, dans lequel elles seront à leur tour le jouet de leurs enfans. On ne saurait donc trop encourager la propagation de cette instruction, véritablement primaire, qui offre un des plus puissans moyens de faire avancer un peuple dans la voie du perfectionnement moral et religieux.

Paraboles, par le docteur F. A. Krummacher; traduites de l'allemand par M. L. Bautain, professeur de philosophie à la Faculté de Strasbourg, etc. Strasbourg. Février. 1834. In-12. Prix : 3 fr.

Ces petits récits, simples et poétiques, renferment des leçons de la plus haute sagesse, des idées d'une philosophie douce et religieuse, des tableaux pleins de grâce, propres à frapper agréablement l'imagination, et à mieux graver dans le cœur les vérités qu'ils enseignent. Il est impossible d'analyser un ouvrage de ce genre : la parabole suivante, intitulée *Le miracle*, que nous en extrayons, donnera une juste idée du style et de l'esprit de ce recueil :

« Un jour de printemps, le jeune Salomon était assis sous des palmiers, dans les jardins du roi son père, et il regardait à terre, devant lui, tout pensif. Nathan, son maître, s'approcha et lui dit : Salomon, à quoi penses-tu si sérieusement sous les palmiers ? Le jeune homme leva la tête, et répondit : Nathan, je voudrais voir un miracle. — C'est un désir que j'avais aussi dans mes jeunes années, dit le prophète en souriant.—Et cela vous fut-il accordé, demanda précipitamment le prince? — Un homme de Dieu, continua Nathan, se présenta un jour devant moi, avec une semence de grenade dans sa main; regarde, dit-il, ce que cette graine va devenir. Alors il fit avec son doigt un trou dans la terre, il y mit la semence et la recouvrit. Il n'eut pas plus tôt retiré sa main, que l'enveloppe de la graine s'entr'ouvrit, et je vis paraître deux petites feuilles; à peine les eus-je aperçues, qu'elles se séparèrent, et il s'éleva une tige ronde, entourée d'une écorce, qui s'agrandit et grossit à vue d'œil. Fais attention, me dit l'homme de Dieu; et, pendant que je regardais, sept rameaux sortirent du tronc, comme les sept branches du chandelier de l'autel. J'étais stupéfait : l'homme de Dieu m'ordonna, par un signe, de me taire et d'être attentif. Regarde bien, dit-il, de nouvelles créations vont commencer.

»Il prit de l'eau dans le creux de sa main au ruisseau qui coulait devant nous; il arrosa trois fois les branches, et voilà qu'elles se garnissent toutes d'un feuillage verdoyant, qui répand autour de nous un ombrage frais et d'une agréable odeur. D'où viennent, m'écriai-je, ces

doux parfums ? — Ne vois-tu pas, reprit l'homme de Dieu, la fleur de pourpre qui sort du milieu des feuilles, et pend en bouquets? — Je voulus parler; mais un vent léger, soufflant dans le feuillage, répandit les fleurs à nos pieds comme une neige, et alors pendirent entre les feuilles des grenades rouges comme les amandes à la verge d'Aaron. Le prophète me laissa alors dans un profond étonnement.

» Nathan se tut. Salomon lui demanda vivement : — Où est-il, cet homme de Dieu? Quel est son nom? Vit-il encore? — Fils de David, répondit Nathan, je t'ai raconté un songe. — Comment pouvez-vous ainsi me tromper, dit le prince avec chagrin? — Je ne t'ai point trompé! Regarde autour de toi, dans le jardin : tu peux y voir en réalité tout ce que je t'ai dit; cela ne se fait-il pas ainsi en chaque grenadier, en chaque arbre? — Sans doute, dit Salomon, mais peu à peu et avec le temps. — L'opération en est-elle moins divine, reprit Nathan, parce qu'elle se fait doucement et en silence? Il me semble qu'elle en est plus divine encore. Apprends d'abord à connaître la nature et son action, ajouta-t-il; alors tu croiras facilement à quelque chose de plus haut, et tu ne désireras plus voir des miracles de main d'homme. »

Charles-Martel, poème lyrique en douze chants, enrichi de notes historiques; par E. F. M. Dupré Deloire. Paris. Aurel. 1834. 2 vol. in-8°.

« Ce poème, commencé en 1805, est l'ouvrage de ma vie entière », dit M. Deloire; mais un poème épique est moins une affaire de temps que de génie, et peu nous importe aujourd'hui combien d'années de travail la *Divina Comedia* ou le *Paradise ost* ont coûté à leurs immortels auteurs. Le travail que nous annonçons, et auquel nous sommes loin de pouvoir consacrer un espace proportionné à son importance, est une preuve nouvelle de l'extrême difficulté, pour ne pas dire de l'impossibilité, d'écrire avec succès un poème épique aujourd'hui. D'un côté, l'auteur a choisi un sujet des plus heureux : la lutte d'une partie du monde contre l'autre, et de l'opulente et voluptueuse Asie contre la fière et sauvage Europe; le combat du Coran contre l'Evangile; la bataille de Tours, où un chef franc brisa le glaive de la puissance musulmane, et la força à reculer au-delà des Pyrénées; le contraste entre les mœurs des Francs et celle des Arabes, et tout ce mélange de barbarie et de fierté chevaleresque : voilà un champ bien riche, où la raison et la fiction peuvent librement s'exercer. D'un autre côté, l'histoire se tait presque complétement sur un de ses plus grands événemens; elle nous a transmis peu de détails positifs sur les mœurs des Francs, quoique l'auteur ait réuni des documens curieux sur ce point dans ses notes; ces souvenirs sont trop anciens et trop peu connus pour exciter aujourd'hui notre enthousiasme national; les siècles ont passé, laissant après eux d'autres impressions et excitant d'autres besoins; la fantasmagorie du poème épique ne convient point aux peuples modernes, ce dont *la Henriade*, dont tout le monde parle, mais que personne ne lit, est une preuve surabondante; enfin de longs tableaux descriptifs, des récits de combats en vers alexandrins, de grands discours de sentimens personnifiés, tels que *la Politique*, *la Religion*, etc., tout ceci nous laisse calmes et froids. La génération actuelle demande d'autres impressions

à la littérature contemporaine ; à quoi il faut ajouter qu'il serait merveilleux qu'on pût traiter un tel genre sans tomber dans de nombreuses redites empruntées à Virgile, au Tasse et à Milton. Ainsi M. Deloire a eu le malheur de choisir un sujet fort difficile, fort laborieux, où il y a beaucoup de mérite à réussir même à peu près, mais pour lequel notre siècle positif a peu de sympathie. Quant à l'exécution, nous dirons que l'auteur confond trop souvent la versification et la poésie, choses fort distinctes : tout ce qui est bien rimé n'est pas pour cela de la poésie. Cependant plusieurs morceaux se distinguent par ce double mérite. Nous dirons en terminant que ce volumineux poème, tout imparfait qu'il est, indique un véritable talent de conception et de style ; mais nous aurions souhaité que M. Deloire eût consacré ses veilles à élever quelque autre monument plus en rapport avec les idées et les besoins du temps.

Le village sous les sables ; par Ernest Fouinet. Paris. Silvestre. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Récit simple et intéressant, malheureusement défiguré par un style souvent fort incorrect et quelquefois prétentieux.

Histoire parlementaire de la révolution française, ou Journal des assemblées nationales, depuis 1789 jusqu'en 1815 ; par MM. Buchez et Roux. Chez Paulin. Paris. 1834. Quatrième livraison. Prix : 2 fr.

Cette livraison, qui est rédigée avec le même soin que les précédentes, renferme le tableau textuel des débats de l'assemblée nationale constituante, depuis la fameuse séance de nuit du 4 août 1789, où toute noblesse et tous priviléges furent abolis, jusqu'à celle du 18 septembre même année ; elle se termine par des détails fort curieux sur les sociétés d'accaparement du commerce des blés. Les auteurs ont rapporté avec étendue la discussion si importante et si dramatique du *Veto*. En général, comme ce travail place la série des faits à côté du texte des débats présentés sans réflexion, il serait difficile de choisir un moyen plus efficace pour bien faire apprécier la révolution française. Ce travail n'est pas un abrégé du *Moniteur* ; les auteurs ont consulté principalement une foule de journaux et de brochures devenus extrêmement rares aujourd'hui.

Sur la mortalité proportionnelle des peuples, considérée comme mesure de leur aisance et de leur civilisation ; par sir Francis d'Ivernois. Genève. 1833. Ab. Cherbuliez et Comp. In-8°. Prix : 2 fr. 50 c.

Cet opuscule, qui est le troisième publié par l'auteur sur ce sujet, contient la réfutation de quelques erreurs qu'il reproche aux écrivains qui ont traité des populations. C'est une espèce d'introduction à un ouvrage plus considérable, dans lequel M. d'Ivernois se propose d'appuyer

ses argumens sur des éclaircissemens plus complets et plus dignes de foi que n'a pu le faire aucun de ses devanciers, vu que depuis quelques années seulement les gouvernemens publient les registres officiels qui constatent la marche de leurs populations. Le principal but de l'auteur, dans ce travail, est de mettre en relief sa thèse favorite : « Pour les po-» pulations qui ont déjà fait leur effort et atteint leur niveau, le vrai » *desiratum* consiste à se maintenir au grand complet avec le moins de » renouvellement possible. » Quel est cet effort ? Quel est ce niveau ? La brochure que nous annonçons n'en dit rien ; l'auteur, sans doute, l'expliquera dans une suite qui ne tardera pas à paraître. Elle renfermera un tableau complet du mouvement des populations de la France.

Histoire critique des prétendues réformes des sieurs Châtel, Auzou, Fabré-Palaprat et Roch, suivie d'une notice sur les schismatiques actuels des Eglises anglicane et protestante. Première livraison. Paris. 1834. Jeanthon. In-12. Pr. : 1 f.

Cette première livraison se compose de 48 pages, qui paraîtront d'un prix un peu élevé ; mais l'auteur nous prévient, dans un avis préliminaire, que n'ayant pas les fonds nécessaires pour suffire à son entreprise, il a voulu s'assurer ainsi les frais des livraisons suivantes, qui seront au nombre de trois, et pourront être données à 75 c. ou même à 50 c., selon le nombre de ses souscripteurs. Les deux feuilles que nous avons sous les yeux renferment, au sujet de l'abbé Châtel et de ses adhérens, une foule de faits curieux, s'ils sont vrais ; mais en général présentés dans un style de pamphlet peu convenable en des matières graves. Le manque de documens nous empêche d'apprécier quel peut être le mérite réel de toutes ces assertions. Nous nous réservons de parler plus au long de cet ouvrage, lorsqu'il en sera à sa *Notice sur les schismatiques actuels des Églises anglicane et protestante.* Étrange expression, qui annonce un controversiste peu au fait de la situation du protestantisme. La réforme tentée par l'abbé Châtel n'est pas présentée sous son point de vue le plus curieux et le plus important. Sa foi se borne à l'idée de l'existence de Dieu, de sa providence, de l'immortalité de l'ame, et de peines et récompenses futures. Ce système est un simple déisme, et cependant, dans le culte catholique français, est conservé le sacrifice de la messe. L'abbé Châtel est certainement le premier réformateur qui ait enseigné le déisme et célébré la messe ; c'est une simple offrande, dit-il, mais à qui ? A Jésus-Christ, un sage de Judée ? Et une offrande de quoi ? Évidemment dans le système déiste l'hostie ne représente rien.

Une passion secrète, scènes de la vie intérieure ; par P. Pons. Paris. Tenon. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Ce roman est une pièce de plus à ajouter au procès contre le célibat des prêtres. Il peint avec simplicité et vérité des scènes qui ne sont que trop souvent le résultat de cette obligation imposée à ceux qui embrassent l'état ecclésiastique.

Imprimerie d'Everat, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 3. MARS 1834.

Souvenirs de la marquise de Créqui; 1710 à 1800. Tome Ier. Paris. 1834. Fournier. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ces mémoires renferment des détails intéressans et curieux sur le siècle presque entier que l'auteur a vu; mais on y respire à chaque page, à chaque ligne, un parfum d'aristocratie pure et naïve, qui justifie pleinement le mot sévère de J.-J. Rousseau, lorsqu'il disait d'elle que c'était « le catholicisme en cornette et la haute noblesse en déshabillé. » Madame la marquise professe le plus profond mépris pour les bienfaits du négoce et le génie du commerce. « C'est, dit-elle, tout ce que je connais de plus vil et de plus bas. Je disais toujours à ce bon M. Turgot que Joseph vendu par ses frères avait été le premier exemple et le modèle de toutes les transactions commerciales. » Puis, oubliant que c'est justement le négoce, détourné de sa vraie destination et appliqué aux choses sacrées, qui a été la première cause de la réforme, elle ne laisse jamais échapper une occasion de médire du protestantisme et

des protestans, d'entasser contre eux une foule d'accusations fausses ou vides de sens, telles, par exemple, que de croire plus que les catholiques aux revenans, et d'avoir des craintes superstitieuses dans l'obscurité, de professer ouvertement la magie, de se montrer niais en toutes choses, enfin, et ceci est plus sérieux, d'avoir calomnié ce bon roi Philippe II au sujet de l'infant don Carlos, et d'avoir si bien embrouillé l'histoire à ce sujet qu'ils sont parvenus à envelopper dans l'obscurité un fait aussi facile à bien éclaircir. Suivant madame de Créqui, l'amiral de Coligny était un *traître, un parjure, un hypocrite;* elle ne parle que de *la brutalité de Luther* et de *la férocité de Calvin.* Et parmi tous les chefs de la réforme, elle nous dit « qu'à la réserve de Mélanchton, peut-être, il n'en est pas un autre en qui l'on puisse entrevoir une apparence de vertu ni de bonne foi. » Les *Mémoires de madame de Créqui* formeront 4 volumes in-8°. Il est probable que les trois suivans ne mériteront pas plus que le premier une analyse ou une réfutation dans notre feuille. En vérité, il ne vaut pas la peine de naître sous Louis XIV et de mourir sous le consulat pour assister, sans rien apprendre, au spectacle de ce siècle, et pour juger avec une si fanatique ignorance son temps et son pays.

Histoire monarchique et constitutionnelle de la révolution française, composée sur un plan nouveau et d'après des documens inédits, par Eugème Labaume. Paris. 1834. Ancelin. Tome Ier. In-8°. Prix : 6 fr.

Cette histoire formera 21 volumes in-8°. Le premier ne renferme que l'introduction, qui nous a paru écrite dans un esprit fort modéré. Cependant l'auteur paraît un peu trop enclin à l'indulgence pour les fautes des rois. Il excuse les persécutions de Louis XIV contre les protestans, en représentant ceux-ci comme des démagogues prêts à tout bouleverser dans l'état, si la force des armes et des intrigues leur eût donné la prépondérance. Sans doute l'esprit du protestantisme était un esprit de liberté et d'indépendance qui devait conduire à la réforme politique; mais les abus du gouvernement civil n'étaient-ils pas aussi insupportables que ceux du pouvoir ecclésiastique, et le fanatisme des persécuteurs en devint-il moins odieux pour avoir été un instrument de tyrannie? Au reste il est vrai que M de Labaume écrit une histoire monarchique, et ce mot, qui forme déjà sur le titre de son livre un contraste étrange à côté de celui de révolution, ne pouvait manquer de jeter sur le contenu une couleur plus ou moins prononcée, malgré toute l'impartialité qu'il pourra mettre dans l'exposition des faits. Des volumes suivans, un sera consacré au règne de Louis XVI, trois à la Constituante, deux à la législation, quatre à la Convention, deux au Directoire, deux au Consulat, quatre à l'Empire, deux aux Cent jours et à la Restauration.

Lettre de bonne année a l'église pour 1834; par E. L***. Paris. Millerand-Bouty. In-12. Prix : 30 c.

Ce petit écrit, où règne un désordre d'idées qui approche de la folie, renferme une censure fort sévère du haut clergé catholique, et quelque

conseils assez sages. Mais tout cela est entremêlé de pensées mystiques inintelligibles, du récit de l'affection conçue par l'auteur dans un rêve pour l'une des princesses royales, et de déclarations adressées à cette princesse, ce qui compose le plus bizarre amalgame qui se puisse imaginer. Au reste, l'auteur nous apprend qu'il a été enfermé quatre mois à Bicêtre; ceux qui liront sa lettre n'auront qu'une surprise, c'est qu'il en soit sorti.

De la jurisprdence sur le mariage des prêtres, dénoncé à la Chambre des députés, et des règles du Code civil sur le mariage. Paris. 1834. Videcoq. In-8°.

L'auteur de cet écrit cherche à prouver que le mariage des prêtres est tout-à-fait illégal, civilement comme canoniquement, et que la chambre des députés ne saurait être compétente pour changer la législation à cet égard. Il s'appuie de tous les argumens que l'histoire et la jurisprudence lui fournit, ainsi que des opinions de M. de Pradt qui, dans sa dernière brochure, avance la proposition suivante, qui nous semble fort hasardée:

« Cette époque, dit-il, ne sera point favorable aux fauteurs des systèmes et des actes qui choquent la moralité publique. Le mariage des prêtres ne prévaudra jamais en France sur les sentimens qu'il soulève contre lui; et tous les efforts seront vains pour l'implanter sur ce sol consacré à la religion et à l'honneur, qui s'obstine à le repousser. » A l'époque où l'affaire Dumonteil occupait les esprits, nous avons fait connaître avec franchise notre opinion sur ce sujet délicat, et nous dirons seulement ici que l'on confond trop souvent, en discutant cette matière, la question du mariage des prêtres, question purement religieuse et ecclésiastique, et celle du mariage des ex-prêtres, question purement civile.

Mémoires et voyages du capitaine Basil Hall. 2 vol. Paris. 1834. Ch. Gosselin. Prix : 15 fr.

Ces deux volumes, qui sont l'un le tome premier des *Mémoires*, l'autre le tome premier des *Voyages*, forment une lecture à la fois amusante et instructive. M. Basil Hall décrit avec un grand charme les nombreux souvenirs que lui ont laissés ses lointains voyages. Son entrevue avec Bonaparte à l'île de Sainte-Hélène nous a paru, entre autres, un morceau plein d'intérêt; et en général tous les tableaux de scènes maritimes qu'il nous offre sont empreints d'une couleur de vérité qui ajoute encore à leur mérite.

Manuel de la littérature nationale allemande; par Aug. Koberstein; trad. par X. Marmier. Paris. Levrault. 1834. In-8°.

Résumé rapide et concis de l'histoire de la littérature allemande, qui peut servir de fil conducteur dans ce labyrinthe immense. Les époques littéraires, leurs rapports avec les événemens politiques sont habilement

retracés, et tous les écrivains dignes d'attention y sont jugés et appréciés en quelques mots qui expriment avec fidélité l'esprit de leurs œuvres et la portée de leur influence. En attendant qu'on dote la France d'une bonne histoire de la littérature allemande, le manuel de Koberstein est bien le meilleur guide que puissent prendre ceux qui veulent l'étudier.

La reine Hortense en Italie, en France et en Angleterre, pendant l'année 1831; fragment extrait de ses mémoires inédits écrits par elle-même. Paris. Levasseur, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ces fragmens, dont quelques-uns ont déjà paru dans des *Revues*, ne rendront pas le public fort impatient de posséder les Mémoires dont ils sont un extrait; car ils contiennent très-peu de faits intéressans. La reine Hortense raconte dans les plus minutieux détails la part que ses fils prirent aux derniers mouvemens révolutionnaires de l'Italie et les tracasseries dirigées contre elle à la suite de ces malheureuses tentatives. Son récit est plein d'une sensibilité exquise, et respire l'amour maternel le plus respectable; mais elle nous paraît oublier trop souvent qu'il ne suffit pas d'appartenir à la famille d'un homme célèbre pour entretenir le public de ses moindres actions; et l'encens qu'elle prodigue à la mémoire de Bonaparte comme *véritable ami de la liberté et bienfaiteur de la France* peut à peine se pardonner à l'enthousiasme le plus irréfléchi. Rendons à César ce qui appartient à César : Napoléon fut un génie extraordinaire; le plus grand général peut-être qui ait paru, et celui qui a gagné plus de batailles que nul autre, et fascina les yeux de la France par l'éclat de la gloire qu'il répandit sur elle. Mais l'ambition et l'amour de la liberté, la guerre et le bien-être d'un peuple, sont des choses que le plus prodigieux génie ne saurait concilier.

Essai sur la constitution de l'homme considérée dans ses rapports avec les objets extérieurs, de M. George Combe; traduit de l'anglais par M. Prosper Dumont. Paris. A. Bertrand. 1834. In-8°. Prix : 7 fr.

Cet ouvrage, fondé sur les principes phrénologiques de Gall et de Spurzheim, que nous n'acceptons pourtant pas comme système, nous a paru renfermer une foule de vues utiles et ingénieuses. Le but de l'auteur est de maintenir dans le cœur de l'homme le noble sentiment de sa dignité, de lui faire aimer sa destination morale, et de le ramener enfin à l'adoration de la Divinité! Il défend ainsi la doctrine phrénologique du reproche de matérialisme qui lui a été souvent adressé, et tend à démontrer l'accord de la raison avec le dévouement aux hommes et à Dieu.

Après avoir exposé l'admirable sagesse qui a présidé à l'organisation de l'univers et à la création de l'homme, l'auteur compare nos facultés entre elles, et fait ressortir la suprématie incontestable des sentimens moraux et de l'intelligence. Examinant les sources du bonheur humain et les conditions de sa durée, il les trouve dans l'observation des lois

naturelles établies par le Créateur et cherche à prouver que toute misère humaine vient d'une infraction à ces lois, d'un désordre jeté par l'homme lui-même soit au moral, soit au physique, au milieu de cette parfaite harmonie: ce point de vue est éminemment évangélique et explique tout le christianisme. Enfin il termine son ouvrage en disant :

« En résumé, s'il est vrai que l'obéissance aux lois de la nature soit une condition indispensable du bonheur dans ce monde, si la vertu et le bonheur sont inséparablement alliés, les instituteurs religieux du genre humain pourront peut-être découvrir, dans l'ignorance générale de ces lois, une raison du peu de succès qui a suivi jusqu'ici leurs efforts pour l'amélioration de l'espèce. Ils ne trouveront peut-être pas qu'il soit incompatible avec leur ministère sacré, d'enseigner aux hommes les institutions naturelles du Créateur. C'est là le vrai complément de la révélation. »

L'union intime de la science et de la religion est en effet une vérité qui a trop souvent été négligée et même oubliée à dessein, soit par le fanatisme superstitieux, soit par l'orgueil des hommes. La vraie destination de la science, le plus noble but de ses efforts, est de nous guider sur la route qui nous conduit à la connaissance et à l'adoration de Dieu dans ses œuvres; et l'exaltation religieuse s'est égarée toutes les fois que, dédaignant le secours de la raison, elle a prétendu pouvoir marcher hors de la lumière de ce flambeau que Dieu même a allumé pour nous conduire.

Lectures élémentaires pour les enfans, traduites de l'italien, adoptées à Genève pour l'enseignement primaire. Paris. Ab. Cherbuliez et Compagnie. 1834. In-18. Prix : 1 fr.

C'est au fondateur de l'une des écoles d'enseignement mutuel de Florence, à M. le comte G. Bardi, qu'on doit l'idée et l'exécution de ces *leçons élémentaires*. Il serait difficile de trouver un livre mieux fait pour les enfans; les premières notions des sciences y sont échelonnées, tous les prodiges de la création s'y trouvent développés de manière à pouvoir être saisis par la jeune intelligence de l'élève et à l'amener graduellement, et comme de lui-même, à conclure l'existence éternelle d'un Dieu tout bon, tout-puissant et tout sage, auquel nous devons obéissance, adoration et amour. Ce petit volume est destiné à servir à l'enseignement de la lecture; dans les premières leçons, les syllabes sont coupées de manière à faciliter le travail de l'enfant. Il pourra être d'une grande utilité dans les premières écoles de l'enfance, ou salles d'asile.

Manuel de l'instruction primaire. Johanneau. 1833. In-18. Prix : 1 fr. 50 c.

Ce petit volume renferme une foule de notions utiles aux instituteurs. Chaque article de la loi du 24 juin dernier y est expliqué, commenté et appliqué à la pratique. L'ouvrage développe ensuite l'organisation des écoles des différens degrés, et contient un examen fait avec soin des différentes méthodes d'enseignement; enfin la quatrième partie ren-

ferme un petit traité des droits et devoirs des instituteurs, suivi du programme du jardin botanique de l'école normale primaire de Versailles.

Une Fête sanglante, 1632; par Anthelme Rollin. Paris; Renduel; in-8°. 7 fr. 50 c.

La mort du maréchal de Montmorency, condamné par l'influence du cardinal de Richelieu, forme le sujet de cette composition, qui nous a paru de second ordre sous le rapport du style, et même sous celui de l'intrigue et de la peinture des caractères. Les personnages que l'auteur met en scène n'ont guère d'historique que leurs noms. Il fait de Louis XIII un esprit à la fois lâche et cruel, tandis que ce n'était qu'un homme faible et timide, et la redoutable figure de Richelieu est trop faiblement esquissée.

Soirées d'Abbotsford, chroniques et nouvelles recueillies dans les salons de Walter Scott. Paris. Dumont. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Cet ouvrage, comme celui publié il y a quelques années, sous un titre à peu près semblable, par le bibliophile Jacob, n'a de Walter Scott que le nom sur son enveloppe, espèce de laisser passer dont on connaît le crédit auprès du public, et que l'on emploîra sans doute encore long-temps. Les Soirées d'Abbotsford ne sont qu'un recueil de contes extraits et traduits de diverses collections anglaises. Il y en a pour tous les goûts et de tous les genres, et, en général, leur principal défaut est d'être trop courts. Ce sont de ces petits fragmens légers, mais pleins d'intérêt, genre dans lequel les Anglais excellent, et dont ils remplissent chaque année leurs nombreux *Keepsakes*.

Histoire de la philosophie morale, particulièrement aux dix-septième et dix-huitième siècles; par sir James Mackintosh; traduit de l'anglais, par M. H. Poret, professeur suppléant à la faculté des lettres. Paris. Levrault. 1834. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.

Sir James Mackintosh fut élève de l'école de Reid. Homme politique en même temps que philosophe, il se fit connaître d'abord par sa célèbre défense de la révolution française contre Burke, *Vindiciæ Gallicæ*, qui lui valut le titre de citoyen français, décerné par l'assemblée législative. Dans le cours de sa vie politique et littéraire, cet écrivain, celui de tous ceux de la Grande-Bretagne, dont la conversation était la plus brillante, au jugement de madame de Staël, chercha à fixer ses idées sur la théorie de la morale. L'ouvrage que nous annonçons est le résumé de ses méditations. L'auteur présente d'abord un aperçu des systèmes de morale qui ont régné dans l'antiquité et dans le moyen âge. Partant ensuite de la controverse qui fut suscitée

par les ouvrages de Hobbes, il développe et critique tour à tour les systèmes moraux de Cumberland, Cudworth, Clarke, Shaftesbury, Fénelon, Bossuet, Leibniz, Malebranche, Edwards et Buffier. Selon l'auteur, la véritable morale philosophique naquit avec Butler, Hutcheson et Berkeley, et fut propagée avec plus ou moins de logique par Hume, Smith, Price, Hartley, Tucker, Paley, Bentham, Stewart et Brown, dont il expose successivement les idées. Le principe dominant de sa philosophie spéciale paraît être de réconcilier les écoles intellectuelle et sensualiste, en démontrant, comme loi générale, ce principe : « Que les actions vertueuses sont nécessairement utiles. » L'ouvrage est fort instructif, rempli de maximes ingénieuses et de critiques présentées avec esprit, et n'est pas dépourvu d'une érudition choisie avec goût, si supérieure à cette autre érudition d'apparat, qui écrase un lecteur sous une montagne de textes et de citations. Une préface fort bien faite, de M. Poret, présente une esquisse très-intéressante de la vie de l'auteur, et un résumé concis et clair de sa philosophie morale. Nous reviendrons sur cette publication importante.

Hymnes en prose pour les enfans ; par Mad. Barbauld. Traduit en français, sur la vingtième édition, par Athanase Coquerel, l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris. Montbéliard, chez Deckerr. Un vol. in-32. Prix : 40 c.

Ce petit volume, d'un format tout-à-fait approprié aux mains de l'enfance, est une réimpression de la traduction de cet excellent ouvrage, qui a paru en 1822 à Leyde, et en 1824 à Paris, à la librairie de Servier. La réimpression est fidèle au point que la première page donne au traducteur un titre qui lui sera toujours cher, mais qu'il ne porte plus. C'est toujours rendre un grand service à nos Églises que de mettre à la portée de toutes les fortunes un livre, le meilleur peut-être qu'il soit possible de donner à l'enfance pour première lecture religieuse. Ces hymnes sont admirables de poésie, de simplicité et de piété. Il est impossible d'exprimer avec plus d'élévation et de clarté à la fois ces douces et vives convictions d'une foi naissante, que le spectacle des merveilles de la nature, la notion d'un Dieu créateur, les touchans et sublimes récits des livres saints, le nom de Jésus-Christ, font germer dans l'ame docile d'un enfant. Aucun livre ne peut être lu avec plus de fruit dans le jeune âge, et relu avec plus de reconnaissance et de joie dans l'âge avancé. On sait avec quelle inquiétude, dans l'éducation domestique, une mère pieuse essaie de réveiller le sentiment religieux et de présenter à une intelligence à peine entr'ouverte ces vérités sublimes qu'il est également dangereux d'annoncer trop tôt ou trop tard dans la vie ; il faut que la religion commence, pour ainsi dire, avec la vie ; mais le danger est dans l'empire qu'exerce alors une seule fausse idée ; la pire théologie, après celle d'ergoteurs sans bonne foi, est celle de raisonneurs enfantins. Le recueil de madame Barbauld ne présente nullement ce danger, et le sentiment religieux y est analysé et développé sous des images si frappantes et si simples que cet excellent travail prépare de loin, pour la suite de la vie, un christianisme pur, éclairé, solide, sans exclusisme haineux et sans fatale tiédeur. Nous recomman-

dons, avec une confiance que l'exemple de toute l'Angleterre justifie depuis trente ans, ce petit volume à toutes les écoles du premier âge, toutes les salles d'asile, toutes les mères de famille qui ont assez de foi au cœur pour songer d'avance à celle de leurs enfans.

Annuaire historique universel pour 1832, avec un historique contenant les actes publics, traités, notes diplomatiques, papiers d'état et tableaux statistiques, financiers, administratifs et nécrologiques; — une chronique offrant les événemens les plus piquans; les causes les plus célèbres, etc.; et des notes pour servir à l'histoire des sciences, des lettres et des arts; rédigé par M. Ulysse Tencé, revu et publié par M. C. L. Lesur. Paris; Thoisnier Desplaces. Un gros volume in-8°. 15 fr.

En changeant de rédacteur, *l'Annuaire historique* n'a changé ni d'esprit ni de forme. La même impartialité et la plus grande exactitude président toujours à sa rédaction. C'est, de toutes les publications de ce genre, la plus complète et la plus consciencieuse. Aussi jouit-elle de tout le succès qu'elle mérite, et ce volume était-il attendu avec impatience par ses nombreux souscripteurs. L'année 1833 ne tardera pas à paraître. Cette collection sera un monument précieux pour l'histoire de notre époque.

De la société et du gouvernement; par M. le comte Henri de Viel Castel. Paris. Treuttel et Wurtz. 1834. Deux volumes in-8°.

Voici encore un nouveau système, ou plutôt un nouvel essai de reconstruire l'avenir avec les ruines du passé. M. de Viel Castel nous paraît être un de ces esprits rêveurs qui, poussés à regret par le mouvement universel de l'époque, emportent avec eux dans l'arène une foule d'anciennes erreurs, dont leur jeunesse fut imbue, qui s'amalgament de la plus étrange manière avec la marche progressive de l'humanité. M. de Viel Castel pense que « l'avenir doit être rempli par une *synthèse* qui viendra réunir tous les hommes. Cette *synthèse* ce sera la grandeur ressuscitée du christianisme.» Nous voudrions bien savoir quand le christianisme est mort pour qu'il ait besoin d'être ressuscité. L'auteur entend sans doute par christianisme non la religion évangélique, mais bien l'Eglise catholique romaine, car il ajoute : « L'avenir appartient donc au christianisme, mais non au christianisme réformé ; car le protestantisme n'est qu'un vrai contre-sens. » Etrange assertion, qui se réfute d'elle-même et n'a pas besoin de commentaire! « C'est la philosophie sous le manteau de la religion; c'est la souveraineté ou la raison de l'homme mise à la place de l'autorité extérieure et universelle. Le protestantisme s'éteindra naturellement; non que je parle ici des points de foi qui le séparent du catholicisme : je parle uniquement de l'organisation extérieure. Le sacerdoce protestant, dans l'avenir religieux qui se

prépare, deviendra, lui aussi, l'autorité extérieure et devant laquelle disparaîtra toute souveraineté humaine. Le mieux serait une même foi sous une même autorité. »

Nous conviendrons avec l'auteur que la réforme ne fut pas constamment la substitution de la liberté au despotisme, de la raison à la déraison, de la logique à l'absurdité; mais nous ne saurions en tirer les mêmes conséquences que lui, et notre esprit n'est point assez profond pour concevoir comment la doctrine du libre examen, base sur laquelle repose le protestantisme, pourra *devenir l'autorité extérieure devant laquelle disparaîtra toute souveraineté humaine.* Sans vouloir rien préjuger de ce que l'avenir nous prépare, nous ferons observer à M. de Viel Castel que le protestantisme est peu jaloux de s'immiscer dans le gouvernement civil, et nous ajouterons que toute doctrine d'autorité religieuse, comme toute tentative de despotisme politique, nous semble un pas rétrograde que l'humanité n'est point tentée de faire.

Viaggio per la Tauride, fatto nel 1820, da Mourawieff Apostol, tradotto dal russo sotto gli occhi dell' autore. Napoli. Fibreno. 1833. In-8°. cartes. Prix : 7 fr.

Ce voyage, écrit avec un esprit de critique haute et philosophique, présente un grand intérêt. M. de Mouravieff a parcouru cette terre classique, ses auteurs grecs à la main, et recherchant les moindres vestiges de ruines antiques qui peuvent jeter quelque lumière sur l'histoire et la géographie anciennes. Ses investigations l'ont conduit à relever plus d'une erreur commise par Pallas et par d'autres voyageurs. Les savantes observations de l'auteur dénotent la profondeur et l'étendue de son érudition, et le charme du style en fait un livre d'une lecture agréable, souvent même amusante pour les gens du monde. Il est accompagné d'une grande carte itinéraire, et de deux autres plus petites.

Dictionnaire raisonné, étymologique, synonymique et polyglotte des termes usités dans les sciences naturelles; par A. J. L. Jourdan, docteur en médecine, etc. Paris. 1834. Baillère. 2 vol. in-8°.

Ouvrage éminemment utile, et dont le besoin se faisait vivement sentir depuis que les classifications scientifiques ont été presque toutes renouvelées. Le dictionnaire de M. Jourdan nous paraît fort bien exécuté. A côté du mot français se trouve le mot latin correspondant, l'étymologie grecque quand le mot est tiré de cette langue, et souvent la synonymie anglaise, allemande et italienne.

Résumé des principes et des exercices de l'enseignement universel appliqués à l'étude de la composition française; par M. Deshoulières. Paris. Mansut fils. 1832. Prix : 1 f. 50 c

Ce Résumé, qui nous paraît fort utile pour toutes les personnes qui veulent pratiquer l'enseignement universel, renferme, après un

aperçu de la méthode Jacotot, un tableau des principaux exercices de cette méthode, différens genres de questions sur le premier alinéa de Télémaque, une réduction syllogistique du discours de Télémaque à Calypso, et diverses analyses, parallèles, analogies, études philosophiques, etc., etc. M. Deshoulières a su resserrer dans un fort petit cadre tous les point essentiels de l'enseignement, et en faire habilement ressortir les avantages. Les instituteurs y pourront puiser une foule d'aperçus ingénieux et de méthodes avantageuses, lors même qu'ils n'adopteraient pas l'ensemble du système.

Le mariage et l'amour; par Madame Elise Voïart. Paris. Delongchamps. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Joli roman, écrit avec beaucoup de simplicité. Madame Élisa Voïart a appris des Allemands à conter avec charme, en traduisant les chefs-d'œuvre des meilleurs maîtres en ce genre. Parmi toutes les femmes qui, depuis quelques années, occupent le public de leurs écrits; elle nous paraît être une de celles qui savent le mieux se faire lire, et qui, en devenant auteurs, n'ont pas cessé d'être femmes. C'est éviter l'écueil le plus dangereux. Il importe, en toute chose, de rester fidèle à soi-même et de ne point se démentir.

Histoire de la Passion de N.-S. Jésus-Christ, ouvrage de littérature sacrée et de dévotion, par J. Francillon. Nouvelle édition. In-8° de 316 pages. Librairie protestante de E. Aurel, à Paris, rue de Richelieu, n. 35; à Valence, chez M. Aurel. Prix : 2 fr. 50 c.

Il y a bien des manières d'écrire une histoire de la Passion du Seigneur, et de tracer le tableau de ces longues scènes de douleur et d'opprobre, de vertu et de crime, de haine et d'amour, où le Christ a achevé sa grande tâche, en se montrant parfait dans une mort d'homme, après avoir mené une vie parfaite. On peut ne voir là qu'un vaste champ ouvert à la critique sacrée: éclaircir mot par mot les récits des évangélistes, en discuter le sens, en établir l'harmonie et traiter le sujet plutôt en interprète qu'en narrateur; ce sera une glose plutôt qu'une histoire, et ce froid commentaire est tout ce qu'on trouve dans la plupart des ouvrages d'exégèse. On peut aussi examiner les faits sous le seul rapport juridique, rechercher sous l'empire de quelles lois, juives ou romaines, le Christ a été jugé, condamné et mis à mort; et ne voir dans les événemens de la Passion qu'une procédure bien ou mal instruite, qu'une sentence bien ou mal rendue. Restent encore les deux points de vue théologique et moral; dans l'un, la Passion est un dogme; dans l'autre, elle est un exemple. Un tableau complet de la Passion devrait la présenter sous toutes ces faces; et c'est un peu ce qu'a tenté le pieux pasteur de Genève. Cependant ce volume n'est point un livre de science, mais d'édification; la critique en est faible et peu profonde; mais les vues de simple piété et de foi en rendent la lecture attachante et utile. Le dogmatisme est peu prononcé, et n'a pas de quoi satisfaire la som-

bre théologie qui charme encore quelques esprits; ainsi dans le discours sur l'agonie en Gethsemani nous ne trouverions qu'un seul mot à changer. C'est qu'en 1796, époque de la mort de ce digne serviteur de l'Évangile, ceux qui croyaient se contentaient d'une foi douce et paisible, et s'efforçaient avec sagesse d'adoucir les principes du calvinisme au lieu de les pousser à un excès que Calvin lui-même aurait désavoué. La maison Aurel, de Valence et de Paris, qui a pourvu nos Eglises d'un si grand nombre d'ouvrages de piété, leur a rendu un véritable service, en publiant une édition peu dispendieuse, mais fort soignée, de cet ouvrage, autrefois très-répandu dans nos communautés, et très-digne de reprendre son ancienne faveur. Les prédicateurs y trouveront des vues utiles à développer, et les fidèles des pensées salutaires dignes de toute leur attention. Ce volume serait aussi une lecture salutaire aux approches des fêtes de notre sainte religion.

Littérature et Voyages; par J. Ampère, professeur au collége de France. — Allemagne et Scandinavie. — Paris. Paulin. 1833. Un vol. in-8°. Prix : 8 francs.

Voici un ouvrage instructif et d'une lecture attachante, qui pourra contribuer à répandre dans notre pays quelques idées de littérature, large et philosophique, et à propos duquel nous déplorons vivement que nos colonnes ne nous fournissent que si peu d'espace. Nous pourrons y revenir; mais, fidèles à notre loi, contentons-nous aujourd'hui de dire à nos lecteurs ce que ce livre renferme. La masse de l'ouvrage est occupée par le récit d'un voyage descriptif et littéraire de M. J. Ampère, fils du célèbre géomètre et physicien de l'Académie des sciences, dans une partie du nord de l'Europe, comprenant le Danemark, la Norvége, la Laponie et la Suède, entremêlé de souvenirs de l'excursion, de morceaux de biographie et de critique, «les uns sur d'illustres morts, les autres sur des contemporains dont il a goûté le commerce et aimé le génie.» L'auteur promet un second volume, qui contiendra des souvenirs de Sicile et des recherches sur quelques portions des littératures italienne et espagnole. Sous le titre *littérature danoise* il nous donne l'analyse de la vie et des productions du poète Ælenschlœger, dont le nom est malheureusement si *imprononçable* en français, et du poète comique Holberg. La division de la *littérature allemande* renferme une analyse du théâtre de Gœthe, où nous avons cru reconnaître quelques réminiscences des articles de l'auteur dans l'ancien *Globe*, et des idées romantiques de Tieck et de Hoffmann; enfin, sous les titres de *littératures slave et scandinave*, M. J. Ampère a placé une esquisse de l'histoire nationale de ces peuples, de leurs poésies et des spécimens assez étendus de l'Edda et des Sagas (traditions homérides) des Scandinaves. A côté de ces extraits divers, M. J. Ampère nous présente ses idées historiques générales en littérature et en poésie, dans trois discours prononcés à l'Athénée de Marseille et à la Faculté des lettres de Paris. Ces morceaux sont d'un très-grand intérêt en ce qu'ils font voir en germe les théories de l'auteur sur la science des littératures comparées, édifice immense, que personne n'a encore essayé de construire parmi nous, et pour lequel il est allé recueillir des matériaux dans des

mines diverses et lointaines, « du fond des antiquités orientales jusqu'au sein des origines du moyen âge, et d'Agrigente jusqu'à Drontheim. » Il est indispensable de lire ces discours pour se mettre au courant des nouvelles idées littéraires de nos jours et de la nouvelle direction que l'enseignement du collége de France va prendre. Sous ce rapport, on ne peut que rendre hommage aux études sérieuses de M. J. Ampère, comme professeur et comme artiste, à son arrivée dans la première chaire littéraire de France. Cet ouvrage garantit qu'il est fait pour la remplir avec éclat.

Histoire parlementaire de la Révolution française, ou Journal des assemblées nationales depuis 1789 jusqu'en 1815; par MM. Buchez et Roux, Tome 3; cinquième livraison Paris. Paulin. 1834. Paris. Prix : 2 francs.

Cette livraison comprend le récit des événemens, le journal des débats de l'assemblée nationale, de la commune de Paris, et de plusieurs districts, depuis le 19 septembre 1789 jusqu'au 26 octobre même année. On y trouve en grand détail le récit des journées des 5 et 6 octobre 1789, lorsque les craintes de la famine, les intrigues irritantes des accapareurs, et la plus effrayante agitation politique, lancèrent sur Versailles, siége du monarque et de l'assemblée, cette armée populaire, composée surtout de femmes, qui ramena le roi dans Paris. Il n'y a rien dans les ouvrages d'imagination, par exemple dans les beaux tableaux des compositions de Walter Scott, d'un intérêt plus effrayant et plus dramatique que la première irruption du peuple à l'Hôtel-de-Ville, sa marche en colonne, suivie bientôt de celle de toute la garde nationale; les événemens de la route et de l'arrivée à Versailles, où l'on vit une jeune ouvrière en dentelle haranguant, au nom de ses compagnes, l'infortuné héritier de la monarchie de Louis XIV, dans le palais même du grand monarque. Le récit très-détaillé de ces grands événemens, qui décidèrent le cours, depuis lors irrésistible, de la révolution française, entremêlé des lettres de la cour, des délibérations de la commune et des délibérations de l'Assemblée, éclaircit parfaitement les causes de ces journées célèbres, et rectifie toutes les exagérations et erreurs dont elles ont été l'objet; les auteurs, sans en avoir l'intention et en laissant simplement parler les faits et les pièces, ont démontré que le général Lafayette, loin d'avoir encouragé ou toléré la moindre violence qu'il eût pu empêcher, loin d'avoir montré la plus petite négligence dans l'accomplissement des plus graves devoirs, a sans cesse maintenu l'ordre, autant que cela se pouvait alors, et que c'est en grande partie à lui, à Hullin, à Maillard et à Lecointre que l'on dut que cette agression du peuple, provoquée par l'imprudente orgie des gardes-du-corps, ne dégénérât pas en un massacre affreux. Nous engageons nos lecteurs à s'en convaincre eux-mêmes en lisant ce récit, qui nous paraît écrit avec une complète impartialité. Au surplus, en étudiant ainsi l'histoire de la révolution française dans les pièces mêmes qu'elle a produites, on acquiert la complète conviction qu'il n'était au pouvoir de personne, ni de la cour ni de l'Assemblée, d'arrêter le torrent qui s'avançait de plus en plus; il y eut dans tout ceci quelque chose de fatal, ou plutôt quelque chose d'évidemment providentiel que nous

avons vu se renouveler dans la révolution de juillet. On remarque dans les pièces réellement curieuses de cette livraison un dernier et barbare monument de notre ancien droit criminel ; c'est un arrêt du parlement de Paris, du 11 août 1789, condamnant Louis Tonnelier, pour cause de meurtre, « à avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vifs ; ce fait, mis sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y demeurer tant et si long-temps qu'il plairait à Dieu lui conserver la vie » En vérité, le mal passager qu'a fait la révolution paraît suffisamment compensé quand on songe qu'elle nous a délivrés de pareilles barbaries. On trouve souvent dans les débats de notre première assemblée de la révolution, des pensées qui sont encore applicables à la situation actuelle ; témoin ce beau mouvement de Mirabeau, à propos du débordement de la presse : « Vous voulez défendre les injures ; mais je mourrais de peur si l'on pouvait punir quelqu'un parce qu'il m'appellerait *sot*. Si les injures sont vomies dans un écrit anonyme, un honnête homme n'y prend pas garde et les méprise ; si cet écrit est signé, il devient alors un délit ordinaire qui doit être puni par les lois. » Les auteurs ont compulsé et analysé, outre les débats de l'assemblée, de la commune et des districts, les brochures de l'époque, et même les plus fameuses caricatures et chansons du temps ; leur ouvrage terminé formera une collection d'une grande importance historique.

De l'éducation des mères de famille, ou de la Civilisation du genre humain par les femmes ; par L. Aimé Martin. Paris. Ch. Gosselin. 1834. Deux vol. in-8°. Prix : 16 fr.

L'influence des femmes sur l'éducation et les mœurs d'un peuple, telle est la thèse qui a suggéré le livre de M. Aimé Martin. L'auteur assigne, avec beaucoup de sagacité, la haute place que devrait occuper la femme dans l'éducation du cœur et de l'ame, dans le développement des sentimens religieux.

Dans la première culture de ce terrain vierge et fécond que chaque enfant apporte avec lui en venant au monde, il signale avec raison le manque de l'éducation de famille comme une des plaies qui s'opposent le plus au progrès de la société. Il passe tour à tour en revue les principaux points sur lesquels la mère de famille doit surtout chercher à approfondir ses connaissances ; sous les titres de *Psychologie*, *Philosophie*, *Études morales et politiques de la mère de famille*, il nous offre un tableau rapide et brillant de ce que doit savoir une mère pour élever des hommes. Enfin il couronne son œuvre par des *Études morales de l'Évangile*, où il fait ressortir la sublime supériorité du christianisme et en développe les principes avec un esprit de large tolérance et de haute raison. Nous recommandons vivement la lecture de cet ouvrage à toutes les mères de famille, bien persuadés qu'elles n'y pourront puiser que d'excellens conseils et de sages directions.

En effet, sous le point de vue philosophique comme sous le point de vue pédagogique, M. Aimé Martin a su traiter ce sujet important sous un aspect neuf et élevé : les principales divisions pourront donner quelque idée du plan de l'auteur. Il examine dans le liv. I, *l'influence des femmes et la nécessité de leur éducation*. Le liv. II, qui a pour titre *l'Education de l'ame*, est une véritable psycologie et philosophie

de la mère de famille. Les questions les plus importantes, l'instinct, l'intelligence, la raison, les facultés de l'ame, le beau, le génie, la vertu, et une foule d'autres y sont discutées avec autant de sagacité que d'éloquence. Après cette théorie, les deux derniers livres traitent de *l'éducation de l'ame* sous le point de vue pratique, c'est-à-dire, d'abord des *études morales et politiques de la mère de famille* (liv. III), et ensuite de *la religion de la mère de famille* (liv. IV). Le style de l'ouvrage est celui de la bonne école. Il est en général plein de concision et de nerf; nous citerons, comme modèle littéraire, un admirable chapitre intitulé *Mission de Rousseau*. Nous reviendrons sur cet ouvrage avec tout le soin que mérite un travail qui paraît écrit en conscience et que de longues méditations ont mûri. Nous nous contentons de l'annoncer dès son apparition et après une rapide lecture, comme l'une des meilleures et des plus utiles productions de notre temps.

La Nuit du treize septembre; par F. Dinocourt. Paris. Lecointe et Pongin. 1834. 2 vol. in-8°. Prix: 15 fr.

Aventures mystérieuses, intrigues communes et innombrables, meurtres, prisons, moyen âge, victimes innocentes et persécutées, oppresseurs cruels et barbares, en un mot tous les ressorts mélodramatiques se trouvent employés dans cet ouvrage avec la même profusion que dans les quatre-vingt-quatre volumes déjà publiés par l'auteur. C'est donc une bonne fortune pour les amateurs de ce genre de littérature, qui paraissent être encore assez nombreux dans le public français. Seulement les lecteurs de ces faciles écrits doivent être gens de loisir; car, quand la lecture est achevée, on est fort embarrassé à déterminer ce qu'on y a appris.

L'Espagne, Souvenirs de 1823 et de 1833; par M. Adolphe de Bourgoing. Paris. Dufort. 1834. In-8°. Prix: 7 f. 50 c.

Esquisses de la guerre de 1823, suivies de quelques considérations sur l'état présent de l'Espagne et sur la lutte actuelle entre l'infante et don Carlos. Ce livre n'est qu'un long éloge, en style diffus, du pays et du peuple espagnol. L'esprit qui domine dans l'ouvrage est celui de la légitimité qui fit résoudre la campagne contre les constitutionnels d'Espagne, et qui se rallie aujourd'hui autour de don Carlos, appuyé par le fanatisme des prêtres et leur cortége obligé de superstition et de ténèbres. L'auteur ne trouve rien de mieux que de rappeler les conseils de Louis XIV à son petit-fils le duc d'Anjou: « Ne vous laissez pas gou-» verner; soyez le maître; n'ayez jamais de favori ni de premier minis-» tre; écoutez, consultez votre conseil, mais décidez. Faites voir qu'il » y a un roi en Espagne, et que vous y commandez.» Ces avis-là étaient à peine bons à suivre dans le dix-septième siècle; et sans doute, après avoir dit « l'état, c'est moi! le révocateur de l'édit de Nantes devait désirer que, sous ce rapport aussi, il n'y eût plus de Pyrénées: mais ces conseils, que valent-ils dans le dix-neuvième siècle? La révolution de juillet est là pour répondre.

Voyage a la Grande-Chartreuse ; par M. Dupré Deloire. Un vol. in-12. Paris. 1834. Marc-Aurel. Prix : 3 fr.

Cet ouvrage est instructif, et le style poétique et animé de l'auteur le fait lire avec charme. On n'y trouve pas de digressions trop savantes, et fort peu d'élans vers la métaphysique nuageuse du romantisme. En général, les idées de M. Dupré Deloire sont claires et positives. Il nous donne un tableau fort coloré et pittoresque du site de la grande Chartreuse, près de Grenoble, ses aventures de voyageur et d'observateur lorsqu'il fut la visiter, quelques détails historiques sur l'origine de la maison, un résumé fort curieux de la règle de saint Bruno et des défrichemens de ses moines, un récit des vicissitudes de ces religieux, d'abord chassés par le grand ouragan révolutionnaire, ensuite rétablis par la restauration, enfin troublés de nouveau par la révolution de juillet. Cette dernière fois, cependant, les trappistes en furent quittes pour la peur. On y trouve aussi des extraits curieux de l'*Album* des voyageurs.

Nouvel Essai sur les hiéroglyphes égyptiens, d'après la critique de M. Klaproth sur les travaux de Champollion le jeune ; par M. l'abbé Affre, vicaire-général d'Amiens. Paris. Ad. Leclère. 1834.

L'auteur a entrepris de reproduire en substance la critique de M. Klaproth tendant à démontrer que la science complète des hiéroglyphes égyptiens n'existe pas encore. Cet exposé élémentaire est débarrassé de toute citation cophte, grecque ou hiéroglyphique. L'auteur traite ces deux questions : Peut-on *lire* les caractères égyptiens ; peut-on les *traduire?* Il les résout, avec M. Klaproth, par la négative. Nous ne pouvons nous arrêter ici à discuter les argumens présentés dans cette brochure ; mais il nous semble que M. Klaproth, ainsi que son prosélyte, M. l'abbé Affre, déprécie beaucoup trop la réalité et la valeur des recherches de Champollion. Quand la découverte, après tout, se réduirait (ce qu'on peut contester) à la lecture des noms propres en lettres phonétiques inscrits sur un très-grand nombre de monumens, ce seul mérite suffirait pour la ranger au nombre des plus importans résultats de l'archéologie moderne. Au surplus, la brochure de M. l'abbé Affre est intéressante en ce qu'elle met à la portée de la généralité des lecteurs une discussion jusqu'ici presque confinée dans des journaux ou livres exclusivement scientifiques et érudits.

Mater Dolorosa ; par S. Henry Berthoud. Paris. Astoin. 1834. Deux volumes in-8°. Prix : 15 fr.

Ce roman, destiné par l'auteur à peindre la vie de famille dans l'état de décadence où il prétend l'avoir vue en province, nous a paru offrir en général des tableaux forcés, d'un coloris faible et faux, et présenter des scènes tout-à-fait hors de notre siècle, décrites par une plume malhabile qui manque souvent sous la main de l'auteur. Le titre de

Mater dolorosa semble annoncer que la douleur d'une mère fait le sujet principal du roman, et cependant c'est la partie du tableau qui ressort le moins. Le peintre, tout occupé des détails et des accessoires qui sont, il est vrai, ce qu'il sait le mieux faire, a perdu de vue son but. Cependant, quand au verso de son premier chapitre on inscrit le *Stabat mater*, le public a droit de s'attendre à quelque chose de plus qu'un roman vulgaire, sans enseignement moral ni conception élevée. Ces portiques pompeux, qui servent d'entrée à une masure, sont des enseignes dont on ne saurait trop se méfier, et depuis quelque temps on en fait un abus déplorable. Un titre bizarre, une ou deux médiocres vignettes, et le concerto obligé des éloges et des exclamations de la camaraderie journaliste, servent ainsi de protection à une foule de chétives productions.

La maçonnerie considérée comme le résultat des religions égyptienne, juive et chrétienne; par M. de Schio. Trois volumes in-8° et atlas de 10 planches. Paris. 1834. Dondey-Dupré. Prix : 24 fr., et 29 fr. par la poste.

L'auteur de ce livre curieux et érudit dévoile complétement l'institution de la franche-maçonnerie, et expose fort au long les liaisons intimes qui existent entre les cérémonies religieuses de plusieurs sociétés anciennes et modernes, avec les rites de différentes professions maçonniques. Il entreprend de prouver que les emblêmes de l'institution maçonnique ont l'antique Egypte pour véritable origine. Il examine les anciens rites et doctrines d'initiation, les peines portées contre les profanes indiscrets, la liaison du rit secret avec ce qu'il appelle les doctrines de la Bible, avec les emblèmes des tombeaux des rois francs, avec les abraxas gnostiques; passant ensuite à la question historique, il étudie les rits secrets dans l'histoire des premiers chrétiens, de Nicée, de Mahomet, des croisades; enfin, il nous donne le tableau de la maçonnerie actuelle dans tous les pays de l'Europe, et des Carbonari, qui sont si vivement persécutés par l'Autriche et la cour de Rome. L'auteur attaque avec force les abus et innovations de l'Église romaine, et cherche à démontrer que les maçons ont conservé la doctrine primitive du christianisme. Nous nous réservons de rendre compte plus en détail de ce livre, rempli de recherches et de faits curieux; nous aurons quelques remarques critiques à faire sur la partie religieuse. La même maison de librairie annonce, par souscription, un livre important de M. Salvolini: *Analyse grammaticale des différens textes égyptiens*, trois volumes in-4°, ainsi qu'une *Histoire universelle du dix-neuvième siècle*, par M. Chapuys-Montlaville, député, ouvrage de luxe, avec gravures et portraits dans chaque livraison, au prix de 50 centimes.

Paris. — Imprimerie d'Éverat, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN ;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 4. AVRIL 1834.

La Bible, édition populaire et de luxe, tirée à 100,000 exemplaires, Trois sous la livraison; cinq sous avec gravures. Rue Saint-Honoré, n. 251.

Les quatre premières livraisons de cette vaste publication viennent de paraître, et nous devons rendre justice aux soins de l'éditeur. Les premiers cahiers remplissent parfaitement les promesses du prospectus, et si, comme il y a tout lieu de le croire, la suite répond au début, ce sera un magnifique volume à placer, à peu de frais, dans toutes les bibliothèques. L'impression est très-nette et soignée, et fort lisible, quoique le caractère soit un peu petit. Chaque page est fermée d'un encadrement qui fait heureusement ressortir les deux colonnes qui la composent. Le papier est fort beau. Les gravures qui accompagnent le texte sont d'une composition et d'une exécution très-remarquables. Les sujets sont : le Déluge, la Tour de Babel, le Sacrifice d'Abraham, Jacob chez Laban. Il y a absence complète de mauvais goût, et, ce qui est plus rare et plus important, de contre-sens bibliques. Nous croyons

même remarquer déjà dans les artistes à qui cette partie de l'entreprise est confiée, plus d'intelligence de la Bible qu'on n'en trouve d'ordinaire chez les dessinateurs et les peintres qui traitent des sujets tirés des livres sacrés. *Le Déluge* est bien un déluge, et non un orage vulgaire, et, dans *le Sacrifice d'Abraham*, Isaac est un homme fait, et non un enfant; on sait que cette énorme faute chronologique, qui change entièrement la nature de l'épreuve, a été presque toujours commise dans les ouvrages d'art. En résumé, nous recommandons cette entreprise à tous les amis de la religion; elle est digne de leur appui.

MYTHOLOGIE ÉLÉMENTAIRE; par Jean Humbert, professeur d'arabe à l'Académie de Genève. 2 vol. in-12. Paris, chez Cherbuliez; Lyon, chez Bohaire, Toulouse, chez Marte-Goutte. Prix : 4 fr.

La mythologie est de toutes les études qui doivent trouver place dans une éducation complète, la plus difficile peut-être à y faire entrer. Les fables anciennes offensent si souvent la pureté du jeune âge, et les images qu'elles présentent offrent une poésie si hasardée, qu'elles inquiètent la sollicitude des parens et des maîtres, et trompent quelquefois leur prudence. Cependant il est impossible d'omettre dans une éducation libérale la mythologie classique; les dieux des Grecs et des Romains sont encore partout, dans notre langue, dans notre littérature, dans nos arts, dans les décors de nos maisons, dans les allégories de nos fêtes; laisser la jeunesse dans l'ignorance sur ces traditions de l'antiquité, serait la déshériter, pour ainsi dire, de la poésie moderne et lui refuser l'intelligence d'une multitude de souvenirs, d'allusions et de monumens qui se rencontrent à chaque pas. Un travail ni trop élémentaire ni trop étendu, qui contient des notions précises sur toutes ces divinités fabuleuses, depuis l'obscur et inconnu Cœlus et le fameux Jupiter jusqu'aux humbles déités des fontaines et des bois, leurs aventures, leurs attributs, leur culte, leurs temples; rédigé dans un style simple, élégant et pur, et avec un tel soin que le volume pût être mis sans inquiétude entre les mains des élèves de tout âge, un tel livre, les parens et les instituteurs le savent, manquait. Entre le grand dictionnaire de la fable, de Noël, où toutes les mythologies sont en présence, et le vieux travail de Chompré, où, pour ainsi dire, il n'y en a aucune, tant tout y est incomplet, fade, décoloré, insignifiant, on ne trouvait rien. M. le professeur Humbert vient de remplir cette lacune et de publier un véritable traité de mythologie que les mères de famille peuvent faire lire d'un bout à l'autre aux plus jeunes de leurs filles. Ces deux volumes, qu'on peut aisément réunir sous une seule reliure, contiennent, sous la forme d'un dictionnaire alphabétique facile à consulter, un article séparé sur chaque personnage mythologique; et des tableaux, rejetés à la fin du traité, donnent moyen de l'étudier dans un ordre méthodique. Ces diverses notices ne se répètent point les unes les autres, et chaque nom est accompagné seulement des détails qui le concernent. L'ouvrage est écrit avec une élégance soutenue, qui fait lire un livre d'étude comme un livre de délassement et de plaisir; ce style-là est du français tel qu'il n'y en a nulle part de meilleur. Un grand nom-

bre de ces notices sont de petits poèmes pleins de grâce, d'harmonie et de pureté, et offrent un intérêt assez vif pour aider utilement la mémoire des élèves. Nous recommandons avec confiance cette consciencieuse publication à tous les amis de la jeunesse; l'Olympe païen y est dépeint de main de maître, et avec une adresse si délicate que chacun peut accompagner tous ces dieux jusque derrière leurs nuages.

Tiel-le-Rôdeur; par M. Frédéric Mercey. Paris. Renduel. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Recueil de contes, en général peu remarquables, écrits avec une grande prétention de couleur locale. L'ouvrage de M. Mercey sur le Tyrol faisait mieux présumer de son talent, et *Tiel-le-Rôdeur* nous a paru fort inférieur, sous tous les rapports, à son devancier. On y trouve presque à chaque page une continuelle recherche d'aventures bizarres, invraisemblables, forcées, écrites dans un style qui vise trop à l'originalité. Il est une foule de ces légères saillies, de ces bons mots, de ces idées étranges, qui peuvent plaire, amuser dans une causerie de salon, mais qui, imprimées dans un livre, fatiguent et ennuient. Au reste, c'est un défaut assez commun de nos jours que celui d'abandonner, en écrivant, son imagination à tout le laisser aller d'une conversation intime. Cette négligence s'appelle *faire de l'art.*

Herméneutique sacrée, ou Introduction à l'Écriture-Sainte; à l'usage des séminaires; par J. Hermann Janssens, prêtre du diocèse de Liége; traduit du latin par J.-J. Pacaud. Nouvelle édition. Trois vol. in-12. Blaise. Prix : 8 fr.

Aucune étude n'est plus arriérée en France que celle de la critique sacrée. A de très-rares exceptions près, qui ne sont presque à trouver qu'au sein de nos Églises, personne ne s'en occupe. Les livres manquent, et l'on éprouve les plus grandes difficultés, même à Paris, pour se procurer ces indispensables ouvrages, qui, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, ont fait faire à la science de si étonnans progrès, tous favorables, en définitive, au triomphe de la foi chrétienne et à la certitude de la vérité révélée. Les noms des maîtres de la science, des Drusius, des Grotius, des Wetstein; et, plus tard, ceux des Schleusner et des Kuinoel, des Michaelis et des Eichhorn, des Hug et des Jahn, sont presque inconnus, et il est triste d'avouer dans une feuille comme la nôtre, qu'il n'est pas très-sûr qu'on pût trouver à Paris un exemplaire du Lexique de Schleusner ou des Scholia de Rosenmuller. Si la capitale est pauvre à ce point, qu'on juge de la pauvreté des départemens, et si nos Facultés en sont là, qu'on se figure où en sont les séminaires. Dans cette pénurie, nous avons vu avec joie une réimpression à bon marché de l'ouvrage de M. Janssens. Cette introduction, sans doute, est une bien incomplète esquisse, comparée aux grands ouvrages qu'ont publiés sous le même titre des hommes tels que Michaelis, Hug et Jahn; après lui et en Angleterre, la vaste encyclopédie biblique de Hartwell Horne; mais qui n'a point l'un des tableaux consultera l'esquisse avec fruit. La

couleur catholique de l'ouvrage n'empêche pas qu'on ne s'aperçoive çà et là que l'auteur écrivait assez près de la science protestante pour la consulter. C'est au point que le traducteur laïque est plus catholique que l'auteur prêtre, et qu'il adoucit souvent dans ses notes les velléités libérales de l'original. Quelques points difficiles de l'histoire sainte, le cri de Josué, le sacrifice de Jephté, la pythonisse d'Endor, sont traités avec assez d'indépendance et de sagesse. La partie la plus faible de l'ouvrage est celle des livres apocryphes; l'article sur Judith semble écrit contre ce livre, tant les réponses sont pauvres, et sur la géographie impossible de ce poème, l'ouvrage garde un profond silence. Tel qu'il est, nous désirons vivement que l'ouvrage pénètre dans tous les séminaires; un ouvrage de critique sacrée est toujours à moitié protestant.

Galerie historico-chronologique, ou Collection des portraits des hommes célèbres de tous les siècles et de tous les peuples; présentant, en 24 tableaux gravés à l'eau forte, près de 1,500 portraits authentiques rangés par ordre chronologique, une biographie et texte explicatif; par Phil.-Ant. Dethier. Paris. Heideloff et Campé. 1833. in-4°. Prix : 18 fr.

Cet ouvrage est destiné à servir à l'instruction, et peut être, sous ce rapport, d'une grande utilité pour les pensionnats. C'est une espèce de mnémonique raisonnée, et basée sur un moyen qui n'est pas purement mécanique, mais qui exige le travail de l'intelligence. Chaque tableau renferme un siècle, dans cent petits carrés dont chacun représente une année. Les portraits des hommes célèbres sont placés à l'année de leur première apparition sur la scène du monde. Pour mieux fixer les rapports de cette galerie historique avec l'histoire, dans la mémoire de l'élève, on donne à chaque siècle le nom de l'un des hommes les plus célèbres, par exemple le siècle de Périclès, celui d'Annibal, celui de Néron, etc., personnages dont les portraits se trouvent dans un cadre plus orné. On fait apprendre par cœur les noms à l'élève, et pour qu'il les retienne mieux encore on l'intéresse par le récit de leur vie et de leurs grandes actions. Cette méthode nous paraît ingénieuse et susceptible d'être appliquée avec succès. L'ouvrage se compose de trois parties : *Histoire ancienne*, *Histoire du moyen âge* et *Histoire moderne*, qui peuvent s'acquérir séparément. Les portraits ont été gravés, autant que possible, d'après des originaux authentiques, et l'auteur a repoussé tous ceux en faveur desquels il n'existe pas au moins une grande probabilité.

Le vicomte de Beziers, roman historique; par Frédéric Soulié. Paris. Ch. Gosselin. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Le commencement de la guerre des Albigeois forme le sujet de ce roman, qui mérite d'être distingué de la foule. Il retrace avec talent quelques scènes de cette époque si riche en événemens dramatiques, en nobles caractères et en grandes actions; époque où Walter Scott, s'il eût été Français, aurait trouvé une mine non moins féconde que dans

l'histoire d'Écosse. Ces premiers cris de liberté, jetés par le peuple encore esclave de ses seigneurs, ce premier défi lancé par l'intelligence à la force brutale, ces principes d'égalité semés par le christianisme, et germant tout à coup dans la tête et le cœur de quelques serfs du Midi, offrent le plus puissant intérêt; car c'est là le premier signal de la réforme religieuse, en même temps que le premier pas du peuple vers son émancipation et son perfectionnement. M. Soulié n'a peut-être pas su tirer de son sujet tout le parti possible; trop souvent l'intrigue romanesque vient couper l'intérêt, et le tableau qu'il nous présente n'avait pas besoin d'emprunter de l'effet aux ressources de l'art; l'auteur eût mieux fait de ne pas sacrifier au goût du jour. Nous lui adresserons un autre reproche plus grave, c'est d'avoir représenté les Vaudois sous un faux aspect, en nous les montrant livrés aux plus épouvantables excès de la superstition la plus désastreuse. Sans doute, dans ces temps de barbarie où les mœurs de l'homme étaient encore rudes, et son esprit peu cultivé, le fanatisme devait se montrer parfois dans toute sa sauvage exaltation; mais lorsqu'on veut peindre l'histoire d'une secte nouvelle, ce n'est ordinairement pas dans les annales de ses adversaires acharnés qu'on puise ses documens, et M. Soulié aurait dû chercher ailleurs que dans les procès-verbaux de l'inquisition, les détails qu'il nous donne dans son chapitre intitulé : *L'Hérétication*. Les premiers efforts des Vaudois, Albigeois et autres évangéliques, pour secouer le joug pesant de l'Église et de la féodalité, pour rendre au christianisme sa pureté et sa simplicité primitives, sont riches en épisodes plus vrais, plus nobles et non moins dramatiques.

Le comptoir, la plume et l'épée; par E.-L.-B. de Lamothe-Langon. Paris. Ch. Gosselin. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Roman faible, dont l'intrigue est très-embrouillée et le style souvent forcé. Il n'est, du reste, pas étonnant qu'il se ressente de la fécondité prodigieuse de son auteur. Ce serait une chose curieuse que le catalogue complet des ouvrages, tant pseudonymes qu'avoués, publiés par M. de Lamothe-Langon depuis deux ou trois ans. On annonce encore, sur la couverture de celui-ci, des Mémoires de Napoléon Bonaparte, en huit à dix volumes in-8°, à la publication desquels il pourrait bien n'être pas étranger, quoique l'éditeur nous certifie qu'ils sont aussi authentiques que ceux de Louis XVIII, *à l'égard desquels aucun doute ne s'est élevé.*

Le Fils du Régicide; par L. C. de Belleval. Paris. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume est un violent acte d'accusation contre les membres de la convention qui ont voté la mort de Louis XVI. L'auteur a pris la forme du roman pour développer à son aise et d'une manière plus frappante ses principes légitimistes. Il semble avoir craint que, sans cet enjolivement, l'exposé de ses idées n'eût pas trouvé de lecteurs. C'est une triste inspiration que celle des passions politiques, et il n'en peut guère sortir

que des résultats ou faux ou injustes. On est donc surpris que des auteurs persistent à prendre pour base de leurs productions des idées exagérées qui sont hors de nos mœurs et de notre temps. A plus forte raison doit-on repousser le système de faire retomber sur les enfans les crimes vrais ou prétendus de leurs pères, et M. L. C. de Belleval, qui croit avoir lu dans la Bible que les descendans du premier meurtrier furent frappés d'anathème, aurait dû se rappeler que cette doctrine est formellement condamnée par l'Ancien-Testament dans un sublime chapitre d'Ezéchiel, et que nous avons dans l'Evangile un nouveau code moral et religieux mieux approprié à notre civilisation progressive, dans lequel l'oubli des injures, le pardon des offenses, sont recommandés à chaque page. M. L. C. de Belleval eût mieux fait de choisir pour devise ce précepte divin qui veut la conversion et non la mort du pécheur. Un volume portant pour épigraphe : *Il faut du sang*, est de nos jours un véritable anachronisme.

Rapports inattendus établis entre le monde matériel et le monde spirituel par la découverte de la langue de la nature, ou transition de G. Oegger, premier vicaire de la cathédrale de Paris, à la nouvelle Église du Seigneur, dite la nouvelle Jérusalem, et circonstances surnaturelles qui ont accompagné cette démarche. Paris. Heideloff et Campé. 1834. In-8°. fig. Prix : 3 fr.

M. Oegger paraît avoir fait de rapides progrès dans la doctrine swedenborgienne, et s'être lancé dans la carrière des révélations mystiques; il parle toujours le langage de la nature, dont il a publié, il y a quelques années, le dictionnaire, et il trouve une inspiration divine, un sens mystérieux dans chacun des moindres rêves que peut lui offrir, pendant son sommeil, son imagination exaltée. En parcourant un livre pareil, on se persuade à peine que ce soit bien une production de notre siècle, et l'on est obligé de regarder à plusieurs fois la date du titre. Cet essai est d'ailleurs un des écrits religieux les plus curieux. Nous y reviendrons avec détail. M. Oegger, qui a consciencieusement quitté une belle position selon le monde pour obéir à ses convictions, est en droit de demander qu'on les examine avec maturité. Une gravure fort extraordinaire accompagne le volume; elle représente quelques-uns des songes mystiques de l'auteur.

Bibliothèque du chimiste; publiée par M. de Lonchamp. Paris. Baillière, 1834. tome septième. In-8°. fig. Prix : 8 fr.

Ce volume forme la première livraison d'une collection des ouvrages ou mémoires qui ont été publiés sur la doctrine chimique, et qui, pour la plupart, se trouvent disséminés dans des recueils scientifiques. Elle sera divisée en trois époques : *époque chrysopéique, époque phlogistique, époque pneumatique;* c'est par cette dernière que commence la publication; le tome 7 que nous annonçons, est le premier de l'époque pneumatique. Il renferme quelques essais de Bayen, de Jean Rey, cinq

traités médico-physiques par Jean Mayou; les opuscules physiques et chimiques de Lavoisier, quelques mémoires du même sur la décomposition de l'air par le plomb, l'étain, le mercure, le phosphore, le soufre et le carbone; des notes et observations de Berthollet, Thenard, Bellani de Monza, de Marti, sur le même sujet; et, enfin, un mémoire sur l'action des fleurs snr l'air et sur leur chaleur propre, par M. F. de Saussure.

Aventures et exploits des bandits et brigands de tous les pays du monde; traduit de l'anglais de Macfarlane; par M. Defauconpret. Paris. Fournier. 1834. Deux volumes in-8°. Prix : 15 fr.

Voici un livre qui trouvera sans doute un grand nombre de lecteurs; car rien n'excite plus généralement l'intérêt que le récit des aventures de brigands. Leurs exploits sont le plus souvent empreints d'une teinte romanesque qui y ajoute un nouvel attrait. Il est vrai qu'ils la doivent parfois plus à l'imagination de l'historien qu'à la réalité; mais sous ce rapport on n'aura nul reproche à faire à l'auteur anglais. Quoique épris dès sa jeunesse des exploits de bandits et de tous les romans écrits sur ce sujet, il ne partage point les illusions ridicules de ceux qui croient à un Robin Hood ou à un homme professant une métaphysique raffinée, comme le brigand Moor.

Les récits qu'il nous donne sont simples, sans recherche poétique, et n'offrent jamais rien qui soit hors de la vérité. Ils n'en sont cependant pas moins intéressans pour cela. La plupart de ces brigands fameux furent en réalité de petits conquérans s'insurgeant contre la civilisation, et vivant aux dépens de leurs semblables qu'ils traitaient en ennemis et pillaient sans miséricorde. L'histoire de leur vie fait voir combien peu il y a de différence entre la guerre et le brigandage, en même temps qu'elle offre un singulier mélange de vices, de cruautés et de superstitions. Considérée sous ces deux points de vue, elle peut présenter un but moral utile aux progrès des idées. M. Macfarlane a puisé surtout aux sources italiennes et espagnoles, qui sont les plus abondantes, et qui doivent l'être en effet, puisque ce sont les deux pays de l'Europe qui furent jusqu'à présent les mieux enlacés dans les chaînes du despotisme et de la superstition. Il y a joint quelques notices sur les brigands allemands, hongrois, sur ceux de l'Inde, sur les boucaniers d'Amérique et les pirates chinois; enfin, la France a fourni pour sa part l'abbé de Vatterville, dont parle Saint-Simon dans ses Mémoires.

Corps sans ame; par Jules Lacroix. Paris. E. Renduel. 1834. Deux volumes in-8°. Prix : 15 fr.

L'auteur de ce roman a pris pour type l'égoïsme matérialiste qui ne vit ici-bas que pour boire, manger, dormir et parvenir, coûte que coûte, au prix des plus viles bassesses. Son héros est un être de boue et de fange, en qui les plus grossiers penchans de la matière ne sont contrebalancés par aucune qualité du cœur. Les personnages qui s'agi-

tent autour de celui-là sont, pour la plupart, aussi méprisables que lui. C'est un tableau repoussant qui ravale l'homme au rang de la brute, et l'auteur, comme tant d'autres, nous semble employer bien mal un vrai talent à peindre la société sous un aspect aussi déplorable, et à charger encore le tableau de couleurs exagérées. C'est distraire tout-à-fait le roman de sa destination, c'est priver ce genre de littérature de tout le charme qui en fait le principal mérite, et même de l'utilité morale qu'il peut présenter.

Biographical and critical history of the british litterature of the last fifty years, by Allan Cunningham. Paris. Beaudry. 1834. In-12. Prix : 3 fr. 50 c.

On a réuni, sous ce titre un peu trop prétentieux, une suite d'articles écrits pour le journal *l'Athenæum*. Ce sont de courtes notices biographiques et critiques sur presque tous les auteurs anglais qui se sont distingués dans les cinquante dernières années. Les principaux faits de leur vie sont brièvement racontés, et les traits caractéristiques de leurs ouvrages présentés d'une manière assez piquante. Le volume commence par une courte notice sur l'auteur, puis une introduction, et se divise ensuite en six sections : *Poésie, Romans, Histoire, Biographie, Drame, Critique;* division qui nous a paru mauvaise, en ce qu'elle oblige à diviser aussi en plusieurs parties la notice d'un même écrivain, et empêche de saisir l'ensemble de ses productions ; enfin, il se termine par un chapitre intitulé : *De l'influence de la littérature orientale sur la littérature anglaise.* Quoique ce petit volume ne mérite pas le titre d'Histoire de la littérature anglaise, il n'en est pas moins recommandable par son style élégant, et l'esprit de saine critique qui l'a dicté.

Sketches in Spain during the years 1829-30-31-32; by captain S. E. Cook, R. W. Paris. Galignani. 1834. Deux volumes in-8°. Prix : 16 fr.

Ces esquisses sont le résultat d'observations faites pendant un séjour d'environ trois années en Espagne. On y trouve des descriptions intéressantes de cette contrée peu connue même de ses habitans ; une analyse de son gouvernement et de l'étrange composition des diverses branches de l'administration, des détails curieux sur le clergé, les moines, les biens de l'Église et leur revenu ; sur les mœurs du peuple, sur les brigands espagnols et leur système de conduite, sur le commerce, l'industrie et les diverses productions du pays. Ensuite viennent plusieurs chapitres sur l'architecture, la sculpture et la peinture, dans lesquels l'auteur passe en revue l'histoire de ces arts, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, et indique les lieux où se trouvent les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Enfin, la dernière partie de l'ouvrage traite de l'histoire naturelle ; elle renferme une notice sur les forêts de l'Espagne, sur les arbres qui y croissent spontanément, la désignation des zones ou degrés d'élévation qui favorisent leur culture, et des considérations générales sur la structure géologique de la contrée. Cet ouvrage est écrit par un observateur consciencieux et

éclairé, et la manière dont il envisage l'Espagne et les Espagnols est bien faite pour rassurer les amis de la liberté sur l'avenir de ce beau pays. Il y montre des sources de prospérité qui ne demandent que la liberté pour féconder le pays, et, dans un court aperçu de la situation politique, on lit ces paroles consolantes :

« Ramener l'ancien régime serait de toute impossibilité. Autant vaudrait faire revivre les lois pénales d'Irlande, ou évoquer les ombres des Stuart sur le trône d'Angleterre. Si don Carlos réussissait, il ne pourrait régner que par des lois militaires et tyranniques, comme le fit Calomarde, et, au premier mouvement qui s'opérerait en France, une petite armée suffirait pour mettre son trône en pièces. Il n'y a pas plus d'attachement à la dynastie ou à la personne du souverain en Espagne que partout ailleurs. Il y règne un profond amour de l'ordre et de la tranquillité, et la partie éclairée du peuple veut et obtiendra probablement des institutions libres. Le gouvernement actuel n'a qu'à compléter l'armement des gardes nationales pour être à l'abri de toute secousse intérieure. Je ne doute pas, qu'en agissant avec prudence et fermeté, il ne parvienne à vaincre l'opposition du clergé lui-même, et à opérer les réformes nécessaires dans l'administration du pays. »

Essai historique et archéologique sur la reliûre des livres et sur l'état de la librairie chez les anciens; par Gabr. Peignot. Dijon. Lagier. 1834. In-8°. Fig. Prix : 2 fr. 50 c.

Annoncer un ouvrage de M. Peignot, c'est offrir aux amateurs un livre de recherches curieuses et intéressantes, car il est peu de bibliophiles qui aient su autant que lui jeter du charme sur la science. Cette brochure n'est que la première partie d'une histoire de la reliûre chez les anciens et les modernes; elle contient une foule de détails sur la manière dont un livre était conditionné à Rome lorsqu'il sortait des mains du *bibliopegus* (relieur); sur les divers métiers qui se rattachaient soit à la librairie, soit à la reliure des livres, tels que le *librarius*, copiste chargé de transcrire les manuscrits; le *bibliopola*, qui remplissait le rôle du libraire de nos jours, faisaient multiplier les copies des ouvrages nouveaux et les exposait dans sa boutique pour les vendre; un passage de Martial nous prouve que les libraires de Rome ressemblaient sous plus d'un rapport à ceux de Paris. Dans une épigramme adressée au lecteur, il dit :

Omnis in hoc gracili xeniorum turba libello
Constabit nummis quatuor empta tibi.
Quatuor est nimiùm; poterit constare duobus,
Et faciet lucrum bibliopola Tryphon.

« Ce recueil complet d'étrennes renfermées dans ce petit volume te coûtera quatre pièces d'argent. — Quatre ! c'est trop, — Peut-être l'auras-tu pour deux, et le libraire Tryphon y fera encore son profit.....»

Les *librarioli* étaient des ouvriers qui s'occupaient de la décoration des bibliothèques, art dans lequel les Romains étaient fort avancés, comme il paraît d'après plusieurs passages de Cicéron et autres auteurs. Enfin les *bibliopegi* étaient les relieurs proprement dits, dont l'office était de coller proprement les feuilles de papyrus les unes aux autres

pour en former un volume, adapter solidement à la première feuille la peau servant de couverture, et d'attacher avec la même solidité la dernière feuille au cylindre autour duquel se roulait le manuscrit. M. Peignot a rassemblé tous les fragmens qu'il a pu trouver à ce sujet dans Horace, Virgile, Catulle, Pline, etc., etc.; et, au moyen de ces divers renseignemens, il est parvenu à tracer un tableau assez complet de l'aspect que devait présenter une bibliothèque romaine, espèce d'armoire élégamment sculptée et divisée en une foule de cases où étaient rangés, à peu près comme le sont les rouleaux de nos marchands de papiers peints, de nombreux manuscrits présentant chacun son *umbilicus*, extrémité du cylindre qui était garnie d'un bouton garni d'ivoire, d'argent, d'or, et quelquefois de pierres précieuses, et portait sans doute le nom de l'auteur du livre. « Ces ornemens, éclatans par la richesse et le poli de la matière, devaient donner à une bibliothèque somptueuse l'aspect d'un ciel semé d'étoiles brillantes. » Deux planches lithographiées acompagnen ce petit volume et servent à faire mieux comprendre les descriptions qu'il renferme.

Voyage en Suède, contenant des notions étendues sur le commerce, l'industrie, les arts et la littérature de ce royaume; les mœurs de ses habitans, etc., etc., suivies de détails sur le gouvernement du roi Charles XIV (Jean Bernadotte); par Al. Daumont. Paris. A. Bertrand. 1834. 2 vol. in-8° et atlas in-4°. Prix : 21 fr.

L'auteur de ce Voyage se rendait en Suède dans l'espoir d'être accueilli et employé par Bernadotte, qu'il avait connu autrefois, et qui, dans le temps où il ne songeait pas à devenir jamais roi, lui avait montré beaucoup de bienveillance. A son arrivée à Stockolm, il obtint une audience; et Sa Majesté, après l'avoir reçu avec une froideur excessive, renversa tout l'échafaudage de ses espérances par un refus formel, basé sur le motif assez naturel que la première condition nécessaire pour remplir une place en Suède était d'être Suédois. Mais ce triste désappointement n'a point influé sur les jugemens de M. Daumont, et toutes les fois qu'il a occasion de parler du roi, c'est dans les termes les plus avantageux. Il fait beaucoup d'éloges de son administration, de sa popularité et de tous les bienfaits que lui doit la Suède. La description qu'il donne de ce pays annonce en effet un état prospère et florissant. On lira avec intérêt des détails sur les produits de l'agriculture, des mines et des manufactures de la Suède; sur son commerce, sa navigation, ses douanes que les nôtres feraient bien de prendre pour modèle; ses armées de terre et de mer. L'auteur nous donne beaucoup de renseignemens curieux sur l'état de l'instruction, sur les universités sur les arts et la littérature de cette contrée. L'art typographique y a fait jusqu'à présent peu de progrès; mais cela était dû sans doute au système de censure qui entravait sa marche. Maintenant une grande liberté de la presse règne en Suède; les frais pour l'établissement d'un journal sont peu considérables; il n'y a pas de cautionnement; le timbre n'est que d'environ un denier tournois la feuille; aussi les journaux abondent. Après avoir passé en revue l'administration judiciaire,

les diètes, la constitution, les finances et la banque, les rapports politiques de la Suède, M. Daumont donne un court précis des causes du changement de dynastie et de l'avénement du roi Charles Jean, puis il termine son livre par quelques détails de mœurs et l'itinéraire de son retour. L'atlas qui accompagne ce Voyage renferme une belle carte de Suède et de Danemark, par J. Andriveaux, quelqus vues fort pittoresques et des costumes de paysans dalécarliens et smolandais.

Précis des derniers événemens de Savoie, par le général Ramorino. Paris. A. Dupont. 1834. In-8°. Prix : 1 fr. 50 c.

En butte aux plus violentes accusations, au sujet de la déplorable tentative contre la Savoie, le général Ramorino a jugé convenable de publier sa justification. Sans s'arrêter à d'inutiles récriminations qui ne prouvent rien, il nous présente un simple récit des événemens tels qu'ils se sont passés, et desquels ressort évidemment l'injustice de ses accusateurs. Appelé à se mettre à la tête d'une expédition qui, lui écrivait-on, était impatiemment attendue du peuple savoisien prêt à se soulever, Ramorino n'a pu en effet qu'éprouver un désappointement cruel et un complet découragement lorsqu'au lieu de 800 hommes qu'on lui promettait, il s'est trouvé à la tête d'une poignée de 150 à 200 hommes, dont la plupart n'avaient jamais manié un fusil; lorsqu'à la place de cette révolution prête à éclater, il n'a rencontré sur son passage que froideur et apathie, et, qu'après un séjour de vingt-quatre heures sur le territoire de Savoie, il a vu sa troupe, loin de recevoir du renfort, diminuée par la désertion, démoralisée et prête à se dissoudre d'elle-même. Si tout ce qu'il raconte est vrai, et les pièces officielles qu'il cite, semblent donner beaucoup de poids à son récit, on ne peut que déplorer l'étrange folie qui a présidé à toute cette affaire. Ils sont bien coupables les hommes qui, par leur imprudence, reculent ainsi le triomphe de la liberté, ébranlent inutilement l'état social et semblent prendre à tâche de fournir des argumens aux fauteurs de l'absolutisme.

État de la civilisation morale et religieuse des Grecs dans les siècles héroïques; par P. van Limburg Brouwer; t. Ier. Groningue. Boekeren. 1833. In-8°. Prix : 10 fr.

L'auteur de cet ouvrage s'est proposé d'examiner d'abord la civilisation des Grecs sous le rapport moral, examen qu'il fait précéder de vues générales sur le pays qu'ils habitaient et sur les principaux événemens qui ont fixé leur sort, afin de déterminer quelle a pu être l'influence, tant du climat et du sol qu'ils habitaient, que des révolutions qu'ils ont subies, et des peuples avec lesquels ils ont eu quelques rapports; sur leur caractère, sur le développement de leurs idées morales et sur leurs mœurs. Ces descriptions sont présentées de la manière la plus pittoresque, et dans un style tout-à-fait poétique, emprunté aux anciens auteurs grecs. Après avoir rapporté les traditions qui retracent les principaux événemens des siècles héroïques et des fables qui s'y rattachent, l'auteur s'occupe de la civilisation morale des Grecs dans la

première époque de leur histoire; il esquisse, d'après Thucydide, l'état politique de l'ancienne Grèce, les émigrations; il nous montre la piraterie et le brigandage, alors si communs, que ce n'était pas considéré comme une injure de demander à des étrangers s'ils étaient pirates; la force corporelle se développant avant les facultés morales, la férocité, la grossièreté des anciens héros et les coutumes barbares qui en résultaient. Un chapitre est consacré à peindre l'état des femmes, l'amour chez les Grecs, le mépris qu'ils professaient pour le beau sexe, et l'état de soumission dans lequel ils le maintenaient. Ce chapitre fort intéressant renferme une foule de faits curieux sur la manière dont les pères disposaient de leurs filles, et sur les diverses relations de la condition des femmes. L'auteur traite ensuite de la civilisation intellectuelle des Grecs, il passe en revue les différens hommes qui, par leurs talens, influèrent sur les mœurs ou sur les destinées de ce peuple, nous montre les prêtres se réunissant en société pour travailler plus activement à la recherche de la vérité, et tend à prouver que cependant il n'y eut jamais en Grèce de caste sacerdotale comme celle de l'Egypte et de l'Orient. Enfin, ce volume se termine par un examen particulier des principaux sages de cette époque, célèbres surtout comme poètes; une appréciation d'Orphée comme devin, médecin, poète, philosophe, et une réfutation assez vive de Heyne, Hermann, Creuzter et autres savans, qui ont proposé ou soutenu l'idée d'une école de philosophes grecs antérieurs à Homère, et inventeurs de cosmogonies et de théogonies destinées à communiquer leurs opinions sur l'origine des choses.

Dans la seconde partie de ce consciencieux travail, qui, nous l'espérons, ne tardera pas à paraître. M. van Limburg Brouwer examinera les opinions des Grecs sur la nature et les propriétés des êtres surnaturels qu'ils adoraient, sur les devoirs de l'homme envers la divinité, sur le culte qu'ils croyaient devoir lui offrir; puis, rapprochant les deux points de vue de la religion et des mœurs, et comparant leurs idées sur le culte avec leurs opinions sur la morale, il tâchera de montrer l'influence que les idées religieuses ont exercée effectivement sur la moralité du peuple en général et sur celle des individus, sur l'ordre social et sur les rapports de la vie domestique.

L'Espagne et ses révolutions; par Emmanuel Marliani. Un vol in-8°. Paris, à la librairie espagnole de N. Salva, rue de Richelieu, n. 60.

Au moment où l'Espagne essaie pour la troisième fois de secouer le joug de l'absolutisme, l'ouvrage que nous annonçons doit être favorablement accueilli du public. Cet écrit avait pour premier objet de réfuter *l'Essai historique sur la révolution d'Espagne*, publié par M. de Martignac, dans le but de justifier l'intervention de la France en 1823. Il a cependant une portée bien plus étendue. L'auteur démontre avec talent que, quels que soient les motifs qui déterminent un gouvernement étranger à s'entremettre entre les deux partis qui divisent l'Espagne, cette intervention ne peut avoir d'autre résultat que d'humilier la nation, en attaquant son indépendance, et d'y faire triompher le parti qui sera le plus disposé à vendre sa patrie au gouvernement mé-

diateur. M. Marliani réfute d'une manière victorieuse les accusations lancées par M. de Martignac contre les hommes honorables qui, placés à la tête de la révolution espagnole, avaient à lutter à la fois contre les nombreux ennemis de la réforme politique au dedans et contre les cabinets de l'Europe au dehors. Il appartenait à un homme qui a pris une part active aux événemens de 1823, de justifier ce but de la révolution et le caractère de ceux qui ont défendu la même cause.

Des divers gouvernemens considérés dans leurs rapports avec le bien-être des populations; par le baron Massias. Paris. Didot. 1834. In-8°. Prix : 3 fr.

Cette brochure, qui n'est qu'un fragment d'un ouvrage plus étendu que prépare l'auteur, renferme un long plaidoyer en faveur de la monarchie constitutionnelle telle que l'a faite en France le gouvernement actuel, contre les théories républicaines que M. le baron Massias représente comme inséparables de la guillotine et de toutes les horreurs de 93. Il combat une à une toutes les objections qu'on élève contre la monarchie représentative héréditaire du 7 août. Il prend à tâche de laver le gouvernement de toute espèce de reproche, de justifier toutes ses mesures, et se donne beaucoup de peine pour prouver que la liberté de la presse et l'institution du jury seront conservées intactes, quoi qu'il arrive. Pour mieux faire juger l'esprit qui a dirigé sa plume, nous citerons ce qu'il dit du *Journal des Débats*, dans un appréciation des feuilles quotidiennes de France.

« *Débats* : Ministériels indépendans. — Littérateurs savans, à vues » saines et profondes. — Critiques presque tout-à-fait impartiaux. — » Publicistes adroits, logiciens nets et serrés, pliant les principes aux » époques. — Populaires autant qu'il faut pour ne pas aliéner le peu- » ple, habiles appréciateurs des circonstances, tâtant le pouls aux temps, » entremetteurs du passé et de l'avenir, ils sont, non la voile et le gou- » vernail, mais le lest et les gardiens de la civilisation. »

Contes de miss Harriet Martineau sur l'économie politique; traduits de l'anglais par B. Maurice; tome III. Paris. Ch. Gosselin. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Les trois contes renfermés dans ce volume sont : *Prospérité et désastre à Garveloch; la Coalition d'ouvriers à Manchester; Pour chacun et pour tous.* Le premier traite de la population, de son accroissement, qui est nécessairement limité par les moyens de subsistance, de la tendance perpétuelle qu'elle a toujours à dépasser cette limite, du rétablissement de l'équilibre par deux agens principaux, le vice et la misère; et enfin des moyens que la société doit employer pour favoriser l'accroissement du capital et restreindre celui de la population. Les deux suivans, dont l'un, *la Coalition*, offre un intérêt tout-à-fait de circonstance, sont des corollaires de l'autre, et ont pour but d'exposer quelques-uns des fâcheux résultats qu'entraîne après elle l'inégale progression de la population et du capital. L'auteur ne trouve de remèdes

à ce désastre que la dans liberté la plus complète du commerce et de l'industrie, unie aux progrès constans de l'agriculture. Cette opinion ne manquera pas de soulever contre elle tous les rhéteurs qui ont intérêt à soutenir les priviléges et le monopole; mais, en dépit de leurs sophismes et de leurs arguties, bien des gens persisteront à la regarder comme la véritable ancre de salut pour la société, tant que l'expérience ne sera pas venue leur prouver qu'ils sont dans l'erreur. Dieu avait placé l'homme sur la terre pour qu'il y vécût en société; il l'avait comblé de bienfaits, doué d'une intelligence capable d'aplanir tous les obstacles, de se procurer tout ce qui était nécessaire à son bonheur ici-bas.

Mais l'homme, avec cet esprit personnel et anti-social qui préside à toutes les institutions dont il est l'auteur, a tout bouleversé; divisant des nations qui ne devaient former qu'un peuple de frères, il les a isolées. Il a renfermé chacune d'elles dans des barrières étroites, où la population s'est multipliée, tandis que les moyens de subsistance diminuaient, en sorte qu'on en est venu au point de dire que la guerre, ce fléau impie, est un bien, ou du moins un mal nécessaire, et qu'il faut envoyer des milliers de soldats s'entre-tuer sur le champ de bataille pour ne pas les voir mourir de faim, pendant que quelques privilégiés, gorgés d'or et gangrenés d'égoïsme, consomment en un seul jour ce qui suffirait à soutenir des familles entières tout un mois. Un jour viendra sans doute où l'on sera forcé d'user du remède; mais, comme le dit miss Martineau, « cela arrivera entre la troisième et la trente-cinq millième génération, à partir de celle-ci. »

Traité d'astronomie; par sir John Herschel, membre de la société royale de Londres; correspondant de l'Institut de France; traduit de l'Anglais et suivi d'une addition sur la distribution des orbites cométaires dans l'espace, par Augustin Cournot, docteur ès-sciences, élève de l'ancienne école normale. Paris. Paulin, place de la Bourse. 1834. Un vol. grand in-18, avec figures imprimées dans le texte, et planches. Prix : 4 fr. 50 c., et 5 fr. par la poste.

Voici un livre fort remarquable et digne à tous égards du succès qu'il obtient. On manquait en France d'un bon ouvrage au courant de toutes les découvertes modernes et des procédés les plus avancés de la plus belle des sciences, écrit avec concision, avec clarté, avec élégance, et où l'exposition des théories et des observations ne fût pas noyée sous l'appareil des hautes mathématiques, qui éloignent les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des lecteurs, au moins. Nous ne craignons pas d'affirmer que ce livre réunit toutes ces qualités diverses. Dans la publication de cet utile et élégant volume, dont l'original, qui fait partie du *Cabinet cyclopédia*, du docteur Lardner, a notablement gagné à passer par la traduction de M. Cournot, nous voyons même un premier symptôme d'une méthode nouvelle d'exposition dans les sciences parmi nous. Sous tous les rapports, il est bon que cette rénovation commence par l'astronomie. En effet, presque tous les traités de cette science, que l'on a offerts au public dans ces derniers temps, sont, ou beaucoup trop savans, ou beaucoup trop élémentaires; qui peut entreprendre le travail cy-

clopéen de parcourir et de méditer le grand Traité de Delambre, ou la *Mécanique céleste*, de Laplace? Pour ce dernier ouvrage, on compte dans le monde une trentaine de personnes qui l'aient lu. Cela s'explique par une bien simple considération; c'est qu'il faut consacrer sa vie au calcul différentiel et intégral, ou ne pas en approcher. Les traités de MM. Biot et Francœur, qui sont cependant ce que l'on avait de mieux, n'échappent pas non plus à cette dernière critique. Le livre que monsieur Cournot vient de traduire, exposé complet de la science, est à la fois scientifique et accessible à tout lecteur qui possède la plus légère teinture de géométrie; il remplit donc une véritable lacune. Les treize chapitres, formant ensemble plus de 500 pages, traitent successivement des notions générales, des instrumens et de leurs procédés, de la géographie et de l'uranographie, des mouvemens du soleil, de ceux de la lune, de la gravitation universelle, du système solaire, des satellites, des comètes, des perturbations, de l'astronomie sidérale, enfin du calendrier. Il y a deux chapitres entièrement neufs pour l'enseignement français. L'auteur a cherché, et a réussi d'une manière étonnante, à faire sortir la théorie des perturbations planétaires du domaine de la haute analyse. Laplace s'était borné le plus souvent, dans son *Exposition du système du monde*, à traduire en langue vulgaire l'énoncé algébrique des théorèmes, sans prétendre initier le lecteur étranger aux sciences de calcul, dans l'intelligence de ces questions et de leur raison physique. Sir John Herschel a complétement éclairci pour le public, cette partie délicate de l'astronomie. Son chapitre de l'astronomie sidérale mérite aussi une mention très-particulière. Il y expose la théorie de son père sur la constitution du ciel, sur la voie lactée, sur les étoiles doubles, sur les systèmes particuliers que certains groupes d'étoiles paraissent former, enfin sur les diverses formes, grandeurs, apparences et constitution des nébuleuses. Les personnes auxquelles leurs occupations ne permettent pas de recourir aux grandes collections scientifiques pourront puiser ici des connaissances exactes sur ces matières du plus grand intérêt philosophique, et dont les traités élémentaires, en France, ne s'occupent pas avec assez de détails. M. Cournot a ajouté à sa traduction un mémoire important sur la distribution des orbites cométaires dans l'espace, travail qui paraît renfermer des aperçus neufs. Enfin, ce qui nous a le plus frappé dans cet ouvrage, et incontestablement son plus grand mérite, c'est la foule de méthodes d'exposition entièrement neuves qu'il contient; c'est la clarté et l'originalité spirituelles d'un grand nombre de démonstrations de la science, qui sont aussi simples que claires et complètes. Un grand nombre de figures fort nettes, intercalées dans le texte, éclaircissent encore la matière, en épargnant au lecteur le soin de recourir à des planches placées à la fin de l'ouvrage. On en trouve cependant trois, qui donnent les figures de quelques principales nébuleuses, de plusieurs comètes et des taches du soleil. Ce petit volume est parfaitement imprimé. La même librairie va faire paraître une autre publication importante: *l'Histoire des sciences mathématiques en Italie*, par le professeur Libri; nous croyons savoir que cet ouvrage contiendra des faits inattendus, et qu'il y sera démontré, entre autres choses, que le célèbre maître *Leonardo da Vinci*, peintre, poète, architecte et géomètre, a la priorité en ce qui touche plusieurs des plus belles découvertes de la physique et du calcul modernes.

Curiosités homilétiques, extraites du n° 192, du 14 décembre 1833, de la *Gazette ecclésiastique* de Darmstadt.

Quelques citations suffiront pour justifier ce titre. Dans un sermon publié en 1833, par Groos, à Carlsruhe, prêché le jour du vendredi-saint de la même année, par W. Stern, professeur du séminaire pédagogique évangélique, nous lisons, entre autres choses remarquables, la proposition suivante : « Quelque grands que soient tes péchés, quelque puis-» sante que puisse être en toi la disposition à faire ce qui est défendu, » quelque forte passion qui t'y conduise, quelque grande même que soit » la condamnation que tu éprouves en toi-même, crois ! crois seulement » que ton Rédempteur est mort pour toi et que son sang t'a lavé, et tu » es libre, tu es racheté, tu es bienheureusement sauvé ! » Est-il possible d'ouvrir une voie plus facile pour conduire au salut ?

Quelle différence énorme ne trouve-t-on pas dans la réponse que le Sauveur, le plus sage de tous les docteurs, fit à ce docteur de la loi, qui lui demandait : « Que faut-il que je fasse pour obtenir une vie éternelle ? » Et nous lisons encore une autre proposition dans le même sermon, que ne confirme nulle part la Bible, et qui ne tendrait pas à moins qu'à faire de Satan l'ami de la vertu : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et Satan ne pourra plus t'accuser devant Dieu. » Enfin, le même sermon contient encore le passage suivant : « C'est lui, c'est le Seigneur que nous avons cloué sur la croix ! lui qui siégeait sur l'arche de l'alliance dans le saint des saints ; lui, qui, de son bras fort, retira son peuple de l'Égypte, qui le porta sous ses ailes comme un aigle ses petits ; qui lui fit traverser le désert et le nourrit. Et c'est là la reconnaissance que lui témoigne ce peuple chéri, pour la protection qu'il lui a accordée, et pour la direction dont il usa si souvent à son égard ! »

On voit qu'à force de vouloir être orthodoxe on peut devenir hérétique. Rien n'est plus anti-biblique que le passage qu'on vient de lire.

Choix de morceaux *fac simile* d'auteurs contemporains, destiné à enseigner à lire dans les manuscrits ; recueillis et publiés par M. Cassin. Paris. L. Colas. 1833. Première et seconde livraison. In-8°. Prix : 1 fr. 20 c.

Ces deux livraisons renferment une courte introduction de M. E. Cassin : *Il n'y a pas de sorcier*, fragment signé Villeneuve ; *Souhaits pour un nouveau-né*, pièce de vers assez faible de M. Carnot ; *Manière de faire le pain*, par M. Francœur ; *le Devin*, petite anecdote de M. de Lasteyrie ; *Ne trempez pas dans le secret de la maison*, trait moral, traduit du chinois par M. Saint-Julien ; un passage de M. Charles Dupin sur *les Salles d'asile* ; enfin une notice sur *M. l'abbé de la Faye*, grand-vicaire de l'archevêque de Toulouse, puis évêque d'Oleron, en Béarn, par M. Azaïs. L'ouvrage complet formera un volume in-8° qui paraîtra en douze livraisons. Chaque morceau est accompagné d'une petite vignette. Si l'utilité de ce recueil n'est pas fort évidente, du moins on peut le recommander comme un objet curieux et intéressant. L'exécution lithographique en est très-soignée et le prix aussi réduit que possible.

Paris. — Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN ;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 5. MAI 1834.

LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES, par Victor Hugo. Paris. Renduel. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

« Le premier de ces deux volumes, dit M. Hugo dans sa préface, enserre onze années de la vie intellectuelle de l'auteur, de 1819 à 1830. Le deuxième contient également onze années, de 1823 à 1834. Mais comme une partie de ce deuxième volume rentre dans l'intervalle de 1819 à 1830, les deux volumes réunis n'offrent le mouvement, en bien ou en mal de la pensée de celui qui les a écrits, que sur une échelle de quinze années, de 1819 à 1834. » En d'autres termes, M. Victor Hugo a recueilli dans son portefeuille toutes les moindres lignes échappées à sa plume dans ses momens de loisir, et de ces miettes littéraires semées fort clair sur de petites pages in 8°, on a fait deux volumes. Le premier renferme : *Journal des idées d'un jeune jacobite* de 1819, et *Journal des idées d'un révolutionnaire* de 1830; en mettant en présence ces deux époques de sa vie, l'auteur a voulu nous faire com-

prendre le changement opéré par le temps et la marche des choses dans ses opinions. Du reste, la plupart de ces fragmens nous ont paru médiocres et peu dignes de l'impression; on y rencontre parfois de l'esprit, mais plus souvent des pensées assez étranges, telle que celle-ci : « La France est toujours à la mode en Europe; » ou bien : « Un classique jacobin, un bonnet rouge sur une perruque; » ou bien encore : « Genève, une république et un océan en petit. » Voltaire avait déjà comparé, avec bien plus d'esprit, les révolutions de cette petite république à des tempêtes dans un verre d'eau.

Le second volume est bien supérieur au premier. On y retrouve d'abord *l'Étude sur Mirabeau*, *Guerre aux démolisseurs!* et un morceau sur *M. d'Ovalle*, déjà publiés ailleurs. L'auteur y a ajouté un fragment sur Voltaire, un autre sur La Mennais, un autre sur Walter Scott, où le génie de ce grand écrivain est dignement apprécié; enfin, une notice touchante sur Imbert Gallois, de Genève, pauvre jeune homme qui, poussé par une imagination inquiète et poétique, vint à Paris chercher fortune, et n'y trouva que la misère et la mort. Accueilli d'abord avec bonté, par plusieurs hommes de lettres distingués, il vécut quelque temps d'espérance; mais, bientôt déçu dans son attente, il s'abandonna au découragement, et une phthisie pulmonaire le conduisit rapidement au tombeau. Quatre jeunes gens, ses compatriotes, qui se trouvaient alors à Paris, accompagnèrent seuls son convoi, et lui rendirent les derniers devoirs de l'amitié. Au total, cette nouvelle publication de M. Victor Hugo n'ajoutera probablement rien à sa renommée, et ce qui en ressort le plus évidemment, c'est la complaisance avec laquelle il remet à son libraire ses moindres manuscrits. Il y a surtout une singulière affectation à répéter sans cesse que toute grande ère a deux faces; que tout siècle est un binome, $a - b$, l'homme d'action, plus, l'homme de pensée; que l'homme d'action, Napoléon, a paru, et que l'homme de pensée, le poète, manque encore; qu'il faut le laisser se dessiner. On pourrait croire, sans doute à tort, que M. Victor Hugo espère offrir le second profil du siècle.

Histoire financière et statistique générale de l'empire britannique, avec un exposé du système actuel de l'impôt; par Pablo Peprer; traduit de l'anglais par J. M. Jacobi. Paris. Bellizard. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 24 fr.

Cet ouvrage renferme une foule de documens de la plus haute importance sur les impôts, revenus, dépenses, dettes, forces et richesses de l'empire britannique et de ses nombreuses colonies dans toutes les parties du monde. Il est divisé en quatre parties; la première traite de l'histoire financière, depuis les temps les plus reculés jusqu'au moment actuel, et déroule à nos yeux la graduation successive du revenu public, nous montrant comment, de la simple et modeste contribution en poisson et en bestiaux, qui a été le point de départ, il a fini par atteindre un degré d'élévation qu'on a peine à concevoir. Nous y voyons le parlement voter les premiers fonds en espèces, montant à 50,000 liv. sterl., pour l'expédition de Poitiers, et, plus tard, 700 millions de liv. st. accordés pour soutenir ces longues guerres qui ont fini

à Waterloo. Dans la seconde partie, l'auteur suit les progrès de la dette nationale, depuis son origine jusqu'à son état actuel; il nous donne une esquisse de l'histoire de la Bourse et de celle de la Banque. La troisième offre une statistique générale de l'empire britannique, une évaluation de son capital, de l'étendue et de l'importance de ses possessions en Europe, dans l'Amérique du nord, dans les Indes occidentales; en Afrique, dans l'Australasie, dans l'Océan indien et dans le vaste empire de l'Inde. Enfin, la quatrième partie traite des effets de l'impôt et présente un plan pratique pour la liquidation de la dette nationale. Chacune de ces divisions est accompagnée de nombreux tableaux financiers et statistiques, et l'ouvrage se termine par une liste générale des institutions philantropiques établies à Londres et dans les environs, soutenues en tout ou en partie par des contributions volontaires; leur nombre s'élève à 315. Ce chiffre est le plus bel éloge qu'on puisse faire de la charité et de la bienfaisance de nos voisins d'outre-mer.

Les Juifs dans le moyen âge; essai historique sur leur état civil, commercial et littéraire; par G. B. Depping. Paris. Imprimerie royale. 1834. In-8°. Prix : 8 fr.

Ce volume, auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné une mention honorable, offre un tableau fort intéressant de l'histoire du peuple israélite, depuis le sixième siècle jusqu'au seizième. L'auteur nous retrace l'entrée des Juifs en Europe, les premiers témoignages de leur apparition en France, leurs communautés à Rome et la politique des divers empereurs à leur égard. Nous les voyons, tour à tour, favorisés sous Théodose et ses successeurs, traités durement sous Justinien, en butte aux séductions de Grégoire Ier; puis, à la législation barbare des Visigoths, qui les qualifie de *secte détestable*, et leur enjoint, sous peine de mort, de renoncer aux pratiques de leur religion; enfin, tolérés par les Maures en Espagne, où, plus tard, ils prirent un grand accroissement et brillèrent quelque temps d'un nouveau lustre. « Sous la protection du croissant, la nation ennemie de la croix commença une époque fertile en grands hommes, qui lui donna une littérature et une ère nouvelle. » Une académie juive fut fondée à Cordoue, des écoles s'élevèrent à Grenade, Tolède, Barcelonne; les israélites eurent d'habiles médecins, des astronomes renommés, des poètes, des grammairiens et de savans commentateurs de la Bible.

Les peuples chrétiens ne se montrèrent pas si favorables aux juifs. Bien loin de là, dans la plupart des pays de l'Europe, les persécutions les plus cruelles étaient souvent dirigées contre les malheureux israélites, et, lorsque les princes leur avaient extorqué tout l'argent qu'ils pouvaient en obtenir par voie d'emprunt, ils les abandonnaient, pour se libérer de leurs dettes, à la fureur d'une populace fanatisée, qui ne voyait en eux que de détestables usuriers, capables de toute espèce d'abominations. « Ce qui s'est passé à Béziers prouve jusqu'à quel point les sentimens d'humanité étaient pervertis chez les chrétiens à l'égard du peuple juif. Tous les ans, au dimanche des Rameaux, l'évêque montait en chaire et disait ces paroles au peuple : « Vous avez » autour de vous les descendans de ceux qui ont crucifié Jésus-Christ, » nous allons célébrer la passion. Fidèles à la coutume de vos ancêtres,

» armez-vous de pierres avec l'aide de Dieu, lancez-les contre les juifs, » et vengez courageusement l'injure du Sauveur autant qu'il se peut. » Il donnait ensuite la bénédiction à la multitude déjà toute disposée à lui obéir; on se munissait de pierres, seule arme dont il était permis de se servir en cette occasion, et l'on courait assaillir les maisons des juifs. Ceux-ci avaient, suivant la même coutume ancienne, la faculté de se défendre aussi à coups de pierres; la ville demeurait dans un état d'anarchie et de guerre civile qui durait jusqu'au jour de Pâques. »

Les juifs trouvèrent plus tard moins de préjugés à vaincre en Italie, où leur esprit mercantile ne pouvait qu'être une recommandation auprès de ces républiques puissantes dont le commerce avait fait la fortune. Ils obtinrent la protection des Florentins et fondèrent une colonie à Livourne, qui dès lors prospéra constamment. Là, comme partout où on les laissa tranquilles, il s'opéra bientôt parmi eux un progrès moral évident, et leur activité sortit de la sphère purement commerciale pour s'adonner à la littérature et aux sciences; ils firent faire de grands pas à l'art typographique, et travaillèrent avec zèle à multiplier les éditions de la Bible et de ses commentaires. Plusieurs d'entre eux ont laissé des noms célèbres dans les annales de l'imprimerie.

L'ouvrage de M. Depping est un peu trop diffus, il manque d'ensemble et d'unité, on y chercherait en vain un résumé de la situation relative des Juifs au sein de la société européenne, un aperçu de leurs mœurs, de leur vie intérieure; c'est plutôt un recueil de documens; mais, sous ce seul rapport, c'est déjà une œuvre de grand mérite, vu la difficulté du travail et les recherches laborieuses qu'il a fallu faire pour rassembler en un seul corps tous ces faits épars et isolés.

Un coeur de jeune fille; confidence publiée par Michel Masson. Paris. Allardin. 1834. Prix : 7 fr. 50 c.

L'auteur de ce roman nous prévient, dans sa préface, que, voyant le dégoût du public pour la littérature galvanique et dramaturge, telle qu'on la lui fait depuis quelques années, il a pensé que le meilleur moyen d'exciter l'intérêt, d'être original et de se faire lire, serait de se rapprocher de la simplicité naturelle, d'offrir un récit vrai puisé dans la réalité, de dérouler à nos yeux le cœur d'une jeune fille avec toute sa naïve innocence, et ce besoin d'affections qui le trouble souvent. On ne peut qu'approuver une tentative si sage, où le bon goût et le bon sens se rencontrent; il est temps que des hommes doués de talent protestent contre le mauvais goût qui écrase la littérature française, et, sous ce rapport, nous ne saurions qu'applaudir à l'intention de M. Michel Masson. Mais nous n'en dirons pas autant de l'exécution de son plan. La jeune fille que peint l'auteur nous a paru peu naturelle, ou du moins d'une nature fort peu recommandable. C'est un de ces types qu'on rencontre heureusement moins souvent dans la société que dans les romans du jour, qui, croyant le monde renversé, prennent le vice pour la vertu et le mariage pour la débauche. M. Michel Masson voyait mieux la nature telle qu'elle est lorsqu'il écrivit *le Maçon*, et il est fâcheux que depuis lors il ait jugé à propos de chercher ailleurs ses modèles, ou bien, peut-être, devons-nous regretter que l'association qui s'était formée sous le pseudonyme de Michel Raymond, pour enfanter

cette peinture si vraie de mœurs populaires, se soit dissoute, car il est remarquable qu'aucun de ses membres, pris séparément, n'a rien fait qui puisse être comparé à cet ouvrage.

Histoire de Lucie Clare; par un ecclésiastique, publiée pour l'usage des jeunes personnes, par madame Scherwood, auteur de *Suzanne Gray*, etc.; traduit de l'anglais sur la septième édition. Valence et Paris, chez Marc-Aurel, rue Richelieu, n. 35. Prix : 1 fr.

Il n'est point facile d'écrire de petits romans, simples, gracieux, d'une lecture intéressante, et qu'on puisse placer sans inconvénient dans les pensionnats de l'un ou de l'autre sexe. Madame Sherwood a réussi à éviter les écueils que présente ce genre de composition, trop dédaigné parmi nous, et qu'on ne traite tout-à-fait bien qu'en Angleterre ou en Allemagne, où une sève de piété profonde anime tout le corps social. Que les chefs de famille et d'institution, qui cherchent à placer entre les mains des enfans un petit récit assez gracieux, d'un intérêt tendre et mélancoliqne, écrit sous l'influence d'une vive piété et d'une confiance évangélique, n'offrant aucun détail que le goût ou les mœurs puissent réprouver, et qui ne redoutent pas l'influence d'un livre élémentaire d'une couleur fortement dogmatique, s'empressent donc de se procurer l'*Histoire de Lucie Clare*.

Voyages en Orient, entrepris par ordre du gouvernement français, de 1830 à 1833; par V. Fontanier; deuxième voyage en Anatolie. Paris. Dumont. 1834. In-8°. 7 f. 50c.

L'auteur de ce voyage fut chargé par le gouvernement de se rendre à Trébizonde avec la mission d'y rétablir le consulat français, et de lui transmettre tous les renseignemens qu'il jugerait utiles aux intérêts politiques et commerciaux de la France. Il devait, en outre, passer par la Grèce pour remettre des dépêches au ministre français, M. le baron Rouen. Sa position le mettait à même d'observer les Turcs de près et de les étudier avec fruit. Aussi ce voyage offre-t-il un grand intérêt sous ce rapport. M. Fontanier nous donne une foule de détails curieux sur le sultan Mahmoud, et ses prétendues réformes qui se bornent à avoir changé les vêtemens de ses sujets, et sur son génie qui ne consiste guère qu'à s'enivrer sans cesse au milieu de la débauche. Rien n'est plus original cependant que la manière dont, après avoir cédé aux menaces de l'ambassadeur français, il annonça aux Turcs qu'il consentait à reconnaître la révolution de juillet. — « L'ambassadeur » français a fait une prière pour qu'on lui permît de changer son » pavillon, et pour que le sultan Mahmoud, notre seigneur, envoyât » un trône au nouveau roi qu'on a créé en France; notre seigneur a » beaucoup pensé, puis il a dit à l'elihi : Eh ! mon ami, tu avais un » pavillon tricolore et tu l'as changé pour un blanc, voilà que tu veux » changer le blanc pour le tricolore, et tu fais d'une chose si simple » une affaire d'état. Choisis le tricolore puisque cela te plaît, reprends

» le blanc quand tu voudras, inventes-en même un nouveau, et ne me » romps plus la tête à ce sujet. »

M. Fontanier offre un tableau très-piquant de l'administration turque, singulier mélange de liberté individuelle et de despotisme, de la corruption la plus raffinée et du plus barbare arbitraire. La destruction des janissaires n'a pas amené de grands changemens dans cette organisation, elle n'a fait que changer de mains le pouvoir oppressif qu'ils exerçaient. La situation de tous les employés du gouvernement turc est toujours absolument semblable à celle de Damoclès; ils passent leur vie dans la crainte du cordon. S'ils oppriment trop violemment le peuple, ils excitent des révoltes et y perdent la vie; s'ils ne font pas exécuter à la lettre les ordres de la Sublime-Porte, un messager de mort leur est aussitôt envoyé par elle; enfin, pour compléter leur agonie, s'ils osent envoyer leur démission, il n'y a plus pour eux un lieu de repos dans tout l'empire ottoman, ils sont exposés à toutes les persécutions et à une mort certaine, parce qu'on les soupçonne possesseurs de grandes richesses. Sous un tel régime on n'a du moins pas à redouter la manie des places, qui fait tant de mal en d'autres contrées.

Le volume que nous annonçons se termine par des considérations sur la politique russe en Turquie, sur la manière dont s'est faite la dernière guerre, et sur les traités qui existent entre la Sublime-Porte et l'autocrate. On y verra quels tristes résultats entraînera la faiblesse de la Turquie, et quelle sorte de protection les Européens peuvent espérer dans cette contrée du knout russe.

Dictionnaire de la conversation et de la lecture. Paris, au bureau du répertoire des Connaissances usuelles. Belin-Mandar. 1833. A—Car. 10 vol. formant 20 livraisons. Prix : 2 fr. et 2 fr. 50 c. la livraison, in-8° de 260 pages à 2 colonnes.

Ce vaste et important ouvrage se continue avec activité, et mérite le succès qu'il obtient. Les rédacteurs, parmi lesquels on compte la plupart des notabilités littéraires et philosophiques de notre temps, se sont imposé la tâche difficile de sortir complétement des préjugés de toutes les coteries régnantes et d'admettre dans leur galerie l'expression de toutes les opinions, l'exposition et la défense de tous les systèmes qui se partagent le monde de la pensée. Ils se sont attachés à ne jamais confier la rédaction d'un mot représentant un principe qu'à un écrivain ayant foi en ce principe. Comme exemple de cette utile impartialité, nous citerons un fait assez curieux, qui intéressera nos lecteurs, et où se peint toute la haute tolérance de notre époque; au mot *Allemagne*, on trouve *deux* articles intitulés : *Église d'Allemagne*, l'un écrit par un catholique, l'autre rédigé par un protestant. Lorsque ce dictionnaire sera encore plus avancé, nous tâcherons d'en apprécier l'ensemble dans un article plus étendu; en attendant, contentons-nous de dire qu'en général les articles très-variés et très-nombreux que renferment les vingt livraisons que nous avons sous les yeux, sont écrits avec clarté, avec impartialité, et donnent un résumé substantiel du sujet qu'ils traitent; ils réunissent donc les qualités les plus essentielles à une *Encyclopédie*. Un seul article nous semble un peu long : *Napoléon Bonaparte*, par M.

Salvandy; mais le lecteur y trouvera un tableau complet de son histoire. En prenant presque au hasard, parmi une foule d'articles qui nous ont frappés, nous citerons *Aristote* et *Athéisme*, par M. J.-J. Virey; l'article *Archéologie* et *Bibliothèque*, par M. Champollion-Figeac, qui, sous ce dernier titre, a placé une foule de détails curieux, qu'on chercherait en vain ailleurs; l'article *Agriculture*, par M. Français de Nantes, qui, outre les détails et systèmes techniques, y a placé une foule de remarques aussi justes que piquantes; l'article *Marie-Antoinette*, par M. Jules Janin. Les hommes remarquables vivans ne sont pas oubliés dans cette vaste galérie; nous citerons en ce genre les articles *Bonald*, Odilon *Barrot*, et une dissertation très-sagement pensée, de M. Linot, sur *Béranger*. On y trouve même les articles *Aguado* et *Balbi* (comtesse de). En somme, nous pensons que cet ouvrage présente un ensemble très-satisfaisant, et qu'il faut le ranger parmi les rares productions qui sont à la fois agréables à lire et utiles à consulter.

Aide-Mémoire du Voyageur, ou Questions relatives à la géographie physique et politique, à l'industrie et aux beaux-arts, etc.; à l'usage des personnes qui veulent utiliser leurs voyages ou acquérir la connaissance exacte du pays qu'elles habitent. Paris. Bellizard. 1834. Un volume in-12 et un atlas in-4°. Prix : 10 fr.

Cet ouvrage, en remplissant une lacune sentie depuis long-temps par tous les voyageurs, pourra être de la plus grande utilité à ceux qui veulent recueillir quelques fruits de leurs observations, et apprendre à connaître, d'une manière approfondie, les contrées qu'ils parcourent. Il renferme toutes les instructions nécessaires pour ce but. Passant en revue les divers aspects physiques, civiles, philosophiques et littéraires que peut présenter un pays, l'auteur, après quelques considérations générales sur chacun de ces objets, inscrit toutes les questions propres à guider l'observateur dans ses recherches et à empêcher qu'il oublie aucun point de quelque importance. A la partie qui traite de l'histoire naturelle sont jointes des instructions sur les meilleurs moyens de soigner les collections soit de zoologie, soit de botanique ou de géologie. Enfin, l'atlas qui accompagne l'ouvrage contient divers modèles de tableaux statistiques et financiers, dont l'utilité est maintenant si généralement appréciée. En suivant avec attention les indications de l'*Aide-Mémoire*, les voyageurs pourront tous contribuer à faire rapidement avancer la science géographique qui se traîne depuis si long-temps dans l'ornière de la routine.

L'Univers pittoresque, ou Histoire et description de tous les peuples, de leurs religion, mœurs coutumes, etc. 10 volumes in-8°, avec 720 gravures. Paris. Didot. 1834. 180 livraisons. Prix : 20 cent. la livraison pour Paris.

Cet ouvrage, publié avec un luxe typographique digne des presses dont il sort, promet d'être une collection précieuse destinée à remplacer

une foule de livres fort chers, et à répandre les connaissances historiques dans toutes les classes de la société. Des écrivains d'un grand mérite, déja connus par d'importans travaux, en rédigent le texte, et chaque livraison est accompagnée de quatre gravures à l'eau forte, par M. Lemaître. M. Champollion-Figeac rédige la partie de l'Égypte, M. le chevalier Artaud celle de l'Italie. Ce sont les seules dont il ait paru quelques livraisons, et elles justifient complétement les promesses du prospectus. Parmi les auteurs qui concourront à cette entreprise, on cite encore M. Pouqueville, qui sera chargé de la Grèce; M. le comte Alexandre de Laborde, de l'Espagne et du Portugal; M. Ferdinand Denis, du Brésil; M. Jouannin, de la Turquie et de la Perse; M Hereau, de la Russie; enfin M. Dureau de la Malle, de Carthage et d'Alger. Il est à désirer que chacun de ces écrivains se pénètre bien de l'idée qu'un pareil ouvrage ne s'adresse pas aux savans, mais bien au contraire à ceux qui ne le sont pas, et que par conséquent les faits doivent y être présentés d'une manière simple et populaire, de façon à n'exiger, pour être compris, presque aucune lecture antérieure. C'est une chose qu'oublient trop souvent les rédacteurs de la plupart de ces publications à 2 ou 5 sous, qui sont cependant destinés, par leur prix modique, à pénétrer dans les masses, et pourraient ainsi faire faire d'immenses progrès à l'instruction.

Raoul de Pellevé, esquisse du temps de la ligue, 1593-1594; par l'auteur du *Duc de Guise à Naples*. Paris, chez Renduel; deux volumes in-8°. 15 fr.

Roman historique, ou plutôt esquisse romanesque des troubles qui agitaient Paris sur la fin de la ligue, lorsque Henri IV s'approchait de cette capitale qu'il acheta au prix de ses croyances. Cet ouvrage, écrit dans un esprit légitimiste et avec une certaine affectation de vieux langage, offre cependant de l'intérêt, et vaut mieux que la plupart des productions nouvelles du même genre.

Hélène; par Maria Edgeworth; traduit de l'anglais par Louise Sw. Belloc. Paris. Guyot. 1834. 3 v. in-8°. Pr. 22 f. 50 c.

Roman d'un genre simple, vrai et plein d'intérêt, tel, en un mot, que sait les faire l'auteur et qu'on n'en fait plus depuis long-temps en France. C'est une peinture fort amusante de la société anglaise et de la vie d'une jeune fille orpheline et sans fortune, qui, sans autre guide que sa conscience et son propre jugement, traverse heureusement les écueils du monde. Comme dans les ouvrages de Maria Edgeworth, le but moral n'est jamais perdu de vue, et de chacune des scènes qu'elle dépeint ressort une leçon facile à saisir. *Hélène* est un roman dont la lecture peut non-seulement être recommandée en toute confiance, mais encore offrir d'utiles conseils et de sages directions. Un pareil éloge est d'autant plus précieux que, depuis quelques années, c'est celui qu'ont le plus rarement mérité les productions de ce genre. Nous n'avons qu'un reproche à faire à cet ouvrage, et ce n'est pas à l'auteur qu'il s'adresse:

Le style de la traduction nous a paru fort négligé; il se ressent de la hâte avec laquelle il a été écrit, sans doute pour n'être pas devancé, et quelquefois il fait paraître longues et pénibles des causeries qui auraient besoin au contraire d'une grande légèreté. A cela nous ajouterons que l'éditeur a eu grand tort de faire d'*Hélène* trois gros volumes, tandis que l'original anglais n'en forme qu'un dans la collection de M. Beaudry. Nos libraires, qui se plaignent sans cesse des contrefaçons de Bruxelles et de la librairie à 2 sous, devraient mieux entendre leurs intérêts, et ne pas dégoûter le public des beaux et bons livres par la ridicule exagération de leurs prix.

Le Romancero français, histoire de quelques anciens trouvères, et choix de leurs chansons; le tout nouvellement recueilli par M. Paulin Pâris, membre de la Société des antiquaires de France, et employé aux MSS de la Bibliothèque du roi. Un vol. in-12, chez Techener, place du Louvre.

Nous croyons rendre un véritable service aux amateurs de notre ancienne littérature en leur signalant l'apparition du *Romancero français*, que vient de publier M. Paulin Pâris, auquel nous sommes déjà redevables d'une traduction estimée de lord Byron et d'une foule de travaux importans sur le moyen âge.

Sous le titre de *Romancero*, titre emprunté à la langue espagnole, le savant editeur des *Romans des douze Pairs* a rassemblé les principales poésies inédites de Quenes de Bethune, d'Audefroy le Bastard, de Guillaume, Vidame de Chartres, de Charles d'Anjou, roi de Sicile, d'Auboin de Sezannes, de Jean de Brienne, du comte de Bretagne, de Hues de la Ferté, etc., et les a fait précéder de préfaces historiques du plus haut intérêt, et dans lesquelles il combat, avec le talent qu'on lui connaît, les assertions erronées de plusieurs écrivains. Pour donner à nos lecteurs une idée exacte du charme et de l'érudition profonde qui président à ces espèces de dissertations, il faudrait de longues citations que les bornes accoutumées de cette revue nous interdisent. On lira surtout avec un vif intérêt le morceau sur Quenes de Bethune, poète et guerrier peu connu, et digne d'une haute renommée

« Quesnes de Bethune, dit M. Pâris, fut en effet l'un des ancêtres du fameux ministre de Henri IV; il a des droits à tous les genres d'illustration; mais la gloire est le plus souvent un coup de dés. Quesnes peut réclamer une place parmi les guerriers les plus braves, les conseillers les plus sages, les orateurs les plus éloquens et les poètes les plus ingénieux; tout cela n'a pu le sauver d'un long oubli, et, jusqu'à l'historien des croisades, M. Michaud, à peine si un écrivain avait cru pouvoir le nommer.

» Quesnes de Bethune passa une grande partie de sa vie hors de son pays. Il vint à la cour de France, sans doute à l'occasion du mariage de Philippe-Auguste avec Isabelle de Haynaut, en 1180, et ce fut là qu'il put voir la comtesse de Champagne, Marie de France, veuve de Henri Ier, que les monumens contemporains s'accordent à représenter comme une princesse habile; elle sut tenir les rênes du gouvernement avec prudence et fermeté. Mais elle était belle, et de plus fille de la célèbre Eléonore de Guyenne, elle eut les défauts comme les qualités de sa mère. Son goût

pour les plaisirs et pour la poésie avait fait de la cour de Champagne le rendez-vous des trouvères et des ménestrels ; elle protégeait Auboin de Sezanne ; elle sut inspirer à Quesnes de Béthune ses premiers sentimens de tendresse ; cependant elle était plus âgée que lui de dix ans, pour le moins. »

M. Pàris nous apprend plus loin que le jeune ménestrel se croisa deux fois, en 1188 et en 1198. Il partagea effectivement tous les dangers de la guerre avec les princes et les chevaliers les plus illustres de son temps, et fut l'Ulysse de cette nouvelle Iliade. Nommé plusieurs fois régent, en l'absence de l'empereur de Constantinople, il gouverna même seul pendant quelques années d'interrègne, comme le constate la chronique de Monske.

Par cette esquisse de l'un des morceaux de ce recueil on peut juger de l'intérêt du reste.

Annales secrètes d'une famille pendant 1800 ans, mises au jour par A. Creuzé de Lesser. Paris. Ch. Gosselin. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

C'est une idée ingénieuse qu'a eue l'auteur de cet ouvrage de tracer un tableau comparatif des mœurs et des usages aux diverses époques de l'histoire du monde. Un pareil sujet était fécond en développemens curieux, en contrastes pleins d'originalité. La vie intérieure de famille, les transactions sociales et privées qui ne peuvent entrer dans le domaine de l'histoire dont elles reculeraient encore les bornes déjà si vastes, offrent cependant un vaste intérêt. On y voit refléter, comme dans un miroir brillant, le cœur de l'homme, sa foi, ses doutes, ses passions bonnes ou mauvaises, la marche progressive de son intelligence, le perfectionnement de ses mœurs et de ses idées morales. C'est un complément de l'histoire, qui bien souvent peut servir à faire comprendre une époque, à expliquer tel événement dont on rechercherait vainement les causes ailleurs. Il y avait là matière à faire un livre fort intéressant, et M. Creuzé de Lesser a en partie réussi. Cependant nous lui reprocherons la forme qu'il a choisie : il suppose des mémoires écrits et continués par un membre de chaque génération. Il en résulte une certaine monotonie qu'il aurait pu facilement éviter. D'ailleurs le style étant à peu près le même du commencement jusqu'à la fin, détruit le seul avantage que pouvait présenter cette forme, celui de peindre plus exactement le caractère propre à chaque époque, de faire passer devant les yeux du lecteur comme une galerie de portraits dessinés d'après nature. Malgré ce défaut, nous ne doutons pas que l'historien de la famille Otton ne trouve un grand nombre de lecteurs.

Tout ou Rien, roman nouveau ; par Paul Foucher. Paris. G. Barba. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Paul Fouché, cousin d'un homme dont le nom est européen, comme il a soin de nous l'apprendre dans sa préface, veut écrire des romans psychologiques. Le divorce lui a paru un sujet neuf et de circonstance, il s'en est emparé, et, repoussant avec dédain l'adultère, ce

type de l'école moderne, qui nous a valu tant de drames affreux, et de romans dignes de ces drames, il y substitue le divorce : on l'accusera de lever l'étendart de la révolte. Sa verve l'emporte, et il ne saurait donner un petit conte de 200 pages sans se proposer un but philosophique, qu'il a toujours soin d'exposer dans sa préface ; cette précaution est fort louable, car autrement le lecteur pourrait arriver à la dernière page du livre sans en avoir saisi la moralité, si toutefois il avait le courage d'affronter le style, dont voici un échantillon :

« Son ame, à demi sortie de son corps et se balançant déjà pour s'envoler, avait laissé plus bas qu'elle et les désirs et les soupçons, l'aiguillon mort et le frein terrestre de cette passion divine. Cette ame, lancée libre à travers l'espace, avait abandonné sur la terre le cadavre de cet homme qui, dans cet univers borné à ses regards, avait l'infini dans le cœur. »

La Nouvelle France, fragment d'un roman politique inédit; par J.-N. Bidaut. Paris. Renard, rue Sainte-Anne, n° 71. 1814. Broch. in-8°. Prix : 2 fr.

On ne peut refuser à cet ouvrage le mérite d'une idée ingénieuse et séduisante. L'auteur, convaincu que la France est sur la voie qui mène au bien-être social, pose en principe que chacun doit émettre son idée sur les travaux à exécuter ; et pour cela il apporte son tribut, il écrit ce qu'il croit vrai, il indique ce qu'il croit utile. La forme qu'il a choisie est originale encore, quoiqu'on l'ait plusieurs fois essayée, depuis l'utopie de Morus jusqu'à l'an 2440 de Mercier. M. Bidaut nous donne à son tour une histoire de France imaginaire. Il se suppose accompagnant un roi imaginaire dans un voyage imaginaire par tout le royaume. Le roi, voyageant sans escorte, comme un simple bourgeois, visite avec l'auteur les hospices, les écoles, les presbytères ; dans le premier chapitre, nous voyons le roi faisant visite au pasteur qu'il trouve à table « avec sa femme, au milieu de sa famille, composée de *vingt-deux* personnes » ; suit une très-bonne prédication du prêtre, père de famille, sur laquelle l'auteur et le roi font aussi de très-bonnes observations. Ensuite M. Bidaut, toujours avec son auguste compagnon, visite le président du tribunal, dont il voit marier la fille ; il donne audience à chacun ; il semonce le préfet ; il assiste au collége électoral et au spectacle. Suivent de nombreuses remarques, chemin faisant, sur les villages, les routes, les fermes, les défrichemens, la culture, les peines criminelles, les prisons, l'organisation militaire, et des réflexions très-curieuses sur les duels ; enfin le roi et l'auteur visitèrent en vingt jours vingt villes ; le roi s'entretint avec plus de douze cents personnes, et en reçut près de six mille ; après avoir parcouru trois cents lieues de routes qu'il trouve partout en bon état, après avoir fait un peu de bien dans tous les lieux où il s'était arrêté, le roi rentre dans son palais, et M. Bidaut écrivit son livre. On voit que l'idée de l'auteur a été de faire le commentaire moral et philosophique de la célèbre chanson du roi d'Yvetot. Nous engageons nos lecteurs à se convaincre par eux-mêmes qu'il a heureusement rempli ce cadre agréable, et qu'il y a placé un bon nombre de détails gracieux et d'idées très-justes. Cette brochure ne peut que faire désirer l'ouvrage entier. Nous aurions bien quelques remarques à faire sur la partie religieuse ; ainsi nous sommes loin de penser que les petits

traités de Volney et de Dupuis puissent remplacer la morale fondée sur le dogme chrétien. Sauf cette idée, qui dépare un livre où il y a tant de bonnes choses, nous pensons que la brochure de M. Bidaut est d'un homme d'esprit et d'un bon citoyen.

Le Littérateur universel, journal de deux grandes feuilles d'impression, à deux colonnes, paraissant le 25 de chaque mois, au bureau, quai Pelletier, n° 20. Prix : 6 fr. pour la France; 7 fr. 50 c. par la poste; 9 f. pour l'étranger.

Ce recueil nous semble ingénieusement conçu et bien exécuté. Il paraît avoir pour but de réunir des morceaux choisis de toutes les littératures anciennes et modernes. La première livraison contient une traduction nouvelle du chapitre X d'Esaïe, et ensuite des morceaux choisis d'Euripide, de Claudien, de Ronsard, de Dubartas, de Racan, du Dante, de Bossuet, de Shakspeare, de Schiller, de Soumet, de Biron, de Mirabeau, etc. Les traductions sont élégantes et le choix est judicieux. De courtes notices précèdent les extraits. Ce recueil ne semble affecter aucune couleur littéraire d'une manière absolue, et nous engageons fortement le rédacteur, M. His, à persister en cette voie d'impartialité éclectique. Si toutes les livraisons ressemblent à la première, il y aura peu de journaux littéraires d'une forme plus agréable et plus instructive.

Histoire des progrès de la civilisation en Europe, depuis l'ère chrétienne jusqu'au dix-neuvième siècle; par H. Roux-Ferrand. Paris. L. Hachette, rue Pierre-Sarrazin. Tom. Ier. 1833.

En signalant, il y a quelques mois, une brochure du même auteur, sur l'établissement du christianisme, nous disions que ce travail ne pouvait être considéré que comme l'annonce d'un ouvrage plus important. On apprendra avec intérêt que M. Roux-Ferrand a justifié nos espérances. Le livre que nous avons sous les yeux révèle assez, même par une première et rapide lecture, que l'auteur mérite d'occuper un rang distingué parmi les écrivains qui cultivent les sciences historiques. Reprenant la vaste et féconde idée que Herder a traitée plutôt en poète qu'en historien, et que plusieurs écrivains écossais ont développée d'une touche plus ferme dans des livres à peu près inconnus en France, M. Roux-Ferrand s'est proposé de faire l'histoire de la *Civilisation*, envisagée ailleurs que dans le récit des faits, c'est-à-dire étudiée dans la série des résultats des arts, des sciences, de l'industrie, des lettres, et surtout dans la série des perfectionnemens religieux, philosophiques, politiques et moraux. Le christianisme étant la véritable origine de la civilisation moderne, étant la puissance nourricière de tous nos progrès, étant en un mot le fait, comme dit très-bien l'auteur, « qui a créé en Europe des hommes tout différens des anciens, » l'histoire doit faire de cette immense révolution le point de départ de son cours. C'est la seule méthode qui permette d'envisager l'histoire de la civilisation sous toutes ses faces. M. Roux-Ferrand a pensé que ce cadre ne pouvait être

rempli qu'après que l'on aurait déterminé l'état de la civilisation morale et matérielle des peuples de l'Europe aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous sommes entièrement de son avis sur ce point; car l'étude du progrès ne peut naître que d'une haute comparaison philosophique. C'est au développement de cette idée que le premier volume de ce cours est consacré.

L'auteur, après avoir examiné l'esprit et la tendance des divers systèmes historiques, représentés par Vico, Voltaire, Hume, Robertson, Gibbon, Montesquieu, Herder, Condorcet, Barante, Thierry, nous donne une esquisse fort bien tracée de la civilisation romaine, sous les divers points de vue de ses mœurs, de sa philosophie, de ses lettres, de ses beaux-arts et de sa constitution politique, spécialement ce qui touche la province gauloise; ces matières occupent les neuf premières leçons: les trois dernières retracent la naissance du christianisme, les sectes juives et païennes, les premières persécutions, les victoires de la foi, les divisions du christianisme, ses progrès vers le Nord, qui firent plus que contrebalancer les pertes qu'il subissait vers le Midi, au sein d'une prospérité dont les abus le minaient sourdement. Bizarre destinée d'une si bienfaisante révolution! sans l'imagination vive et subite des hommes du Midi, le christianisme fût resté en état de germe stérile, et sans l'esprit guerrier et superstitieux des hommes du Nord, l'autorité papale et l'unité de l'Occident, qui luttèrent avec tant de succès contre l'islamisme, n'eussent point produit cette invincible organisation, qui fit sortir un droit national européen du conflit de tant de races ennemies. Nous indiquerons, comme morceau fort de pensées et de style, la leçon douzième, où il discute les avantages du christianisme et où il examine ce que la race humaine fût devenue au moyen âge sans ce fécond réservoir d'activité et de vie morale. Nous ne pouvons que considérer ce livre comme un témoignage éloquent et consciencieux, en faveur de l'immense influence du christianisme sur le développement de la civilisation générale. Il y a bien loin des idées de Voltaire et de Gibbon, à des vues aussi utiles et aussi impartiales; de sorte que ce livre est à la fois une histoire et un signe de progrès. Nous y reviendrons quand les volumes parus nous permettront de mieux apprécier la théorie générale de l'auteur. L'ouvrage aura six volumes; prix de chaque volume: 8 fr., et 7 fr. pour les souscripteurs.

Histoire parlementaire de la révolution française, ou Journal des assemblées nationales, depuis 1789 jusqu'en 1815; par MM. Buchez et Roux. Tome 5, 9me liv. Paris. Paulin. 1834.

Les débats et mesures législatives de l'assemblée nationale, dans les mois de mars et d'avril 1790, roulèrent principalement sur les lois de finance et sur l'organisation judiciaire. Cette livraison les retrace avec détail, et, comme les principes les plus élevés de l'ordre social furent discutés par cette assemblée, comme elle procédait avec un amour sincère du bien uni à la plus chaleureuse et naïve éloquence, à l'établissement tout-à-fait *à priori* des bases de l'ordre politique du pays, le narré fidèle des discours, des motions et des nombreux incidens in-

surrectionnels qui vinrent la troubler, présente encore aujourd'hui un puissant intérêt de narration et d'instruction. Il est impossible de lire cet ouvrage consciencieux et exact, sans parfaitement apprécier le caractère de l'assemblée constituante, dont, au reste, les titres à la reconnaissance du pays ne sont plus contestés aujourd'hui par les hommes impartiaux. On lira surtout avec un vif intérêt les discussions sur l'institution du jury, précieux monument de la sagesse de cette assemblée, qui a légué ce bienfait à nos jours, et surtout les débats, qui portèrent sur la question curieuse et tant controversée de la possibilité de faire apprécier par des urés les causes civiles; ce qui se pratique le mieux du monde en Angleterre dans tous les procès, où il y a *points de fait* à établir. En général, la doctrine du jury mène à cette conséquence : le jury doit intervenir toutes les fois qu'il s'agit d'asseoir légalement *un fait*, hormis tous ceux de simple police municipale. Nous citerons comme épisode curieux de ces graves débats, une discussion entre l'abbé Maury et Robespierre, sur le point de savoir si l'assemblée ordonnerait la mise en liberté sur-le-champ de tout prisonnier détenu par lettre de cachet. Nous indiquerons aussi à nos lecteurs protestans les nombreux discours de *Rabaut-Saint-Étienne* (et non Rabaud de saint Étienne), dans lesquels cet illustre martyr de la liberté montre une si belle et si pure éloquence. L'ouvrage est arrivé à peu près au tiers de son exécution, et l'éditeur, dépassant ses promesses, nous annonce des tables de matières et des cartes des guerrés de la révolution. Il y a long-temps qu'on n'a publié en France un livre où l'on trouve autant de sources d'instruction présentées sous la forme d'un récit aussi animé et aussi dramatique; c'est à la fois de l'histoire philosophique et un magnifique roman.

La Bible, édition populaire et de luxe tirée à 100,000 exemplaires. Trois sous la livraison; cinq sous avec gravures; rue Saint-Honoré, n. 251.

Les livraisons de cette belle et utile entreprise (voir le n. 11) continuent de paraître avec exactitude, et l'édition répond aux espérances que le début avait fait naître. Le succès nous semble désormais assuré, et, sans contredit, c'est *un signe du temps* bien digne de l'attention du philosophe et du chrétien que la réussite, dans notre siècle, d'une publication de ce genre. On dira que les gravures sont pour beaucoup dans l'accueil favorable fait par le public à cette entreprise; mais ces gravures accompagnent le texte de la Bible, et le regard passe facilement de la gravure à la page. Il nous semble certain qu'au temps de la gloire et de la prépondérance de Voltaire une édition pareille n'aurait pas réussi, même à la faveur des dessins les plus élégans : texte et *illustrations* auraient été enveloppés dans un commun anathème. Les amis de la religion feront donc une bonne œuvre en enrichissant leur bibliothèque d'un beau livre. Les sujets des dessins sont bien choisis, et nous n'y trouvons pas de ces anachronismes qui déparent ordinairement les collections de ce genre. Nous dirons cependant que le Jacob de la septième livraison ressemble un peu trop à la figure bien connue de Socrate; ceci est sans doute un hasard du burin; si le patriarche hébreu a bien eu quelque chose de la finesse d'esprit du philosophe grec, il l'a autrement em-

ployée, et, dans le *Moïse sauvé des eaux*, la scène semble placée au milieu d'une ville d'Égypte ; elle n'a pu avoir lieu que sur un endroit solitaire du rivage. Ces inexactitudes sont légères comparées à celles des recueils de Moreau ou de la Bible dite de Royaumont, et c'est un véritable devoir pour nous, protestans, d'appuyer une entreprise qui met la Bible entre les mains de nos frères de l'Église romaine ; quel prosélytisme vaut celui-là ?

Précis élémentaire d'histoire naturelle ; par G. Delafosse, maître de conférence à l'école normale. 2me édit. Paris ; lib. de Hachette. 1833. 2 vol. in-12.

Cet ouvrage concis, clair et substantiel, a été adopté par le conseil royal de l'instruction publique, et, à notre avis, il mérite pleinement cet honneur académique. Le premier volume renferme la physique générale, les notions de chimie de géographie physique, de météorologie, quelques mots sur la méthode dans les sciences, le règne minéral, la cristallographie, la minéralogie et la géologie ; le second volume comprend les vues générales sur l'organisation, le règne végétal et sa physiologie, la méthode naturelle de Jussieu avec ses familles ; ensuite, le règne animal, précédé de notions d'anatomie humaine et comparée ; enfin, un tableau de la classification du règne animal, d'après Cuvier, depuis l'homme et les autres mammifères, jusqu'aux infusoires microscopiques. De nombreuses planches, bien exécutées, sont intercalées aux descriptions, et en forment l'accompagnement indispensable. Ce traité, qui renferme une immense quantité de matières condensées en un très-petit espace, nous paraît très-bien remplir le but auquel il est destiné. L'auteur a eu soin, dans les sciences physiques comme dans celles de l'organisation, d'indiquer les résultats les plus modernes et les derniers travaux. Nous avons surtout remarqué une esquisse très-bien faite de la géologie, où l'état de la science est posé avec clarté, et qui donne une idée juste des découvertes récentes. L'histoire naturelle proprement dite est exposée avec méthode et avec élégance. L'auteur a évité la concision obscure et l'immense diffusion de détails. Nous pensons que ce livre, non-seulement est excellent pour les jeunes gens, mais qu'il y a parmi nous foule de grands enfans, qui pourraient le lire avec beaucoup de fruit.

Cours de philosophie ; par G. Damiron, professeur de philosophie au collége royal de Louis-le-Grand. 2me partie : morale. Paris, Hachette. 1834. Un vol. in-8°.

Ce livre est le complément logique de celui que le même auteur a donné, en 1831, sous le titre de *Psycologie*. M. Damiron montre d'abord comment la morale se lie à la psycologie, quels sont les avantages de cette liaison ; et, pour mieux faire comprendre son travail, il commence par donner un résumé de sa doctrine pratique, en forme de maximes. Il divise ensuite ses idées en plusieurs groupes, dans la division desquels on peut reconnaître l'étude approfondie des facultés pratiques. Voici l'énumération de ces groupes principaux : le bien de l'ame

considérée *dans son activité intime*, se divise, suivant l'auteur, de bien relatif à l'intelligence, à la sensibilité et à la liberté; le bien de l'ame considérée *dans son rapport avec la nature*, se compose des rapports qui existent entre l'ame d'une part, et d'autre part, le corps, les animaux, les végétaux, la nature en général; le bien de l'ame considérée *dans son rapport avec la société*, embrasse ses relations avec la société domestique, avec la société politique, avec la société étrangère, avec la société des masses; et à côté de ces diverses sources de bien pour l'ame se posent en chacune de ces questions ses droits et ses devoirs; dans la sphère du bien de l'ame considérée *dans son rapport avec Dieu*, M. Damiron n'admet que deux sections d'idées, la priere et l'œuvre; il examine successivement la question du beau moral dans la vie intime, extérieure, physique, sociale et religieuse, ainsi que sous le rapport de l'obligation qu'elles imposent; enfin, il traite dans les trois derniers chapitres les questions immenses renfermées sous ces trois titres : Du Bonheur, du Mal, du Malheur.

M. Damiron nous annonce dans sa *Conclusion* un ouvrage philosophique beaucoup plus vaste encore; il y serait traité des *moyens* de conduire l'homme à son but, *des pratiques* propres à lui assurer le bien et le bonheur; en un mot, *de l'art* de le rendre meilleur et plus heureux. Il commencerait par expliquer *la destination* de l'homme, et ensuite il chercherait par quels actes il convient de l'accomplir. Ce livre se résoudrait logiquement en une suite de *traités*, qui auraient tous un but défini : le premier serait un *Traité de l'art de se connaître*; le second, un *Traité de l'art de penser*, divisé en *logique*, *poétique* et *rhétorique*; le troisième, un *Traité de l'art de sentir*; le quatrième, un *Traité de l'art de bien user*; le livre comprendrait encore des traités sur trois arts de conduite, se rapportant aux devoirs *physiques*, *sociaux* et *religieux*. De tous ces traités divirs, M. Damiron conçoit la possibilité de composer en substance un livre des faibles et des forts, qu'il voudrait nommer *le Manuel des consciences*. Mais l'Évangile n'est-il pas depuis long-temps ce livre là? Cependant nous avons pensé que l'originalité de ce projet de future campagne philosophique pourrait intéresser nos lecteurs. Quant au traité de *morale* que M. Damiron nous donne aujourd'hui, la seule énumération des points qu'il aborde suffit pour signaler à l'attention des penseurs la gravité des points qu'il établit ou qu'il discute; le charme d'un style, partout empreint de cette sorte de naïveté poétique, qui est le caractère de sa manière d'écrire, assure à ce livre un double mérite. Nous examinerons bientôt ce système avec tout le soin qu'il mérite. On trouvera à la même librairie le cours de philosophie, *Psycologie*, du même auteur, livre dont la connaissance est un préliminaire indispensable à la lecture de la *Morale* que nous annonçons aujourd'hui.

Paris. — Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 6. JUIN 1834.

HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE de la révolution polonaise, pendant les années 1830 et 1831; par Richard Otton Spagier. Paris. Bossange père. 1834. Tome 1er; in-8°. 7 f. 50.

Cette histoire, la première qui renferme de nombreux détails sur les derniers événemens de Pologne, est écrite dans un esprit fort éclairé. L'auteur, après avoir tracé le tableau de l'état de cette contrée antérieurement à la révolution, la lutte acharnée entre les Polonais et les Russes, pendant l'existence du nouveau royaume de Pologne, depuis 1820 jusqu'à 1827, le plan et la conduite du gouvernement russe pour détruire la nationalité polonaise, arrive au soulèvement de 1830, donne un récit fort circonstancié de cette terrible insurrection qui vint tout à coup réveiller la Pologne assoupie dans les fers. On y découvre, dès l'origine, les causes qui ont fait avorter si malheureusement cette révolution; il les signale dans l'incertitude et la défiance des chefs, et

surtout dans l'aveuglement de cette noblesse polonaise qui, tout en désirant secouer le joug de la Russie, ne voulut pas comprendre les réformes urgentes qu'exigeait l'état des paysans et de la bourgeoisie. Ce volume ne s'étend que jusqu'à la fin de l'année 1830, il est terminé par le manifeste du peuple polonais, sanctionné par la diète, dans sa séance du 20 décembre. L'auteur a travaillé sur des documens qui lui ont été fournis par une foule de personnages éminens, acteurs eux-mêmes dans ce grand drame, dont il donne la liste en tête de son ouvrage.

Excursions en Grèce, pendant l'occupation de la Morée par l'armée française, dans les années 1832, 1833; par M. J.-L. Lacour. Paris. A. Bertrand. 1834. In-8°. Prix : 7 f. 50.

Ce voyage est rempli de détails, de mœurs et de descriptions qui lui donneraient un grand intérêt si le style était plus suivi et moins léger. L'auteur ne paraît du reste pas avoir la prétention de nous donner autre chose qu'un journal de ses promenades en Grèce. Nous regrettons seulement qu'avant de livrer ce volume à la presse il ne l'ait pas davantage travaillé. On y reconnaît d'un bout à l'autre la négligence la plus grande, et l'on ne peut en lire quelques pages sans éprouver une fatigue qui nuira sans doute à son succès auprès du public.

Poésies de J. I. Gallois. Paris. 1834. Ab. Cherbuliez. In-12. Prix : 4 fr. 50 c.

L'auteur de ces poésies est le même dont M. Hugo raconte, dans son dernier ouvrage, la courte et malheureuse existence. Mort à vingt ans, il n'a pu voir se réaliser aucun de ses rêves; les accens de sa lyre n'ont été que des essais inachevés, et il est tombé dès les premiers pas que son génie le poussait à faire sur le chemin de la gloire. C'est donc avec l'indulgence et l'intérêt qui s'attachent au malheur qu'on doit accueillir cette publication faite par quelques amis de Gallois, qui ont voulu rendre cet hommage à sa mémoire. Cette seule considération suffirait pour bien disposer le public en sa faveur; mais nous devons ajouter que ce recueil porte l'empreinte d'un talent véritable, d'un sentiment poétique profond, d'une riche imagination Pour appuyer nos éloges, nous citerons l'extrait suivant de l'une des pièces de ce recueil intitulée : *la Nuit de Noël.*

Voici la nuit où le sauveur du monde
Naquit jadis aux murs de Bethléem,
Enfant plaintif, dans une crêche immonde,
Pauvre, étranger, loin de Jérusalem.

Mais en ce jour, sur de lointaines plages,
L'esprit divin éclaira de ses feux
L'ame et le cœur de trois antiques mages
Qu'au ciel guidait un astre aventureux.

Oh! qui, mon Dieu, sans ta vive lumière,
Eût dit alors ses immenses destins?

Combien l'enfant délaissé de la terre
Réveille encor d'échos doux et lointains !

Le Roi des rois naître dans l'indigence !
Le Roi des rois honorer le malheur !
Humble et souffrant dans sa jeune existence,
Que de leçons il donne à la douleur !

A sa voix tendre, oh ! vous que l'on méprise,
Vous que le monde a flétris sans retour,
Venez, venez, votre cœur qui se brise
Dans le pardon retrouvera l'amour.

Il vous aima jusqu'à donner sa vie ;
Pour nous sauver il mourut sur la croix.
Sages du monde, admirez sa folie ;
Infortunés, accourez à sa voix !

. . . . . .

Oh mon Sauveur ! viens éclairer ma route !
Viens me couvrir des ailes de la foi !
Ouvre mon ame et dissipe mon doute !
Viens, je t'attends et je me livre à toi.

Le Presbytère. Genève. 1833. In-8°. Prix : 3 fr.
La Bibliothèque de mon oncle. Genève. 1833. In-8°. 3 fr.
L'Héritage. Genève. 1834. In-8°. Prix : 3 fr.
Élisa et Widmer. Genève. 1834. In-8°. Prix : 2 fr. 50 c.

Ces quatre petits romans ou contes, écrits avec beaucoup d'esprit et un genre de talent fort original, prouvent que Genève peut prétendre à occuper un rang dans la littérature française, et que, malgré ce qu'en dit M. Alexandre Dumas dans ses *Souvenirs de Voyages*, on s'y occupe d'autre chose que de chiffres, on y trouve d'autres plumes que celles des commis banquiers. Ce sont de délicates esquisses tracées avec une grande naïveté de détails, et souvent empreintes d'un charme délicieux. Il est seulement fâcheux que l'auteur se laisse parfois emporter par son goût pour l'analyse, la dissection du sentiment poussée jusqu'à l'extrême. Quand on veut fondre les moindres nuances d'une aquarelle il en résulte un lavis général d'une teinte confuse et sans vigueur. C'est un défaut que l'auteur de l'*Héritage* et du *Presbytère* n'a pas su éviter. Ses compositions sentent un peu le Sterne délayé ; s'il n'y prend garde, elles créeront un nouveau genre de littérature qu'on pourrait appeler, par analogie avec la nouvelle médecine des infiniment petites doses, littérature homéopathique, et ce serait vraiment dommage, car à côté de ces défauts on y rencontre une foule d'aperçus ingénieux, de traits spirituels et d'idées pleines d'originalité. Le morceau suivant, que nous extrayons du dernier de ces petits ouvrages, nous a paru d'une touche pleine de finesse et d'une sensibilité bien vraie :

» Pauvre tante ! j'ignore à quel degré j'étais son neveu ; mais son accent, qui résonne encore à mon oreille, m'a fait penser plus tard qu'elle était allemande, parente de mon père, je m'imagine. Elle avait des chagrins ; depuis, j'y ai pris part ; mais alors, le chagrin ! je ne pouvais le comprendre. Le chagrin dans un univers si riant, dans ce beau séjour de fête ! le chagrin chez ma tante, qui élevait deux canaris charmans, qui avait un chat si gracieux, des bonbons dans son armoire, du sucre dans le tiroir ! Le chagrin ! j'en voyais bien les signes sur sa figure, mais sans en comprendre le sens ni la cause. Souvent, assise dans sa bergère, après m'avoir établi à quelque jeu, elle devenait pensive, triste, et si elle se mettait à lire quelques papiers que recelait l'autre tiroir, j'étais sûr de voir les larmes couler le long de ses joues. Tante, lui disais-je, laissez les papiers, vous pleurerez. — Oui, mon enfant, répondait-elle ; c'est fini. Elle les replaçait dans le tiroir, mais long-temps encore ses larmes coulaient, en sorte que, contraint par cette vue, je continuais à jouer, mais sans bruit, sans comprendre non plus pourquoi, les papiers cachés, ma tante pleurait encore.....

».....De temps en temps, elle lisait dans un gros livre à tranche rouge. Un instinct confus me portait à ne pas l'interrompre dans ces momens-là ; je marchais doucement par la chambre, je n'osais déranger le chat qui faisait la roue sur la tablette de la fenêtre, et volontiers je m'accoudais auprès pour écouter le babil des canaris, dont les sauts et les jeux me récréaient, à défaut de ceux où j'eusse mieux aimé être acteur moi-même. Mais quand j'entendais le gros livre se refermer, je reprenais à l'instant ma liberté.

» Ce gros livre, c'était la Bible. Je l'ai compris plus tard. Comme je la voyais toujours recueillie pendant cette lecture, et plus sereine après l'avoir faite, il m'en est resté une impression ineffaçable de respect pour le livre lui-même, et la conviction des consolations qu'apporte la religion à ceux qui la cultivent par eux-mêmes dans la simplicité de leur cœur. Elle s'est éteinte, ma pauvre tante ; mais, j'en suis sûr, comptant sur les divines promesses, aspirant à un monde meilleur, y apportant ses œuvres, ses vertus, ses chagrins et cette confiance douce qu'ont les belles ames en un Dieu qui répare et guérit, qui efface les fautes et tient compte des efforts. »

Pierre Simple, ou Aventures d'un officier de marine ; par le capitaine Marryat ; trad. de l'anglais par A.-J.-B. de Fauconpret. Paris, Gosselin. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Pierre Simple, cadet de famille, destiné à la marine par le vote unanime de toute sa famille rassemblée, raconte avec beaucoup de simplicité en effet toutes les aventures de sa vie, dès sa première entrée sur un vaisseau de S. M. britannique. Ce récit n'est pas, comme la plupart des romans maritimes que l'on nous donne, assaisonné d'horreurs inventées par une imagination en délire, ni rempli de ces termes énergiques que nos auteurs croient indispensables dans un tableau quelque peu naval. Les aventures de Pierre Simple n'en sont pas moins intéressantes, tant il est vrai qu'il n'est pas nécessaire de sortir de la vie réelle pour exciter l'intérêt, et qu'avec du talent on en peut faire jaillir

les événemens en apparence les plus ordinaires. Nous n'adressons à cet ouvrage qu'un seul reproche, c'est de se traîner parfois d'une manière un peu trop languissante dans des détails sans fin. Ce défaut est commun parmi les auteurs anglais, et demanderait souvent à être corrigé par les traducteurs pour faire goûter leurs productions à la vivacité française, qui n'a pas toujours la patience d'écouter jusqu'au bout ses flegmatiques voisins.

La Pucelle de Belleville; par Paul de Kock. Paris, Barba. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

M. Paul de Kock, auteur favori d'un certain public, puisque ses innombrables romans se vendent et ont tous plusieurs éditions, fait, nous devons le dire, un bien triste emploi de son talent. Ses romans, où l'on rencontre souvent de l'esprit et de piquantes esquisses de mœurs, sont d'une licence et d'un cynisme repoussans. Ce n'est plus assez de nous peindre la bourgeoisie comme ayant hérité de toute la corruption de la noblesse des siècles passés, ce qui heureusement est faux, mais encore le cynisme se glisse jusque dans les titres de ses romans. On ne saurait assez blâmer un pareil abus. Tous les efforts, toutes les tentatives pour régénérer, moraliser un peuple et le rendre tout à la fois digne de posséder la liberté et capable de la conserver, seront vains tant qu'on verra des hommes de lettres user de leur popularité pour distiller dans la société un poison qui attaque et détruit tout ce qui est grand, tout ce qui est noble, tout ce qui est sacré. Ce n'est pas que nous accusions M. Paul de Kock d'avoir un but immoral, non, il serait injuste de lui adresser ce reproche; dans ses romans la fin corrige toujours, mais elle ne justifie pas les moyens, et cette légèreté de style, qui parle de tout en riant, qui va, vient, du bien au mal, du vice à la vertu, sans changer son ton badin, a une influence plus fâcheuse qu'on ne pense sur les nombreux lecteurs que trouvent les romans. Nous le répétons, M. Paul de Kock possède un talent digne d'un meilleur emploi, et le charmant morceau qu'il inséra dans l'un des premiers volumes des *Cent et Un*, prouve qu'il peut, quand il veut, être fort amusant et vrai sans être cynique.

Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture; xxiie livraison. CAS-CAZ. Belin-Mandar. Paris. 1834.

Ce livre, qui offre une lecture aussi instructive que variée et piquante, se continue avec activité et avec succès. On y trouve à la fois des discussions religieuses, des expositions stratégiques, des articles de philosophie, de science, d'histoire, et aussi des revues des personnages contemporains. Nous indiquerons parmi les morceaux de cette livraison, qui sont plus particulièrement faits pour intéresser nos lecteurs, deux articles principaux, *Calvin*, par M. Capefigue, et *Catholicisme*, par l'abbé Gerbet. On ne sait trop pourquoi M. Capefigue a placé cet article sous la rubrique *Cauvin*, puisqu'il est très-sûr que le réforma-

teur signait de son vivant, *Jehan Calvin.* L'article forme d'ailleurs une esquisse complète et assez impartiale. L'auteur attribue avec raison à l'illustre pasteur de Genève d'avoir été la principale puissance organisatrice de la révolution religieuse, et d'avoir régularisé le changement des idées par une forme stable du gouvernement. M. Capefigue cependant n'a fait qu'indiquer la publication de *l'Institution chrétienne*, sans analyser le système de métaphysique réellement transcendante que l'ouvrage renferme et auquel Calvin a donné tout le cachet de son génie supérieur. La malheureuse histoire de Servet, victime plus encore de l'intolérance de l'époque que de la haine de son ennemi, occupe une large place dans cette biographie. L'auteur a omis de raconter un fait curieux et pourtant positif : c'est que Calvin fit une démarche infructueuse pour obtenir que le supplice de celui qu'il regardait comme un affreux blasphémateur fût adouci, humanité bien rare au milieu des bûchers du quinzième siècle Il y a d'ailleurs des vues fort justes et profondes dans ce morceau.

L'article *Catholicisme*, de M. l'abbé Gerbet, mériterait une analyse détaillée. C'est une exposition méthodique et raisonnée du système catholique, envisagé sous le rapport de ses principes généraux, de l'application de ces principes, de la morale, du culte, de la hiérarchie et des fondemens catholiques de la puissance temporelle. Nous avons remarqué un passage curieux, où l'auteur discute les causes qui tiennent encore tant d'esprits éloignés du catholicisme. Suivant lui, la première est la répugnance que leur inspirent les intrigues politiques qui, il y a quelques années, ont été couvertes du manteau de la religion. La seconde, plus radicale que la première, est la répugnance à admettre ce qu'on a désigné sous le nom *d'ordre surnaturel.* M. l'abbé Gerbet remarque avec raison que cette cause intéresse la question chrétienne en général. Nous observerons que la foi est toujours fervente dans les pays protestans, et, chose fort singulière pour le point de vue de l'abbé Gerbet, il règne presque un esprit chrétien aussi zélé et aussi évangélique dans la rationaliste Allemagne que dans l'orthodoxe Angleterre. Mais parmi les causes de la décadence du catholicisme, l'auteur a incontestablement omis la plus forte et la plus évidente ; c'est l'immobilité de l'Église, son insoutenable infaillibilité, qui ne produit d'autre résultat aujourd'hui que de l'obliger à rester étrangère au progrès général. Tout bon catholique ne peut connaître d'autre foi que celle du dernier concile œcuménique ; mais qui oserait soutenir aujourd'hui que les doctrines du concile de Trente, délibérées il y a près de trois siècles, soient faites pour nos jours, et soient capables de satisfaire les besoins des générations de 1834 ? Le seul énoncé d'un pareil rapprochement implique contradiction. On peut juger d'ailleurs de l'extrême difficulté de réconcilier l'Église et la raison par les vains efforts que fait un homme de conscience et de talent, tel que l'auteur de cet article, pour défendre ses dogmes ; il ne le tente même qu'en les *rationalisant* pour ainsi dire ; par exemple, pour soutenir la *présence réelle*, il présente cette pensée remarquable : « L'univers, où tout ce qui est divin est enveloppé de symboles matériels, est une grande et immense eucharistie. » N'est-ce pas là vouloir sauver un dogme contradictoire en se jetant tête baissée dans le panthéisme ? A quoi il faut ajouter que Rome ne s'arrangerait aucunement des théories philosophi-

ques de l'auteur sur une Eglise qui ne s'est jamais donné la peine d'être philosophique.

Au surplus, le morceau de l'abbé Gerbet est d'un esprit très-distingué; la forme est toute philosophique, si le fonds est encore marqué du joug pesant de l'autorité; il est clair qu'ainsi que tous les autres prêtres d'un ame élevée et chaleureuse, l'auteur sera mené beaucoup au-delà de sa pensée actuelle — On voit par ces courtes indications que le *Dictionnaire de la Conversation* est un ouvrage utile et sérieux, et qu'il joint l'agrément d'une galerie variée au mérite de faire penser ses lecteurs.

SCRIPTA NOVÆ DOMINI ECCLESIÆ, SIVE NOVÆ HIEROSOLYMÆ. OEuvres complètes d'Emmanuel Swedenborg, touchant la nouvelle Église du Seigneur, dite la nouvelle Jérusalem; publiées par L. Hofaker et G. Werner. Tubingue. 1834. Paris, chez Heideloff et comp^e^.

Cette collection volumineuse, qui nous paraîtrait en France une entreprise des plus hardies, n'a rien d'effrayant pour la presse allemande ou anglaise. Le public religieux, chez nos voisins d'outre-mer, n'a-t-il pas dernièrement suffi à l'écoulement d'une édition complète des écrits théologiques et autres de Priestley, par M. Rutt, en vingt-cinq volumes in-8°. Nous ne doutons pas que cette édition du célèbre sectaire suédois ne trouve des acheteurs. Les éditeurs commencent par affirmer que la nouvelle Eglise a fixé l'attention de toutes les parties du globe, et que de la Suède aux Pyrénées, et jusqu'en Afrique, elle compte une infinité de partisans, qui admirent et étudient en secret des principes destinés à sauver le christianisme. Il y a même, dans une foule de pays, des sociétés visibles. En effet, en France, le respectacle M. O'Egger a quitté les brillans parvis de Notre-Dame-de-Paris pour lever l'étendard swedenborgien. En conséquence, les éditeurs ont résolu d'entreprendre une édition princeps des originaux latins de Swedenborg. En faisant le relevé des très-nombreux ouvrages et traités dont elle sera composée, suivant le prospectus, nous trouvons qu'elle formera douze livraisons comprenant un total de trente-huit volumes grand-in 8°. Les *Arcana celestia* figurent dans ce nombre pour seize volumes in-8°. Il paraît qu'il y aura trois éditions différentes, ou plutôt trois tirages de prix différens, suivant la beauté du papier, depuis le beau vélin jusqu'au papier ordinaire, mais blanc. Les éditeurs ont adopté pour ces trois degrés la classification bizarre qui suit : *Editio elegans*, *Editio ordinaria*, *Editio parabilior*. Nous avons sous les yeux la *parabilior*, ou troisième édition du commentaire sur l'Apocalypse, *de Deo Triuno*, qui en effet est exécutée avec soin. Nous n'avons point le dessein d'analyser ici ce traité mystique, servant d'introduction à une doctrine fort ingénieuse et assez bien connue; nous dirons seulement, en ce qui touche la France que notre pays trouvera probablement que les préceptes si simples et si clairs de l'Evangile peuvent être compris sans ce commentaire de trente-huit volumes latins. Est-ce par de pareils moyens qu'on espère sérieusement relever la foi parmi nous?

La foi de l'Église universelle, d'après les saintes Écritures, par miss Harriet Martineau; traduit de l'anglais. Paris. Cherbuliez. 1834. Prix : 2 fr.

Tout le monde connaît les contes spirituels de miss Martineau, où elle a donné la tournure de nouvelles intéressantes aux vérités fondamentales de l'économie politique. L'ouvrage que nous annonçons est beaucoup plus grave et pour le fond et pour la forme. C'est une profession de foi qui contient les principes généraux de la théologie et de la morale tels qu'ils se sont présentés à l'auteur, qui a eu pour but de les considérer en dehors de tout symbole ou de toute confession de foi. Les maximes générales de cette brochure, où règne la plus grande sincérité et un esprit de saine logique, peuvent se réduire aux suivantes : tous les dogmes essentiels sont explicitement renfermés dans les prédications du Christ et de ses disciples; il s'agit d'examiner quels sont ces dogmes, de peser les témoignages sur lesquels ils sont fondés, et de déduire les applications morales qui en découlent; il faut donc exposer, en première ligne, les dogmes fondamentaux, qui sont l'unité de Dieu, la généralité de la rédemption, la réalité d'une vie future et du jugement; il faut ensuite découvrir les institutions temporaires et transitoires du christianisme, et les distinguer d'avec ses principes permanens et éternels. Miss Martineau juge le christianisme au point de vue de la doctrine unitaire. L'ouvrage comprend les trois sections suivantes : *Unité absolue de Dieu; Rédemption universelle en Jesus-Christ; Immortalité de l'ame et conséquences morales de l'Evangile.* Nous croyons devoir citer la conclusion du livre, qui donnera une idée de la manière et des principes de l'auteur : « Il n'est pas donné à l'homme d'étouffer la voix du ciel, qui parle par Christ; mais il faut qu'il ait soin de ne pas écouter, au lieu de la vérité divine, un oracle humain, soit que cet oracle s'appuie au trône de saint Pierre, ou parle par la voix des conciles, ou se décore du titre pompeux de vicaire de Christ. Mais heureusement l'Evangile est au-dessus des atteintes de nos faibles mains; il sera toujours pour le monde ce qu'il a été, ce qu'il est encore. Il aura toujours la puissance de remplir d'un esprit de pieuse sagesse les diverses émotions de l'ame; il aura toujours l'univers et l'humanité pour théâtre de son triomphe. Dans toutes les parties de la terre il y aura des hommes qui lui devront la pureté de leurs affections, la noblesse de leurs idées, le bonheur de leur vie et le calme de leur mort. A mesure que les siècles épuiseront leur cours, ce sera le moindre de ses mérites d'adoucir les douleurs de l'existence et de verser du baume sur les plaies de l'ame; il ira plus loin, il dirigera la carrière de l'homme de manière à lui faire apprécier de plus en plus sa ressemblance avec son Dieu. Les destinées de l'homme s'accompliront, si chacun de nous reste fidèle au devoir de ne jamais confondre la crédulité avec la religion, et de ne jamais sacrifier sur l'autel des préjugés, cette liberté sainte que le Christ a donnée au monde afin qu'il fût « rendu libre. » On voit que de pareils sentimens sont dignes d'une ame chrétienne. En général le résumé de miss Martineau est instructif et curieux; instructif à cause des idées nombreuses qu'il renferme en un court espace, curieux à cause d'une méthode originale qui ne ressemble point au travail ardu d'un traité. Ce livre critique vivement, mais sans amertume, et l'Eglise romaine et la vieille orthodoxie

protestante, et on est frappé de voir combien l'auteur, au milieu de tant de négations, professe cependant une foi précise et arrêtée, dont tous les principes ne sont pas les nôtres, mais dont nous admirons la tendance morale et la franche sincérité.

Italie pittoresque, ou Tableau historique et descriptif de l'Italie, du Piémont, de la Sardaigne, de la Sicile, de Malte et de la Corse. Cinquante livraisons contenant chacune seize colonnes de texte, et deux feuilles de planches sur acier; prix: 30 centimes la livraison pour Paris, et 40 centimes pour les départemens. Paris, 1834. Amable Costes, éditeur, rue des Beaux-Arts.

Depuis qu'on imprime librement en France, c'est-à-dire depuis vingt ans, il y a eu en librairie ce qu'on a nommé plusieurs *fièvres* très-distinctes. Nous avons vu régner la fièvre des éditions compactes, celle des résumés, celle des réimpressions, enfin aujourd'hui nous avons la fièvre des *pittoresques* à bon marché. Le défaut de la plupart de ces recueils, tels que le *Magasin pittoresque*, le *Musée des familles*, *la Lanterne magique*, etc., etc., est d'être simplement amusans, et de ne contenir qu'un mélange confus d'articles sans suite, et par conséquent sans véritable instruction. Tous ont cependant un prodigieux succès. *L'Italie pittoresque* se distingue très-avantageusement dans ce nouveau mouvement de la librairie. Tandis que l'éditeur nous donne aussi, à un prix extrêmement modique, de bons articles d'hommes d'esprit tels que MM. de Norvins, Nodier, Dumas et autres, et des gravures sur acier d'un fini précieux et d'un effet très-satisfaisant, il nous fournit de plus un véritable voyage raisonné et politique à la fois, sur une terre classique où vivent encore les souvenirs de la grandeur éclipsée et aussi de la gloire récente. Il nous offre le tableau complet d'une nature et d'une civilisation aussi riches du passé que du présent. Cette livraison contient deux belles descriptions du Simplon et de Naples, l'une par M. de Norvins, l'autre par M. E. Legouvé. On y trouve aussi de charmantes vues italiennes. Cet ouvrage est peut-être ce que le nouveau genre a produit de plus instructif et de plus joli en même temps. Nous pensons qu'un grand succès viendra récompenser les soins de l'éditeur.

Des Devoirs des Hommes, par Silvio Pellico; traduit de l'italien, avec une introduction, par Antoine De Latour. Paris, 1834. Fournier. In-8°. Prix: 7 fr. 50 c.

Ce nouvel ouvrage, de l'auteur de *Mie Prigioni*, est rempli d'une morale pure et sublime, puisée dans les inspirations de la religion chrétienne; cependant nous nous permettrons de douter qu'il obtienne jamais le succès de son aîné. La religion de Pellico est parfois entremêlée de certaines manières de voir qui rencontreront peu d'échos dans le public. Nous citerons, par exemple, le chapitre du célibat. Mais ce ne sont là que de faibles ombres au tableau, qui ne nous empêchent pas de regretter que la librairie ait encore plus nui à la po-

pularité de cette publication, en faisant un gros volume in-8° de ce qui, en italien, ne forme qu'une mince brochure in-12. Quoi qu'il en soit, ce livre sera lu avec beaucoup d'intérêt comme enseignement moral. Le public a déjà bien compris tout ce qu'il y avait de charme et de leçons dans la position d'un homme qui, plongé dans les horreurs d'une captivité sans terme, vint ensuite en tracer le récit sans s'appitoyer sur lui-même et sans maudire ses tyrans. On avait rarement vu un exemple de si haute abnégation. Aussi la simplicité de ce style est devenue, sans le vouloir, une sorte d'artifice littéraire, et peu de livres ont eu autant de succès que ceux du Prisonnier philosophe. Son dernier ouvrage prouve que cette âme, stoïque sans étalage, est avant tout chrétienne, et même qu'il y règne une légère teinte de mysticisme poétique; en général, on ne peut lire sans attendrissement la morale d'un homme qui sut donner un si sublime exemple de résignation et d'oubli.

Les Hommes et les Moeurs aux États-Unis d'Amérique; par le colonel Hamilton; trad. de l'anglais par le comte D. L. C. Paris, Fournier. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

En lisant les divers ouvrages qui ont été publiés depuis deux ou trois ans sur les États-Unis, on ne peut s'empêcher de faire une remarque qui nous a paru assez curieuse; c'est que chaque voyageur semble s'attendre à rencontrer dans ce pays de tout autres hommes qu'en Europe, des espèces d'êtres perfectionnés, supérieurs à notre race, et se trouve fort désappointé en voyant que les Américains sont sujets aux mêmes passions, aux mêmes travers que nous. Alors, irrité de ce désenchantement, il s'en prend à la constitution, à la république, à son président, et médit des uns et des autres, pensant nous prouver ainsi que ce gouvernement-là ne vaut pas mieux que les autres; mais il se trompe, il ne prouve rien sinon que la traversée de l'Océan ne suffit pas pour faire tomber le bandeau du préjugé des yeux de celui qui le porte.

M. le colonel Hamilton ne doit cependant pas être rangé au nombre des détracteurs de la jeune Amérique. Mais quelque justice qu'il rende à l'hospitalité et aux mœurs de ses habitans, il n'en résulte pas moins de la lecture de son livre deux faits qui nous paraissent avancés fort légèrement et que nous croyons devoir relever, car ils nous semblent propres à induire le public en d'étranges erreurs. M. Hamilton pense qu'une république gouvernée par un magistrat électif ne saurait cheminer long-temps sans qu'on y voie éclater la guerre civile, et qu'une religion de l'état est absolument nécessaire pour maintenir l'esprit religieux et former des prêtres instruits. Or, nous le demandons à tous les hommes de bonne foi, depuis cinquante ans que la république des États-Unis existe, quel est l'état monarchique qui n'ait été ébranlé par quelque révolution? N'avons-nous pas vu à la mort d'Alexandre des troubles éclater à Saint-Pétersbourg; n'avons-nous pas été témoins de deux guerres de succession en Espagne et en Portugal? Et dans ce même intervalle, quelles commotions se sont fait ressentir aux États-Unis, république toute nouvelle, et par cela même plus exposée aux commotions intérieures? Quelques troubles passagers sans impor-

tance n'ont jamais inspiré à un Américain la pensée que la patrie fût en péril.

Quant à la prédilection de M. Hamilton pour une religion de l'état, nous ne saurions non plus la partager, du moins pour ce qui concerne l'Amérique. Dans les monarchies catholiques de l'Europe nous ne voyons pas que les prêtres soient plus instruits qu'ailleurs; au contraire rien de plus ignorant que la plupart des curés de campagne, et dans les états protestans, l'Angleterre est une preuve de l'impuissance d'une Eglise officielle pour entretenir l'unité de croyance; car c'est au sein des trois royaumes unis de la Grande-Bretagne qu'ont pris naissance la plupart des sectes dont la présence en Amérique a offusqué M. Hamilton. Au reste, cet auteur se réfute lui-même lorsqu'il fait l'éloge de la tolérance de toutes ces sectes, qui vivent ensemble, et lorsqu'il nous déroule le tableau de la marche de géant de cette république née presque d'hier.

Documens sur le système pénitencier et la prison de Genève; par L. G. Cramer-Audéoud. Genève. Ab. Cherbuliez. 1834. In-8°. Prix : 3 fr.

Ce petit volume renferme des renseignemens très-curieux sur le régime du pénitencier de Genève et sur les résultats qu'a produits cet établissement. L'auteur plaide victorieusement en faveur de ce nouveau système contre les déplorables erremens des vieilles prisons de France et autres contrées de l'Europe, dans lesquelles on a jusqu'ici introduit fort peu d'améliorations à cet égard. Cependant il trouve que trop d'indulgence et de douceur, dans le régime intérieur auquel sont soumis les prisonniers à Genève, détruit en partie l'influence salutaire que doit produire le système pénitenciaire. Il donne des conseils qui nous ont paru fort sages, et démontre fort bien qu'une sévérité bien entendue, ajoutée aux excellentes réformes qu'on a déjà exécutées, donneront à la prison de Genève toute la perfection qu'on peut désirer d'atteindre.

Nouveau Manuel des écoles primaires, moyennes et normales, ou Guide complet des instituteurs et des institutrices; par un membre de l'Université, et revu par M. Matter, inspecteur général des études; orné de figures. Paris, Roret. 1834. Prix : 3 fr.

C'est avec une grande satisfaction que nous annonçons cet excellent et utile *Manuel*, qui devra figurer au nombre des meilleurs de la grande collection de M. Roret. Ce qui donne à ce livre, aussi complet que commode, une véritable importance, c'est que l'instruction populaire va enfin recevoir parmi nous une extension tout-à-fait indispensable, puisque sur le total de nos 38,149 communes, il en est un nombre considérable qui sont privées d'école. L'auteur de ce livre a cherché à embrasser dans ses leçons tous les intérêts et tous les établissemens de l'instruction populaire, depuis la salle d'asile jusqu'à l'école des arts, en joignant toujours aux meilleurs principes l'indica-

tion des meilleures méthodes. Il nous serait difficile même d'indiquer dans une courte analyse l'extrême variété d'objets que ce livre contient en un style clair et parfaitement adapté à la question. Il traite d'abord des diverses espèces d'éducation pédagogique, scientifique, populaire, nationale, privée, morale et religieuse. Il discute les diverses méthodes, depuis celle de Socrate, jusqu'aux méthodes Pestalozzi, Girard et Jacotot; il expose les principes et les avantages divers de l'enseignement individuel, simultané, mutuel et combiné. Il indique les objets des études, dans de nombreux chapitres qui traitent de l'écriture, de la lecture, de la grammaire, du calcul, du dessin, de la géographie, du calendrier, de l'hygiène, de l'histoire naturelle, de la physique, de l'histoire proprement dite, de la musique, etc. Il donne la classification des diverses écoles, celle du hameau, de la petite ville, des écoles du soir et du dimanche, des écoles industrielles, spéciales et normales. Il examine quelle doit être leur organisation, et il indique les moyens d'encouragement, les examens, les peines, les conférences et l'espèce de bibliothéque qui offre le plus d'avantages; le tout, constamment accompagné d'excellens conseils, est terminé par un tableau de la législation de l'enseignement primaire. Telles sont quelques-unes des divisions de ce livre instructif. Nous ne doutons pas qu'il n'opère un bien très-marqué dans la grande question de l'éducation populaire, et que le public ne confirme en tous points les éloges que M. l'inspecteur général Matter a accordés à ce travail consciencieux. Nous devons ajouter que deux grandes planches, fort nettement exécutées, accompagnent ce volume.

TITAN, de Jean-Paul-Frédéric Richter; traduit de l'allemand par Philarète Chasles. Paris, Ledoux. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 francs.

M. Chasles a entrepris la tâche difficile, mais louable, de faire apprécier au public français le célèbre Jean-Paul, ce génie chéri des Allemands, dont les ouvrages n'étaient jusqu'ici connus en France que par ouï-dire. Il débute par nous donner son chef-d'œuvre, Titan, roman philosophique d'une haute portée. La traduction nous a paru tout ce qu'elle pouvait être; c'est une tentative hardie, téméraire même; car de tous les écrivains allemands, Jean-Paul est le plus difficile à comprendre, et les Allemands eux-mêmes disent souvent qu'il est inintelligible. Nous doutons que l'essai de M. Chasles obtienne tout le succès qu'il mérite. Le public français veut avant tout comprendre ce qu'il lit, sans peine, sans être obligé de réfléchir sur chaque phrase, sur chaque mot, d'en peser le sens et la portée. Or, la clarté est la chose dont Jean-Paul paraît s'être le moins inquiété; il écrivait pour lui, non pour les autres, et sans cesse il fait allusion à des faits connus de lui seul, souvent le fruit de sa bizarre imagination. Cependant au milieu du dédale inextricable qu'offre parfois son style, jaillissent des milliers d'étincelles brillantes, pensées profondes et ingénieuses, traits admirables d'une sensibilité parfaite, remarques fines et frappantes d'un observateur qui a scruté le cœur humain dans ses replis les plus cachés. C'est une sombre nuée d'orage sillonnée par de fréquens éclairs.

Dans la traduction d'un ouvrage pareil on eût mieux fait, il nous semble, d'élaguer toutes les longueurs germaniques et de ne donner que les fragmens remarquables, d'autant plus que l'intérêt en aurait peu souffert, car Jean-Paul écrivait sans suite et n'épargnait pas les divagations les plus étrangères à son sujet.

Vies et Exploits des voleurs de grands chemins, pirates et brigands anglais, par M. C. Whitehead; traduit par Defauconpret. Paris, Bellizard. 1834. 2 vol. in-8°, fig. 16 fr.

Cet ouvrage est fort intéressant; les aventures qu'il renferme sont bien choisies, et racontées d'une manière frappante, sans longueurs ni répétitions. Dans l'état de pauvreté où se trouve notre littérature, on se jette avec avidité sur tout ce qui sort du genre faux et absurde qui domine depuis si long-temps; aussi *les Vies et Exploits des voleurs* trouveront sans doute un grand nombre de lecteurs. Des vignettes anglaises, exécutées avec un grand soin, sur papier de Chine, ajoutent un mérite de plus à ces deux volumes et en font une des plus jolies publications qui aient été faites en ce genre. La curiosité est vivement excitée par ces tragiques et surprenans récits, et le point de vue moral n'en est pas sans importance; il résulte deux leçons de tous ces frappans exemples; tous ces héros du crime ont misérablement fini, et, ce qui est plus frappant encore, c'est que tous, presque sans exception, ont commencé par des fautes légères qui peu à peu les ont fait arriver aux plus affreux excès.

Vie politique et littéraire de F. Salfi, ancien professeur des Universités de Bréra, de Milan et de Naples, continuateur de l'Histoire littéraire d'Italie de feu Ginguené; par M. A. Renzi. Paris, Fayolle. 1834. Prix : 1 fr. 25 c.

Cette notice mérite d'être lue parce qu'elle fait bien connaître un des caractères littéraires les plus distingués, et un des plus purs patriotes de la moderne Italie. Salfi, dont tous les gens de lettres de Paris ont apprécié l'excellent cœur et l'esprit libéral porté jusqu'au stoïcisme, naquit à Cosenza, en 1759. Il débuta par la poésie, et manifesta bientôt des vues éclairées en opposition avec celles du clergé. Témoin des affreux ravages du fameux tremblement de terre qui bouleversa la Calabre en 1783, et fit périr 60,000 personnes, il se mit à étudier l'homme sous l'influence de ce grand désastre, et publia un livre fort curieux, intitulé : *Essai sur les phénomènes antropologiques relatifs au tremblement de terre*, 1783. Salfi y combattait la superstition; aussi fut-il poursuivi par l'inquisition; il fut délivré par l'intervention de la cour de Naples, dont la protection se changea bientôt en haine violente lorsqu'il montra qu'il partageait les doctrines de la révolution française. Il faut lire dans cette brochure de M. Renzi, les aventures politiques de Salfi, dans la terrible réaction contre l'armée française et contre les patriotes italiens, lorsque, retenu au fond de cale de *la Polacca*, il attendait le supplice où avaient été traînés l'amiral Car-

raciolo, la signora Pimentel et tant d'autres personnes des plus distinguées de l'Italie. Lors de l'organisation du royaume de Naples, Salfi obtint une place de professeur à Bréra, et ensuite à Milan. Les événemens de 1814 et 1815 l'obligèrent de se fixer en France, où il travailla principalement à continuer la grande histoire littéraire d'Italie, dont il a laissé la fin en manuscrit. Il termina son honorable carrière en 1832. On citerait difficilement dans l'histoire de tous les temps un patriote plus constant que Salfi. Aussi nous recommandons à nos lecteurs la brochure où M. Renzi a rendu pleine justice au caractère et au évouement de son compatriote. Comme Salfi a joué un grand rôle dans presque tous les événemens politiques de la Péninsule, cette notice présente le résumé de l'histoire des révolutions italiennes.

La duchesse de Chateauroux; par Madame Sophie Gay. Paris, Dumont. 1834. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Voici un livre dont l'héroïne n'est pas digne de l'auteur. Nous aimions à penser que le temps n'était plus où les maîtresses de rois, représentées comme des victimes pures et sans tache, dévouées au bien public, étaient offertes à l'admiration du public dans des romans mensongers tels que ceux de madame de Genlis, où l'histoire de ce qu'il y a eu de plus honteux dans la monarchie française est caché sous le voile de la piété dévote, de la vertu, des grands sacrifices. Nous nous étions trompés; il faut encore subir l'éloge d'une courtisanne royale. Les *perfections de Louis XV*, et *la passion noble, courageuse, l'air inspiré, l'expression céleste* de madame de Châteauroux, remplissent deux épais volumes que nous n'avons pu parcourir sans une pénible impression, en songeant qu'au milieu de la corruption du présent siècle, on atténue celle des précédens, qu'on pouvait croire avec raison bien morte et bien ensevelie à jamais sous les ruines dont la révolution avait jonché le sol de la patrie. S'il est une vérité aujourd'hui universellement reconnue, c'est que le manteau royal ne cache pas mieux le vice et le déshonneur que les haillons du pauvre.

La Dame noire de Doona, roman historique de sir Maxwel; trad. par Paquis. Paris, Allardin. 1834. 2 vol. in-8°. 15 fr.

La scène de ce roman se passe en Irlande. La Dame Noire est une espèce de gendarme féminin, dont les catastrophes les plus extraordinaires font un chef redouté de tous ses voisins, et qui ne parle que par anathèmes et exécrations. Elle est maîtresse du château de Doona. « Les vagues de l'Océan venaient se briser à ses pieds avec un bruit » sourd et plein d'un charme mystérieux, et l'orbe argenté de la nuit » dansait gaiement sur les eaux lumineuses; » devant ce point de vue, la Dame noire passe les nuits à méditer sur le mariage qu'elle veut faire contracter à une jeune parente avec *O'Connor au Lauve d'Hanag* ou *à la Main-Rouge*. La jeune personne se refuse à cette alliance, parce que O'Connor est un voleur; mais la Dame Noire se rit de ses scrupules, et lui démontre fort logiquement qu'un tel reproche est une folie de sa part, puisqu'elle, Dame Noire de Doona, surpassse en bri-

gandages tous les voleurs du monde, et s'en fait honneur et gloire. Sur ces entrefaites, « un vaisseau se berçant paresseusement sur les vagues immobiles, » arrive dans le port, chargé de deux proscrits qui viennent renverser tous les projets de la Dame Noire pour son ami *à la Main-Rouge;* il résulte de cet incident une foule de petites intrigues, et tout se termine par des mariages. Voilà le canevas sur lequel l'auteur a brodé, avec de longs détails, de pâles caractères et de fausses couleurs, ce qu'il appelle un roman historique.

De tout un peu, tiré des papiers du défunt, et traduit de l'ouvrage allemand, *Tutti frutti*, du prince Pukler-Muskau; par J. Cohen. Paris, Fournier. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 12 fr.

Ce nouvel ouvrage de l'amateur passionné des parcs anglais, justifie assez bien son titre français; car, au total, les deux volumes ne contiennent pas grand'chose. *Une visite aux frères Moraves*, des *extraits* de l'*Album d'un homme inquiet*, quelques esquisses de voyages : voilà tout leur contenu, lesté de plusieurs préfaces, dédicaces, lettres au lecteur, puis d'une post-face dans laquelle le traducteur nous avertit que le prince Pukler Muskau a encore renié ce nouvel ouvrage du défunt, et nous donne une description de la résidence dudit prince. En vérité, on dirait qu'il s'agit d'un homme de génie, d'un nouveau Walter Scott, dont le public a le plus haut intérêt à dévoiler l'anonyme; cependant ni les *Voyages et mémoires*, ni les *Tutti-Frutti* ne nous paraissent des ouvrages assez importans pour faire tant de bruit; il est même des gens qui ont été assez osés pour trouver parfois le prince écrivain d'une longueur quelque peu fatigante. Sans partager entièrement leur avis, nous trouvons qu'il est assez peu important de savoir quel est le véritable auteur, et que ce serait abuser de la patience des lecteurs que les entretenir plus long-temps d'un mystère si frivole. Dans notre siècle, le titre de prince n'ajoute rien au mérite d'un livre; l'auteur qui se cache sous le manteau *du Défunt* n'a donc nul besoin de cette distinction pour faire son chemin dans le public.

Voyage en Suisse, en Lombardie et en Piémont, suivi du Tableau résumé des événemens de la Suisse, depuis 1830, et d'un itinéraire; par M. le comte Th. Walsh. Paris, Hivert. 1834. 2 vol. in-8°, fig. Prix : 15 fr.

Après tant de voyageurs qui ont écrit sur la Suisse, il est difficile de dire quelque chose de nouveau sur ce pays. La verve pittoresque des auteurs semble surtout devoir être épuisée, et pour exciter l'intérêt du public un voyage en Suisse devrait maintenant être écrit de manière à faire bien connaître le gouvernement, le commerce et l'industrie des divers cantons, le degré de liberté qui y règne, l'état de l'instruction et la nature du mouvement révolutionnaire qui s'y est opéré depuis 1830, toutes choses ignorées presque totalement dans les contrées même les

plus voisines, et où cependant on pourrait puiser plus d'une leçon et tirer plus d'un argument, surtout en fait d'économie politique.

M. Walsh donne malheureusement trop encore dans le genre descriptif, et il faut passer par l'admiration usée de bien des cascades pour arriver à un fait intéressant; encore ce fait est-il toujours escorté de réflexions qui sentent fort la légitimité et l'ancien régime. On reconnaît à chaque pas l'homme rétrograde qui méprise le commerce, le travail, l'industrie, et regrette hautement les exploits de la chevalerie. Avec un pareil esprit, quelque talent qu'on ait, il est impossible de juger sainement une république et de faire un bon livre sur la Suisse, témoin M. Raoul Rochette, qui a déjà échoué avant M. Walsh, et dont les étranges assertions ont irrité contre lui tous les vrais amis de leur pays. M. Walsh parle de la dernière révolution de Berne, Zurich, Bâle, etc., en termes tout aussi peu mesurés et tout aussi peu raisonnables. Sous ce rapport, son livre ne peut donner que des idées très-fausses, et c'est un bien mauvais service rendu au peuple suisse, en ce moment où, prêt à soutenir une lutte généreuse contre les états despotiques qui l'entourent, il aurait besoin de l'appui moral et de la sympathie de tous les honnêtes gens.

La Renaudie, ou la Conjuration d'Amboise; par Victor Boreau. Paris, Hivert. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Roman historique qui ne manque pas d'intérêt, quoiqu'il soit en général conduit assez peu habilement. Les Français font trop souvent de l'histoire romanesque en voulant faire des romans historiques; ils prennent des faits pour canevas, et brodent les accessoires de mœurs et d'intrigues, tandis que le maître du genre, Walter Scott, prenait au contraire, pour canevas, les mœurs d'une époque et brodait les faits. Il résulte de cette mauvaise direction qu'on fausse à la fois l'histoire, dont on entremêle les grandes leçons de causes et de résultats romanesques qui n'ont de fondement que dans l'imagination du poète, et le roman, dont le but doit se renfermer dans la peinture des mœurs, dans ces détails de la vie privée d'un peuple qui ne sauraient trouver place dans l'histoire. Cependant, malgré ce défaut, *La Renaudie* est d'une lecture attachante; il nous retrace une de ces époques auxquelles l'esprit revient toujours avec un nouvel intérêt, et l'auteur a su tirer de la conjuration d'Amboise quelques leçons fort justes au sujet des conspirations, dont le peuple est le plus souvent dupe, soit que ses chefs l'abandonnent faute de succès, soit qu'ils l'oublient après le triomphe.

Paris. — Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 7. JUILLET 1834.

OEuvres de Henri Heine; Reisebilder. Paris, Renduel. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Ces *Tableaux de voyage*, qui ont obtenu en Allemagne un grand succès, et que l'auteur publie aujourd'hui lui-même en français, sont un livre rempli d'esprit et d'originalité, mais qui se refuse à l'analyse. Tout en parcourant les pays et les villes, et en traçant une foule d'observations piquantes que lui suscitent les objets qu'il voit, les peuples qu'il apprend à connaître, M. Heine, ne mettant aucun frein à son imagination, la laisse errer de tout côté dans le domaine de la pensée, et, adoptant toutes les idées gaies ou tristes, sentimentales ou folles qu'elle amène au bout de sa plume, il en résulte que son livre est une espèce de macédoine de l'effet le plus bizarre. Mais hâtons-nous d'ajouter que cette étrangeté n'est pas un simple jeu de style comme on le voit dans quelques-uns de nos écrivains à la mode; ici il y a plus que du style, il y a des pensées, et quelquefois des plus philosophiques. On peut ne point approuver la tendance de cette philosophie qui semble tout

nouvellement sortie de l'école du dix-huitième siècle, qui tient du Diderot et du Voltaire; mais on ne saurait regarder sans un vif intérêt le contraste qu'offre ce mélange de scepticisme et de sentimentalité, ce curieux assemblage de matérialisme et de mysticité allemande.

D'ailleurs il faut se reporter au but que l'auteur s'est proposé : « Ce » livre, nous dit-il dans sa préface, a été, à l'exception de quelques » feuilles, écrit avant la révolution de juillet. A cette époque en Alle- » magne l'oppression politique avait établi un mutisme universel; les » esprits étaient tombés dans une léthargie de désespoir, et l'homme » qui alors osa parler encore, dut se prononcer avec d'autant plus de » passion, qu'il désespérait de la victoire de la liberté, et que le parti » de la prêtrise et de l'aristocratie se déchaînait davantage contre lui. »

Les Allemands, si avancés dans les théories, se trouvent encore fort en arrière des Français dans la pratique des idées de liberté et d'égalité. Il y a beaucoup à faire chez eux pour les amener à aimer la liberté autrement. On comprend alors qu'un esprit satirique, comme celui de M. Heine, s'emporte dans la chaleur de la lutte et se laisse aller au-delà des bornes de la raison. L'ironie est une arme dangereuse, à deux tranchans, qui tourne souvent dans la main de celui qui la tient; mais les terribles coups qu'elle porte sont plus puissans contre l'erreur que tous les argumens du monde; ils frappent la foule, l'impressionnent instantanément, et ouvrent les voies au raisonnement. Il est fâcheux que l'homme ne sache user de rien avec modération. M. Heine n'est que trop sujet à des personnalités haineuses qui déparent ses écrits et leur donnent parfois un caractère passionné d'autant plus à regretter, qu'avec son imagination et son talent d'écrivain, il n'a pas besoin de renverser aucune réputation pour fonder la sienne. Attaquons les principes et laissons les hommes, voilà la devise que devrait adopter notre siècle, qui, plus que tous les autres, a pu se persuader que les hommes ne sont rien et que les principes sont tout, que l'ancien adage : les hommes passent et les choses restent, veut être renversé, et qu'il faut dire : les choses passent et les hommes restent toujours les mêmes, avec leurs passions petites et grandes, quels que soient le parti et les opinions qu'ils embrassent. Travaillons à améliorer l'homme par les institutions, mais ne jugeons pas trop sévèrement les individus qui se laissent corrompre dans un état de choses où tout semble combiné pour les tenter et les séduire. Tant que la morale et la politique se tourneront le dos, probité et diplomatie seront presque inconciliables.

Nous n'avons du reste que des éloges à donner au style des *Reisebilder*. Il est élégant, léger, plein de charme; nulle part on ne sent la traduction. L'auteur a exprimé lui-même ses pensées en français, et elles en ont conservé un tour original qui est d'un grand mérite.

Histoire de la révolution de France; par M. le vicomte Félix de Conny. Paris, Méquignon. 1834. tome Ier, in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Le nom de l'auteur indique assez dans quel esprit cette histoire peut être écrite; ce n'est donc pas de l'impartialité qu'il faut s'attendre à y trouver; c'est l'expression d'un parti qui fut constamment opposé à toute innovation sociale, et qui rêve encore aujourd'hui la monarchie

de Louis XIV. Mais toutes les opinions sont respectables lorsqu'elles sont le résultat d'une conviction, et l'ouvrage de M. de Conny serait un curieux document pour l'histoire du parti qu'il représente, si le langage de la passion ne s'y faisait sentir à chaque page, et si les faits les plus connus ne s'y trouvaient dénaturés et présentés sous un faux jour. Par exemple, Lafayette était, selon lui, un ambitieux qui voulait s'emparer du gouvernement de la France, et qui, en paraissant s'intéresser à la cour, n'avait d'autre but que de tenir le roi prisonnier pour le livrer plus facilement au parti populaire; la garde nationale n'aspirait qu'à devenir la garde du palais; il l'accuse de tous les crimes qu'elle n'a pu empêcher; il dépeint sans cesse le peuple comme lâche et pusillanime. De semblables assertions dans la bouche d'un historien paraissent bien étranges, surtout après la révolution de juillet, où chacun a pu voir de quel côté était la lâcheté, de quel côté le courage.

Lequel de nous est le croyant? A M. l'abbé de La Mennais; par M. J. Huber. Paris, Ab. Cherbuliez et Comp^e^. 1834; in-8°. Prix : 2 fr.

« Gloire à toi! tu l'as dit; le siècle a son prophète!
» A la voix d'un croyant j'ai relevé la tête....
» Un croyant! dans ces jours incertains, sans ardeur,
» En est-il un encor! Oh, qu'il parle! j'écoute.
» Que ses doux chants d'amour et de sainte ferveur
» Chassent loin de mon cœur la tristesse et le doute!

» Écoute!... Vain espoir!... il a parlé!... Trompeur
» Comme son fanatisme, il sème l'épouvante!
» Prêtre, ta sainte foi n'est qu'une torche ardente;
» Ta charité nous jette une robe sanglante,
» Tu n'espères que le malheur!

Tel est le début de cette pièce où règne beaucoup de verve poétique. M. Huber reproche à l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, l'amertume de ses lamentations, la cruauté de ses prédictions; il lui rappelle la charité évangélique, la mission de paix d'un pasteur chrétien; il s'adresse à son cœur et lui dit avec une douce sensibilité :

« Espère donc aussi! Sur tes lèvres brûlantes
» Retiens ces flots amers de haines dévorantes
» Qui voilent ta justice et te cachent le jour;
» Le génie est encor moins divin que l'amour! »

Jusque-là nous n'avons que des éloges à donner à M. Huber; ses conseils sont sages, et ses vers dignes de celui à qui ils s'adressent. C'est un hommage rendu au génie de l'abbé de La Mennais. Mais nous ne saurions approuver de même les reproches violens qui se mêlent à ces conseils, lorsqu'il accuse l'auteur des *Paroles d'un Croyant* de s'ériger en apôtre du système sanguinaire de 93, qu'il l'appelle *un forban en chasuble*, un *Luther jacobin*, *un Robespierre en surplis*, et lui dit que déjà *la sottise l'affuble de noms et de lauriers*.

La sottise et M. de La Mennais n'auront jamais rien de commun

ensemble, et M. Huber a eu tort de prendre à la lettre une foule d'expressions paraboliques, qui doivent se pardonner à l'indignation du poète en présence de toutes les injustices qui blessent ici-bas la morale et l'humanité. Le livre de M. de La Mennais, dont nous sommes bien loin d'approuver la politique, est animé d'un bout à l'autre d'une foi vive, qui n'a dû échapper à aucun de ses lecteurs; il cite et commente avec chaleur toutes les paroles du Christ, qui recommandent la charité, l'amour, l'union fraternelle entre les hommes. Nous ne voyons donc pas comment peut se justifier cette finale du poème de M. Huber :

« Je crois à des vertus, tu ne vois que le vice;
» Je vois un Dieu de paix, toi le Dieu foudroyant;
» Tu crois à ses fureurs, je crois à sa justice :
» Lequel de nous est le croyant? »

Ces antithèses produisent sans doute un effet très-poétique, mais elles reposent sur une erreur; M. de La Mennais est tout aussi croyant que M. Huber, et il a sur lui l'avantage de mieux formuler sa foi.

Histoire de Genève, depuis son origine jusqu'à nos jours; par A. Thourel, de Montpellier. Genève, Ab. Cherbuliez et Comp^e^. 1833. 3 vol. in-8°. Prix : 22 fr. 50 c.

Genève, cette petite république, qui, après avoir long-temps lutté avec énergie contre l'usurpation des ducs de Savoie et s'être affranchie de leur domination, devint le centre du protestantisme, le foyer de la réforme, et s'acquit une grande renommée par les hommes remarquables qu'elle produisit, Genève n'a pas encore eu un historien digne d'elle. Son histoire offre cependant un attrait tout particulier; c'est un tableau en miniature de la marche de l'esprit humain dans la voie du progrès, de la lutte persévérante d'un peuple libre contre toutes les entraves qu'on veut lui imposer, contre tous les obstacles que des voisins jaloux lui suscitent. On y retrouve, sur un petit théâtre, toutes les phases d'une grande guerre entre le bon sens populaire et les préjugés. Les traits d'héroïsme n'y manquent pas; le courage civique, le dévouement à la cause sacrée de l'humanité, l'amour de la patrie y eurent de nombreux martyrs. La plume éloquente d'un grand écrivain aurait des pages sublimes à tracer, et cependant il n'existe point encore une bonne histoire de Genève. Ce n'est pas que plusieurs n'aient déjà tenté de combler cette lacune; mais trop rapprochés encore de cette époque de fermentation, où Voltaire comparait spirituellement la petite république à un verre d'eau agitée par des tempêtes, les uns ont été dirigés par un esprit de parti aveugle et passionné; les autres, craignant de ranimer des haines encore mal éteintes, ont pris l'indifférence pour de l'impartialité, et ne nous ont donné que d'insipides gazettes, où les faits sont sèchement entassés sans liaison aucune, sans la moindre réflexion quelque peu philosophique. M. Thourel, étranger au pays, se trouvait placé de manière à éviter également ces deux excès contraires, et en général il a bien réussi. Pourvu d'une foule de documens qui ont été mis à sa disposition, il a su en tirer un excellent parti, et le récit des faits offre dans son ou-

vrage un intérêt bien supérieur à celui de ses devanciers; on ne peut sous ce rapport lui reprocher que quelques légères inexactitudes qui se sont glissées dans la dernière partie de son travail, et qu'un peu moins de précipitation lui aurait sans doute épargnées. Mais dès que M. Thourel ne raconte plus, et que, résumant une époque, il jette un coup d'œil sur ce qui va suivre, nous ne saurions approuver son style déclamatoire qui fatigue par sa monotonie.

Nous aimerions mieux lui voir développer les grandes considérations philosophiques qui semblent devoir s'offrir si naturellement à l'esprit, en présence d'une série de faits si complète, devant la destinée de cette petite nation qui, par ses efforts et son courage, secoua tour à tour toutes les espèces de despotismes, sut maintenir son indépendance contre les foudres de Rome, ainsi que contre les armées de son redoutable ennemi de Savoie, et offre encore aujourd'hui le singulier phénomène d'un coin de terre peu fertile, très-peuplé, et cependant heureux et florissant malgré les murs d'enceinte qu'élèvent tout autour de lui les douanes de ses voisins. Il y avait, ce nous semble, de bonnes leçons d'économie politique à tirer de cet exemple. M. Thourel eût aussi mieux fait d'imiter Zschokke, qui a résumé l'histoire de toute la Suisse en un seul volume. Son livre aurait été lu à l'étranger, et Genève eût gagné à être mieux connue; car bien des préjugés existent contre elle, contre ses mœurs, contre ses institutions, qu'il eût été bon de détruire.

Mon ami Norbert; par M. Mortonval. Paris, A. Dupont. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Roman écrit avec charme et intérêt, qui dépeint simplement des scènes de la vie réelle sans aucune exagération. Norbert est un homme parvenu par ses talens à acquérir une fortune colossale, et, ce qui est plus rare, une bonne renommée. Il n'accumule pas sacs sur sacs pour le seul plaisir d'accumuler, mais son superflu lui sert à répandre le bonheur et la joie autour de lui. Cependant la calomnie et l'envie ne respectent pas la considération dont il était entouré, et quelques-uns de ses amis ayant un jour manifesté le désir de confondre les méchans, et de s'entendre avec lui sur les moyens d'y parvenir, sa femme leur fait pour toute réponse l'histoire de Norbert et de ses rapides succès dans la carrière commerciale, où il débuta, avec une pièce de vingt-quatre francs qu'il avait empruntée, par s'établir dans un chantier avec une petite cantine ambulante. Ce roman-la est l'histoire de bien des hommes de notre temps, et c'est un ingénieux encouragement offert à la jeunesse laborieuse.

Timon Alceste, ou le Misantrope moderne, roman philosophique, par M. Charlemagne; publié par Jules Janin. Paris, Gosselin. 1834. 2 v. in-8°. Prix : 15 fr.

Sous le titre pompeux de roman philosophique, M. Charlemagne nous donne deux épais volumes, où l'esprit est fort délayé. C'est un déluge de paroles au milieu desquelles sont noyées quelques pensées

assez originales. L'auteur analyse les moindres sentimens, les plus légères impressions, pièce à pièce, avec un microscope qui lui permet de pousser fort loin la divisibilité des objets qu'il examine. Son style éblouissant et semé de paillettes étonne et fatigue. Le plus déterminé lecteur aurait peine à lire à haute voix cinquante pages de *Timon-Alceste*. C'est à en perdre haleine et tomber d'épuisement. Et si l'on est péniblement affecté du langage, que dire du fond, où l'on ne découvre que néant, absence totale de principes, de croyances, soit politiques, soit philosophiques, soit religieuses? c'est un jeu de mots continuel, une ironie émoussée, une parodie de Voltaire. Ces sarcasmes ne corrigeront pas les travers de l'époque. En vérité, M. Janin a fait preuve d'un dévouement d'ami en se chargeant de la publication de ce livre, et la préface dont il l'accompagne prouve que le critique le plus impitoyable n'est pas tout-à-fait insensible aux considérations de l'amitié.

CABANIS, ou la Guerre de sept ans, roman historique allemand; par Willbald Alexis. Paris, Gosselin. 1834. 2 vol. in-8°. Prix: 15 francs.

LE LIVRE DES CONTEURS, tome V. Paris, Lequien. 1834. In-8°. Prix: 7 fr. 50 c.

Le premier de ces deux ouvrages se distingue par beaucoup d'intérêt et par la simplicité du style, qualités rares dans les romans du jour. C'est la vie aventureuse d'un jeune homme, qui, chassé de la maison paternelle par la rigueur injuste des anciennes mœurs allemandes, prend parti dans la guerre de sept ans, d'abord pour l'impératrice, ensuite pour Frédéric. Une intrigue assez embrouillée et peu vraisemblable, mais bien conduite, vient compliquer sa destinée; Stéphan, au lieu d'être comme il le pense fils de M. Bohm, l'inspecteur, se trouve l'héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, et ces deux circonstances, unies à sa valeur personnelle, le poussent rapidement dans le sentier des honneurs. Il gagne le cœur et la main d'une jeune et belle comtesse, et se voit nommé chambellan du roi de Prusse, dont la grande figure est esquissée avec beaucoup d'originalité, et jette un attrait fort piquant sur tout ce roman. C'est une lecture pleine d'intérêt que nous recommandons au public.

Nous n'en dirons pas autant du Livre des Conteurs, auquel cette comparaison n'est point avantageuse. La plupart des morceaux qu'il renferme sont d'une grande faiblesse.

HISTOIRE DES SUISSES à l'époque de la réformation, par J.-J. Hottinger, traduite en français par L. Vulliémin. 2 v. in-8°.

Cette époque de l'histoire des Suisses, la plus féconde en événemens divers, est la plus mémorable peut-être de leurs annales. Arrivés au plus haut point de leur gloire, les confédé-

rés allaient donner l'exemple de l'indépendance religieuse, comme ils avaient déjà donné l'exemple de l'indépendance politique. Impatiens de secouer le joug de l'autorité, plusieurs d'entre eux, ceux surtout dont les villes florissantes contenaient une foule d'hommes éclairés, accueillirent avec joie les premières lueurs de la réforme. Mais cette révolution religieuse, unie aux intrigues corruptrices des princes qui alors se disputaient l'alliance de la Suisse, devaient bientôt ébranler profondément la confédération; tous les cantons, égaux en courage et en amour de l'indépendance, ne l'étaient pas de même en lumières; tous n'étaient point également préparés à entendre prêcher un christianisme simple et pur, débarrassé des pompes mondaines, dont l'ambition des hommes l'avait depuis si long-temps entouré. La réforme touchait à ce qu'il y a de plus fait pour émouvoir les hommes; elle remuait à la fois les consciences et les intérêts : aussi souleva-t-elle toutes les passions politiques en même temps que tous les sentimens religieux. Elle mit à l'épreuve les hommes et les choses; toutes les classes de la Société se montrèrent sur la scène, le soldat avec ses chefs, le simple maître d'école avec les princes de l'Église, les communes aussi bien que les conseils. Les états divers de la confédération, après avoir vécu long-temps dans une vie commune, se divisèrent, se personnifièrent, et parurent en scène chacun avec son costume et son allure individuelle. On put lire au fond des cœurs et soumettre les hommes à l'analyse.

Ce tableau si attachant, si plein de vie, demandait un peintre habile, car les détails en sont innombrables, et les couleurs en doivent être vigoureuses. Muller, cet historien modèle, avait laissé son chef-d'œuvre inachevé; il ne put arriver à l'époque de la réformation, et jusqu'à présent personne n'avait osé relever sa plume. M. Hottinger, excité par une si noble tâche, mû par un patriotisme sage et éclairé, au risque d'être taxé de témérité, a entrepris de continuer Muller, et un plein succès a couronné ses efforts. Son ouvrage, dont M. Vulliémin nous offre aujourd'hui une traduction élégante et fidèle, est digne, sous tous les rapports, de figurer à côté de son habile devancier. Il respire un amour vrai de la patrie, une religion douce et tolérante, une impartialité digne d'un esprit supérieur, qui poursuit le mal partout où il se trouve, et loue avec chaleur le bien, quels qu'en soient les auteurs, sans aucun esprit de parti, ne se laissant guider que par les principes éternels de la morale et de la justice. On y lit surtout avec un puissant intérêt tout ce qui a rapport à Zwingle, ce réformateur dont la religion était

si éclairée, et celui peut-être qui sut le mieux s'élever au-dessus de la barbarie de son siècle, et se faire tout à tous.

« Zwingle jouissait d'une popularité qui lui fut d'un grand » secours dans l'exercice de son ministère. Préservé par sa qua- » lité de fils d'un paysan des prétentions de l'esprit de caste, il » s'associait de cœur aux plaisirs du pauvre comme à ceux du » riche, et s'asseyait à la table de l'un et de l'autre, non en » ami de la bonne chère, mais en homme qui cherchait l'occa- » sion de converser. Tout homme droit de cœur, fût-il le der- » nier du peuple, se trouvait à son aise avec lui. La bienfai- » sance de Zwingle était sans ostentation. Il fut particulièrement » un père pour les hommes que poursuivait un faux zèle et » qu'attaquait la haine des prêtres. Prompt à discerner les ger- » mes de talent, il leur prêtait un généreux appui, et vit bien- » tôt se former autour de sa personne un cercle d'amis éclairés » et résolus, qui furent son bras dans l'œuvre de la réforme. »

Lui-même possédait l'art de persuader. Son éloquence était claire et logique; point d'abstraites dissertations, point de nuageuses images ni de phrases harmonieusement cadencées. Son langage était populaire et sans art, ses instructions simples et sans prétention à l'effet.

« Ni les personnes qui demandaient à la religion de les bercer d'impressions douces et molles, ni celles qui requéraient des miracles de la grâce assez puissans pour les calmer dans tous leurs égaremens, ne sortaient édifiés par ses discours : c'est qu'il parlait au cœur par la raison, qu'il sollicitait à l'examen de soi-même et à de constans efforts, et que, bien moins soigneux de plaire à ses auditeurs que de leur donner l'éveil, il les entraînait dans le pénible sentier de ses propres études et de ses expériences. Il animait ainsi les ames au combat de la foi en leur montrant en Dieu le conseil, l'appui, la force et la rédemption. »

« Voyez, » disait-il, « si sur cette mer orageuse des destins » nous avons une autre ressource que de regarder à la Provi- » dence de Dieu. Cette Providence a une voix et elle parle au » cœur de l'homme fait pour la comprendre : crois-moi, lui » dit-elle, rien ne se fait au hasard; tout arrive par mon ordre; » il ne saurait en être autrement. Courage donc, dans l'attente » du magnifique triomphe qui se prépare! Tu n'y rencontreras » pas, il est vrai, une multitude prête à applaudir à toute action » sanglante; c'est l'assemblée des bienheureux. Là sont tous les » justes, les sages, les héros, les hommes pieux; il n'en est ou- » blié aucun de tous ceux qui ont habité la terre depuis qu'elle

» a été créée. Dans cette glorieuse société, on n'appelle plus la
» jactance bravoure, l'hypocrisie religion, le babil savoir, la
» vaine éloquence sagesse; on n'y fait plus échange de men-
» songes, car il n'entre que ceux dont la vertu a été éprouvée
» et reconnue sincère; et le juge qui prononce est celui que per-
» sonne n'abuse, comme il ne saurait tromper personne. »

Zwingle, toujours le premier à répondre à l'appel de la vérité et de la liberté, mourut sur le champ de bataille. Étrange destinée! Dans l'œuvre de la réforme, le plus doux des ouvriers fut celui qui porta l'épée, le plus puissant ne fut que le précurseur du triomphe, et le plus violent, le plus âpre, fut le législateur pacifique qui fonda l'Église protestante. Qui pourrait sonder les voies mystérieuses de la Providence!

MUSEE RELIGIEUX, ou Choix des plus beaux tableaux des peintres les plus célèbres, gravés à l'eau-forte sur acier, par Reveil; recueillis, mis en ordre et accompagnés de notices historiques, par un ecclésiastique du clergé de Paris. Paris, Hivert, 1834. 4 volumes petit in-8°, ornés de 300 gravures. Prix : 15 fr.

Cette jolie collection, extraite du grand Musée publié par Audot, renferme des gravures exécutées au trait seulement, mais parfaitement bien faites, de tous les tableaux religieux qui firent autrefois partie du Musée-Napoléon. Elle est divisée en cent livraisons, à 15 centimes chacune, qui paraissent toutes les semaines. On ne peut qu'approuver et encourager une semblable entreprise, qui aura pour résultat de populariser le goût des arts dans leur plus noble direction, c'est-à-dire sous le point de vue moral et religieux. Nous regrettons seulement qu'on ne se soit pas contenté, dans la plupart des notices, d'ajouter aux instructions artistiques le passage des saintes Écritures auquel le tableau a rapport; car en général le style nous a paru très-faible et peu d'accord avec la noblesse des sujets; et l'occasion était si heureuse de mettre les sublimes paroles des livres sacrés sous les yeux d'une foule de lecteurs!

ELGIVE DE BAUMGARTEN, ou Deux journées dans les Alpes, en 1307; scènes tirées de quelques chroniques suisses; par F. C. Paris. Chaumerot 1833. In-8°.

Petit poème, dont le sujet est la glorieuse révolution qui délivra la Suisse du joug de l'Autriche. Sous le nom d'Elgive, l'auteur a pris pour héroïne une jeune fille suisse, amante de l'un des conjurés, qui, en introduisant la nuit ce jeune homme

par une fenêtre avec vingt de ses compagnons armés, leur facilita le moyen de s'emparer de l'un de ces châteaux, dont les insurgés devaient d'abord se rendre maîtres. Les vers de M. F. C. nous ont paru en général un peu rocailleux, comme les montagnes dont ils s'inspirent, et malheureusement ils ne rachètent pas ce défaut par de sublimes horreurs et de ravissans tableaux tels qu'on en rencontre au milieu des rochers des Alpes. Voici comment il celèbre le triomphe de la liberté helvétique :

Comme d'un jour naissant la blancheur purpurine
Jaillit, vole et s'étend de colline en colline,
Le jour de délivrance a lui de toute part :
La Suisse a relevé son antique étendard.
Ce jour, c'est l'incendie accru par ses conquêtes,
Flottant sur les forêts et couronnant leurs faîtes.
Mille feux allumés sur les sommets des monts,
L'alp-horn et le tocsin, et l'écho des vallons,
Le signalent. Le bruit qu'on nomme renommée,
Devançant la victoire, au loin l'a proclamée,
Dit partout que Sarnem, que Rosberg est tombé ;
Que par la main de Tell Gesler a succombé,
Qu'Altorf a des cantons arboré la bannière,
Que l'étranger s'en va, qu'il passe la frontière ;
Dit les filles des bourgs au-devant des vainqueurs,
Agitant des rameaux, semant le sol de fleurs ;
A l'église, à grands flots, de ce jour de victoire,
Par un vœu solennel consacrant la mémoire,
Conjurés, magistrats et peuple confondus,
Et les drapeaux conquis aux voûtes suspendus ;
Et sous l'abri des lois, cette égide sacrée,
Du faisceau des cantons la ligue resserrée,
Et d'un accent flatteur promettant des bienfaits,
Des hérauts étrangers leur demandant la paix.

Certes on ne reprochera pas à l'auteur de manquer d'imagination, cette *blancheur purpurine*, cet *incendie accru par ses conquêtes*, ce *bruit qu'on nomme renommée*, qui *dit les filles des bourgs au-devant des vainqueurs*, cette *église à grands flots*, sont des expressions à lui, qui lui appartiennent en propre et que son génie seul a enfantées et trouvées sur vos sommets,

. . . . . Alpes ! débris sublimes !

sur lesquelles, dans l'épilogue du poème,

Le voyageur errant monte d'un pas rapide ;
Il monte, et près du ciel, sur vos sommets glacés,
N'entend que de son cœur les battemens pressés,
Et ne voit que ce ciel, inaccessible voûte,

Et les feux inconnus dont s'éclairait sa route,
Loin, bien loin sous ses pas, le monde enseveli
Surnage entre deux mers : le néant et l'oubli.

Les anciens avaient imaginé le Léthé, fleuve de l'oubli, pauvres chétifs! voici M. F. C. qui aujourd'hui en fait une mer. Sans doute, il s'estime fort bon nageur, car autrement nous ne pensons pas que son Elgive de Baumgarten lui tende jamais une main secourable.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES DE LINGUISTIQUE, ou Histoire abrégée de la parole et de l'écriture, pour servir d'introduction à l'alphabet, à la Grammaire et au Dictionnaire; par Charles Nodier. Paris. 1834. In-8°. Prix 8 fr.

Avec le charme du style que M. Nodier sait si bien adapter à tous les sujets qu'il traite, il nous offre aujourd'hui un volume qui, malgré son titre savant et les profondes recherches qu'il suppose, est d'une lecture facile, à la portée de tous et pleine du plus piquant intérêt. Il explique l'origine des langues et trace le développement graduel de ce beau don de la parole que le créateur accorda à l'homme comme complément de son intelligence, comme signe extérieur de sa supériorité sur tous les autres animaux, luxe inutile pourtant s'il n'avait eu la pensée. » Et celui qui a fait ce qui est, n'a jamais rien fait d'inu» tile. L'homme parla, parce qu'il pensait. » Prenant l'homme à son berceau, il nous le montre cherchant à exprimer en sons les impressions produites sur lui par les objets extérieurs, et tend à prouver que l'imitation est la véritable origine des langues. « Chaque peuple a fait sa langue suivant son orga» nisation et les influences prédominantes de localités qu'il » habitait. Il résultoit de là tout naturellement que les langues » de l'Orient et du Midi devoient être généralement limpides, » euphoniques et harmonieuses, comme si elles s'étoient em» preintes de la transparence de leur ciel, et mariées par un » merveilleux accord aux sons qui émanent des palmiers ba» lancés par le vent, au frémissement des savanes qui courbent » et relèvent le front de leurs moissons ondoyantes, aux bruis» semens, aux bourdonnemens, aux susurremens qu'entretient » dans une multitude innombrable de créatures invisibles, sous » les tapis émaillés de la terre, le développement d'une vie » agile, exubérante et féconde. L'Italien roule dans ses sylla» bes sonores le frissonnement de ses oliviers, le roucoulement » de ses colombes et le murmure sautillant de ses cascatelles. Les

» langues du Nord au contraire se ressentirent de l'énergie et » de l'austérité d'un climat rigoureux. Elles s'unirent dans leur » vocabulation crue et heurtée au cri des sapins qui se rom- » pent, aux bondissements retentissants des rocs qui croulent et » au fracas des cataractes qui tombent. Il n'y a par conséquent » point de langue primitive et innée pour l'espèce humaine, » mais autant d'aptitudes innées à la composition d'une langue, » et de langues plus ou moins diverses entre elles, qu'il y aura de » sociétés autochtones, c'est-à-dire attachées à un sol particulier. »

On verra par cette citation que l'auteur est partisan de la vieille orthographe; en effet, il déclare que Voltaire n'y entendait rien, et prononce anathème contre ce qu'il appelle *l'orthographe absurde de la presse moderne.* Ceci nous a paru être une discussion assez puérile, et l'opinion de M. Nodier est quelque peu entachée de cet esprit antirévolutionnaire qui ressort dans plusieurs de ses ouvrages. Nous préférons le chapitre où il traite de la manie du néologisme grec, qui s'est emparée de tous nos faiseurs de nomenclatures, et qui fait de l'histoire naturelle une langue étrange et barbare d'autant plus difficile à apprendre qu'elle ne rime avec rien de ce qui nous entoure depuis notre enfance. M. Nodier traite aussi très-sévèrement la langue et la poésie françaises, contre lesquelles il prononce un arrêt de mort qui, nous l'espérons, ne demeurera pas sans appel. Enfin, il termine son livre en concluant que le genre humain n'en est encore qu'à l'A, B, C. Grand merci, monsieur Nodier; mais la conclusion n'est pas nouvelle, et il eût mieux valu nous dire par quels moyens on pourrait faire marcher ce pauvre monde social auquel votre livre, quoique fort intéressant, ne fera probablement pas faire un seul petit pas en avant.

MARIE DE MÉDICIS, Histoire du règne de Louis XIII, d'après des manuscrits inédits du cardinal de Richelieu et d'un bénédictin; par Lottin de Laval. 2 vol. in-8°. 15 fr.

« Au milieu des réactions littéraires, » ainsi débute l'auteur, « quand une nouvelle ère commence, chacun est jaloux d'ap- » porter sa pierre pour l'édification de l'œuvre. » C'est donc comme pierre que nous devons examiner ces deux volumes, et l'auteur a vraiment bien fait de nous tirer ainsi d'embarras, car nous n'aurions su définir si c'était un roman ou une histoire. Comme pierre donc, il nous semble que c'est un grès bien tendre dont le choc de l'acier ne fait jaillir aucune étin-

celle et qui ne donnera pas une base bien solide à l'œuvre qu'on édifiera sur elle. Il y a de l'intérêt, parce que le récit de pareils événemens ne saurait jamais en être tout-à-fait dénué; mais il y a fort peu de vérité et d'originalité dans les peintures de mœurs; elles sont faibles et pâles. L'auteur, qui reproche à Scott un seul défaut, *c'est celui qui le porta à s'éloigner de l'époque en faussant trop l'histoire*, aurait dû songer qu'avant de critiquer un tel maître il fallait au moins l'égaler si ce n'est le surpasser. Walter Scott n'a d'ailleurs jamais montré d'autre prétention que d'écrire des romans, et certes les admirables tableaux de mœurs qu'il a tracés sont beaucoup plus historiques que les histoires dialoguées de nos auteurs français, qui oublient trop souvent que la chronologie et les faits de la vie publique appartiennent à l'histoire proprement dite, à laquelle le roman ne doit emprunter que les détails de la vie privée.

LA FILLE D'UN OUVRIER, par Eugène de Massy. Paris. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Ce roman, dont le sujet semblait cependant prêter beaucoup à l'intérêt, n'est rien moins qu'intéressant, parce que l'auteur, au lieu de peindre la nature telle qu'elle est avec simplicité et vérité, ne nous a donné que des scènes forcées, des mœurs qui n'existent pas, décrites dans un style qu'il serait à désirer qui n'existât pas non plus. On dirait vraiment que la plupart de nos romanciers n'ont jamais vu et étudié la nature qu'à l'Opéra ou au Vaudeville. Tous leurs paysages sont de carton, leurs sentimens de pure convention et leurs personnages fardés jusqu'au bout des doigts.

HISTOIRE DE LA PEINTURE ITALIENNE, depuis Prométhée jusqu'à nos jours; par E Huard, de l'Ile-Bourbon; Paris. Delaunay. 1834. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Huard est un amateur passionné de peinture et un zélé prôneur de l'école italienne au détriment de toutes les autres. Animé d'une noble indignation contre l'indifférence de l'époque pour les chefs-d'œuvre des grands-maîtres italiens, il s'est imposé la tâche de réveiller le goût du sublime et du grandiose. Le but de son livre est, dit-il, « de mettre au jour, avec les » plus grands détails, la vie de tous les peintres qui ont illustré » l'Italie, et de faire voir les qualités éminentes de tous les hom- » mes qui se sont élevés au-dessus des autres hommes par leur

» science profonde, et qui se sont immortalisés par des ouvrages » comparables à ce que l'antique a produit de plus beau. »

Jusqu'ici c'est fort bien, et nous ne saurions qu'approuver un semblable projet. Mais dans son amour de la peinture italienne, l'auteur se laisse emporter souvent par un zèle aveugle qui le rend injuste surtout envers les peintres hollandais, qu'il traite avec une sorte de mépris, et le fait déraisonner dans les moyens qu'il propose pour rendre aux arts tout leur lustre et toute leur dignité. Il voudrait, par exemple, que les riches seulement eussent le droit de peindre, afin que la peinture ne fût pas un métier. Or, chacun sait que si le seizième et le dix-septième siècles ont vu de grands peintres, c'est justement parce qu'alors la peinture était un excellent métier, fort bien payé, auquel s'adonnait une foule innombrable d'artistes, entre lesquels, ceux-là seulement qui avaient un talent réel sont venus jusqu'à nous. Le génie et la richesse peuvent se rencontrer, mais ils ne naissent guère ensemble, et c'est le plus souvent le premier qui enfante l'autre. Il voudrait encore que le roi des Français, car c'est sur ce prince que reposent toutes ses espérances pour le salut de l'art, eût toujours un triomphe prêt pour le génie, parce qu'alors, dit-il, le génie ne tardera pas à paraître, et nous verrons bientôt des Boileau, des Racine, des Lebrun, des Mignard, etc., etc. Nous pensons aussi que sans doute le roi des Français, ami des arts et connaisseur lui-même en fait de peinture, pourra donner un nouvel essor et contribuer à faire prospérer les lettres et les arts; mais nous espérons que ce ne sera pas en suivant les recettes de M. Huard. Du reste, cette *Histoire de la peinture*, quoique écrite d'une manière fort négligée et incorrecte, offre une lecture intéressante et renferme une foule de détails curieux sur la vie des peintres italiens. Elle se termine par une courte notice sur tous les directeurs de l'école française à Rome, depuis la fondation de cette école jusqu'à présent.

LES OUVRIERS LYONNAIS EN 1834, esquisses historiques; par Adolphe Sala, ancien officier de la garde-royale. Paris, Hivert. 1834. In-8°. Prix : 3 fr.

Cette brochure, dont l'auteur, témoin des événemens de Lyon, fut arrêté quelques jours après, puis relâché parce qu'il n'y avait aucune charge contre lui, contient un récit fort intéressant de cette triste affaire. Les opinions de M. Sala sont celles d'un légitimiste; mais si la tendance de son esprit n'est

pas approuvée de tous les partis, du moins on lira sa brochure, et la curiosité sera vivement piquée par la foule de détails et les documens curieux qu'elle renferme. Nous citerons entre autres le *Journal d'un ouvrier de la Croix-Rousse*, *président d'une société patriotique*, le *Bulletin d'une barricade*, et la *Dénonciation au roi des Français par M. Lauvergnat.*

A mesure que la catastrophe s'éloigne de nous, les passions se calment, les esprits s'éclairent, et il est à souhaiter, pour en éviter le retour, que chacun, confessant ses torts, mette tous ses efforts à chercher le moyen de les réparer. Un système conciliateur, une administration favorisant sagement les progrès de l'industrie, pourront seuls y pourvoir. Les récriminations de partis ne servent qu'à compliquer la question, et sous ce rapport nous aurions bien quelques reproches à faire à M. Sala, mais ses opinions n'influant point sur le récit des faits, qui nous a semblé assez impartial, le lecteur sera parfaitement placé pour juger lui-même les conséquences qu'il en tire.

L'ITALIE, la Sicile, les Iles Eoliennes, l'Ile d'Elbe, la Sardaigne, Malte, l'Ile de Calypso, etc., d'après les inspirations, les recherches et les travaux de MM. de Châteaubriand, Lamartine, Raoul Rochette, etc., etc.; par M. Saint-Germain Leduc; sites, monumens, scènes et costumes, d'après H. Vernet, Granet, Isabey, Pinelli, Ferrari, etc., etc.; recueillis et publiés par Audot père. Paris, Audot fils. 1834. 7 vol. in-4°, paraissant par livraisons d'une feuille et deux jolies gravures. Prix de la livraison, 40 centimes en noir, et coloriée, 1 fr. 25 centimes.

Cet ouvrage, dont il a déjà paru six livraisons, promet d'être, sous tous les rapports, une des plus belles publications qui se fassent en ce moment. Il se distingue au milieu de la foule par un texte rédigé avec talent et intérêt, par des gravures exécutées avec une exactitude et une perfection qui le mettent au-dessus de toute rivalité avec les autres entreprises du même genre. Adoptant la forme de voyage comme la plus favorable à son but, et profitant habilement des travaux de ses devanciers, l'auteur a su réunir la minutieuse science de M. Valery aux poétiques descriptions des Byron, des Châteaubriand, des Lamartine; les récits amusans, les souvenirs et les anecdotes aux savantes recherches de l'histoire. Son livre, en un mot, aura non-seulement le mérite d'être à bon marché, mais encore celui d'être bon, ce qui est beaucoup plus rare de nos jours. Ce sera un excellent guide pour conduire les voyageurs, et un voyage plein d'intérêt pour consoler ceux à qui la fortune a refusé les

moyens d'aller visiter la belle Italie. Sans sortir de leur cabinet ils apprendront à la connaître, ils passeront en revue tous ses chefs-d'œuvre. Les nombreuses et jolies planches dont M. Audot enrichit cette publication en font d'ailleurs un vrai musée italien. Il a recueilli à grands frais presque tous les trésors de gravures qui existent sur cette riche contrée, et, par une spéculation ingénieuse, il en fera jouir le public français au prix le plus modique.

On ne saurait trop encourager des entreprises ainsi conçues, qui ne peuvent avoir pour résultat que le double avantage de disséminer dans toutes les classes de la société le goût des arts et celui de l'instruction, deux puissans moyens de civilisation. Tout ce qui tend à augmenter le bien-être général, en faisant disparaître les contrastes choquans du luxe et de la misère, à produire, autant qu'il est possible, l'égalité des jouissances intellectuelles, et à réduire toujours davantage l'empire de l'ignorance et de la superstition, doit être accueilli avec faveur par tous les hommes éclairés. Ce n'est qu'en entrant franchement et vigoureusement dans cette voie calme du progrès qu'on parviendra à empêcher le retour de ces secousses révolutionnaires, qui ébranlent la société pour la pousser en avant, et menacent toujours de la replonger dans la barbarie.

M. Audot avait déjà donné, il y a quelques années, le premier exemple des souscriptions à bon marché, en publiant une jolie collection des tableaux du Musée-Napoléon, gravés au trait.

HISTOIRE DE RUSSIE, d'après les chroniques nationales; par Louis Paris. Paris, 1834. In-12. Prix : 3 fr. 50 c.

Voilà un titre bien ambitieux pour un petit volume in-12; mais ce n'est probablement pas l'auteur qui l'a voulu ainsi, car dans son avant-propos il nous prévient que ce n'est qu'un court résumé destiné à l'instruction de la jeunesse et *rédigé dans un esprit d'impartialité, dégagé même de toute influence et couleur politique*. C'est sans doute par esprit d'impartialité que M. Paris représente Nicolas comme un partisan de l'émancipation du peuple, et ne dit pas un mot de la manière dont il traite la Pologne.

Paris. — Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 8. AOUT 1834.

LES MŒURS, Contes et Nouvelles; par Victor Ducange. Paris, Lecointe et Pougin. 1834. 2 vol. in-12. Prix : 6 fr.

Les sept petits contes que renferment ces deux volumes nous ont paru répondre fort peu au titre, et à la préface qui développe les idées de l'auteur au sujet des mœurs. Les tableaux qu'il nous offre sont chargés de couleurs fausses, qui déguisent tout-à-fait la nature. M. Ducange a souvent été plus heureusement inspiré que cela, et il eût mieux fait de ne pas livrer à la presse de si faibles fragmens. Pour justifier notre critique, nous citerons le premier de ces contes, intitulé *Sophie, ou la dot de ce temps-là.*

Adolphe, jeune orphelin, riche, et neveu d'un oncle encore plus riche, qui n'a d'autre désir que de le voir marié pour lui donner d'avance la moitié de son bien, est surpris par un orage

et va se réfugier dans une maison qui s'offre à lui. Il frappe à la porte; c'était de grand matin, rue d'Enfer; on le prend pour la laitière; une jolie jeune fille en corset vient lui ouvrir, rougit en voyant sa méprise; il implore l'hospitalité, elle l'introduit auprès de son père, et s'enfuit en cherchant à remettre son fichu que le vent avait fait voler. Si cette scène se passait dans un village retiré, loin du tumulte des villes, elle serait, quoique romanesque, assez vraie; mais à Paris, rue d'Enfer! ô monsieur Ducange, quand vous est-il arrivé d'aller ainsi, à l'heure où l'on attend les laitières, réclamer l'hospitalité chez les premiers venus, au risque de passer pour un intrus et pis encore? Poursuivons. Le père de la jeune fille est un vieux militaire, il n'y a là rien d'impossible; il a une jambe de bois, accident commun aux invalides; mais ce qui nous passe, c'est que le jeune Adolphe, en voyant cette jambe de bois, sent couler ses larmes. Voilà une sensibilité bien extraordinaire dans un homme, et nous croyons sans doute que M. Victor Ducange aura pris pour des larmes la pluie qui dégouttait de son chapeau. Tout le reste de ce conte et ceux qui le suivent sont dans le même genre. Voilà des mœurs bien étranges, pour ce pays-ci surtout.

GUIDE PITTORESQUE aux eaux d'Aix, en Savoie, contenant deux cartes et quinze vues lithographiées. Paris, 1834. In-8°. 6 fr.

Joli volume, utile aux voyageurs qui vont visiter la Savoie, ainsi qu'aux malades qui veulent essayer de ses eaux minérales. Les lithographies qu'il renferme sont charmantes, et ne peuvent que donner l'idée la plus avantageuse de cette contrée. Nous reprocherons seulement au style d'être trop prétentieux. Les auteurs d'itinéraires, de guides, conducteurs, etc., devraient bien se pénétrer de l'idée que plus leurs descriptions sont simples, meilleures elles sont.

LE TOURISTE, histoire, voyages et scènes intimes; par le baron de Mortemart-Boisse. Paris, Vimont. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume renferme plusieurs morceaux sur l'Autriche, écrits pendant la campagne de 1809, et précédés d'une préface de M. Eugène Sue, qui en fait un éloge outré. Cette préface nuira plus qu'elle ne servira au livre de M. de Mortemart; car après cette brillante apologie, le lecteur se verra fort désappointé de ne trouver que de légères esquisses, parfois intéres-

santes sans doute, mais parfois aussi assez insignifiantes, comme dans les chapitres intitulés : *Résultats incomplets, Largesses, Cantonnement*, etc. ; il s'irritera surtout contre un éditeur qui ose lui donner un volume de 336 pages, dont 100 sont blanches et 48 consacrées à des notes, pour la plupart, assez inutiles. Du reste, M. de Mortemart est un grand admirateur du despote qui sut si long-temps éblouir la France et lui faire oublier la liberté à force de victoires ; il loue la bonhomie allemande, peint les femmes à la manière de Balzac, dont il paraît être un des adeptes, cite des chansons allemandes, en allemand, et n'écrit pas un chapitre de dix lignes sans y mettre au moins deux ou trois épigraphes tirées de toutes les célébrités contemporaines. C'est une méthode ingénieuse récemment découverte par nos modernes littérateurs pour se faire *mousser* les uns les autres.

MONSIEUR DE TALLEYRAND, 4 volumes in-8°. Prix : 30 francs.

On ne saurait accueillir qu'avec la plus grande défiance toute biographie d'un homme encore vivant, et surtout celle de M. de Talleyrand, qui est peut-être le personnage historique de l'époque le plus difficile à connaître et à juger. Ses mémoires, s'il les publie jamais, seront d'un haut intérêt, et pourront donner la clef de maintes énigmes jusqu'ici insolubles ; mais sans ce secours la postérité elle-même aura grand'peine à connaître M. de Talleyrand, et à expliquer la conduite de toute sa vie. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, et dont les deux premiers volumes sont publiés, nous a paru, malgré son épigraphe : *Ni pamphlet, ni panégyrique*, tenir du pamphlet plus que de l'histoire. Il est rempli d'anecdotes scandaleuses sur la jeunesse de son héros, et présente les faits et les hommes de la révolution sous une couleur fortement empreinte de partialité. Cependant on y trouve des détails assez curieux. Reste à savoir jusqu'à quel point ils sont authentiques ; la plupart ne s'appuient que sur ce que dit la chronique, et c'est une singulière autorité pour écrire l'histoire.

TUNIS, Nouvelles africaines ; par J.-L. Lugan. Paris, Biais et Riant. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Nos faiseurs de romans exploitent à l'envi l'Afrique depuis quelque temps, d'une telle façon qu'on en est presque réduit à désirer une nouvelle conquête qui fasse oublier Alger. Ces

contes français, revêtus de turbans et de cafetans; ces Turcs animés de sentimens à la française, n'offrent souvent qu'une ridicule mascarade sans intérêt comme sans vérité. Le volume que nous annonçons aujourd'hui nous paraît cependant se distinguer de la foule par un style mieux approprié au sujet et une connaissance plus réelle de la contrée. Mais nous n'en dirons pas moins à l'auteur : Si vous voulez nous amuser, racontez-nous simplement, et sans fiction, ce que vous savez de ces mœurs, si différentes des nôtres et si peu connues encore; allez en Afrique, observez le peuple, mêlez-vous à la foule, étudiez sa vie, et venez ensuite nous faire part de ce que vous aurez vu et entendu. Mais, nous vous en conjurons, plus de nouvelles africaines, autrement vous nous forcerez, en désespoir de cause, à renier la gloire de nos armées et à nous écrier : « Qui nous délivrera d'Alger, terre maudite, qui mange notre argent, tue nos soldats, et pour toute compensation nous envoie des lions, et des contes, non à dormir, mais à bâiller debout.

CELUI QU'ON AIME, par Auguste Ricard. Paris, 1834. 4 vol. in-12. Prix : 12 fr.

Mœurs de grisettes et de mauvais sujets, dans un style à pointes, où la critique, soit politique, soit littéraire, est entremêlée avec des commérages de femmes et les plates conversations de fashionables faubouriens.

MIGNONNE, imité de l'allemand; par madame Elize Voyart. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Roman écrit avec beaucoup de simplicité, et renfermant diverses légendes allemandes d'un intérêt assez piquant et original. Les conteurs allemands sont les maîtres du genre, et madame Élise Voyart paraît s'être fort heureusement inspirée à leur école. Au lieu de puiser, comme tant d'autres, dans l'arsenal du genre terrible et forcené, et de fonder son espoir de succès sur l'empire des émotions fortes, elle nous donne des récits naïfs de scènes de la vie habituelle, tracés avec un grand charme et beaucoup de vérité. On peut citer plusieurs de ses ouvrages comme occupant une place fort distinguée dans les publications du jour. Entre autres, nous rappellerons la collection de petits romans et contes allemands qu'elle publia il y a quelques années, et qui forme l'un des plus jolis recueils de ce

genre. Madame Voyart s'est aussi essayée dans la composition du roman, et a obtenu un égal succès; mais cependant nous préférons encore à ses propres conceptions celles qu'elle sait si bien emprunter des Allemands.

AYESHA THE MAID OF KARS, BY J. MORIER, *author of Zohrab*, etc. Paris, 1834. 1 vol. in-8°. Prix 5 fr.

Roman plein d'intérêt et de charme, dont la scène se passe en Orient. Ayesha est une jeune Anglaise née en Turquie, et enlevée à ses parens, à l'âge d'un an, par sa nourrice turque, qui, frappée de sa beauté, se propose de l'élever pour en faire l'ornement de quelque harem. Lord Osmond, dans un voyage qu'il fait en Orient, rencontre cette jeune fille et en devient éperdument amoureux. Il affronte les plus grands périls pour s'introduire auprès d'elle et lui faire partager son amour. Enfin, après bien des vicissitudes, il revient en Angleterre, désespéré du non-succès de cette passion qui s'est emparée de lui avec tant de force qu'elle fait le malheur de sa vie. Mais bientôt, rendant visite à un ami, il revoit son Ayesha, qui se trouve être la fille de cet ami, et que son frère, après avoir reçu les aveux de la nourrice mourante, à Constantinople, a enlevée au moment où on allait la faire entrer au sérail du Grand-Seigneur. Cette intrigue a peu de vraisemblance et n'est certes pas neuve. Mais les détails rachètent ce défaut. Les mœurs turques et leur originalité piquent vivement la curiosité du lecteur, et le tiennent en haleine jusqu'à la fin en cachant à ses yeux l'imperfection de la trame.

LE JUSTICIER DU ROI, an 1539; par V.-G. de la Madeleine. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Nous ne savons si l'auteur de cet ouvrage a prétendu nous donner un roman; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il a fait, dans ses deux gros volumes, une véritable monographie, singulièrement dégoûtante, de l'une des plus hideuses maladies qui existent, de celle qui fit tant de ravages en France sous le règne de François Ier, et dont ce prince lui-même fut la victime. M. de la Madeleine adresse, dans sa préface, un mot de justification *aux moralistes rébarbatifs que pourrait effrayer le sujet de ce livre*. En effet, nous le lui accorderons volontiers; les tableaux qu'il trace n'ont rien de cette licence dan-

gereuse qui se pare de fleurs et de charmes séduisans; c'est du cynisme le plus cynique qui se puisse imaginer; c'est Diogène sans son tonneau, Diogène tout nu. S'il est des gens qui trouvent du plaisir à lire les registres d'une salle d'hôpital, ou qui ne craignent pas de prendre le dégoût de la vie et des hommes en examinant de trop près l'état d'abjection dans lequel la misère et la débauche peuvent plonger l'humanité, ils trouveront, dans le *Justicier du roi*, de quoi satisfaire amplement leur bizarre fantaisie. Mais avec de semblables productions, la littérature et le goût n'eurent jamais rien à démêler.

HENRI FAREL, roman alsacien, par Louis Lavater. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

L'auteur de ce roman a eu l'intention de peindre quelques traits de l'inquiétude morale qui agite les esprits dans notre époque, d'offrir un tableau des tristes résultats pratiques qu'entraîne souvent après lui l'ordre social imparfait dans lequel nous vivons. Il regarde notre temps comme une transition pénible qui conduira l'humanité à un avenir que nul ne peut encore deviner, et il s'écrie :

« Malheur à qui vit aux époques de transition et qui se sent » emporté, pauvre feuille d'automne, dans ces vastes forêts, » où le vent du doute gémit seul dans les branches dépouillées, » où le ciel n'a plus de clarté, et déverse sur la terre un givre » glacial. Et qu'il ferait beau de revoir le printemps, lorsque » ces arbres nus auront repris leur parure touffue, et que le » chant des oiseaux s'élèvera d'un dôme de verdure vers le » dôme éclairci du ciel!

» Mais ces temps heureux, peut-être que nous ne sommes » point destinés à les voir. Les métamorphoses morales s'opè- » rent insensiblement avec lenteur; les révolutions matérielles » ont seules le triste privilége de la tragédie classique, l'unité » de temps; des trônes s'écroulent, et des villes s'engloutis- » sent dans les vingt-quatre heures; il faut des années pour les » relever. »

Après ce pompeux préambule, le récit commence; la scène se passe en Suisse : un jeune Henri Farel se marie, malgré les avertissemens de son père, avec une demoiselle dont le caractère s'accordait si peu avec le sien, qu'il en est bientôt dégoûté. Il la quitte pour voyager quelque temps en Alsace, où il rencontre un fabricant auprès duquel il se fixe comme associé,

enchanté d'avoir un prétexte de vivre loin de sa femme. Ce fabricant, vieillard méprisable, a aussi une femme, jeune et jolie, dont les grâces charmantes et l'esprit cultivé captivent bientôt Henri. Voilà le canevas sur lequel roulent ces deux volumes. La jalousie de la femme de Henri, les caprices de celle du fabricant, les vices de celui-ci et l'intervention officieuse de la ferveur piétiste, suscitent les incidens. C'était sans doute une heureuse idée de prendre ainsi un intérieur de famille simple et vrai, et de s'en servir comme d'un texte pour développer tout naturellement les désordres et les malheurs de l'état social, pour surprendre au fond des cœurs ce sentiment inquiet, ce doute angoissant qui est le trait caractéristique de l'époque, et qui influe sur toutes les relations de la vie, soit extérieure, soit intime. Mais malheureusement M. L. Lavater ne semble pas connaître assez bien le monde pour accomplir une pareille tâche, et, plus malheureusement encore, il ne connaît pas assez sa langue ni l'art d'écrire pour intéresser le lecteur. Les caractères de ses personnages sont ébauchés d'une main malhabile; on dirait une esquisse d'écolier, où les clairs sont trop pâles, les obscurs trop noirs; son style est rude, rempli de tournures inusitées, peu gracieuses; enfin, son récit traîne, et des longueurs interminables tuent l'intérêt des situations.

VOLUPTÉ. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Ce nouvel ouvrage, de M. Sainte-Beuve, est empreint d'un profond mysticisme qui cadre bizarrement avec son titre. C'est un vrai cours de métaphysique, dans lequel toutes les sensations voluptueuses de l'ame sont analysées de la manière la plus complète. Le héros, Amaury, est un jeune prêtre, qui, voulant conseiller un de ses amis trop enclin à se livrer à la passion des femmes, ne trouve rien de mieux à faire que de lui raconter sa propre histoire, et de lui montrer comment, après avoir été long-temps la proie du tentateur, il s'était enfin retiré des griffes de Satan, par des études vraiment chrétiennes et un retour vers la foi. La morale est certes très-bonne, mais pour y arriver il faut traverser le long et naïf récit de toutes les chutes du jeune théologien, qui furent très-nombreuses; en sorte qu'on est assez peu impressionné par le dénoûment, et qu'on en retire seulement la leçon que renferme le dicton populaire : Quand le diable devient vieux, il se fait ermite. D'ailleurs, la morale, ainsi enveloppée d'un voile mystique,

au travers duquel les formes se dessinent si vaguement, qu'il est souvent difficile de discerner le bien du mal, le vrai du faux, ne produit généralement que peu ou point d'effet. La lecture du livre de M. Sainte-Beuve ne corrigera probablement pas un seul voluptueux, et nous dirons même plus, elle ne sera pas sans danger pour des imaginations encore pures, mais jeunes, avides et prêtes à s'enflammer. La vérité doit être sans voiles; tous les oripeaux dont on prétend la couvrir pour la parer et la rendre plus séduisante, ne sont qu'autant d'appâts trompeurs qui revêtent à moitié sa statue, et n'en font plus que l'image lascive d'une femme à demi nue, laissant deviner ses formes pour amorcer les hommes par l'attrait du mystère.

NEUF JOURS D'HYMEN, ou la Cour en 1610. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

UNE NUIT DE 1793, par M. de Laroche-Saint-André. Paris, 1834. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr.

Croûtes historiques, comme il s'en brosse tant de nos jours en littérature ainsi qu'en peinture. L'assassinat d'Henri IV, et le supplice de son meurtrier, forment le fond de la première, autour de laquelle sont groupés quelques accessoires fades et décolorés sans aucun intérêt. L'auteur paraît se complaire surtout dans le récit de l'exécution de Ravaillac; c'est le morceau de tout son livre qui lui a sans doute coûté le plus de peine, et qu'il chérit par-dessus tous les autres. Pas un détail n'y manque, pas un cri de quelqu'un des spectateurs de cette effroyable justice n'est oublié; c'est un procès-verbal bien complet; mais quant à ce que la scène pouvait offrir de terrible et de dramatique, il n'en est pas plus question que dans la minute d'un greffier.

FRAGMENS PSYCOLOGIQUES SUR LA FOLIE, par François Leuret, docteur en médecine. Paris, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

L'auteur cherche dans cet ouvrage à classer les différentes espèces de folie d'après les phénomènes moraux qui en sont le résultat. Considérant l'incohérence des idées comme le symptôme général de toute aliénation mentale, il distingue : 1° le délire de l'intelligence dans lequel il renferme les cohésions anormales ou fixités d'idées fausses se rapportant aux choses psychiques, aux objets de la sensation, aux organes ou à la personnalité du sujet pensant; 2° les hallucinations des sens; 3° les

visions et inspirations passives et le délire des passions qui contient les monomanies d'orgueil, l'ascétisme, l'hypocondrie, la terreur de la damnation. Toute cette classification est fondée sur l'observation. M. Leuret appuie ses opinions de faits constatés par lui, soit à la Salpêtrière, soit à Charenton, soit dans d'autres établissemens ; ce sont autant d'épisodes dont plusieurs offrent le plus grand intérêt, et donnent à son livre un mérite littéraire non moins remarquable que sa valeur scientifique. Pour appuyer nos éloges, nous citerons le morceau suivant qui nous a paru écrit avec une touchante simplicité et beaucoup de sentiment.

« Aucun de nos malades n'a éprouvé des malheurs aussi constans que la pauvre Marguerite, aucun n'aurait pu montrer plus de résignation. Elle a soixante-huit ans, et il y a soixante-huit ans qu'elle meurt de misère et de faim; son père exerçait une profession dont le nom seul inspire le dégoût ; fille, elle était couverte de haillons empestés, rarement on lui donnait assez de nourriture, elle n'avait ni amie ni compagne; mariée très-jeune à un manœuvre qui l'a injuriée, insultée et battue, elle n'a pas eu un jour entier, je ne dis pas de bonheur, mais de repos. Pour supporter tant de misère, qui l'a soutenue? Deux grâces qu'elle remercie Dieu de lui avoir accordées, le don de fécondité et le don des larmes. Dix-huit fois elle a été mère; souvent même, pendant ses grossesses, son mari la chassait de leur commun réduit. Elle s'en allait alors cherchant un gîte dans une écurie où les maîtres n'osaient pas toujours la recevoir, parce qu'eux-mêmes craignaient les injures de l'homme de Marguerite ; faute d'écurie, elle allait coucher dans les champs. Là, elle pleurait et priait; puis, quand le lendemain quelques heures de sommeil avaient interrompu le sentiment de ses maux, elle remerciait Dieu qui s'était montré si indulgent pour elle.

» Vieille, son mari l'a chassée tout-à-fait; une de ses filles l'a recueillie, mais elle était à charge à sa fille; on lui disait qu'elle mangeait trop, et puis elle était souvent à l'église, et trop peu au travail; elle avait beau promettre de se retenir, quand elle passait devant une église, c'était plus fort qu'elle, il fallait y entrer. Elle a quitté sa fille. Une parente lui a donné la toile d'une paillasse, une marchande de la halle lui a permis de ramasser de la paille sur le marché : voilà son lit; elle l'a porté dans un cabinet obscur où elle s'est logée moyennant quinze sous par semaine. On lui a avancé de quoi acheter une livre de pain d'épice, on lui a prêté une table et une chaise. Avec cela, elle s'est établie marchande sur le pont derrière

l'Hôtel-Dieu. On ne peut sans en être ému lui entendre raconter les chances de son petit commerce. Pour gagner huit sous, il fallait qu'elle vendît une livre de son pain d'épice ; jamais elle n'a autant gagné dans un jour. Ordinairement quatre sous, quelquefois six, mais aussi quelquefois deux seulement ; il lui est même arrivé de ne rien vendre. Ces jours-là, ceux où elle ne gagnait rien, elle ne mangeait pas, à moins que par un heureux hasard elle n'eût reçu le pain que le bureau de charité donne une fois par mois seulement aux indigens de la ville. Rentrée chez elle, après avoir fait sa prière, elle se couchait en disant : Le jour viendra bientôt, demain je serai plus heureuse. Une nuit le clair de lune et sans doute aussi la faim l'ayant éveillée, elle crut que le jour commençait à paraître, elle se leva bien vite, et portant avec elle sa table, sa chaise et son pain d'épice, elle alla prendre sa place accoutumée. Mais les acheteurs ? Ils dormaient. Marguerite ne tarda pas à s'apercevoir de l'erreur qui l'avait rendue si matinale. Restera-t-elle ? Elle hésite ; elle reste, se couche contre une muraille, et s'endort. A son réveil, elle n'a plus rien, on lui a tout enlevé, tout ; car il ne lui reste plus que sa paillasse, et sa paillasse répond de son loyer.

Elle est privée d'asile, la police la trouve et l'emprisonne au dépôt de Saint-Denis. C'est là qu'elle est devenue folle ; elle est maintenant à la Salpêtrière ; elle n'en sortira plus, car, j'allais dire heureusement, elle est incurable.

PHYSIOLOGIE pour les colléges et les gens du monde, expliquée sur onze planches, à l'aide de figures découpées et superposées ; par J. Achille Comte, professeur au collége Charlemagne. Paris, 1834. In-4°. ; fig. col. Prix : 15 fr.

L'auteur de cet ouvrage, déjà connu par plusieurs publications adoptées pour l'enseignement de l'histoire naturelle, a eu l'ingénieuse idée de mettre les élémens de la physiologie à la portée de tout le monde, par le moyen de planches qui, par leur disposition, remplacent en quelque sorte l'étude du cadavre, et permettent de juger assez exactement de la disposition et des fonctions des divers organes dans le corps de l'homme. Le texte qui accompagne ces planches est parfaitement adapté à leur destination ; il se distingue par une clarté parfaite unie à la plus grande concision. Cette histoire abrégée des fonctions de la vie humaine, renferme, sous le titre de FONCTIONS DE NUTRITION, *la digestion*, *la respiration*, *la circulation*, et

sous celui de FONCTIONS DE RELATIONS, *les mouvemens* et *les sensations*.

La connaissance du corps humain est une science qui n'est jamais superflue dans quelque condition qu'on se trouve placé ; aussi doit-on de la reconnaissance aux savans qui, par leurs travaux, cherchent à la rendre accessible à tous. C'est le plus sûr moyen de la faire avancer dans la voie du progrès.

LE LIVRE VISION, par Barthélemy Bouvier, pasteur de l'église de Genève. Genève, 1834. In-8°. Prix : 1 fr. 25 c.

Cette brochure, en réponse à La Mennais, est écrite avec talent, mais elle renferme des reproches et des accusations violentes dont l'auteur n'a peut-être pas senti toute la portée. La Mennais y est taxé d'imposture, d'infamie, de mensonge ; son livre y est jugé comme un brandon de discorde destiné à rallumer le zèle des insurgés vaincus à Lyon et à Paris, en avril dernier. C'est un bien étrange contraste que celui qu'offrent dans cette vision le style et le caractère de l'auteur, un ministre du saint Évangile discutant avec haine et passion, un républicain vouant à la malédiction tout vœu pour la république, un protestant justifiant les rois de ce qu'il appelle leurs *crimes imaginaires !* Ce n'étaient donc pas des crimes que la Saint-Barthélemy, la révocation de l'édit de Nantes, les dragonnades de Louis XIV, et les longues persécutions dirigées contre les Vaudois du Piémont ? Ce n'en est sans doute pas un non plus que l'anéantissement de la Pologne ? En vérité, l'esprit humain est sujet à de bien singulières aberrations ; il se laisse emporter par l'esprit de parti au-delà des bornes de la raison, et détruit ainsi tout l'effet qu'aurait pu produire une critique sage et mesurée ; car, qui dit trop ne dit rien, et pour lutter avec l'éloquence et l'exagération contre un athlète comme l'abbé de La Mennais, il faudrait avoir son génie.

SIR LIONEL D'ARQUENAY, par M. Jules Lefèvre. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Roman qui nous a paru d'un intérêt assez vif, quoiqu'on y remarque une prétention trop affectée à l'analyse du sentiment dans ses nuances les plus légères, dans ses plus petits détails. L'auteur parle plus souvent et plus longuement que ses héros, ce qui nuit à la partie dramatique de son récit et devient parfois

un peu trop monotone. Le genre descriptif convient à merveille pour le paysage; mais les passions humaines se peignent bien mieux par leurs actions, et une courte conversation entre deux personnages vous les fait mieux connaître que vingt pages de dissertation sur leur esprit et leur cœur. Du reste, le style de M. Le Fèvre est en général fort élégant, souvent même trop recherché. Il a du rapport dans ses défauts et dans ses qualités avec celui de M. ou de Mme Georges Sand.

DU BONHEUR QUE LES ITALIENS PEUVENT ET DOIVENT SE PROCURER DU GOUVERNEMENT AUTRICHIEN, par le comte dal Pozzo, traduit de l'italien et accompagné de nouvelles additions de l'auteur au sujet de Silvio Pellico. Paris, 1834. In-8°. Prix : 4 fr. 50 c.

PROGRAMME d'un prix d'une médaille de la valeur de 1,000 francs, offert par M. le comte dal Pozzo au meilleur mémoire qui aura pour objet de confirmer ou de réfuter son livre intitulé : *Du bonheur*, etc. Paris, 1834. In-8°. Prix : 1 fr.

ARTICLE extrait du *Foreign quarterly Review*, concernant l'ouvrage du comte dal Pozzo, intitulé : *Du bonheur*, etc., et la *Giovine Italia*. Paris, 1834. 1 vol. in-8°. Prix : 1 fr.

Nous avons annoncé le premier de ces ouvrages, dans notre numéro de janvier dernier, lorsqu'il parut en italien. Nous critiquâmes le but de l'auteur, tout en justifiant la pureté de ses intentions. M. dal Pozzo a résolu depuis lors de mettre au concours la question du bonheur des Italiens, et cette pensée loyale est la meilleure preuve qu'il pût donner de la sincérité de sa conviction. Dans le programme qu'il publie à ce sujet, il passe en revue les diverses critiques qui ont été faites de son livre par les journaux anglais et français. Il accuse surtout ceux-ci de l'avoir jugé avec une légèreté inconcevable et presque sans lire autre chose que le titre de son ouvrage, en preuve de quoi il cite l'étrange bévue de la *Revue de Paris*, qui, dans son numéro du 12 janvier 1834, en parle ainsi : *Cette brochure du comte dal Pozzo est une franche et libérale protestation contre l'usurpation autrichienne en Italie.* Voilà un trait en effet bien digne d'être enregistré dans les fastes du journalisme. Enfin, il résume les diverses propositions contenues dans son livre, et qu'il s'agit de confirmer ou de réfuter. C'est afin de donner à ce concours une publicité plus générale, qu'il a fait publier une traduction française *Della felicita*, etc., et qu'il a fait traduire et imprimer séparément

un article du *Foreign Quarterly Review*, dans lequel cet ouvrage a été analysé fort au long.

Ce concours n'aura probablement pas grande influence immédiate sur le sort de l'Italie; car ce n'est pas avec des mémoires couronnés qu'on parvient à convaincre les peuples ni les rois; mais il pourra peut-être servir à éclaircir la question et faire surgir de la discussion quelques vérités utiles. Il tiendra surtout l'attention publique fixée sur la situation des pays italiens, et, sous ce rapport, on peut dire qu'il ne sera dans aucun cas sans importance.

TRAITÉ PRATIQUE DES CHEMINS DE FER, traduit de l'ouvrage anglais de N. Wood; par F. de Montricher, E. de Franqueville et H. de Ruolz. Paris, 1834. 1 vol. in-4 avec atlas. Prix : 15 fr.

LEÇONS FAITES SUR LES CHEMINS DE FER à l'école des ponts et chaussées, en 1833-1834; par M. Minard, professeur. Paris, 1834. 1 vol. in-4° avec fig. Prix : 7 fr.

Le premier de ces deux ouvrages, dont l'opportunité est si évidente dans un moment où l'attention publique est fixée sur les chemins de fer, est remarquable en ce qu'il offre lui-même un curieux exemple de la rapidité avec laquelle l'application de la vapeur aux machines locomotives marche vers le perfectionnement. La première édition parut, il y a quelques années, à une époque où les chemins de fer, considérés comme grande voie de communication, étaient encore dans l'enfance; le travail des machines les plus parfaites y était estimé à 40 tonneaux transportés à une distance de deux lieues en une heure, et aujourd'hui leur vitesse moyenne est de cinq lieues, quelquefois même elle s'élève jusqu'à dix à l'heure. Chaque nouvelle machine semble supérieure à celle qui l'a précédée, et, au milieu de ces progrès successifs, on ne saurait adopter aucune évaluation sans courir le risque d'être bientôt démenti par l'expérience. On ne peut en quelque sorte assigner aucune limite à la puissance de ce prodigieux moteur, dont la découverte est si moderne, et cependant les résultats déjà immenses.

La construction des chemins de fer au aussi subi de grandes améliorations, et le livre de M. Wood entre à cet égard dans les plus grands détails. Il fait l'histoire de tous leurs perfectionnemens graduels, donne la description des divers chariots employés pour le transport, et de tous les procédés mécaniques par lesquels on est parvenu à vaincre, soit les obstacles des plans inclinés, soit les difficultés des intersections de différentes

voies. Il présente une suite d'expériences du plus haut intérêt sur la résistance des chariots, sur le frottement des essieux et sur les quatre genres de moteurs en usage sur les chemins de fer; savoir : 1° les plans automoteurs; 2° les machines fixes; 3° les chevaux; 4° les machines locomotives ; enfin, il met en parallèle le travail effectué par les divers genres de moteurs en usage sur les canaux et sur les chemins de fer, et se prononce pour ces derniers comme plus expéditifs, sans être plus coûteux. De l'ensemble de cet ouvrage, il résulte que les chemins de fer réunissent toutes les qualités nécessaires, soit pour le transport des marchandises lourdes ou légères, soit pour le transport des voyageurs, et par conséquent doivent se substituer aux autres voies de communication, partout où l'importance du mouvement commercial permettra d'engager les capitaux qu'exige leur établissement.

Les leçons de M. Minard doivent donc être étudiées par tous ceux qui s'occupent de ponts-et-chaussées, et même, nous dirons plus, il est à désirer que le public en général s'instruise le plus possible sur cette matière. En effet, n'est-il pas honteux pour la France que ces moyens de communication, si importans par leur influence commerciale, industrielle et leur force civilisatrice, soient encore si peu employés chez elle? N'est-ce pas à l'indifférence, à l'ignorance générale qu'on doit s'en prendre, si, hors d'un rayon de quarante lieues autour de Paris, on ne trouve que de mauvaises routes et de misérables voitures; si, dans ce rayon même, il n'existe pas une voie desservie par la vapeur, à l'exception de la rivière où se trouvent des bateaux fort inférieurs aux bâtimens anglais du même genre, et si pour se promener dans les environs de la capitale, on est encore obligé d'avoir recours à ces détestables carrioles à deux roues qu'on appelle des coucous? N'est-il pas bien temps enfin que la France, sillonnée par des chemins de fer et des voitures à vapeur, voie sa prospérité prendre tout l'essor dont elle est susceptible? Des entreprises industrielles de ce genre seraient, certes, pour les capitaux de nos innombrables rentiers, une destination plus noble et plus profitable que l'agiotage de la Bourse et les emprunts de tous les princes ruinés.

LE LIVRE DES CENT-ET-UN, tome quatorzième. Paris. 1834. In-8°. Prix : 8 fr.

Après une longue interruption, voici un nouveau volume de cette collection, et le quinzième et dernier nous est promis in-

cessamment. Une fois l'ouvrage terminé, il n'en sera plus guère question, et de tout le bruit qu'on en a fait il ne restera rien, pas même une bourse bien garnie dans la poche de l'éditeur. C'est du moins ce que nous présumons d'après l'avis inséré en tête de ce quatorzième volume, morceau curieux dans lequel M. Ladvocat fait l'apologie de ce qu'il appelle « les désastres qui ont pesé sur sa maison et que *rien n'a pu arrêter puisqu'ils avaient le temps et les événemens pour complices.* » Les fléaux, les révolutions se sont entendus ensemble pour entraver la marche triomphante des *Cent-et-Un*, et pour faire *courber la tête* à leur éditeur. Les événemens de Lyon, le choléra, la république, n'eurent pas d'autre but que *de trahir les efforts* de celui *qui avait, pendant sa longue carrière, puissamment contribué à donner de la valeur aux productions de l'esprit.* Enfin, pour toute fortune, il ne reste plus, à l'éditeur des *Cent-et-Un*, que *l'adhésion que les écrivains ont bien voulu prêter à son entreprise, suivie de la signature de chacun d'eux;* et, ô comble du désintéressement et de la générosité! il veut bien se décider à faire part au public de cette pièce importante.

Heureux souscripteurs! vous aurez un fac-simile de l'écriture de Jules Janin, du duc d'Abrantès, de Jules Sand, de Jean May, de David et de cent autres grands génies du siècle. Attendrissez-vous donc sur les infortunes de leur malheureux éditeur, versez des larmes de sang sur ce pauvre homme, que la fortune poursuit de ses coups, ne lui laissant pour tout bien qu'un chiffon de papier! C'est bien le moins que vous pleuriez sur le sort de cette illustre victime, qui s'est sacrifiée si noblement dans le seul but de faire fleurir les lettres. Quelques méchans prétendent, à la vérité, que l'adversité est pour lui une fontaine de Jouvence, qu'il est du naturel des chicquanons dont parle Rabelais, « qui gagnent leur vie à estre battuz, » que pour lui les coups de la fortune semblent être ce qu'étaient pour eux les coups de bâton. Mais ce ne sont là sans doute que propos de mauvaises langues, qui ne doivent point ralentir votre pitié si humblement implorée.

Après cette singulière pièce, qui n'est pas la moins curieuse de tout l'ouvrage, nous signalerons à nos lecteurs *Un budget du seizième siècle*, par M. Dupin aîné, ingénieuse fiction dans laquelle il fait tenir, au chancelier de l'Hospital, un discours plein d'excellens conseils sur les finances et autres matières d'état; *Montfaucon*, par E. de Monglave, qui renferme des détails curieux et intéressans sur la dégoûtante industrie qui a

pris la place des antiques fourches patibulaires; et la *Mode à Paris*, par Charles Ballard, article qui nous a paru dépeindre, d'une manière fort amusante, tous les originaux qui fourmillent dans la capitale, et qu'on voit promener leurs tournures de poupées à ressort aux Tuileries, aux Champs-Élysées et dans tous les lieux de réunion fashionable.

LES DZIADY, ou la Fête des morts, par Adam Mickiewicz. Paris. Ab. Cherbuliez. 1834. In-8°. Prix : 5 fr.

Aucune littérature n'est, autant que celle des Polonais, empreinte de sentimens pieux. Chez eux la religion s'unit à tout, et leur amour pour la patrie, pour la liberté, est lui-même une espèce de culte, un enthousiasme tout religieux. Cette nation, dont les destinées semblent vouées au malheur, s'épure au lieu de s'avilir comme tant d'autres; au milieu des épreuves et du sein de l'éclavage qui l'enchaîne, elle lève vers le ciel un regard que le désespoir n'a pas terni; elle adresse un cri d'espérance à Dieu, source inépuisable de toute consolation. Mickiewicz se montre dans toutes ses œuvres animé au plus haut degré de ces sentimens. Religion et patrie! voilà sa devise, ou du moins celle qui ressort de tous ses écrits. Le patriotisme, ainsi dirigé vers sa plus haute destination, perd tout caractère d'égoïste nationalité; il confond tous les peuples dans une seule nation dont la bannière est l'Evangile, le mot d'ordre, Amour de Dieu et du prochain, la patrie, l'univers et le ciel qui nous entoure. Le poème dont nous annonçons aujourd'hui la traduction, et dont le sujet est une fête d'origine païenne, qui se célèbre encore à présent dans plusieurs villages de Lithuanie, a pour but de consacrer le souvenir de la cruelle persécution qui frappa l'université de Wilna, en 1823, et condamna, soit à la déportation soit aux mines, une foule de jeunes gens à peine âgés de douze à quinze ans. L'auteur lui-même fut une des victimes. Ce petit ouvrage, dont on n'a traduit que quelques fragmens, se refuse à l'analyse. L'imagination la plus riche brille à chaque page, et le style en est tour à tour gracieux ou terrible, sans jamais cesser d'être simple et vrai.

Paris. — Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

PRIX : 4 FR. 50 C. PAR AN;

Et 1 fr. en sus pour les départemens.

Ce journal paraît tous les mois.

BULLETIN LITTÉRAIRE

PUBLIÉ

PAR LA LIBRAIRIE

d'Ab. Cherbuliez et Cie,

A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, N° 57;

ET A GENÈVE, RUE DE LA CITÉ.

Seconde Année.

N° 9. SEPTEMBRE 1834.

TABLEAU de la dégénération de la France, des moyens de sa grandeur, et d'une réforme fondamentale dans la littérature, la philosophie, les lois et le gouvernement; par A. M. Madrolle. Paris. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Quand vous voudrez, dans un moment de loisir, vous égayer aux dépens de la sottise humaine, et juger jusqu'à quel point on peut déraisonner sans être à Charenton, ouvrez le *Tableau* de M. Madrolle, *qui a reçu la puissance et la mission de rabaisser les grands hommes;* de M. Madrolle, qui *prémédite une troisième Europe;* de M. Madrolle, qui a sans cesse *tout sacrifié, santé, pays, fortune, jouissances de la vie, renom prématuré, pourtant si facile, au besoin d'accomplir un travail immense et peut-être unique, la législation universelle;* de M. Madrolle, enfin, qui *serait trop heureux d'être*

une étincelle! Vous y verrez des choses prodigieusement réjouissantes, par exemple: que la *France seule est grande;* qu'elle a fait tout ce qu'il y a de grand, de beau, de bon en tout genre, y compris M. Madrolle; vous y apprendrez ce que c'est que *la littérature et la société de Dieu;* vous y trouverez une sottise pour chacun des hommes distingués qui honorent notre époque: MM. Lerminier, Ampère, Mac Girardin, Jouffroy, Dumas, Hugo, Dupin, Michelet, Lacretelle, Rossi, etc., ne sont que pâles flambeaux disparaissant devant l'éclat du soleil-madrolle; *tout est défait, tout est à refaire*, et le génie qui refera tout, c'est M. Madrolle. *Ce que Bacon a dit, je l'ai fait*, s'écrie M. Madrolle; et il nous donne un *résumé analytique et logique de la législation universelle*, qui est bien la chose la plus plaisante du monde. Il y a des *droits-causes*, des *droits moyens, actifs et passifs*, des *droits-objets*, des *droits de l'Être suprême*, *droits de l'Église*, *droits de l'homme*, *droits de citoyen*, *droits de société*, *droits de famille;* enfin, d'un bout à l'autre, tout y est *droit*, sauf l'esprit de l'auteur. Or, vous saurez que *cette législation universelle ne sera pas même réfutée, si elle était réfutable elle ne serait pas universelle.* Voilà certes un raisonnement auquel il n'y a rien à répondre. Pour nous, encore tout émus de l'impression qu'a produite sur nous la lecture de ce livre, nous proposons à l'académie d'adopter, pour son prochain dictionnaire, et afin d'éterniser la mémoire de l'auteur, l'adjectif *madrollique*, comme devant se dire d'un style où le manque de jugement le plus absolu se trouve réuni à une forte dose d'audace et de présomption; le tout accompagné d'une effronterie et d'une loquacité peu communes.

DE LA DETTE PUBLIQUE et des finances de la monarchie espagnole, par A. Borrego. Paris. 1834. In-8°. Prix : 5 fr.

L'auteur de cet ouvrage s'est proposé de faire connaître, d'une manière exacte et approfondie, tout ce qui a rapport à la dette espagnole, qui est en ce moment le sujet des controverses les plus animées, et dont dépend la fortune de tant de capitalistes. Il commence par nous donner un résumé historique des finances de la monarchie espagnole, et une statistique économique de l'Espagne, remplie de détails intéressans sur l'administration intérieure et sur l'industrie de ce beau pays. Passant ensuite à l'estimation de la dette publique, l'auteur l'évalue, en totalité, à 8,992,021,750 francs, et il représente l'Espagne

comme possédant des ressources assez considérables pour parvenir à éteindre cette dette immense. Il pense qu'elle pourra éviter la banqueroute en manœuvrant avec prudence. Il propose, qu'au lieu de réduire le capital, on réduise seulement le taux de l'intérêt à trois pour cent, en garantissant aux créanciers l'intégralité du capital, ce qui serait pour eux, dit-il, une perte bien moins sensible. Enfin, il demande une enquête à ce sujet, afin d'éclairer l'opinion publique, de ramener la confiance pour l'avenir et de faire voir de quelles indignes négociations l'Espagne a été victime en matière de finances.

Les intentions de M. Borrego sont nobles et excellentes, ses vues sont pleines de sagesse; mais leur exécution, dans un temps de révolution, où toutes les têtes fermentent, où les événemens se pressent et vous laissent à peine le temps de respirer, nous paraît plus difficile qu'il ne le dit. L'exemple de la France nous a déjà prouvé combien il est facile de se faire illusion sur les ressources d'un pays. Quand une fois le crédit public est ébranlé, tous les appuis sur lesquels on comptait pour le soutenir disparaissent, et sa chute totale semble seule pouvoir féconder de nouveau le sol de la prospérité nationale. C'est une triste leçon pour cette foule d'agioteurs et pour tous ces rentiers qui, au lieu de livrer leurs capitaux à l'industrie ou au commerce, préfèrent les enfouir dans les caisses royales; mais il vaut mieux leur faire envisager de suite la vérité tout entière que de les leurrer d'un fol espoir qui puisse encore les aveugler et achever de les perdre. De tous les faits exposés par M. Borrego, il ressort que, selon toute probabilité, l'Espagne ne pourra sortir de ses embarras financiers que par une banqueroute, soit qu'elle pèse sur le capital, soit qu'elle n'attaque que l'intérêt, et ce résultat est d'autant plus redoutable que les créanciers de l'Espagne étant presque tous étrangers, la perte qu'elle leur infligera pèsera fort peu sur le pays, et ne l'intéresse en conséquence que médiocrement.

REVUE DU PROGRÈS SOCIAL, Recueil périodique paraissant le 30 de chaque mois en cahier de dix feuilles grand in-8°. Prix: 40 fr. par an pour Paris; 46 fr. pour les départemens et 50 fr. pour l'étranger. On s'abonne rue de Provence, n. 8, et chez Ab. Cherbuliez et Compagnie, libraire à Paris et à Genève.

« Réunir à un même foyer tous les hommes qui s'occupent » de reconstituer les doctrines et les institutions, éclairer les ef- » forts d'*innovation* par une critique ferme et compréhensive, » qui légitimera ses sympathies pour le *progrès social* en te-

» nant compte des traditions, des mœurs, des croyances et des » intérêts acquis. » Telle est la tâche que s'impose cette nouvelle Revue, tâche pénible, difficile, mais glorieuse. Tant de gens s'occupent depuis un siècle à détruire, à renverser, qu'il est bien temps qu'on songe maintenant à reconstruire, ou du moins à déblayer les ruines qui encombrent la vérité et la cachent aux yeux du genre humain; car la vérité est une, et elle a toujours existé, quoique plus ou moins déguisée par les préjugés et les passions des hommes. L'esprit d'association pacifique qui préside à la rédaction de ce journal nous paraît destiné a obtenir de grands résultats; il n'est autre chose qu'une application industrielle du principe sublime de la charité chrétienne, de cette base divine de la religion qui nous enseigne que tous les hommes sont enfans du même Dieu, qu'ils doivent s'aimer comme des frères et travailler en commun à assurer leur bonheur dans ce monde-ci et dans l'autre.

Parmi les articles les plus remarquables de ce recueil, qui paraît depuis le mois de janvier, nous citerons celui du numéro de juin dans lequel les rédacteurs exposent les *principes d'une alliance politique ayant pour but d'opposer à l'esprit révolutionnaire l'initiative du progrès social.* On ne saurait qu'applaudir une pareille tentative. Assez long-temps le droit du plus fort a régné, et tranché toutes les questions du monde; il faut que tous ceux qui s'intéressent aux progrès des lumières, tous ceux qui en comprennent les inestimables bienfaits, s'unissent, et, laissant de côté toute animosité personnelle, travaillent ensemble au grand œuvre de substituer à la force brutale la seule et puissante arme de la raison, dont Dieu nous a doués comme d'un moyen continuel de perfectionnement, comme d'un guide qui, s'appuyant sur la religion, doit nous élever au rang de créatures intelligentes, immortelles et participantes de la nature divine. Religion, liberté, paix, industrie; voilà quelle doit être la devise du monde chrétien de notre époque. Que chacun dans sa sphère ait constamment en vue ce but élevé, et bientôt on verra la civilisation marcher à pas de géant, tous les peuples se donner la main et le sort de toutes les classes de la société s'améliorer sensiblement.

HISTOIRE DU SEIZIÈME SIÈCLE EN FRANCE, par Paul-L. Jacob, bibliophile; Louis XII, tomes 1 et 2. Deux volumes in-8°. Prix : 15 fr.

Des extraits de chroniques forment la plus grande partie de cet ouvrage. Depuis que M. de Barante a mis en vogue cette

manière d'écrire l'histoire, la plupart de nos historiens l'adoptent, et, s'entourant de tous les écrits contemporains des temps passés, ils prennent à droite, prennent a gauche, les passages qui leur paraissent les plus saillans et les cousent ensemble de manière à en former une mosaïque dont l'aspect n'est pas sans attraits. On reproduit ainsi, le mieux possible, la physionomie des époques dont on écrit l'histoire, et la curiosité des lecteurs est vivement piquée par des détails de mœurs toujours pleins d'intérêt. Cependant cette méthode présente bien aussi des désavantages, elle ne soumet rien au creuset de la critique, rend l'esprit paresseux et crédule, et enfin offre souvent des longueurs fatigantes. Nous reprocherons par exemple à M. Jacob de ne pas nous faire grâce d'une seule procession, d'un seul cortége. Ces longues descriptions de cérémonies sont fastidieuses. Comme trait de l'époque une seule suffirait.

Du reste cette histoire du seizième siècle ne pourra manquer d'avoir un grand mérite en son genre puisqu'elle sort de la plume du chroniqueur par excellence. M. Jacob le bibliophile paraît bien plus à l'aise au centre de tous ces vieux parchemins, de tous ces in-folios gothiques, qu'enlacé dans les intrigues frivoles d'un roman. Pour donner à nos lecteurs une idée de ce nouvel ouvrage, nous citerons le récit suivant de la mort de Charles VIII par lequel il débute d'une façon assez originale.

« Le samedi, veille du dimanche des Rameaux, appelé *Pâques Fleuries*, septième jour d'avril de l'an 1498, le roi Charles VIII, qui était alors au château d'Amboise qu'il faisait achever sous ses yeux, sortit de la chambre de sa femme Anne de Bretagne, accompagné de cette princesse, de son confesseur Jean de Resly, évêque d'Angers, et de quelques-uns de ses *familiers*.

» Charles, dont la jeunesse avait été *assez folâtre et dissolue*, perdait ses forces depuis plusieurs mois, malgré le changement opéré dans ses mœurs par les conseils de la religion plutôt que par ceux de la médecine, et son état de langueur augmentait sans cesse avec l'amaigrissement de son corps; il paraissait exténué et mourant. Toutefois il méditait une nouvelle expédition en Italie, *le plus magnifique voyage que roi de France eût fait long-temps auparavant*, dirigeait lui même à Amboise les travaux d'embellissement, *dont les patrons étaient faits de merveilleuse entreprise et dépense, et ne pensait point à la mort.*

» Ce prince était petit de taille et laid de visage : il avait la tête grosse, le nez aquilin et long outre mesure, les lèvres

minces, le menton arrondi et creusé à fossette, les yeux grands et saillans, le col court et épais, les épaules et la poitrine larges, les hypocondres assez développées, le ventre charnu, les reins puissans, les cuisses et les jambes grêles. Un célèbre physiognomoniste de ce temps-là dit, en voyant un portrait de Charles *peint au naturel* : Ce grand roi vivra peu et mourra d'un catarrhe.

» Charles VIII, qui *semblait détester les voluptés passées et soi recueillir à chaste conversation*, avait peut-être reçu le matin même des lettres du prophète de Florence, *le saint homme frère Hiéronyme* Savonarola, qui, ayant appelé hautement la réforme de l'Eglise par l'épée et le retour du roi de France en Italie, menaçait ce conquérant d'une cruelle punition de Dieu, dans le cas où il n'accomplirait pas l'ordre du Ciel. Le roi, préoccupé de ces prédictions, qu'il croyait intéresser son salut, se promenait silencieusement avec la reine au milieu des *tailleurs*, peintres et *ouvriers excellens* qu'il avait ramenés de Naples afin de propager le goût des arts dans son royaume.

» Des gentilshommes avaient imaginé de jouer à la paume, pour *donner du passe temps* au roi, qui aimait beaucoup cet exercice fatigant, auquel sa santé ne lui permettait plus de se livrer. Le jeu était engagé dans les fossés à sec, et Charles VIII consentit à s'y rendre, ainsi que la reine, qu'il n'avait pas encore conduite dans cette partie du château, fréquentée seulement par les domestiques.

» Ils entrèrent ensemble dans la galerie Haquelebac, ainsi nommée d'un certain Haquelebac qui *l'avait eue autrefois en garde ; c'était le plus déshonnête lieu de céans, car tout le monde y pissait, et était rompue à l'entrée*. La porte de cette vieille galerie qu'il se proposait de faire abattre était si basse, qu'il se heurta le front en passant, *combien qu'il fut bien petit*, et demeura un instant comme ébloui par la violence du coup, mais on le soutint, et il se remit bientôt en apparence, tellement qu'il regarda long-temps les joueurs et *devisait à tout le monde*.

» Cependant un fatal pressentiment lui dicta ses dernières paroles lorsqu'il répondit à son confesseur qui l'entretenait du *jugement de Dieu* : — J'espère de n'offenser jamais Dieu mortellement ni véniellement, moyennant sa sainte grâce.

» En prononçant ces mots, il *cheut* à la renverse *et fut tout à coup atteint d'un catarrhe qui lui tomba dans la gorge*. Il était environ deux heures après midi. Ce catarrhe ou

apoplexie avait été pressenti par quatre bons médecins, qui voulaient le purger quelques jours auparavant ; car ils s'attendaient à voir la paralysie se jeter sur un bras, et non atteindre le cerveau ; mais le roi n'avait confiance que dans *le plus fol* de ses médecins, et *les autres n'osaient parler* après cet oracle qui était seul écouté.

» *Physiciens* et apothicaires accoururent : le mal était sans remède, et leurs soins ne réussirent pas même à rendre la connaissance au moribond, que l'on transporta dans une chambre voisine, *la plus sale qui fût au château et où n'y avait pas seulement un lit garni de couche et de draps blancs.* Ce fut sur une méchante paillasse de corps de garde que le roi de France agonisa jusqu'à onze heures du soir !

» La reine, présente à ce déplorable spectacle, *faisait un deuil merveilleux*, et les assistans, émus de pitié pour elle, oubliaient presque, à la vue de son désespoir, le péril imminent de leur roi : Les sanglots d'Anne de Bretagne couvraient le râle de son époux expirant ; enfin il fallut l'enlever de force et l'enfermer dans une autre chambre, où ses larmes se mêlerent aux larmes de ses *dames* et *damoiselles* d'honneur.

» Charles VIII, qui s'était confessé deux fois dans la semaine, l'une à cause de l'approche de pâques et l'autre à cause des écrouelles qu'il avait touchées, reçut les consolations de son confesseur, sans pouvoir prendre part aux cérémonies de l'extrême-onction ; il retrouva trois fois la parole pour murmurer cette prière :

» — Mon Dieu et la glorieuse vierge Marie, monseigneur Saint-Claude et monseigneur Saint-Blaise me soient en aide !

» Puis il ne cessait de faire signe qu'il s'unissait de cœur aux oraisons des prêtres, *et il donnait des marques d'un bon chrétien et vrai catholique ;* enfin il rendit l'ame après neuf heures de souffrances, « et ainsi départit de ce monde, si puis-
» sant et si grand roi, et en si miserable lieu, qui tant avait de
» belles maisons, et en faisait une si belle, et si ne sut à ce
» besoin finer d'une belle chambre. »

LONG-TEMPS APRÈS, 1812-1830 ; par Anatole de Mont-Gray. Paris. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

L'auteur nous avertit dans sa préface que ne sachant rien faire de mieux, il a fait un roman « genre d'industrie, dit-il, qui n'exigeait pour mise de fonds qu'un *débours* de quatre mains de papier, une bouteille d'encre et une plume d'acier,

et ne pouvait pas être bien ruineux.» C'est la meilleure critique qu'on puisse faire de la plupart de nos romanciers contemporains qui usent largement de ce genre d'industrie pour lequel, à ce qu'il paraît, l'esprit et les talens sont capitaux superflus. Elles ne s'applique du reste pas plus à l'œuvre de M. A. de Mont-Gray qu'à tant d'autres productions éphémères dont l'apparition ici-bas n'est guère constatée que par leur inscription en gros caractères à trente sous la ligne sur les journaux quotidiens.

Au contraire, *Long-temps après*, nous a paru écrit avec beaucoup de facilité et animé d'un certain intérêt. La campagne de Russie a fourni le sujet. Un service rendu sur le champ de bataille, et récompensé 18 ans plus tard, lorsqu'une rencontre imprévue réunit les mêmes individus, voilà l'intrigue qui est assez simple et peu habilement conduite. Au total c'est un conte qui aurait passé comme tant d'autres dans un recueil, mais qui, étiré en tout sens pour en former un volume in-8°, fait une assez triste figure sous sa couverture jaune.

STATISTIQUE générale et raisonnée de la civilisation européenne; par J. Schoen; traduite de l'allemand par J. G. H. Du Mont. Paris. 1834. In-12. Prix : 2 fr. 50 c.

Ce petit ouvrage dont la société française de statistique universelle a reconnu le mérite en décidant que la traduction en serait publiée dans le recueil de ses mémoires, est rempli des détails les plus intéressans. La civilisation repose sur des bases premières : les matériaux que la nature fournit à l'homme, la multiplication et la dispersion bien entendue de l'espèce humaine sur la surface du globe. L'auteur commence donc par jeter un coup d'œil sur la nature physique et sur l'espèce humaine. Il examine ensuite les effets de la civilisation sur ces deux élémens, puis il passe en revue toutes les conséquences de cette civilisation, telles que *l'économie dans ses diverses branches, la culture de l'esprit ou la vie intellectuelle, la vie civile et politique, les croyances religieuses ou les cultes, les mœurs et la moralité des peuples européens*, enfin son travail est terminé par un tableau rapide des résultats de la statistique de la civilisation européenne. La plupart de ces chapitres renferment des données fort curieuses sur l'état relatif des diverses contrées de l'Europe. Dans celui qui traite des productions littéraires et de la presse périodique, l'auteur caractérise fort bien l'esprit qui domine l'époque actuelle, ainsi que la puissante influence des journaux sur les progrès de l'hu-

manité. En traitant de l'influence de la culture intellectuelle sur les mœurs, il combat les opinions de MM. Dupin et Lucas à cet égard ; et démontre d'une manière assez évidente qu'une demi-culture mal entendue est pire que l'ignorance totale. Les résultats auxquels il arrive par l'observation des faits, quant à l'influence de la religion sur les mœurs sont aussi complétement en désaccord avec les opinions généralement accréditées : «Une remarque générale et dont il a eu lieu de s'étonner et de s'affliger à la fois c'est que, partout, les influences défavorables de l'industrie, de la constitution civile, de la société, de la lecture, etc., sur les mœurs, ne sont, en aucune manière, neutralisées par le sentiment religieux. Ni l'église greque, ni l'église catholique, ni l'église protestante n'ont le pouvoir de maîtriser les vices dominans de la société. Les suicides, les naissances illégitimes, le penchant à la frivolité; tout va son train; que le peuple soit de telle religion ou de telle autre. Le plus ou moins d'exactitude dans les pratiques ou les habitudes religieuses influe également très-peu sur la moralité des sociétés. On est sous ce rapport, bien plus consciencieux en Angleterre qu'en Écosse, et l'Angleterre compte un criminel sur 950 habitans, tandis qu'en Écosse, il ne s'en trouve que 1 sur 1884 individus. En Irlande, le peuple se montre encore plus rigide observateur des pratiques religieuses, et là, il se rencontre 1 criminel sur 650 habitans. »

Enfin la conclusion de ce volume est remplie de vues ingénieuse et profondes sur l'avenir de la société européenne.

SUITES A BUFFON, formant, avec les œuvres de cet auteur, un cours complets d'histoire naturelle; collection accompagnée de planches. Paris. 1834. 45 volumes in-8° et 45 livraisons de planches.

Prix de chaque volume 4 fr. 50 c.
— livraison de planches, noires, 3
— — coloriées, 6

Les 6 premiers volumes sont en vente, et contiennent :

Histoire des insectes diptères, t. I, par M. Macquart;
— — *Introduction*, par M. Lacordaire;
— *des végétaux phanerogames*, t. 1 et 2, par Edouard Spach;
— *des crustacés*, tome 1, par Milne-Edwards;
— *des reptiles*, t. 1, par Duméril et G. Bibron.

Cet ouvrage sera sans doute un beau monument scientifique. Il offrira le tableau de toute la chaîne des êtres, de tout l'ensemble des corps soit organisés, soit inorganiques qui couvrent la surface du globe. Mais le titre de *Suites à Buffon* lui convient-il bien? Nous ne le pensons pas; car il y a peu d'analo-

gie entre le livre que nous annonçons et celui du grand naturaliste du dix-huitième siècle. Pour continuer vraiment Buffon qui écrivait non pas seulement pour les savans, mais bien aussi pour les gens du monde, qui popularisait la science par l'attrait de son beau style et piquait la curiosité par des détails de mœurs remplis d'intérêt, il faudrait autre chose que des nomenclatures plus ou moins sèches et arides qui offrent un dénombrement sans doute fort complet et fort exact des œuvres de la création, mais qui instruisent peu le lecteur et ne satisfont guère son esprit. Or nous ne voyons dans les volumes déjà publiés que de semblables catalogues accompagnés de descriptions détaillées des caractères distinctifs des espèces, le tout en termes scientifiques qui, comme on sait, sont plus grecs que français. Nous le repétons, cette entreprise considérée comme monument scientifique est digne d'être encouragée par tous les savans, mais on ferait mieux d'en élaguer Buffon et de refaire l'histoire des animaux pour y substituer une nomenclature zoologique plus complète et analogue au reste de l'ouvrage. Quant à ceux de nos lecteurs qui possèdent Buffon dans leur bibliothéque et qui seraient tentés de le compléter, nous leur conseillons d'attendre une suite plus satisfaisante que celle-là qui ne remplirait nullement leur but. Peut-être que lorsque nos savans seront fatigués de nomenclatures, ils en reviendrout à l'observation de la nature dans ses phénomèmes les plus intéressans, et alors on pourra espérer une continuation de l'histoire des animaux.

Jusque-la contentons-nous, nous autres profanes, de Buffon, de Lacepède, Huber, Bonnet, et des admirables ouvrages de Cuvier sur les révolutions du globe et sur les ossemens fossiles.

TRAITÉ DE MÉCANIQUE du capitaine Kater et du docteur Lardner, membres de la société royale de Londres, etc., etc., avec 224 figures gravées sur acier; traduit de l'anglais par M. Peyrot. Paris. 1834. Un volume grand in-8°. fig. br. Prix : 5 fr.

Cet ouvrage fait partie de l'encyclopédie de cabinet publiée à Londres sous la direction du docteur Lardner, collection de traités élémentaires généralement fort estimés. Celui-ci nous a paru renfermer tous les détails les plus intéressans de la science dont il traite. A la hauteur des dernières découvertes, il offre dans un cadre fort resserré tout l'ensemble des problèmes mécaniques, et la concission n'en exclut pas la clarté. Le grand nombre des figures aide beaucoup à l'intelligence du texte. Ce

traité doit naturellement trouver sa place à côté de l'astronomie d'Herschel publiée par le même traducteur et dont le mérite si remarquable a obtenu un tel succès, que deux traductions françaises en ont paru à la fois, et se sont également bien vendues. Les anglais s'entendent mieux que nous à faire ces résumés scientifiques; en traduisant leurs meilleurs ouvrages en ce genre, on formera une collection infiniment supérieure à la plupart de ces manuels qui ont paru en France dans ces dernières années. Les abrégés sont souvent plus difficiles à faire que de grands ouvrages, et en Angleterre les meilleurs écrivains ne dédaignent pas d'y consacrer leur plume. De-là vient cette supériorité.

JURISPRUDENCE DE LA MÉDECINE, de la Chirurgie et de la Pharmacie en France, par Adolphe Trébuchet, avocat, chef du bureau de la police médicale, etc. Paris. 1834. In-8°. Prix : 10 fr.

Cet ouvrage renferme la médecine légale, la police médicale, la responsabilité des médecins, chirurgiens, pharmaciens, etc. l'exposé et la discussion des lois, ordonnances, réglemens et instructions concernant l'art de guérir. En s'appuyant sur des faits, sur les décisions judiciaires, sur les instructions ministérielles et sur une foule d'ouvrages consultés par lui, l'auteur a cherché à lever quelques-unes des principales difficultés par lesquelles les médecins sont souvent arrêtés. Toutes les questions qui offrent quelque doute, quelque matière de contestation sont discutées fort longuement et appuyées de jugemens rendus en diverses circonstances par les tribunaux. Les faits racontés comme exemples des cas dont il est fait mention, coupent l'aridité du sujet et donnent à cet ouvrage un intérêt qu'on ne rencontre pas souvent dans les livres de droit.

CENTURIE D'INSECTES, contenant plusieurs genres nouveaux décrits dans sa collection; par G. Kirby. Paris. 1834. In-8° avec quatre planches coloriées. Prix : 12 fr.

Bel ouvrage fort bien exécuté qui, outre la description d'un grand nombre d'espèces peu connues, établit vingt-deux genres nouveaux de coléoptères. L'entomologie, cette partie si vaste et si intéressante de l'histoire naturelle, paraît destinée à faire bientôt de grands progrès, car elle fixe depuis quelque temps l'attention particulière d'une foule de savans, et ces dernières années ont vu un éclore un grand nombre d'entreprises intéressantes destinées à enrichir cette science et à favoriser sa marche. Nous n'éprouvons qu'un regret en présence de ce mouvement,

c'est qu'il ne soit pas animé d'un esprit plus philosophique, c'est qu'il se borne trop souvent à l'aride sécheresse de nomenclatures fort utiles sans doute, mais qui ne sont que les moyens de la science et non le but qu'elle doit se proposer d'atteindre. Les mœurs des insectes qui dans les siècles derniers furent l'objet des recherches de plusieurs grands naturalistes, offrent encore un vaste champ aux découvertes les plus intéressantes, les plus curieuses, et nous sommes surpris de voir combien peu d'observateurs s'adonnent à cette partie de la science. Sans doute il est plus facile de se borner à chercher quelque espèce non encore décrite pour obtenir peut-être d'y attacher son nom et s'immortaliser ainsi sans beaucoup de peine; mais les recherches d'un Huber, les expériences d'un Spallanzani, d'un Bonnet, d'un Trembley, n'offrent-elles pas bien plus d'attraits et en même temps plus de gloire que la découverte souvent fortuite d'un insecte nouveau?

MANUEL DES JEUNES FEMMES, ou Conseils maternels, par J.-L. Ewald; traduit de l'allemand par madame Gauteron. Paris. 1834. Prix : 2 fr.

Cet ouvrage s'adresse aux femmes dont l'esprit n'est pas sans culture, dont le cœur n'est pas gâté par de mauvaises lectures, par l'amour excessif du plaisir ou par la fausse sensibilité, si différente de cette sensibilité vraie et profonde qui se manifeste par des actions plutôt qu'elle ne s'exhale en paroles ou en soupirs. L'auteur établit d'abord la différence morale qui existe entre les deux sexes et les effets qu'elle produit; mobilité plus grande résultant chez la femme d'un système nerveux plus complet, plus mobile, et présentant en elle un principe de perfectionnement ou de dégradation qui peut la rendre extraordinairement aimable ou haïssable, qui devient une source de bien vives jouissances, mais peut aussi l'être des plus cuisantes douleurs; imagination facile à impressionner et dont l'empire doit être sagement limité, si on ne veut pas qu'elle exerce une fâcheuse influence sur le cœur; importance de la destination des femmes comme aides de l'homme, maîtresses de maisons, nourrices et premières institutrices de leurs enfans. Après avoir ainsi déterminé le point de vue d'où l'on doit envisager la manière d'être de la jeune fille, l'auteur passe en revue les devoirs qui lui sont tracés, qui résultent de ses dispositions naturelles et de sa destination future. Il examine ce que doit être la religion pour la femme, comment elle doit

surtout contribuer à lui donner cette force de caractère sans laquelle cette vie n'est qu'une longue suite de malheurs; lui inspirer des principes stables qui donnent à sa conduite un guide sûr et constant. Les deux chapitres qui suivent traitent des liaisons de société entre hommes et femmes, et du choix d'un époux. Ils renferment d'excellens conseils ainsi que ceux sur la destination et les devoirs de l'épouse, sur la préparation à l'état de mère, etc. En parlant de la première instruction des enfans, l'auteur recommande le système du célèbre Pestalozzi, et représente la mère comme le meilleur de tous les maîtres. Enfin nous citerons le passage suivant de cet excellent petit livre au sujet de la vie domestique; de tels principes devraient être proclamés hautement et répandus dans toutes les classes de la société, comme les seuls et véritables élémens du bonheur. « La disposition à la vie domestique est très-importante pour le perfectionnement et le bonheur de l'homme. Sans cette disposition, sans l'ordre et sans l'activité pour un but déterminé, on ne s'acquitte bien d'aucun travail, lors même que l'on serait doué de tous les talens et qu'on aurait reçu d'ailleurs la meilleure culture. On ne pourra compter que sur un bonheur qui brille et qui disparaît avec la rapidité de l'éclair, ou tout au plus sur les jouissances passagères de la jeunesse, mais non sur un bonheur vrai et durable. Au contraire, avec la disposition à la vie domestique, on s'acquitte très-bien de la plupart des occupations qui se présentent, lors même que les talens et la culture seraient médiocres, et l'on manque difficilement de ce qui mérite le nom de bonheur. Mais ce qui est plus important encore, c'est que la plupart des vertus de la vie civile se rattachent à cette disposition, en découlent ou se nourrissent par elle, tandis que la plupart des vices qui troublent la société, viennent de ce qu'elle n'a pas été cultivée. L'homme qui trouve son bonheur dans sa maison, auprès de sa femme et de ses enfans, devient rarement un mauvais sujet, mais celui qui le cherche hors du sein de sa famille, qui ne dirige pas avec ordre ses affaires domestiques et ne s'acquitte pas ponctuellement des devoirs de son état, ne pourra guère éviter de se perdre, s'il n'est pas tout particulièrement guidé par un ange tutélaire et favorisé par un nombreux concours de circonstances heureuses. »

MANUEL DES MÈRES, par Pestalozzi; traduit de l'allemand. Paris, 1834. In-12. prix : 2 fr. 50 c.

Le but de ce petit livre est de guider les mères dans les pre-

mières instructions qu'elles ont à donner à leurs enfans. Les premières sensations de l'enfant se rapportant toutes à lui-même, aux besoins qu'il éprouve, à l'impossibilité où il est de pouvoir les satisfaire, l'auteur a pensé devoir diriger les premiers efforts de son attention sur son propre corps. Ce volume renferme donc divers exercices dans lesquels la mère apprend à l'enfant à désigner et à nommer les parties extérieures de son corps, lui indique la position de ces parties, les unes relativement aux autres, lui apprend à observer et à nommer leurs qualités principales et distinctives, les propriétés qui leur sont communes, les mouvemens qu'il peut exécuter au moyen de chacune d'elles, enfin les précautions les plus essentielles pour maintenir son corps en bon état et tous les différens usages qu'il peut faire de ses facultés. Le plan de ce manuel rentre en un mot tout-à-fait dans le système de Pestalozzi qui a longtemps brillé avec tant d'éclat.

NOTIONS de John Hopkins sur l'Économie politique, par madame Marcet, traduites de l'anglais par Caroline Cherbuliez. Paris. 1834. In-8°. Prix : 3 fr. 50 c.

John Hopkins était un pauvre laboureur qui vivait dans le temps des fées, temps vivement regretté des pauvres; car alors ils n'avaient, dit-on, qu'à implorer l'assistance de ces bonnes fées, qui se faisaient un plaisir de les secourir sans qu'il leur en coutât un sou. Ainsi fit John Hopkins voyant que ses gains modiques ne pouvaient suffire à l'entretien de sa nombreuse famille. « Hélas! dit-il à l'une d'elles, je passe ma vie dans les angoisses de la misère, ayant à peine de quoi nourrir mes enfans; tandis que le seigneur de ce village, qui demeure ici près, dans ce beau domaine, n'a rien à faire qu'à se promener dans des carrosses dorés, au milieu de ses enfans, qui sont élevés dans toutes les recherches du luxe et de la délicatesse. » La fée, attendrie par ces doléances, met aussitôt sa baguette à la disposition d'Hopkins, et lui demande ce qu'il veut qu'elle fasse pour lui. Le laboureur, convaincu que tout le mal gît dans le luxe de son voisin, la prie de détruire toutes ces richesses qui l'offusquent. Aussitôt dit, aussitôt fait; le château du seigneur disparaît pour faire place à une chaumière, les vêtemens de ceux qui l'habitent perdent leurs couleurs délicates et leurs formes élégantes, se transforment en habits simples et grossiers; les brillans équipages sont remplacés par les charrette et la charue, etc. John Hopkins est ravi en extase, et il retourne bien

vite faire part de sa joie à sa femme; mais, hélas! sa joie est courte, car, dans sa haine contre les jouissances du luxe, il n'avait point songé à demander une exception en faveur de sa famille, et tous les petits plaisirs qui adoucissaient pour lui le poids de la misère avaient aussi disparu devant la merveilleuse baguette de la fée. Puis bientôt il eut encore plus sujet de se repentir de son souhait, car ses enfans, employés dans des ateliers ou des manufactures d'objets de luxe, furent renvoyés faute d'ouvrage; lui-même, enfin, ne se vit plus employé que trois jours sur six parce que le seigneur, n'ayant plus besoin d'un si grand revenu, ne faisait plus cultiver que la moitié de ses terres. John comprit alors ce qu'il aurait déjà plus tôt découvert en raisonnant, c'est que toutes les douceurs de la vie du pauvre ont leur source dans le superflu du riche.

Honteux de sa sottise, et empressé de la réparer, il courut trouver la fée au bout de huit jours, terme qu'elle lui avait assigné pour un nouveau souhait. Il la supplia de rétablir les choses dans leur ancien état, et de vouloir bien seulement faire doubler le prix des salaires. La bonne fée s'y prêta de la meilleure grâce du monde, tant elle avait à cœur de lui être utile. Cette fois Hopkins crut avoir trouvé le vrai moyen de soulager la misère des ouvriers, et il se frottait les mains en racontant à sa femme comme quoi ils allaient bientôt être plus à l'aise et dire adieu à la pauvreté. Mais l'augmentation ainsi forcée des salaires ruinait les fabricans, qui, obligés de doubler aussi le prix de leurs marchandises, en vendaient fort peu, et se virent réduits à renvoyer plus de la moitié de leurs ouvriers.

John Hopkins vit encore une fois ses fils sans ouvrage, à sa charge, et cela lui fut d'autant plus pénible que tout avait renchéri. Cette seconde expérience le guérit tout-à-fait de la dangereuse manie de se mêler des choses qu'il ne comprenait pas, et lui apprit à raisonner avant de se plaindre. Il se promit bien de ne plus appeler la fée à son secours, et s'estima heureux lorsqu'il vit l'effet de son vœu cesser et les choses reprendre leur cours naturel. Cette leçon ne fut pas perdue pour lui; il chercha à s'instruire en causant avec les uns et les autres, et parvint à comprendre comment les machines, loin d'être une ruine pour l'ouvrier, sont un bienfait qui lui permet d'augmenter ses jouissances et son bien-être, en mettant à sa portée une foule d'objets qui, auparavant, étaient d'un prix trop élevé pour lui; comment, après un certain temps, au lieu de diminuer le nombre des ouvriers employés dans les fabriques, elles tendent au contraire à l'augmenter considérablement, parce que la

consommation des objets fabriqués ne tarde pas à prendre elle-même un grand accroissement; il apprit que la taxe des pauvres est également onéreuse à ceux qui la paient comme un impôt fort lourd, et nuisible à ceux qui la reçoivent, parce qu'elle en fait des paresseux; il reconnut que le commerce avec les nations étrangères est la véritable source de la prospérité nationale, et que, tout ce qui entrave la libre entrée et la libre sortie des marchandises dans l'intérêt particulier de quelques fabricans, est directement opposé au bien public. Enfin, il devint assez habile économiste pour prouver à son voisin, le fermier Stubbs, que le commerce du blé et le prix du pain doivent être, comme le reste, abandonnés à la libre concurrence, le meilleur de tous les moyens pour empêcher, soit la disette, soit le haut prix des ces objets de première nécessité.

Tous ces principes d'économie politique sont développés, d'une manière fort élémentaire et avec une parfaite clarté, dans les neuf petits contes ou dialogues dont est composé ce volume. On n'avait rien fait jusqu'ici qui fût autant à la portée de toutes les intelligences, et aussi bien destiné à répandre ces utiles vérités parmi toutes les classes de la société. Madame Marcet était déjà fort avantageusement connue par divers autres ouvrages, entre autres, par son économie politique, sa physique et sa botanique en conversations, où les élémens de ces diverses sciences sont présentés sous une forme simple et agréable. *John Hopkins* ne fera qu'ajouter à sa réputation. C'est un grand mérite que celui de savoir mettre les sciences à la portée de tous, et ce mérite est encore plus précieux lorsqu'il s'agit d'une science aussi utile et féconde en résultats que l'économie politique.

TOUSSAINT-LE-MULATRE; par Antony Thouret. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Littérature convulsive, monstruosités morales et physiques, monde infernal. L'auteur annonce, du reste, dans sa préface, datée de la prison de Saint-Waast, à Douai, que ce livre est le produit des insomnies d'un prisonnier, et que bien des larmes sont tombées sur les pages. Cette considération ferme la bouche à la critique, elle doit tout pardonner au délire fiévreux du pauvre prisonnier.

Paris. — Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Seconde Année.

N° 10. OCTOBRE 1834.

LE CLOCHER DE SAINT-JACQUES-LA-BOUCHERIE, ou Nicolas Flamel, histoire du XIVe siècle; par Amédée de Bast. Paris, 1834. 4 vol. in-12. Prix : 12 fr.

Roman dans le genre de ceux de Dinocourt, où l'histoire joue à peu près le même rôle que dans les mélodrames du boulevart du Temple. M. Amédée de Bast promet aussi une fécondité non moins prodigieuse que celle de son modèle. Voici au moins son huitième roman, et il en annonce six nouvaux qui sont sous presse.

LA NAPOLITAINE, ou la Couronne de la Vierge, par Roland Bauchery, précédée de deux histoires à propos d'un livre par Michel Masson. Paris, 1834. 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

Ce roman offre de l'intérêt et se fait lire sans regret, quoique le sujet en soit un peu bizarre. La Napolitaine est une pauvre et belle jeune fille qui est vendue par sa mère à un prêtre italien. Ce prêtre la traite d'abord comme un enfant chéri; il se charge lui-même de son éducation, et lui inspire par ses bienfaits une affection toute filiale. Mais bientôt ces rapports changent; les caresses du prêtre deviennent de plus en plus vives et passionnées; ce n'est plus un père, c'est un amant, et Amadina résiste en vain à son amour fougueux, elle est déshonorée et voit son avenir enchaîné, par des liens qu'elle déteste, au monstre qui l'a perdue. Le prêtre est envoyé en mission à Paris, il

emmène Amadina avec lui ; la jeune Napolitaine s'ennuie de la vie retirée que lui fait mener son amant jaloux ; elle se laisse persuader par sa suivante qu'il faut essayer de résister à cette tyrannie, et commence par s'échapper une nuit pour aller au bal masqué de l'Opéra. Là elle rencontre Ernest Sainville, jeune homme fait pour tourner la tête à toute jeune fille avide d'aimer. Par un enchaînement de circonstances que nous laisserons de côté, Ernest et Amadina sont mis en rapport et ne tardent pas à éprouver l'un pour l'autre les sentimens les plus tendres. Avec l'aide de ce nouvel amant, Amadina parvient à se soustraire à la tyrannie du prêtre ; elle fuit sa demeure, et Ernest lui procure un asile où il la tient cachée pendant quelque temps. Leur amour ne fait que croître, Ernest n'aspire bientôt plus qu'à obtenir la main de son Amadina. Alors celle-ci lui fait le récit de toute sa vie, car elle ne veut pas le tromper, et quand elle a fini elle lui demande s'il ne craint pas de souiller son nom en le donnant à une femme perdue, déshonorée. Ernest demande à réfléchir pendant deux mois, après lesquels il revient se jeter à ses pieds et la supplier de le suivre à l'autel, car il a reconnu que jamais l'innocence n'avait déserté le cœur d'Amadina. Le mariage a lieu, et le prêtre désespéré vient se tuer sur le seuil de l'église. Il se perce le sein d'un coup de stylet ; mais avant de mourir il fait remettre à Ernest une lettre dans laquelle il lui déclare qu'Amadina, quoi qu'elle ait dit, est pure et vierge, car il était impossible qu'il en fût autrement, puisque celui par qui elle croyait avoir été déshonorée était un castrat.

Certes cette intrigue est d'une invention fort bizarre. Mais elle est assez habilement conduite, et elle est précédée d'une préface de M. Michel Masson bien faite pour prédisposer le lecteur en faveur de l'ouvrage. Cette préface renferme une courte notice sur Richard Savage et Thomas Chatterton, deux écrivains anglais qu'une longue suite de désordres et de vices rendirent méprisables aux yeux de tous, malgré leurs talens remarquables, et qui périrent victimes d'une mort prématurée. M. Masson se sert de ces deux exemples pour prouver que la littérature n'est pas et ne doit pas être un métier. « Le pays, dit-il, ne doit rien à celui qui fait un livre, et ce serait une singulière prétention que de se croire son créancier, parce qu'on a satisfait à son amour-propre personnel, en le prenant, sans son aveu, pour confident de ses pensées. » Cette réflexion, qu'il ne faudrait cependant pas trop généraliser, car le génie, dans quelque genre qu'il se signale, a toujours droit

à la reconnaissance de la société, et dans l'état de civilisation les besoins intellectuels deviennent une nécessité de la vie, cette réflexion, disons-nous, s'applique merveilleusement à la foule des productions éphémères qui font gémir chaque jour la presse, et au sot orgueil de plus d'un de nos auteurs contemporains qui se regardent comme résumant en eux toute la gloire de la France, et semblent se croire la condition *sine qua non* de l'existence d'une littérature française. M. Masson termine sa préface par cet excellent morceau :

« Voilà, mon ami, des histoires bien graves sur deux professions qui font tant d'orgueilleux ; mais aussi, pourquoi la littérature est-elle une profession, quand elle ne devrait être qu'un délassement ? Pourquoi vit-on de sa journée littéraire comme nous avons vécu de notre journée d'ouvrier ? Pourquoi se dit-on, au bout de la semaine : j'ai fait tant de douzaines de pages, comme nous nous disions à l'atelier : j'ai poli tant de douzaines d'améthystes ou de topazes ? Si ce n'est plus qu'un métier, les autres valent mieux ; ils ont de plus un but d'utilité, ils ont de moins la jalousie et l'orgueil. Pour ceux qui, comme vous, mon ami, ne prennent la plume qu'afin de se reposer de leurs fatigues de la journée ; pour ceux-là, on ne saurait avoir trop d'encouragemens à leur donner ; c'est faire deux fois bien que de passer de l'établi, où l'on accomplit dignement sa destinée de travailleur, aux nobles délassemens de la littérature qui épure les mœurs, et ne laisse pas aux vices le temps de s'emparer de nos heures de loisir. »

MÉMOIRES DE TOUS ; Collection de Souvenirs contemporains tendant à établir la vérité dans l'histoire. Paris, 1834. Tomes 1 et 2 ; 2 volumes in-8°. Prix : 9 fr.

Les deux volumes qui paraissent de cette nouvelle collection ne sont pas faits pour donner une haute idée soit de son importance historique, soit de son intérêt. Des mémoires fort courts sur des sujets déjà très-connus ou peu intéressans, dénués de pièces justificatives, et écrits la plupart tout exprès pour figurer dans la collection de M. Levavasseur, ne nous semblent pas devoir être des autorités historiques bien valides. Quoi qu'il en soit, le tome second, qui paraît aujourd'hui et qui offre plus d'intérêt que le premier, renferme un écrit de M. Rouget de Lisle sur l'expédition de Quiberon ; un mémoire de M. le comte de Thibaudeau sur le congrès de Rastadt ; un récit des troubles du midi par M. Amédée Gabourd ; la bataille de Castiglione par

Augereau; et une notice de M. Peuchet, archiviste, sur l'exhumation du corps de Louis XVII, destinée à convaincre tous les incrédules qui doutent encore de la mort de ce jeune prince et à les tenir en garde contre les fous atteints d'une affection mentale, que l'auteur appelle la *dauphinomanie*. Toute discussion sérieuse à ce sujet nous paraît du reste oiseuse et puérile; dans l'époque où nous vivons, on s'inquiète assez peu de ce que peuvent devenir les fils de roi, car on a pu se convaincre que c'est une graine qui ne se perd jamais. Légitimes ou non, il s'en retrouve toujours, et la place ne reste guère vacante.

HISTOIRE DE L'INSURRECTION GRECQUE, précédée d'un précis d'Histoire moderne de la Grèce; par J. Rizo Neroulos. Paris, 1834. Un gros volume in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

M. Rizo, ancien premier ministre des Hospodars grecs de Valachie et de Moldavie, et secrétaire d'état sous l'administration du comte Capo d'Istria, se trouvant à Genève en 1828, entreprit d'exposer dans un cours public, d'une manière claire et précise, quelle fut la situation de sa patrie depuis son envahissement par les Turcs, et surtout pendant le dix-huitième siècle, et de raconter les nobles efforts de ses héroïques compatriotes pour conquérir leur liberté. Personne plus que lui n'était capable de remplir cette tâche difficile; aussi son cours obtint-il un grand succès et devint-il, livré à l'impression, un ouvrage fort estimable qui prendra place dans toutes les bibliothèques. L'auteur a divisé son travail en trois parties. Dans la première il présente le tableau de l'avilissement et de la chute de l'empire grec, et les causes de la conservation du peuple grec, causes qui gisent principalement dans le besoin que les Turcs, ennemis de tout ce qui est science ou commerce, avaient de leurs services pour toutes les relations de la vie sociale et même de la vie politique. La seconde partie traite de l'affaiblissement de l'empire turc qui, après avoir à son tour brillé avec éclat, à son tour aussi vit chuter sa puissance plus promptement encore peut-être qu'aucun autre, parce que chez lui la civilisation, au lieu de s'accroître avec le pouvoir, sembla au contraire diminuer à mesure que celui-ci augmentait, et finit par laisser à nu toutes les hideuses monstruosités du despotisme. La Grèce, pendant cette époque, osa relever un peu sa tête courbée sous le poids de l'esclavage, et, voyant quelle stupide brutalité animait ses tyrans, elle frémit d'indignation en secouant ses chaînes. Enfin, dans la troisième et dernière partie de cet ouvrage, M. Rizo nous

montre l'amour de la liberté faisant sans cesse des progrès parmi les Grecs, créant chez eux les sociétés secrètes où de courageux et jeunes patriotes s'excitaient mutuellement à la révolte, éclatant trop tôt par l'imprudence des adhérens d'Ypsilanti, se répandant bientôt, gagnant de proche en proche et allumant un incendie général dans lequel bien des illustres victimes devaient succomber, mais dont le résultat fut d'assurer à la Grèce une existence propre, une indépendance réelle, et de la soustraire pour jamais à la barbare domination des sectateurs de Mahomet. Tous ces combats héroïques, qui rappellent les demi-dieux de l'antiquité, tous ces traits admirables de dévouement et d'amour de la liberté dont l'insurrection grecque fournit tant d'exemples, sont décrits avec une chaleur et un entraînement qui nous électrisent. M. Rizo écrit en vrai patriote. Son savoir aussi étendu que profond, les fonctions importantes qu'il a remplies, soit comme grand postelnik de deux hospodars, soit comme secrétaire auprès de la Porte, lui ont procuré des documens refusés à tout autre; son séjour à Constantinople, sa connaissance des langues orientales, ses relations avec les personnages les plus influens, soit turcs, soit grecs, lui ont révélé des traits historiques que l'on chercherait vainement dans un autre ouvrage. Son style enfin, s'il n'est pas d'une pureté parfaite, porte un cachet d'originalité qui lui donne justement un mérite de plus, celui de nous faire connaître parfaitement l'auteur et d'imprimer à notre langue tout le caractère d'une brillante imagination de l'Orient.

BULLETIN du Bibliophile et de l'Amateur. Paris. Numéros 1 à 7. In-8°. Prix : 2 fr.

M. Techener publie, sous ce titre, une espèce de catalogue d'ouvrages anciens et curieux, tant manuscrits qu'imprimés, renfermant des notices bibliographiques fort intéressantes, dont quelques-unes de M. Charles Nodier. Nous citerons, entre autres, le numéro 6, qui contient un morceau de cet auteur sur la reliure au dix-neuvième siècle. Ce bulletin formera un ouvrage précieux pour les amateurs, surtout si M. Techener a soin, comme nous l'espérons, de l'accompagner de tables alphabétiques et par ordre de matières qui rendent les recherches plus faciles. Nous signalons avec plaisir tout ce qui semble destiné à redonner à la librairie quelque peu de cet antique lustre de savoir, qui depuis long-temps a fait place à un étroit et sot

esprit mercantile, dont les résultats n'ont pas été moins funestes au commerce qu'à la science.

VIE POLITIQUE DU MARÉCHAL SOULT; par Alexandre Sallé. Paris, 1834. In-8°. Prix : 6 fr. 50 c.

C'est une étrange manie que celle d'écrire la vie de personnages encore vivans. Quelle confiance peut-on espérer d'obtenir? Comment se flatter que le public croie à l'impartialité et à la justice d'un auteur qui, soit qu'il flatte un homme éminent capable de l'en récompenser, soit qu'il le sacrifie à un esprit de parti âpre et exclusif, peut toujours être soupçonné d'avoir pris la plume dans un tout autre but que celui de la vérité historique?

La vie du maréchal Soult renferme du reste beaucoup de faits qui, s'ils sont bien avérés, offrent un intérêt assez piquant.

LA RÉFORME EN ITALIE au seizième siècle, par Th. Maccree. Paris, 1834. In-8°. Prix : 5 fr.

L'Italie, le siége et l'empire de la domination apostolique, catholique et romaine, ne put elle-même échapper à l'ébranlement général qui se fit ressentir dans toute l'Europe lorsque la voix redoutable de Luther rompit tout à coup le silence respectueux et obéissant qui jusque-là baissait la tête devant la puissance des papes. La réforme pénétra au sein du sanctuaire et menaça un instant d'attaquer le cœur même du catholicisme. Mais des efforts violens repoussèrent l'audacieuse, et l'étouffèrent si bien qu'à peine reste-t-il quelques vestiges de sa téméraire entreprise. L'histoire de cette lutte est fort peu connue: aussi l'ouvrage de M. Maccree joint-il à son importance historique tout l'attrait d'une nouveauté. Il débute par un tableau rapide de l'état de la religion en Italie avant l'époque de la réforme, et démontre comment la suprématie des évêques de Rome éprouva des résistances en Italie, quand ils eurent soumis à leur autorité les églises d'Occident les plus éloignées. Le siége de Milan surtout résista long-temps; ce ne fut qu'au onzième siècle que les papes réussirent à le soumettre. D'un autre côté, à plusieurs époques, des individus firent tous leurs efforts pour arrêter le progrès de ces superstitions qui devinrent le plus ferme soutien de la puissance pontificale. Leur voix fut couverte par les persécutions et la calomnie; on les accusa d'hérésie, d'arianisme, et on leur imputa les principes les plus

odieux afin de les perdre dans l'opinion publique. Mais la persécution n'arrête pas la marche de l'esprit humain, et, quand les papes se furent assurés de l'obéissance du clergé d'Italie et eurent réduit toute opposition au silence, ils rencontrèrent de nouveaux adversaires dans les Vaudois ou Albigeois, chrétiens purs et sévères qui condamnaient tous les désordres de l'Église, et qui s'introduisirent en Italie dès l'année 1180; ils pénétrèrent dans le 13e siècle jusqu'au centre du monde chrétien. Rome en compta un certain nombre dans ses murs. Les foudres du Vatican ne leur furent pas épargnées; on les livrait à toutes les tortures, à tous les supplices de la justice séculière : mais on ne tue pas la pensée. Bientôt la restauration des lettres et l'invention de l'imprimerie vinrent indirectement aider à l'œuvre des idées nouvelles. Du sein même de l'Église catholique s'élevèrent des censeurs qui poursuivirent le clergé de leurs satires et de leurs vertes semonces. Les troubadours furent les auxiliaires des, Vaudois et se montrèrent même plus violens qu'eux.

Si monge niers vol Dieus que sian sal,
Per pro manjar ni per femnas tenir,
Ni monge blanc per boulas a mentir,
Ni per erguelh Temple ni Espital,
Ni canonge per prestar a renieu,
Bene tene per fol sanh Peir, sanh Andrieu,
Que sofriro per Dieus aital turmen,
S'aquest s'en van aissi a salvamen.

« Si Dieu sauve ceux qui n'ont d'autre mérite que d'aimer » la bonne chère et de faire la cour aux belles; si les moines » noirs et les moines blancs, si les templiers et les hospitaliers » gagnent le ciel, alors saint Pierre et saint André étaient bien » fous de s'exposer à tant de tourmens pour gagner un paradis » qui coûte si peu à d'autres. »

Ainsi parlait Raymond de Castelnau. Les républiques de l'Italie donnèrent aussi des preuves non équivoques de leur indépendance religieuse et bravèrent plus d'une fois les menaces et les excommunications du Vatican dans un temps où l'Europe entière tremblait au bruit de ses foudres. En présence de ces élémens de révolte et de la corruption inouïe du clergé, il s'éleva un esprit d'indifférence pour la religion, un scepticisme caché sous le respect extérieur des formes catholiques. Cet état qui, s'il eût continué plus long-temps, aurait sans aucun doute miné le siége pontifical, cessa vers le milieu du seixième siècle à l'époque où, le combat étant engagé dans le sein même de l'Église au sujet de la corruption du clergé, le peuple italien

crut devoir prendre parti pour le pape et pensa son honneur attaché à repousser les invectives qu'on se permit alors contre les vices des pontifes, ses souverains. Ce changement fit recouvrer à ceux-ci, sur l'esprit et la conscience de leurs concitoyens, un empire qu'ils avaient presque entièrement perdu. Ce fut une réaction de dévotion et d'adoration telle que la plupart des auteurs qui ont parlé de cette époque, et entre autres Voltaire, ont avancé que dans cette contrée il y avait eu peu de convertis, si même il y en avait eu un seul.

Cependant il est facile de réparer cette omission pour peu qu'on approfondisse un peu le sujet. Les recherches de M. Maccree lui ont appris que, dès qu'ils parurent, les écrits de Luther, de Mélanchton, de Bucer et de Zuingle commencèrent à circuler par toute l'Italie, malgré les bulles pontificales et l'activité de leurs exécuteurs. Il cite à l'appui de cette opinion de nombreuses lettres de l'époque, monumens historiques fort précieux et qui ne se trouvent pas ailleurs. La Bible fut à plusieurs reprises traduite et imprimée en Italie. Enfin la guerre terrible qui désola cette belle contrée pendant la première partie du seizième siècle, servit aussi à propager la réforme. Les troupes allemandes de Charles V et les Suisses de François Ier renfermaient beaucoup de protestans qui ne se gênaient point dans la manifestation de leurs opinions et vantaient hautement la liberté religieuse dont ils jouissaient chez eux. Aussi le nombre des *luthériens* ou *évangéliques* s'accroissait-il chaque jour, et bientôt il y eut jusque sur les états du pape des maisons particulières où l'on s'assemblait pour entendre prêcher contre l'Église de Rome. Des hommes distingués en tout genre, des savans, des magistrats, des prêtres même embrassaient la cause de la réforme; des femmes de la plus haute noblesse la favorisaient de leur puissante influence. En un mot, tout semblait annoncer la chute de Rome catholique, lorsque le souverain pontife, sortant tout à coup de son sommeil, lança contre les protestans la redoutable armée de l'inquisition. De toutes parts les échafauds furent dressés, et d'innombrables victimes expièrent dans les supplices le crime d'avoir voulu faire usage de leur raison. Ici commence un affreux drame tout palpitant d'intérêt qui fait frémir, et cependant attache tellement qu'on ne peut s'en arracher. Toutes les atrocités commises pour étouffer la réforme sont racontées d'après des pièces de l'époque; souvent les récits sont contemporains, et l'auteur ne craint pas d'emprunter même aux écrivains catholiques l'expression de l'horreur qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'éprou-

ver en présence de ces rigueurs. Nous citerons pour exemple la lettre suivante qui rapporte l'exécution qui eut lieu en 1560, à Montalto, sous le gouvernement du marquis de Buccianici, au frère duquel le pape avait promis le chapeau de cardinal, si l'on parvenait à extirper l'hérésie dans la Calabre :

« Très-illustres seigneurs, après vous avoir instruits de temps en temps de tout ce qui se passe ici relativement aux hérétiques, je vais vous rendre compte des jugemens terribles prononcés contre les luthériens, et dont l'exécution a commencé le 11 juin. A vous parler franchement, je ne puis comparer ces supplices qu'à une boucherie. L'exécuteur est venu ; il a fait avancer un de ces malheureux, et, après lui avoir enveloppé la tête d'un linge, il l'a conduit sur un terrain qui touche au bâtiment, l'a fait mettre à genoux et lui a coupé la gorge avec un couteau. Ramassant ensuite le voile ensanglanté, il est venu chercher un autre prisonnier, auquel il a fait subir le même sort, et quatre-vingt-huit personnes ont été égorgées de la même manière. Je laisse votre imagination se figurer cet horrible spectacle. En ce moment même, j'ai peine à retenir mes larmes; et il n'est personne qui, après avoir regardé une de ces exécutions, ait pu supporter une seconde fois la vue d'un tel spectacle. On ne se représentera jamais la douceur et la patience avec lesquelles ces hérétiques ont souffert le martyre et la mort. Un petit nombre d'entre eux, au moment d'expirer, ont déclaré qu'ils embrassaient la foi catholique; mais la plupart sont morts dans leur infernale opiniâtreté. Tous les vieillards ont fini avec un calme imperturbable ; il n'y a que les jeunes gens qui aient manifesté quelque frayeur. Tous mes membres frissonnent encore quand je me figure le bourreau avec le couteau ensanglanté entre les dents, tenant à sa main le linge dégoûtant, entrer dans la maison, les bras rougis du sang des victimes, et saisir les prisonniers l'un après l'autre, comme un boucher s'en va prendre les moutons qu'il veut égorger. On a déjà envoyé des chariots pour enlever les cadavres, qui doivent être mis en pièces et pendus sur les grandes routes d'une extrémité de la Calabre à l'autre. A moins que le pape et le vice-roi ne commandent au marquis de Buccianici, qui gouverne la province, de suspendre ses coups, il fera mettre tous les autres hérétiques à la torture, et poursuivra ses exécutions jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul. Aujourd'hui même, un décret a condamné à la question une centaine de femmes qui ensuite seront mises à mort; de sorte qu'on peut affirmer que cette multitude de victimes se composera d'un nombre à peu près égal d'indi-

vidus de l'un et de l'autre sexe. Voilà tout ce que j'ai à vous apprendre sur ces actes de justice. Il est maintenant huit heures; je vais m'informer des discours tenus par ces hérétiques endurcis, lorsqu'on les menait au supplice. Quelques-uns d'entre eux ont poussé l'entêtement jusqu'à ne pas vouloir jeter les yeux sur un crucifix, ni se confesser à un prêtre; ceux-là doivent être brûlés vifs. On fait monter à seize cents le nombre des hérétiques qui ont été arrêtés dans la Calabre; tous sont condamnés, mais on n'en a encore fait mourir que quatre-vingt-huit. Ces gens sont originaires de la vallée d'Angrogna, près de la Savoie; et dans la Calabre on les nomme ultramontains. Ils occupent encore quatre villes dans le royaume de Naples; mais je n'ai point appris qu'ils s'y conduisent mal. Ce sont des hommes sans instruction, entièrement livrés à l'agriculture, et qui montrent des sentimens religieux au lit de la mort. »

On conçoit qu'une pareille justice expéditive et sans pitié, exerçant ses fonctions avec la plus grande activité, et ne se lassant point de répandre des flots de sang, dut mettre un terme aux progrès de la réforme en Italie. Elle ne convertit réellement personne, mais elle glaça de terreur les plus timides, détruisit le plus grand nombre, et réduisit les autres à chercher un refuge dans les contrées voisines. Un certain nombre de réformés italiens se répandirent dans le pays des Grisons où ils emportèrent avec eux leurs opinions indépendantes. M. Maccree consacre la dernière partie de son livre à les suivre dans cette contrée et à décrire les nouvelles vicissitudes qui les y attendaient. Les bornes de cet article déjà bien long nous empêchent d'analyser ce tableau et nous forcent à quitter, quoique à regret, un ouvrage qui se distingue d'une manière fort remarquable, soit par la profondeur des recherches dont il est le résultat, soit par l'intérêt piquant dont il est animé d'un bout à l'autre.

LA BELGIQUE et l'Ouest de l'Allemagne en 1833; par mistress Trollope, traduit de l'anglais par mademoiselle A. Sobry. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Un esprit assez malin, de la finesse, de la gaieté, une critique souvent piquante et animée, voilà plus qu'il n'en faut pour assurer le succès d'un livre de ce genre, alors même que l'auteur est une femme quelque peu frivole, qui observe en courant et qui effleure tous les sujets avec un style parfois assez prétentieux. D'ailleurs, mistress Trollope juge les Belges et les Alle-

mands avec plus de discernement et moins de passion qu'elle n'en a mis dans son ouvrage sur l'Amérique. Il ne règne pas ici cet esprit de rivalité, de jalousie, d'envie même, qui la rend continuellement injuste envers les habitans des États-Unis. Mais si mistress Trollope se montre indulgente pour les Allemands, le diable n'y perd rien, et sa verve satirique s'exerce aux dépens de la plupart des Anglais qu'elle rencontre sur son chemin. Elle ne laisse pas échapper une seule occasion de faire ressortir l'insociabilité, la morgue et l'insolence aristocratique de ses compatriotes. Le contraste est d'autant plus frappant en présence de la bonhomie allemande, et nous ne pensons pas que sous ce rapport madame Trollope rencontre beaucoup de contradicteurs. Toutes les personnes qui ont voyagé feront chorus avec elle pour se récrier contre les manières hautaines et le sot orgueil de ces ours britanniques qui semblent regarder le continent comme un domaine dont ils sont les seigneurs, et croire que ses habitans doivent s'estimer fort heureux de leur visite, se mettre à genoux devant leurs guinées et oublier pour eux le reste du monde. Voici l'un des traits qu'elle rapporte :

« Une compagnie, qui avait passé plusieurs semaines rassemblée, venait de se disperser; il n'en restait plus que trois personnes : le baron F., qui avait été ministre de sa cour, près de celle de Saint-James; un officier-général, gouverneur de la province, et un seigneur qui avait l'honneur d'être allié à la famille royale de Prusse. Ils causaient ensemble près d'une fenêtre de la salle à manger, dans laquelle on allait servir leur table d'hôte, ainsi réduite, quand une voiture anglaise, contenant deux jeunes hommes, s'arrêta à la porte.

» Ces trois messieurs se félicitaient mutuellement sur cette augmentation de leur petit cercle; et lorsque les jeunes Anglais entrèrent dans la salle, ils furent accueillis par un salut gracieux de chacun de ses occupans.

» Sans faire la moindre attention à cette politesse, l'un des Anglais, montrant la table, dit : « Qu'est-ce que cela? »

» — La table d'hôte, monsieur, répliqua le garçon, et l'on va servir à l'instant.

» — Table d'hôte! s'écrie le jeune voyageur indigné, nous ne dînons jamais en public, monsieur!

» Et, après avoir proféré ces augustes paroles, il sortit à la hâte de la chambre, au grand amusement des nobles indigènes. »

Mistress Trollope adresse à ce sujet une verte leçon à ses compatriotes, qui compromettent ainsi le caractère national et en donnent une bien fausse idée à l'étranger; car, nous le re-

connaissons volontiers avec elle, *les Anglais de la meilleure sorte* sont des hommes bien supérieurs. Mais ce qu'il y a de singulier dans cette leçon, c'est la manière dont elle se termine. Où l'aristocratie va-t-elle se nicher ! Après avoir conseillé aux Anglais d'imiter la bonhomie allemande, l'auteur se ravise et ajoute :

« Mais il est à craindre qu'il ne soit très-difficile pour nous en ce moment de suivre l'excellent exemple des Allemands. Ce n'est pas alors qu'un parti puissant et actif dans ses efforts attaque toutes les barrières qui séparent les diverses classes, qu'il serait sage de recommander des formes qui pourraient favoriser les fauteurs de l'anarchie. » Et plus loin : « Malheur à ceux qui tenteraient d'effacer les limites sacrées qui nous ont si longtemps maintenus dans un état prospère ! Si jamais ils atteignaient leur but, les meilleures intentions seraient vaines ; il faudrait tout abandonner, *l'absentisme* deviendrait aussi général en Angleterre qu'en Irlande, et les auteurs de ce funeste ouvrage ne pourraient alors s'empêcher de le déplorer, quand le commerce détruit, la religion outragée, les sources de la science corrompues, élèveraient leurs voix mourantes pour accuser ces patriotes parricides. »

Voilà un tableau bien lugubre, et de bien sinistres conséquences tirées d'une cause fort puérile, de l'absence de formes auxquelles jusqu'à présent nous ne pensions pas qu'on pût attacher une telle importance. Mistress Trollope nous paraît considérer le gouvernement anglais comme une de ces parures de femme dans lesquelles le plus ou moins d'empois joue un grand rôle. Imprudens réformistes, qu'allez-vous faire ! tremblez qu'une goutte d'eau vienne anéantir cet échafaudage de plis élégans et mettre le fichu d'une grande lady au niveau de la chemise d'un pauvre homme. Vous y regarderez sans doute à deux fois avant d'encourir la colère de mistress Trollope, qui vous poursuit de ses sombres prophéties ; car ne pensez-vous pas que ses ouvrages sont pour le moins aussi redoutables que la résistance de la chambre des lords ?

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME, par madame Sophie Gay. Paris, 1834. In-8°. Prix. 3 fr. 75 c.

UN DIVAN, par Alphonse Royer. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. 7 f. 50 c.

Voici encore un essai de librairie à bon marché ; les romans nouveaux se vendant en fort petit nombre, on a pensé que cela tenait au prix trop élevé des volumes à 7 francs 50 cen-

times, et l'éditeur de ces deux ouvrages que nous annonçons aujourd'hui a cru trancher la difficulté, résoudre le problème, en nous donnant des volumes à moitié prix. Mais nous craignons bien que cette tentative ne soit pas heureuse et qu'il en soit pour ses frais. Le haut prix des livres n'est pas la seule cause de leur peu de succès, peut-être même est-ce la moins importante. En effet nous voyons que lorsqu'un livre est réellement bon, porte l'empreinte certaine du talent, l'édition s'épuise promptement, quel que soit son prix. Le génie force l'admiration, excite la curiosité, arrache l'intérêt, et fait taire toute considération secondaire. Les *Paroles d'un Croyant*, volume in-8° de 6 francs, qui ne renfermait pas la matière de 100 pages in-18, se sont enlevées par milliers en quelques semaines. Si donc il n'en arrive pas de même pour toutes les nouveautés que chaque jour voit éclore, n'en peut-on pas déduire que cette différence vient plutôt de leur médiocrité; et, quoi qu'en dise madame Sophie Gay dans sa préface, ne préférera-t-on pas toujours acheter pour quelques sous le plaisir fort incertain que pourra procurer la lecture d'un roman nouveau, plutôt que de risquer de payer fort cher, ne fût-ce que 3 fr. 75 c., l'ennui et la fatigue que l'on puise trop souvent dans nos modernes productions? Le dédain aristocratique avec lequel madame Gay traite les cabinets de lecture nous a paru souverainement ridicule. On pourrait croire qu'elle redoute l'épreuve de ce creuset dans lequel les réputations littéraires sont obligées de passer avant de prendre place dans les bibliothèques particulières. Mais il est un autre motif beaucoup plus plausible en faveur du bon marché des livres, c'est la crainte des contrefaçons étrangères : celui-là, nous ne le récusons pas. En effet, s'il était possible d'anéantir cette concurrence redoutable, la librairie française y gagnerait prodigieusement. Mais malheureusement il nous semble qu'un tel but ne pourra être atteint que par la volonté ferme d'un gouvernement qui, soit par l'abolition de toutes les entraves qui gênent le commerce, soit par des traités avec ses voisins, voudra faire prospérer la librairie et assurer la propriété littéraire. Quant aux volumes à 3 fr. 75 c., ils n'empêcheront pas une seule contrefaçon; car, si le livre est assez bon pour en valoir la peine, on le fabriquera toujours à meilleur marché, soit à Bruxelles, soit à Genève ou ailleurs, et on pourra le donner à 1 fr. 50 c. ou 2 fr., n'ayant pas de manuscrit à payer; et, si le livre ne vaut pas les risques d'une contrefaçon, le libraire de Paris aura fait une mauvaise affaire, car il n'en vendra certainement pas assez à ce prix réduit pour couvrir ses frais, et ses

bénéfices sur les bonnes entreprises se trouvant eux-mêmes diminués par la réduction du prix de vente, une seule publication mauvaise lui enlèvera tout le profit qu'il aura pu faire. Le commerce de la librairie est l'un des plus chanceux qui existent. Les produits sur lesquels il opère ont une valeur intrinsèque qui ne représente que le dixième des déboursés de leur fabrication; outre cela ils ne sont point des objets de première nécessité, ni même indispensables pour la vie toute civilisée qu'elle soit aujourd'hui. Il faut donc nécessairement faire de gros bénéfices sur les bonnes entreprises afin de couvrir le déficit des mauvaises, et pouvoir gagner beaucoup dans les momens favorables afin de rétablir l'équilibre détruit par la moindre commotion politique, par le plus petit dérangement dans l'état social, car la librairie est toujours la première et la dernière branche qui souffre. Lorsque le succès d'un livre est assuré par une première édition, d'une manière brillante, de façon à créer en quelque sorte un besoin dans le monde intellectuel, popularisez-le par une édition à bon marché que vous pourrez tirer à grand nombre et qui luttera peut-être avec avantage contre toutes les contrefaçons, surtout si vous en soignez l'exécution typographique et la correction. Mais que, de prime abord, l'on débute par tirer à mille ou quinze cents un méchant roman dont il faudra placer 5 ou 600 exemplaires pour couvrir ses frais, c'est une spéculation que nous ne conseillerons jamais à personne de faire. Tout cela soit dit cependant sans vouloir faire aucun tort aux *Souvenirs d'une vieille femme*, qui pourront trouver un public et amuser quelques lecteurs, comme on s'amuse parfois du babil de ces vieilles coquettes qui n'ont vu du monde que la superficie et qui parlent des passions, traitent de la morale avec le même ton léger et badin dont elles vous dépeignent une toilette de bal du temps de l'empire ou du siècle dernier. On y rencontre un reflet de la gentillâtre aristocratie de l'émigration, de ce beau monde où les vertus étaient dédaignées comme étant la richesse des vilains, et où l'on faisait bon marché de l'honneur des femmes et de la dignité des hommes.

Le *Divan* de M. Royer nous a paru bien supérieur sous tous les rapports. C'est une suite de contes intéressans et bien écrits, quoique trop empreints peut-être de ce goût de l'horrible qui commence à passer de mode. Plusieurs de ces contes avaient déjà paru dans diverses revues; mais l'éditeur en prévient le public dans sa préface et ne prétend pas les donner pour nouveaux, ce qui est très-bien à lui; nous nous permettrons seulement de lui faire observer que dans cette même préface il com-

met une étrange bévue, en comparant la *Revue des deux Mondes* à l'*Encyclopédie;* nous ne voyons pas quel rapport peut exister entre ces deux recueils, et, quel que soit le mérite du premier, nous ne pensons pas qu'il soit venu à l'esprit de ses rédacteurs que leur travail pût être mis en parallèle avec l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

LA FILLE DU PORTEUR D'EAU, par Alfred Grué. Paris, 1834. 4 volumes in-12. Prix : 12 fr.

LA FEMME A LA MODE, par madame Eugénie Foa. Paris, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

MADAME DE SOMMERVILLE, par Jules Sandeau. Paris, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Voilà le menu fretin de la récolte littéraire du mois, la pâture que les cabinets littéraires livrent à l'insatiable avidité de ces lecteurs qui veulent du nouveau à tout prix. Ce public-là ne lit que pour tuer le temps ou pour combattre l'insomnie; il n'est pas difficile, ne s'érige pas en tribunal sévère; car, pourvu qu'un volume lui serve à faire passer une ou deux heures de la journée, c'est tout ce qu'il en exige, il est content. Son goût, blasé comme le palais d'un gourmand, finit par ne plus rien savourer, et il avale indifféremment tout ce qu'on lui présente, fût-ce même une pierre comme la *Marie de Médicis de M. Lottin de Laval.* Autour de ce public glouton viennent se grouper diverses classes de lecteurs qui partagent avec lui ses appétits voraces, chacune dans son genre particulier. Ainsi les cuisinières des bonnes maisons qui réjouissent leurs loisirs par des lectures mélodramatiques et fantasmagoriques, les femmes de la Halle qui, tout en débitant leurs marchandises, aiment à parcourir un roman de mœurs; les jeunes modistes, lingères, couturières, etc., qui font leurs délices de Ricard, Ducange et surtout Paul de Kock. M. Alfred Grué paraît vouloir aspirer à partager cette faveur; son livre est sur la même ligne que les romans d'Amédée de Bast, c'est-à-dire quelques degrés au-dessous de Ricard et de Lamothe-Langon.

Madame Eugénie Foa est déjà connue, mais sa *Femme à la mode* ne nous semble pas devoir ajouter à sa renommée; au contraire, elle nous a paru inférieure encore à ses autres productions.

Madame de Sommerville est certainement d'une conception bien supérieure à ces deux autres ouvrages; son auteur ne manque ni de talent ni d'imagination. Il a voulu peindre l'amour luttant contre l'affection maternelle, la raison aux prises avec

la passion. Madame de Sommerville a protégé le jeune Albert comme un fils, puis insensiblement son intérêt pour lui a subjugué son cœur et se convertit en une passion violente qui la rend jalouse de son bonheur, lorsqu'elle le voit s'unir à la jeune fille qu'il aime: cet amour malheureux finit par la tuer. Cette donnée première était simple et féconde; mais malheureusement M. Jules Sandeau donne dans les travers de la nouvelle école. L'exagération est venue gâter son livre, et un style rempli de ces étrangetés à la mode fera refermer le volume à plus d'un lecteur sans l'avoir lu. Il est vrai que justement ces défauts-là vaudront à l'auteur des éloges de journaux et une renommée de coterie. On répétera que son style est très-pur, que son livre est parfait, et cela peut-être sans l'avoir seulement ouvert.

ROSLAWLEW, ou les Russes en 1812; par Sagoskin. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix: 15 fr.

Roman russe, assez intéressant quoique faiblement conçu. L'auteur cherche à peindre les mœurs de son pays et entre pour cela dans une foule de détails qui jettent parfois des longueurs dans le récit. Il n'a d'ailleurs pas beaucoup le talent de faire parler ses interlocuteurs; le dialogue est souvent brisé, sans suite, et même un peu niais. Cependant, malgré ces défauts, on ne lira pas sans quelque intérêt le tableau de cette mémorable campagne de 1812, tracé par un Russe, ami de son pays, qui porte aux nues le courage de ses compatriotes et leur dévouement à la sainte cause de la patrie. Il est curieux de voir le contraste qu'offre un semblable récit à côté de celui de M. de Ségur, par exemple, ou de toute autre relation de cette campagne publiée par des Français. Là où ceux-ci n'ont vu que barbarie et stupide ignorance, M. Sagoskin nous montre le patriotisme le plus pur et le plus ardent. Pour lui l'incendie de Moskou est un de ces actes d'héroïsme qui éternisent la mémoire d'un peuple. C'est tout simple, chacun considère la chose à sa manière. Les Français ne peuvent jeter leurs regards sur cette funeste année 1812 sans que leur vanité, cruellement blessée de ce souvenir, ne s'irrite de la leçon donnée à leur héros favori, tandis que les Russes se rappellent avec orgueil que la patrie fut alors en danger, qu'ils surent la sauver par leurs efforts, et ébranler les premiers ce sceptre de fer qui voulait asservir toute l'Europe.

Paris.— Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Seconde Année.

N° 11. NOVEMBRE 1834.

ROMANS, Contes et Nouvelles littéraires, par J. Janin. 1re Série. L'ORIENT, Paris, 1834, 3 vol. in-12. Prix : 9 fr.

Sous ce titre, M. Janin se propose de publier une histoire complète de la poésie et de la littérature chez tous les peuples du monde, et de la mettre à la portée des intelligences les moins avancées, à l'aide d'un petit roman qui en déguisera la sécheresse. Ces trois premiers volumes renferment les Arabes, les Indous, les Persans et les Chinois. Il est assez bizarre de voir la littérature orientale traitée par un écrivain qui débute en prévenant le public dans sa préface de son ignorance absolue de toute langue asiatique. C'est, il faut l'avouer, une témérité bien grande et peu commune. Mais, heureusement pour M. Janin, son livre ne ressemble pas le moins du monde à une histoire de la littérature, et nul ne le prendra pour tel. C'est un recueil de contes dans le goût chinois, c'est-à-dire plus ou moins plats et ennuyeux, entremêlés de fragmens de diverses traductions dont la plupart sont déjà connues, tels que : le drame de la *Reconnaissance de Sacountala*, celui de l'*Orphelin de la Chine*, les *Maximes de Confucius*, etc., etc. Malgré tout le clinquant de son style et le talent de prestidigitateur qu'il possède, nous doutons que M. Janin réussisse à se faire lire avec intérêt. Comme roman, son livre offre trop peu d'attrait, et ce serait une très-mauvaise plaisanterie de vouloir le considérer comme histoire littéraire. Tout au plus mériterait-il le titre d'anthologie, encore est-ce une anthologie fort incomplète.

JACQUES, par Georges Sand. Paris. 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Voici un de ces romans dont l'éloge se trouve dans tous les journaux et pour lesquels toutes les phrases de la plus pompeuse admiration seront employées; un de ces romans qui, dit-on, préparent une révolution dans l'ordre social et sont une preuve irrécusable du mouvement qui travaille toutes les femmes. Décidément la vie de famille, d'intérieur, ne vaut plus rien, elle a fait son temps; les Français, qui, il est vrai, ne l'ont jamais bien connue, n'en veulent plus, ils la déclarent usée, morte. Pauvres bonnes gens que nous sommes! Dans la simplicité de notre cœur nous avions pensé que, si quelque chose manquait à l'état des femmes en France, c'était justement cette existence de famille, cette éducation morale qui en fait des anges sur la terre et repose délicieusement l'homme des soucis de la vie, des travaux de l'esprit en lui préparant tous les charmes d'une intimité douce et heureuse. Nous avions cru qu'il serait à souhaiter que, au contraire de ce qui existe maintenant, la jeune fille vît le monde et se livrât, avec modération sans doute, à ses distractions, jusqu'à l'âge où, devenant épouse et mère, elle se voit appelée à une destinée plus noble, à celle de faire le bonheur d'un être qu'elle chérit plus qu'elle-même, et de donner à sa patrie des enfans vertueux qu'elle élèverait à être des citoyens dignes d'elle, en leur apprenant à aimer et respecter tout ce qui est grand et généreux. Il nous semblait en effet que là devait être la vraie destination de la femme, bien mieux que dans la folle dissipation du grand monde ou dans la sèche arithmétique d'un comptoir. Mais, pauvres simples que nous sommes! tout cela, dit-on, n'est plus même matière à discussion : trois cents ans de négations et de combats doivent nous en dispenser; si vous en doutez encore, lisez le feuilleton du *Temps* du 25 septembre dernier. Il faut donc renoncer à toutes ces belles illusions. C'est pourtant cruel, mais il le faut bien, puisque M. ou madame George Sand n'en veut plus. Voyons donc ce qu'elle ou il met à sa place, lisons avec attention son nouveau roman, et cherchons-y sérieusement le sublime avenir de la femme. Jacques est un homme qui a beaucoup vu et bien vu le monde. Il a été soldat et s'est trouvé de bonne heure exposé aux vicissitudes de la vie; son caractère formé par les épreuves et la souffrance ne s'est pas découragé en présence des désappointemens qui attendent toujours l'homme au début de sa carrière, lorsque, encore sans expérience et confiant dans les rêves de sa jeunesse, il se jette étourdiment au milieu du tour-

billon mondain. Profitant habilement de tous ses échecs, de toutes ses fautes, il s'est acquis une profonde science dans la connaissance du cœur et des passions humaines. Cependant cette science, qui l'a rendu, il est vrai, fort sceptique, ne lui inspire pas de misantropie; il accepte le monde tel qu'il est, et ne renonce point à l'amour, quoiqu'il ne croie plus à l'amour. On objectera qu'un tel caractère n'est pas dans la nature, mais qu'importe, pour nos poètes romanciers, l'invraisemblance est la moindre des choses. Jacques aime donc quand même. Or Fernande a seize ans; elle est jolie, aimable, ingénue; elle croit aux amours éternelles; elle ne soupçonne pas qu'il puisse exister dans ce monde autre chose que joie, bonheur, pureté et douces affections. Jacques est le premier homme qu'elle aime, et elle est bien persuadée qu'il sera aussi le dernier. Cette partie du roman est traitée avec tout le talent dont l'auteur a déjà donné plus d'une preuve. Nous lui reprocherons seulement d'exagérer parfois un peu trop l'amour de Fernande. Une passion toute neuve et si pure s'exprime avec plus de simplicité. La vraie force du style ne gît pas toujours dans l'abondance des images. Jacques se livre tout entier à l'amour de Fernande, et, pour assurer l'avenir de celle-ci en légitimant leur union aux yeux du monde, il l'épouse. Alors, par un coup de baguette, l'auteur change subitement cet amour si passionné de Fernande en une défiance qui s'empare d'elle, on ne sait trop pourquoi; elle s'aperçoit tout à coup que Jacques a trente-cinq ans, qu'il lui est infiniment supérieur, qu'il a déjà vécu avant de l'avoir connue, et que pour lui le présent est entremêlé des souvenirs du passé. Elle devient jalouse des maîtresses qu'elle suppose qu'il a pu avoir, elle s'éloigne de lui, elle finit par le trouver trop parfait et l'admiration chez elle tue l'amour. Étrange résultat, bien différent de celui qu'on aurait pu attendre; mais il faut se résoudre à voir ici le monde renversé, et dire dès l'entrée adieu à la raison et au bon sens.

Fernande donc n'aime plus Jacques, et il se trouve bientôt remplacé dans son cœur par un autre. Octave, amant rebuté de Sylvia, sœur de Jacques, s'adresse à Fernande pour qu'elle intercède en sa faveur; il lui fait la confidence de ses peines, des rigueurs de sa maîtresse, et Fernande s'attendrit, lui offre des consolations, entreprend d'abord de réconcilier les deux amans, puis finit par se substituer à Sylvia, donne des rendez-vous à Octave et lui avoue son amour. D'abord cette nouvelle passion excite chez elle un combat; la vertu aurait triomphé sans doute, si Jacques, qui était témoin de la lutte, était venu à son aide;

mais point, c'était bon pour l'amour égoïste de nos ancêtres de vouloir que leurs femmes fussent fidèles. Jacques contemple froidement le danger de Fernande, il la voit glisser sur la pente du précipice, et se contente de s'éloigner pour ne pas assister à sa chute. Puis quand elle est consommée, ne croyez pas qu'il cherche à se venger de son rival ; non, il se contente de venir demander à Octave s'il se charge de l'avenir de sa femme, et, sur sa promesse, il se retire et la lui laisse sans plus s'en inquiéter. Mais cependant il l'aime toujours et l'existence lui devient tellement à charge qu'il finit par se tuer. Si c'est là l'avenir de notre société, il faut avouer qu'il n'est guère attrayant. Seulement ceux qui ont peur de l'accroissement progressif de la population doivent se rassurer ; car dans ce nouvel ordre de choses il n'y aura certes rien à craindre sous ce rapport.

En vérité, l'on ne conçoit pas qu'il y ait des hommes éclairés qui puissent prendre au sérieux ces rêveries d'une imagination exaltée, et regarder ces romanesques productions comme le signe précurseur d'une révolution dans la société humaine.

CONDUITE DES PRINCES DE LA MAISON DE BOURBON durant la Révolution, l'Émigration et le Consulat ; par M. Barrère, ancien membre de la Convention nationale. Paris. 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce livre fut commandé à l'auteur par Napoléon ; il avait tracé lui-même les têtes de chapitres, et ce fut le général Duroc qui les transmit à M. Barrère en lui écrivant un petit billet dont le fac-simile est en tête du volume, et qui ne donne pas une haute idée de son style épistolaire. « Vous trouverez ci-joint, lui dit-il, la note d'un ouvrage que l'on désire de vous. Elle vous expliquera d'une manière satisfaisante son objet. » Il faut convenir que Napoléon aurait bien pu employer une plume plus habile pour transmettre ses ordres littéraires, mais il paraît qu'il traitait tout militairement et qu'il donnait le plan d'un livre comme il eût donné une consigne ou le mot d'ordre. L'ouvrage qui a été le résultat de cette commande ne peut certes pas être un chef-d'œuvre ; on ne doit pas surtout s'attendre à y trouver une bien grande impartialité ; Napoléon avait besoin que la conduite des Bourbons fût présentée sous son plus mauvais jour, et M. Barrère le satisfit pleinement. Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, sont mis tour à tour sur la sellette, et pas une de leurs fautes, qui furent nombreuses, n'est passée sous silence. La sévérité de l'auteur va même souvent plus loin que le sujet

ne l'exige. Cependant au fond il a raison, et son livre est un nouveau document historique précieux pour l'appréciation des causes qui amenèrent la révolution française. Quand on voit de près quels étaient les hommes entre les mains desquels se trouvaient les destinées de la France, quelle fut la conduite de cette famille dépositaire du pouvoir souverain, et de quels gens se composait la cour dont elle était entourée, on ne s'étonne plus ni de la marche de la révolution, ni des excès qui en furent la suite. Des pièces justificatives qui accompagnent cet ouvrage lui donnent un haut intérêt. C'est un volume de plus à ajouter aux nombreux mémoires qu'on a déjà publiés sur cette époque si remarquable de l'histoire de France.

MARIE DE BOURGOGNE, ou la Révolte de Gand, par James, traduit de l'anglais par A. de Bracevich. Paris. 1834. 2 volumes in-8°. Prix : 15 fr.

Ce nouveau roman de l'auteur de *Richelieu*, de *Darneley*, etc., etc., nous a paru fort intéressant. L'histoire et les mœurs du temps y sont traitées à la manière de Scott, et, quoique M. James ne possède pas un génie comparable à celui du romancier écossais, on voit bien qu'il s'est inspiré des leçons de la bonne école, et ses ouvrages se lisent avec un véritable intérêt. On n'y rencontre point de ces tableaux horribles et exagérés, de ces passions surnaturelles, de ces naïvetés niaises qui fourmillent dans notre littérature moderne. L'auteur a su fort bien profiter de tout ce que son sujet lui offrait de dramatique; il a tiré un très-bon parti surtout de la révolte de Gand, et nous recommandons ce roman à nos lecteurs en toute confiance, bien persuadé qu'ils n'éprouveront en le lisant ni dégoût, ni ennui; or, par le temps qui court, c'est une véritable bonne fortune. Nous ferons à ce sujet une remarque, c'est que le bon goût semble avoir déserté la France dont il avait fait jadis son temple. Il faut aujourd'hui pour le rencontrer, du moins en littérature, aller partout ailleurs qu'à Paris.

HISTOIRE critique de la littérature anglaise depuis Bacon jusqu'au commencement du XIXe siècle; par M. L. Mézières. Paris, 1834. 3 vol. in-8°. Prix : 22 fr. 50 c.

Cette histoire commence à Bacon, et finit à Scott; mais elle ne mentionne que les prosateurs, et c'est plutôt une revue de leurs ouvrages qu'une véritable histoire littéraire. Chaque écrivain vient à son tour, et se montre disséqué, analysé, commenté

par M. Mézières, sans que jamais cet examen soit accompagné d'un coup d'œil sur l'époque dans laquelle il a vécu, sur l'histoire contemporaine, en un mot, sur toutes les causes extérieures qui ont pu influer sur son génie. Quelques idées seulement sont jetées dans la préface; mais par une bizarre préoccupation de l'auteur, à propos de littérature, elle se trouve ne renfermer qu'une longue sortie contre les républicains qui, dans des circonstances aussi inopportunes, nous a paru ressembler fort au *coup de pied de l'âne*. Ce qui a frappé le plus M. Mézières dans l'histoire de la littérature anglaise, ce sont quelques allusions hasardées par divers *essayistes*, au sujet d'une prétendue alliance des torys et des radicaux, des prétendans avec les républicains, à différentes époques. Vous concevez alors la conséquence qu'en tire aussitôt M. Mézières : « On le voit, la » tactique des factions est, en tout temps, la même, et il ne » leur est permis d'innover en rien, pas même en folie ni en » déloyauté. » M. Mézières aurait pu ajouter, ni même en calomnie, car l'acharnement avec lequel on poursuit ces pauvres républicains rappelle aussi toutes les persécutions, toutes les infamies qui furent dirigées contre la reforme, ainsi que toutes les stupides accusations et les horribles supplices qui accueillirent les premiers savans brûlés sous le nom de sorciers, d'alliés du diable. En tous les temps l'esprit humain est toujours le même : l'éclat de la vérité l'éblouit, et cette déesse n'a qu'à se montrer pour qu'aussitôt de toute part la foule ignorante s'écrie : Crucifiez-la, crucifiez-la.

PHILOSOPHIE des facultés actives et morales de l'Homme; par Dugald Stewart, traduction de l'anglais par le docteur Léon Simon, Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

La philosophie écossaise jouit en France d'une haute renommée; elle s'est établie sur les ruines que le siècle dernier avait amoncelées. Ses doutes et son indécision sur divers points la rendaient éminemment propre à satisfaire des esprits également éloignés du mysticisme idéal et fatigués du néant matérialiste. Aussi fut-elle bientôt généralement adoptée; et c'est sur elle aujourd'hui que l'enseignement philosophique des colléges repose presque entièrement. Quoi qu'on puisse désirer un système plus précis dans ses résultats, il faut convenir que nulle autre philosophie ne saurait mieux préparer la jeunesse à saisir tous les problèmes que la science agite, qu'elle a nettement posés, et dont elle a ébauché la solution.

Les deux volumes que nous annonçons contiennent le développement de la partie éthique dont les *Esquisses de la philosophie morale* présentaient le programme. Dans un moment où tous les esprits sont plus ou moins préoccupés des grandes questions qui s'agitent et se discutent de toute part; tandis qu'on voit s'élever chaque jour quelque nouvelle utopie pour résoudre le problème social et assurer le bonheur des peuples; au milieu de ces efforts individuels et divers qui tendent tous au même but, quoique partant de principes souvent contraires, et prenant des routes tout-à-fait opposées, un livre de philosophie morale, tel que celui-ci, a toute chance d'être favorablement accueilli. Suivant la marche qu'il avait adoptée dans la *Philosophie de l'esprit humain*, Dugald Stwart ne s'y montre jamais ambitieux de donner une solution dogmatique des questions qu'il traite. Il ne prétend point imposer ses opinions à personne, et jamais chez lui on ne rencontre le ton impérieux d'un chef d'école, d'un pédant de collége. Au contraire, il montre toujours un esprit de concorde et de paix, une modestie et une défiance de soi-même qui à eux seuls en font déjà un philosophe fort estimable. « Il analyse avec soin chacun de nos penchans, chacune de nos facultés actives et morales, notant les caractères différentiels qui ne permettent pas de les assimiler ou de les confondre, et se montre peu jaloux de les ramener à une unité qu'il est plus facile d'inventer que de découvrir. Quand ensuite il aborde la théologie naturelle, il se laisse guider par le même esprit de sage réserve, opposant les unes aux autres les opinions des différentes écoles, et inclinant tout naturellement vers celles qui se rapprochent de ses propres convictions, sans cependant jamais se prononcer d'une manière absolue : c'est le même esprit de bienveillance charitable qui respire dans tous ses écrits. Faut-il prendre parti entre Epicure et Zénon le stoïcien, pour lui le choix n'est pas douteux; mais encore a-t-il soin de rendre à la personne d'Epicure l'hommage qu'il ne peut accorder au système. De même, s'il ne fait grace ni à Locke, ni à Collins, ni à Edwards, ni à Priestley, d'avoir si longuement et si fastidieusement combattu contre la liberté pour la nécessité, il les amnistie tous sous le rapport de l'intention, et il sait rendre aux vertus personnelles de Priestley le tribut qui leur est dû. »

Voilà bien, selon nous, le philosophe tel qu'il devrait être toujours, et tel malheureusement qu'il ne fut presque jamais. Le pédant dogmatise; et, à défaut de bons argumens, il leur substitue sa propre autorité; tandis que le véritable sage, qui

sait que le sanctuaire de la vérité est caché aux hommes, encore impuissans à soulever le voile qui le recouvre, ne peut qu'étudier la nature, examiner, comparer et hasarder des hypothèses plus ou moins probables, sans jamais professer cet exclusisme philosophique, non moins déplorable que l'intolérance religiense.

Voici un aperçu de ce que renferme ce livre :

L. 1. Des principes instinctifs : *appétits, désirs, affections.*

L. 2. De nos principes rationnels d'action : *amour de soi, faculté morale, analyse de nos perceptions et de nos émotions morales, obligation morale, principes qui secondent l'influence des facultés morales sur notre conduite.*

L. 3. Des différentes branches du devoir : *devoirs envers Dieu, existence de Dieu, preuve de cette existence, tirée des causes finales ; attributs moraux de Dieu, état futur, argument en faveur d'une autre vie, tiré de la nature de l'ame; preuves tirées de la constitution de l'homme et des circonstances de sa condition présente.*

L. 4. Des devoirs envers nos semblables : *bienveillance, justice, véracité ; devoirs envers nous-mêmes ; du bonheur considéré comme un de nos devoirs, système des écoles grecques sur ce sujet ; influence du caractère, de l'imagination, des opinions et des habitudes sur le bonheur ; plaisirs de l'activité et du repos, des sens, de l'imagination, de l'intelligence, du cœur ; approbation morale, vertu.*

App. Du libre arbitre : *argument en faveur du système de la nécessité, opinion de Hobbes, argument de Léibnitz, défaut du système de la nécessité soutenu par Collin et Edwards : la conscience est-elle favorable au système de la liberté, ou à celui de la nécessité? — systèmes de la liberté et de la nécessité considérés dans leur influence pratique ; argument en faveur de la nécessité, emprunté à la prescience de Dieu.*

ÉBAUCHE d'un Essai sur les Notions radicales ; par Adrien Pichard, ancien élève de l'école Polytechnique. Paris, 1834. 2 volumes in-8°. Prix : 15 fr.

L'auteur de cet ouvrage est un mathématicien qui réduit tout en chiffres, explique tout par $a+b$, et qui, partant du principe que les autres sciences pourraient bien n'avoir, comme les mathématiques, pour base que l'unité et des nombres, a entrepris de percer le mystère dans lequel est ensevelie l'origine

de toutes choses. Nouvel OEdipe, il veut expliquer l'énigme devant laquelle tant d'autres ont échoué, et il voue son existence à poursuivre l'unité primitive jusque dans le centre de l'univers. Ses recherches, quoique peut-être animées d'un esprit trop exclusif, trop rigoureusement exact pour cet empire mystérieux, où l'imagination seule peut régner sans partage, méritent cependant une véritable attention. On y trouve les résultats d'un travail opiniâtre et consciencieux, des vérités incontestables et des hypothèses nouvelles souvent fort ingénieuses. Cette philosophie mécanique prend pour notion génératrice celle de la relation universelle du *contraste*, qui, dit-elle, donne naissance à toutes les sciences exactes, aux langages, etc. « En ajoutant cette notion à elle-même dans deux » sens différens, qui sont l'*espace* et le *temps*, on trouvera » qu'elle compose la notion d'une sorte de matière universelle, » qui, sous le nom de *mouvement* ou de *force mécanique*, » paraît être le sujet unique de toutes nos perceptions; on verra » de plus que la seule circonstance d'une inégale continuité dans » la contexture du tissu de cette matière peut suffire pour y » faire distinguer les pièces de différentes grandeurs qu'on in- » dividualise en les appelant des choses; essayant enfin, pour » les modifications de formes dont cette matière universelle est » susceptible, la loi simple de sa conservation, on reconnaît » que l'hypothèse de cette loi rentre dans les principes qui ré- » gissent la mécanique, et s'applique à tous les cas dans les- » quels nous pouvons voir comment se comportent les forces. »

En suivant cette hypothèse, M. Pichard fait de tous les animaux et de l'homme lui-même autant d'appareils mécaniques qui sont les foyers où se croisent les courans d'échanges résultant de l'inégale énergie de leurs tendances appropriatrices, et qui, étant doués de la faculté d'apercevoir, acquièrent un certain sentiment de l'existence collective du réseau dont ils font partie. Nous ne sommes, dans ce système, que de simples spectateurs dénués de tout pouvoir propre; notre rôle ici-bas devient tout-à-fait passif, ce n'est plus que celui de rouages plus ou moins parfaits, se communiquant les uns aux autres un mouvement qui leur est imprimé par le moteur central, auquel nous avons donné le nom de Dieu. Quelque sublime que fût une semblable machine, nous aurions de la peine à nous contenter du rôle purement mécanique qu'elle nous assigne: nous aimons mieux croire que M. Pichard, trop préoccupé de ses études mathématiques, n'a embrassé qu'une face du problème, et que par conséquent sa solution est encore fort incomplète.

PENSÉES d'un Prisonnier; par le comte de Peyronnet. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

L'ex-ministre de Charles X traite, dans cet ouvrage, des plus hautes questions législatives et politiques. Il est assez curieux de voir des chapitres sur la justice politique, sur le bannissement judiciaire, sur la confiscation, sur la peine de mort, datés de Ham, et écrits par un prisonnier politique; d'entendre l'auteur de la loi d'amour parler de liberté de la presse. Ce contraste seul suffira pour faire la fortune du livre. D'ailleurs, la forme de pensée sous laquelle l'auteur expose ses idées est éminemment propre à captiver l'attention du lecteur : elle a le grand avantage de frapper par son tour souvent original, et sa concision la grave plus facilement dans la mémoire. Les principes les plus abstraits se présentent ainsi d'une manière agréable à l'homme du monde, et une seule pensée ingénieuse suffit pour faire pardonner tout un chapitre de verbiage. Du reste, M. le comte de Peyronnet ne nous a paru être ni un Montaigne, ni un Montesquieu. Il manque autant de la grace naïve de l'un que de la profondeur de l'autre. Son livre n'offre rien de nouveau en fait de législation, et il n'a consacré que trop de pages à de vaines subtilités politiques, fort peu importantes en présence des faits. Les abstractions sont de tristes argumens dans notre époque d'action; et, tandis que les rhéteurs s'acharnent dans une dispute de mots, l'histoire marche, et se rit de leurs calculs. Que signifient ces dissertations plus ou moins habiles sur le serment, sur la soumission, sur la souveraineté populaire, quand on voit qu'en tout temps le peuple n'eut qu'à lever le bras pour abattre les rois; quand on jette les yeux sur les cinquante dernières années, sur l'instabilité du droit divin et de toute la législation politique fondée sur ce principe? Malgré ce qu'en dit M. Jules de Resseguier, qui s'est chargé de sonner la trompette, et de battre le tambour de parade, dans la préface des *Pensées d'un Prisonnier*, nous ne reconnaissons point là *une voix qui vient d'en haut*, et nous avons vainement cherché *son éclat et sa puissance*. Sans doute, M. de Peyronnet est fort estimable de chercher à adoucir l'ennui de sa captivité par la culture des lettres; mais ce n'est pas au moment où tant d'infortunés gémissent dans la prison, où ils attendent déjà depuis six mois leur sort, qu'il convient de venir décerner la palme du martyre aux prisonniers du fort de Ham. Enfin, nous ne savons si en effet *vingt journaux réclament son nom politique* ou *son nom littéraire;* mais, quoi qu'il en soit, M. de

Peyronnet n'examine pas dans son livre une seule des grandes questions fondamentales à l'ordre du jour, et passe tout-à-fait sous silence le malaise qui tourmente la société. Il traite du gouvernement, et ne dit pas un mot du peuple, si ce n'est comme matière gouvernable et presque entièrement passive. En un mot, il semble oublier l'histoire, et ne tenir nul compte des besoins créés dans la société par la marche des lumières; aussi l'enthousiasme louangeur de la préface nous a-t-il rappelé la fable de *l'Ours et l'Amateur des jardins*.

CHRONIQUES et Traditions surnaturelles de la Flandre; par J. Henri Berthoud. Seconde et troisième série. Paris, 1834 2 volumes in-8°. Prix: 15 fr.

En rassemblant tous les préjugés et toutes les superstitions populaires qu'on trouve répandus dans les campagnes, et souvent même dans les villes; en faisant l'historique de leur origine et de leurs modifications successives, on produirait certainement un livre non moins curieux qu'intéressant. L'histoire ne pourrait que retirer un grand avantage d'un pareil travail, qui jetterait une vive lumière sur les mœurs et la vie privée des temps passés, et il offrirait une mine féconde à l'imagination des poètes et des romanciers. Les écrivains allemands ont su admirablement bien profiter de ces richesses que leur offrait leur propre contrée. Au lieu d'aller puiser leurs inspirations dans l'Orient ou chez les dieux du paganisme, la plupart ont consacré leur plume à reproduire ces superstitions du Nord, empreintes d'un caractère si fantastique, d'une imagination si bizarre. C'est ainsi que se forma la littérature dite romantique, littérature qu'on a cherché depuis quelques années à importer en France, mais qu'on a presque toujours dénaturée et travestie, par des imitations tout-à-fait contraires à son esprit d'originalité. M. J. Henri Berthoud, mieux inspiré, a pensé que la nationalité était une première condition du genre, et il a recueilli les légendes de la Flandre, sa province, donnant ainsi un exemple bon à suivre si on veut retrouver vraiment dans la littérature un tableau vivant de la société. Mais, tout en approuvant le travail de M. Berthoud, nous regrettons vivement qu'il se soit contenté de nous donner des chroniques fort courtes, souvent assez arides et sans aucun développement. Nous eussions préféré qu'il les prît seulement pour bases de ses narrations, et en tirât le canevas de nouvelles, ou petits romans de mœurs, qui auraient pu être du plus grand intérêt. Que n'au-

rait pas fait Hoffmann avec des données telles que le *Nez rouge*, l'*Aventure de Callot*, *Nicaise*, etc., etc. ? Mais nos auteurs semblent toujours être à la tâche comme des ouvriers qui attendent leur salaire pour dîner. Ils se hâtent avec une précipitation qui nuit à leur travail. On dirait que la terre manque sous leurs pieds, qu'il craignent de voir finir le monde avant d'avoir terminé leur œuvre.

Il y a quelques siècles, les savans passaient leur vie dans la solitude du cabinet, blanchissaient leurs cheveux à la lueur de la lampe pour arriver à mettre au jour quelque long et ingénieux commentaire en trois ou quatre volumes, sur une phrase, sur un mot, sur une lettre de l'alphabet; les plus belles facultés s'épuisaient autour d'une niaiserie qui enfantait parfois des querelles, des discordes et même des guerres. Aujourd'hui, graces à la presse périodique, que cependant nous sommes loin de rejeter pour cela, l'esprit humain est tombé dans l'excès tout contraire. On veut bien écrire, mais en même-temps on veut surtout vivre; on fait un livre avant d'avoir seulement songé à étudier, à observer; on écrit au jour le jour, et les plus fécondes semences ne produisent souvent que des niaiseries quelquefois dangereuses. Le résultat est, comme on voit, toujours à peu près le même, inutile ou nuisible. Cependant, nous devons le dire, le livre de M. Berthoud ne mérite ni l'un ni l'autre de ces reproches, et s'il ne remplit pas entièrement le but que nous eussions désiré, il offre du moins une lecture agréable et intéressante.

EXAMEN des Tragiques anciens et modernes, dans lequel le système classique et le système romantique sont jugés et comparés; par M. Martine (de Genève). Paris, 1834. 3 vol. in-8°. Prix : 19 f. 50 c.

Cet ouvrage, tout-à-fait dans l'esprit de la vieille école française, qui appelait *barbares* tout ce qui n'était pas français, est une réfutation fort acerbe du *Cours de littérature dramatique* de M. W. Schlegel, que l'auteur appelle dès sa préface *un galimatias inintelligible*. Le critique allemand est, selon M. Martine, rempli d'animosité et de malveillance, ses raisonnemens sont des sophismes, ses définitions ne servent qu'à embrouiller ce qu'il prétend expliquer ; enfin il va souvent jusqu'à suspecter sa bonne foi. Pauvre M. Schlegel ! en quelles mains êtes-vous tombé? Vous avez dit dans vos leçons : « La poésie » romantique est l'expression d'une force mystérieuse tendant » toujours vers une création nouvelle, et faisant sortir comme

» un monde merveilleux du sein du chaos ; au lieu que l'art et la » poésie antique peuvent être considérés comme des lois rhythmiques, comme la révélation harmonieuse et régulière de la » législation sage et bien ordonnée d'un monde idéal. L'on doit » considérer le drame romantique comme un grand tableau où » sont représentés non-seulement des figures dans des attitudes » variées et formant des groupes divers, mais encore les objets » qui environnent les personnages, et même les échappées de vue » lointaines, et où l'ensemble paraît enveloppé d'un clair-obscur » magique qui en détermine l'effet. »

Et voici M. Martine qui, après avoir cité ce passage, s'écrie : « *Si j'y comprends un mot, je veux être étranglé.* » En vérité il est fort heureux pour lui que le défaut d'intelligence ne soit pas un crime capital. Mais, après cet aveu, le lecteur aura-t-il une bien grande confiance dans le jugement et les facultés intellectuelles de l'auteur ? n'est-il pas à craindre plutôt qu'il ne renferme le livre en souriant de pitié ? Cependant il aurait grand grand tort : si M. Martine ne comprend pas, nous avons tout lieu de penser que c'est parce qu'il ne veut pas plutôt que parce qu'il ne peut pas. Son livre annonce un homme de goût qui a fait une étude approfondie des tragiques anciens et modernes, et qui saisit en général avec facilité et promptitude toutes les beautés qu'ils renferment. Comme analyse critique de chaque pièce prise à part, son ouvrage est très-recommandable, mais dès qu'il prétend aborder les hautes questions de l'art et prononcer entre les differens genres, on retrouve l'homme à préventions injustes, le classique exclusif à vues étroites, qui juge tout du fond de son cabinet avec l'esprit de son époque et dans le champ resserré de sa langue, la plus pauvre de toutes. « Qu'OEnone, s'écrie-t-il, au lieu de ces quatres beaux vers,

> Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
> Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux,
> Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
> Depuis que votre corps languit sans nourriture.

» eût dit à Phèdre : *Vous n'avez ni dormi ni mangé depuis* » *trois jours*, cela serait excessivement plat. »

L'exemple n'est pas heureux ; ce *sommeil entré dans vos yeux* ne nous paraît pas fort admirable, et nous ne voyons pas qu'il eût été plus mal de mettre dans la bouche d'une suivante : *Depuis trois jours vous n'avez pris ni repos, ni alimens.* D'ailleurs en admettant même que les mots *dormir et manger* soient plats en français, qu'ils fassent une triste figure dans un pompeux alexandrin, qu'est-ce que cela prouve pour l'an-

glais, pour l'allemand, dont la poésie, bien plus harmonieuse, bien plus rhythmique que la notre, s'accommode parfaitement du langage vulgaire? N'est-ce pas une faute que de venir discuter la question romantique ou classique sans égard au génie particulier de chaque langue? Que signifient les reproches adressés aujourd'hui à Shakespeare sur le mauvais goût de son époque, sur l'imperfection dans laquelle il trouva l'art dramatique? Ces défauts même ne font-ils pas encore mieux ressortir son génie? Ne nous donnent-ils pas la plus haute idée des efforts que dut faire son esprit pour enfanter des beautésimmor telles comme celles dont ses œuvres sont pleines? Comment ose-t-on accuser Schiller d'avoir mis sur la scène dans ses *Brigands* des caractères atroces qui doivent révolter tout spectateur honnête, quand d'un autre côté on se pâme d'admiration devant la *Phèdre* de Racine, cette mère adultère qui veut séduire son fils? Mais M. Martine semble avoir lui-même senti combien est puérile cette distinction de classique et de romantique qu'on a adoptée en France avec ardeur sans la comprendre; car il commence son premier chapitre par ces mots : « Vers le milieu du » dix-septième siècle, on parla long-temps d'un enfant né en » Silésie avec une dent d'or; les docteurs d'Allemagne ne man- » quèrent pas de s'épuiser en savantes recherches pour ex- » pliquer ce phénomène; ils n'oublièrent qu'une chose, la vé- » rification du fait; et, finissant par où ils auraient dû com- » mencer, ils découvrient que la dent d'or n'existait pas. N'en » serait-il pas de même de la littérature romantique? »

Pourquoi donc, monsieur, publier trois gros volumes sur le système romantique? N'est-ce pas imiter les docteurs d'Allemagne?

Mais, sans admettre cette division absolue de la littérature en deux camps ennemis, division qui n'enfantera jamais que de tristes erremens de part et d'autre, ne peut-on pas établir que l'art dramatique ne doit pas plus que toutes les autres productions humaines rester stationnaire, que sa marche est nécessairement déterminée par celle des mœurs dont il offre l'image, et qu'au milieu des changemens continuels qui s'opèrent chez les hommes, c'est folie de vouloir le contenir renfermé dans les étroites limites que lui avaient assignées les anciens, et le condamner à une désolante uniformité, alors que la liberté, se glissant partout, tend chaque jour davantage à individualiser toutes les manifestations de l'esprit humain. Sans doute, notre scène est aujourd'hui bien misérable. Lorsque, après avoir été long-temps entièrement ignorée, la littérature étrangère a fait irruption en

France, ses formes originales et hardies ont été accueillies avec un engouement peu raisonné; on s'est mis aussitôt à les imiter, et, par une réaction violente contre l'uniformité et la rigidité sévère de la scène classique, ce sont surtout les défauts de Shakespeare qu'on a reproduits en attendant de retrouver son génie. Mais ces excès ne prouvent rien en faveur de ceux qui veulent retourner en arrière. On ne rétrograde pas à volonté, et les phases de mauvais goût littéraire, sont comme les excès révolutionnaires en politique, des accidens déplorables qu'on peut regretter, mais qui ne doivent jamais faire retourner les esprits à l'ancienne forme despotique et servile. Observons la lutte en spectateurs intéressés, mais attendons que le génie se montre pour décerner le triomphe, et prononcer le jugement.

LES GUÉRILLAS, par le comte de Locmaria. Paris, 1834. 2 volumes in-8°. Prix : 15 fr.

L'auteur de ce roman a rassemblé divers faits de la guerre de la Péninsule, qui fut si féconde en accidens dramatiques, et les a réunis par une intrigue fort simple, qui tient dans son livre le moins de place possible. Les scènes qu'il décrit nous ont paru en général bien faites, d'un style simple et facile, et empreintes d'une impartialité remarquable. On a long-temps représenté comme atroce la conduite des Espagnols dans la défense de leur territoire contre l'armée française; il est bien temps qu'on rende enfin justice à qui elle est dûe; lorsqu'on défend sa patrie contre une invasion étrangère, tout est de bonne guerre, et à plus forte raison encore si l'ennemi fait profession de blesser toutes les sympathies nationales, tous les préjugés populaires, prétend imposer à la fois son joug, ses lois, ses croyances, en un mot, dénationaliser entièrement un peuple. N'est-ce pas alors un assassin qui veut forcer votre domicile pour vous ravir vos biens, votre existence, et tous les moyens ne sont-ils pas bons à employer pour repousser son attaque? Si ce principe ne se trouve pas dans le droit de la guerre et de la paix, il sera bien certainement désormais dans celui de tous les peuples.

L'ITALIE, publiée par Audot; LA TOSCANE, par M. Saint-Germain-Leduc. 13 livraisons in-8°, fig. Prix : 8 fr.

Voici le premier volume de cette entreprise. que nous avons déjà annoncée avec éloge, lors de la publication des premières

livraisons. Nous ne pouvons que confirmer aujourd'hui tout ce que nous en avons déjà dit : c'est tout à la fois un beau livre et une lecture amusante. M. Saint - Germain nous fait passer en revue comme un superbe panorama où se déroulent à nos yeux, d'abord l'île d'Elbe, que la gloire du grand capitaine a en quelque sorte unie à la France, et qui est admirablement bien choisie pour servir de portail à l'Italie; ensuite Livourne, avec son esprit mercantile; Pise, son dôme, son baptistère et son Campo-Santo; la riche, la superbe Florence, avec son luxe de monumens, son climat délicieux et ses charmans environs; enfin, Fiesole, Volterra, Sienne, Arezzo, Pistoia, etc., etc. On passe d'enchantement en enchantement; cette belle Toscane apparaît comme un nouveau paradis terrestre; la nature l'a favorisée de ses dons les plus précieux, et, avec cela, c'est la seule contrée d'Italie qui jusqu'ici ait échappé à la schlague autrichienne et à l'éteignoir papal. Toutes ses richesses monumentales sont reproduites avec fidélité dans les jolies gravures qui accompagnent le texte intéressant de M. Saint-Germain-Leduc. Cet écrivain nous paraît avoir très-bien saisi le genre qui convient à un pareil livre. Son style simple, sans prétention, entremêlé d'anecdotes piquantes, s'écarte à la fois de la sécheresse d'un itinéraire et de la pédanterie d'un voyage savant. Il ne craint pas d'ailleurs d'emprunter à ses devanciers, toutes les fois qu'il trouve chez eux quelque chose digne d'être rapporté.

L'INFAME, roman historique; par M. A. H. Paris, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Un préfet de l'empire abuse de son pouvoir et de sa place pour faire le malheur d'une famille innocente. Au lieu d'employer les forces dont il dispose pour arrêter les brigandages qui se commettent dans son département, il en profite au contraire pour partager les dépouilles; s'associe avec leurs auteurs, et fait arrêter comme coupables de pauvres et honnêtes jeunes gens. Voilà le sujet de ce roman, dont le titre et le style sont malheureusement détestables.

Paris.— Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Seconde Année.

N° 12. DÉCEMBRE 1834.

ANNETTE GERVAIS, scènes de famille, par madame Tourte-Cherbuliez. Genève, 1835. Un volume in-12 orné d'une jolie vignette. Prix : 3 fr. 50.

Cette gracieuse et touchante composition de l'auteur du *Journal d'Amélie* ne pourra que confirmer toutes les espérances qu'avait fait concevoir son premier ouvrage. Voici un écrivain pour la jeunesse qui comprend sa mission et sait unir aux leçons de la morale le charme de l'intérêt qui captive et prédispose admirablement bien le lecteur à les écouter, à en profiter en quelque sorte à son insu. La frivolité ou le rigorisme sont deux excès également difficiles à éviter dans ce genre d'ouvrage. La plupart des écrivains qui ont travaillé pour l'éducation sont tombés dans l'un ou dans l'autre, et ont ainsi manqué leur but, car la lecture des livres frivoles amuse sans rien laisser après elle dans l'esprit ni dans le cœur, et celle des livres trop sérieux ennuie les jeunes gens et les dégoûte de la lecture.

L'auteur d'Annette a su renfermer ses leçons dans un récit simple et attachant qui ne peut manquer de séduire les jeunes lectrices pour lesquelles il est écrit. On peut lui adresser quelques légers reproches de négligence de style, mais ce sont de biens petites taches qui ne sauraient gâter un fond aussi excellent.

« Un des objets les plus intéressans que l'imagination puisse » se peindre, c'est une jeune personne qui s'applique avec un » sentiment religieux à remplir ses devoirs domestiques. » Cette pensée de M. Cellerier, qui sert d'épigraphe à ce vo

lume, résume aussi l'idée première qui a servi de base à sa composition, et qui a été développée par l'auteur jusque dans ses plus petits détails avec un charme et un intérêt peu communs. Annette est une jeune fille qui, par sa position sociale, se trouve exposée à bien des dangers, mais que le sentiment du devoir retient toujours dans la bonne route. Sa mère en mourant l'a laissée, avec un frère plus jeune qu'elle, à la charge d'un père, pauvre ouvrier qui gagne péniblement sa journée, et qui, privé des conseils d'une compagne chérie, se laisse bientôt entraîner par des camarades mauvais sujets. Annette, avec une patiente résignation, avec un travail assidu, une religion douce et sincère, parvient à relever le moral de son père et à faire le bonheur de toute cette petite famille.

Nous ne saurions donner assez d'éloges aux bons principes développés dans ce petit ouvrage. C'est bien là la vraie religion, la vraie morale, la véritable éducation du cœur. De tels livres doivent être vivement encouragés, car ils ne peuvent que produire un grand bien. La morale chrétienne offerte ainsi en des scènes de la vie réelle, en des tableaux de famille tracés avec un talent remarquable et une grande vérité, ne peut que porter de bons fruits. C'est une application directe et pratique des éternelles vérités de la religion; application d'autant plus frappante, qu'elle ne coûte aucune peine à l'intelligence du lecteur, s'offre à lui toute faite, sans être accompagnée de ces sombres doctrines, de ce sévère cortége dont on l'entoure trop souvent, et qui n'est propre qu'à servir d'épouvantail pour la raison humaine. Annette Gervais prendra certainement place parmi les meilleurs livres destinés à la jeunesse; et si son succès répond, comme nous l'espérons, à son mérite, il sera aussi brillant qu'utile; car ce volume s'adresse à toutes les classes de la société; toutes le liront avec intérêt, avec fruit; toutes pourront y puiser également d'excellentes leçons.

CONSIDÉRATIONS SUR LE SYSTÈME PHILOSOPHIQUE DE M. DE LA MENNAIS; par M. l'abbé Henri Lacordaire, chapelain du premier monastère de la Visitation de Paris. Paris, Derivaux. 1834. In-8°. Prix : 3 fr.

M. l'abbé Lacordaire est un zélé sectateur de l'autorité, un fervent défenseur de l'Église catholique infaillible et toute-puissante. Ancien adepte de La Mennais, rédacteur avec lui et sous lui du journal *l'Avenir*, il s'est ensuite séparé de son école, et aujourd'hui il fait abjuration publique des principes philo-

sophiques de ce grand écrivain. Il attaque son système avec une verve d'enthousiasme et un talent chaleureux qui rendent son livre remarquable ; car de notre temps il est rare de trouver une conviction au fond des pensées. Quoique nos opinions et nos croyances soient tout-à-fait opposées à celles de l'abbé Lacordaire, nous ne pouvons nous empêcher de rendre hommage à son éloquent plaidoyer, et de regretter que la religion n'ait pas toujours eu des défenseurs aussi habiles, des serviteurs aussi fidèles. Mais nous regrettons aussi que tant de talent soit perdu à soutenir une cause si mauvaise, à étayer ce vieux dogme d'infaillibilité qui n'est plus qu'une ruine croûlante, à proclamer l'autorité de l'Église catholique, seule et unique base de la vérité.

L'auteur de ces *considérations* examine d'abord l'état actuel de l'Église en France, et arrive, contre notre attente, à conclure qu'elle ne fut jamais dans un état si florissant, ni dans une plus belle position pour relever le catholicisme et se mettre à la tête de l'Europe chrétienne. « L'Église de France, dit-il, » qui a échappé au protestantisme, et précisement parce qu'elle » y a échappé, s'est trouvée de bonne heure aux prises avec » les incrédules, a perdu dans le combat son sang et son pa- » trimoine ; et maintenant, sortie de ses cendres, toute jeune » et toute vierge, elle n'a plus à vaincre qu'une erreur usée » par la victoire, sibylle à demi morte, qui a oublié la lan- » gue de l'avenir. »

En lisant ce passage on croirait vraiment que le protestantisme est tout-à-fait mort en France, et l'incrédulité à jamais détruite. Mais ici l'auteur s'est laissé emporter par la fougue de son zèle, et il a tracé un tableau bien différent de ce qui est. Il a vu foi et conviction là où il n'y a que doute ; il a vu soumission à l'autorité, là où il n'y a qu'indifférence religieuse et préoccupation toute politique.

Après avoir exposé le système philosophique de M. de La Mennais, il rétablit la défense du christianisme telle qu'on la traitait avant lui, savoir, basée sur l'autorité de l'Église, et non sur celle du genre humain. Puis il passe en revue les philosophies de Platon, d'Aristote, de Descartes, la doctrine de saint Thomas sur l'usage de la philosophie dans l'Église ; et, résumant les divers chapitres précédens, il définit la certitude comme reposant sur quatre autorités diverses, savoir : « dans l'ordre » fondamental ou logique sur *l'autorité de la nécessité* ; dans » l'ordre physique, *sur l'autorité des faits* ; dans l'ordre mo- » ral, *sur l'autorité de la société* ; dans l'ordre philoso-

» phique et religieux, sur *l'autorité de l'Église catholique.* »

Enfin il déclare que le système de M. de La Mennais est inutile à la défense du christianisme, et prétend prouver qu'il renferme le plus vaste protestantisme qui ait encore paru ; tant il est vrai que l'Église de France a échappé au protestantisme. Quelles singulières contradictions ! Mais, au reste, ce n'est pas de la logique qu'il faut chercher dans ce livre. M. Lacordaire s'y montre enthousiaste, exalté, et il termine par une allocution toute poétique à la Rome moderne.

« O Rome, j'ai visité, avec un amour infini, les reliques tou-
» jours jeunes de tes saints, et les reliques admirables aussi de
» toutes tes grandeurs. »

» O Rome ! Dieu le sait, je ne t'ai point méconnue, pour
» n'avoir pas rencontré de rois prosternés à tes portes ; j'ai
» baisé ta poussière avec une joie et un respect indicibles ;
» tu m'es apparue ce que tu es véritablement, la bienfaitrice du
» genre humain dans le passé, l'espérance de son avenir, la
» seule grande chose aujourd'hui vivante en Europe, la cap-
» tive d'une jalousie universelle, la reine du monde. »

Nous concevons tout ce que ce prestige offre de séduisant à l'ame ardente d'un jeune homme ; mais l'illusion peut-elle durer long-temps, lorsqu'on voit dans tous leurs détails les misérables résultats de ce système, la superstition et l'ignorance se partageant le monde, quand à côté de toutes ces pompes sublimes et mystérieuses on aperçoit le triste usage que font de l'autorité qu'on leur accorde la plupart des prêtres ? Les neuvaines à Marie, les confréries du Sacré-Cœur, les médailles miraculeuses qui préservent de tous maux, les tarifs de la fabrique, sont autant d'écueils contre les quels viennent tôt ou tard échouer l'enthousiasme et l'exaltation.

BIBLIOTHÈQUE d'Éducation morale, familière, instructive et amusante, divisée en trois séries progressives : l'Enfance, l'Adolescence et la jeunesse ; par MM. Ch. Nodier, Ph. de Ségur, Arnault, F. Lemercier, de Pongerville, Soumet, Bouilly, G. Drouineau, etc., etc., sous la direction de A. E. De Saintes. Paris, 1834. 1re série : tomes 1 et 2, contenant : Paraboles de l'Évangile, expliquées et mises à la portée des petits enfans par une mère ; et Contes et historiettes. Tome 1er. 2 vol. in-8°. fig. Prix : 4 fr.

Les deux premiers volumes de cette collection nouvelle nous ont paru assez bien exécutés sous tous les rapports. Il est bien des gens qui pensent que l'Évangile est trop au-dessus de la portée des enfans pour devoir servir aux premiers enseignemens

qu'on leur donne, et nous partageons tout-à-fait leur opinion. Mais le nombre de ceux qui croient le contraire n'est pas moins considérable, et pour ceux-là, on ne pouvait rien imaginer de mieux que cette explication des paraboles dans des récits enfantins, dont le sens moral est facile à saisir. Les contes et historiettes sont courts et assez simples, mais nous leur adressons un reproche que méritent presque tous les livres destinés à l'enfance; le style en est trop fleuri, trop orné, trop chargé de mots et de phrases, souvent même d'idées tout-à-fait inintelligibles pour une petite tête de six à sept ans. Nous engageons l'éditeur à ne pas négliger cette observation, s'il veut assurer le succès de sa collection. Le talent de se mettre à la portée des enfans n'est pas commun, et les écrivains qui se vouent à cette partie devraient bien se persuader qu'on n'y parvient pas sans travail. Le public, auquel ils s'adressent, a plus que tout autre besoin d'un style approprié au degré de son développement intellectuel.

CE QUE REGRETTENT LES FEMMES; par Félix Davin. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Cet ouvrage écrit avec simplicité, sans aucun des nombreux défauts du jour, se compose de deux romans tout-à-fait indépendans l'un de l'autre que l'auteur a réunis; on ne voit pas trop pourquoi, sous un titre satirique qui ne leur convient guère, quoique tous les deux soient également pleins de traits spirituels contre les ridicules et les vices les plus saillans de notre temps. Le premier peint les travers politiques; l'aristocratie bourgeoise y est représentée au naturel, avec sa morgue de parvenu et son ignorante fatuité. Un blanchisseur de la petite ville de Saint-Marcel, ayant fait fortune dans son état, sent un beau matin l'ambition poindre dans sa tête. Il veut être député; et, grace à son influence gastronomique et commerciale, il parvient à se faire élire. Alors la tête lui tourne, sa femme et sa fille surtout se croient devenues des princesses; et le pauvre Émile, amant jusque-là préféré, fiancé même de Léonide, est éconduit, expulsé même de la façon la plus brutale. Mais l'illusion de ces bons bourgeois ne dure pas long-temps : un malin journaliste commence le feu contre l'éloquence du blanchisseur, et bientôt toute la presse retentit des plus méchans quolibets. M. Bernard n'y peut plus tenir, et reprend au plus vite la route de Saint-Marcel, dégoûté pour toujours des honneurs et de la tribune. Léonide finit par épouser un sous-pré-

fet, et s'ennuie plus d'une fois la semaine en rêvant au passé. Voilà la première partie de *Ce que regrettent les femmes*, dans laquelle l'auteur a voulu stigmatiser notre époque vénale où le veau d'or règne sans partage. Nous applaudissons vivement ce noble but, et nous répétons avec lui : « La puissance inepte et matérielle de l'argent s'accroît de jour en jour d'une manière effrayante, et marche à pas de géant à la corruption des mœurs parlementaires et privées, à la ruine de toute intelligence, de toute morale : de nos jours, un banquier ne peut-il pas acheter une ville, un gouvernement ne peut-il pas acheter une chambre? l'argent, c'est l'*infâme* du dix-neuvième siècle, comme l'intolérance était l'*infâme* du dix-huitième ; à notre tour, jeunes hommes de la nouvelle ère, *écrasons l'infâme!* c'est la devise que doit inscrire sur son drapeau le parti de l'avenir, le parti du peuple. »

Le second volume de cet ouvrage offre un tableau plein de vérité et de charme de la vie d'une petite ville de province encore presque étrangère au mouvement progressif de la civilisation, et à ce malaise social qui accompagne sa marche quelque peu fiévreuse. Ici M. Davin exerce son esprit caustique aux dépens de la littérature dissolvante, comme il la nomme, telle que nous l'ont faite G. Sand et ses admirateurs. Au milieu d'une paisible et pieuse famille de Saint-Marcel, il nous montre un jeune homme épris des secousses galvaniques du romantisme, et se nourrissant des abominations de *Lélia*. Ce contraste ingénieux et ses conséquences sont très-habilement développés. Nous nous abstiendrons d'une analyse qui ne pourrait que gâter ce joli morceau, et nous laisserons à nos lecteurs le plaisir de le lire tout entier dans l'ouvrage même que nous leur recommandons comme l'un des meilleurs qui soient sortis depuis long-temps d'une plume française. Ils y trouveront la meilleure critique qu'on puisse faire de la littérature moderne ; et s'ils n'y voient pas bien clairement ce que regrettent les femmes, nous sommes persuadés du moins qu'ils rencontreront dans ces deux volumes cette sobriété de composition et de style que regrettent les gens de goût, en présence des orgies dégoûtantes qu'on leur offre de toutes parts.

LES HÉGÉSIAQUES, par Adrien Paul. Paris, 1834. In 8°.

Qu'est-ce qu'un hégésiaque ? Voilà ce que demanderont la plupart des personnes qui verront le titre de ce roman, car c'est un roman. Nous avouons que nous aurions été fort embar-

rassés de le leur dire si l'auteur n'avait eu la précaution de nous informer dans sa Préface qu'*hégésiaque* vient d'*Hégésias*, philosophe qui était si convaincu que l'existence est un mal, préférait si sincèrement la mort à la vie, et s'en exprimait avec tant d'éloquence, que plusieurs de ses disciples se suicidèrent au sortir de son école. D'après cette information, vous pouvez facilement vous figurer ce que c'est que ce roman, dont les héros, dégoûtés de la vie, ennuyés de ce monde avant même de le connaître, s'asphyxient au dénouement avec un réchaud de charbon ; je me dispenserai donc de l'analyser, d'autant plus volontiers, que le style haché et pointillé de M. Adrien Paul ne me paraît nullement séduisant. Il se dit sur le titre de son livre *l'un des petits-enfans du bibliophile Jacob* ; nous ne savons si en effet ce respectable écrivain a déjà une famille; mais nous sommes bien certains que si M. Adrien Paul en fait réellement partie, c'est à un degré de parenté fort éloigné, à la quatrième ou cinquième génération, par exemple, car il ne lui reste pas un seul des traits de son vénérable aïeul.

SOUVENIRS DE F. BLANGINI, maître de chapelle du roi de Bavière, membre de la Légion-d'Honneur, etc. ; dédiés à ses élèves et publiés par son ami Maxime de Villemarest. Paris, 1835. In-octavo. Prix : 7 fr. 50 c.

Ce volume n'est pas dénué d'intérêt, le grand nombre de personnages distingués, avec lesquels Blangini s'est trouvé en relation lui fournit ample matière à raconter, et ses souvenirs renferment plusieurs anecdotes assez piquantes. Cependant qu'on ne s'attende pas à rencontrer ici l'indépendance et la liberté qui semblent devoir être l'apanage de tout artiste d'un talent remarquable. M. Blangini nous étale au contraire avec beaucoup de naïveté le servilisme le plus complaisant qui se puisse imaginer. C'est un homme de l'empire et de la restauration, courtisan dévoué qui incline la tête devant le dernier valet de la cour, mettant ses talens à la disposition de toutes les commandes qu'on veut bien lui faire, et s'estimant heureux lorsque le maître a daigné le récompenser d'un sourire. Spéculant sur la faveur des salons, sur l'empire de la mode, sur l'esprit d'imitation moutonnière qui se modèle sur les moindres gestes des hommes haut placés, Blangini est parvenu à se faire à la fois une renommée et une fortune ; il a donné un exemple de ce que peuvent le talent accompagné d'une louable persévérance. Mais certes ce n'est point là l'artiste tel que nous aimons à nous

le représenter, le génie fier et libre qui s'élève sur ses propres ailes et non pas sur l'échelle du servilisme, qui recherche les applaudissemens du peuple, son véritable juge, et non pas les largesses intéressées des grands, achetées avec de sottes flagorneries, qui se montre en un mot constamment animé du sentiment de sa propre et véritable dignité d'homme, et non pas seulement guidé par cette étroite vanité d'artiste qu'un regard de prince fait pâmer d'aise ou trembler de crainte.

LES DERNIERS JOURS DE POMPÉI, par E. L. Bulwer; édition revue par M. Amédée Pichot. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 f.

Dans cet ouvrage, M. Bulwer a tenté de faire revivre les cendres inanimées de Pompéi, de ramener le mouvement de la vie au milieu des ruines magnifiques de cette ville romaine, frappée jadis de mort subite. Son talent de romancier était bien digne d'un pareil sujet, et il a réussi non-seulement à faire un livre plein d'intérêt, mais encore à retracer une image savante et instructive des mœurs antiques. Il nous a montré dans les détails de la vie privée et intime, ces Romains que nous ne connaissons guère qu'au Forum ou sur le champ de bataille; et si l'intrigue de son roman est un peu languissante, du moins la curiosité est-elle excitée et constamment soutenue par l'étrange spectacle qu'il déroule devant nos yeux.

TRYVELYAN, par l'auteur d'*Élisa Rivers*, etc. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

LA SOMNAMBULE, ou Souvenirs de Dresde, 1815, par madame S. Paris, 1834. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Ces deux romans méritent d'être distingués de la foule et d'être recommandés aux amateurs d'une littérature sobre et chaste. Le premier est d'un auteur déjà connu par plusieurs ouvrages qui ont joui d'un grand succès. C'est encore une de ces peintures de mœurs anglaises, qui, malgré qu'on en ait déjà tant lu, ne lassent point et offrent toujours un certain charme de vérité et de simplicité qui séduit.

La *Somnambule* est une composition pleine d'interêt; l'intrigue un peu trop compliquée peut-être, se developpe fort naturellement, et l'auteur s'est sagement abstenu de toute exagération, de tout excès, quoique le sujet s'y prêtât fort bien. A la suite de cette nouvelle se trouvent des scènes dramatiques qui peignent d'une manière fort originale les mœurs du canton de

Vaud, dont madame S... est sans doute elle-même. On y voit les ridicules nationaux, caricatures fort bien tracées, et pour ajouter encore à la vérité du tableau, l'auteur s'est ingénieusement servi du dialecte de cette contrée et des tournures de phrases vicieuses qui y ont cours.

CRITIQUE DU CHRISTIANISME; impuissance des idées juives et chrétiennes pour l'organisation morale et sociale de l'avenir. Paris, 1834. Première livraison, in-8°. Prix : 2 fr.

Depuis quelque temps on voit s'élever de toute part de nouveaux adversaires du christianisme. Ce n'est plus la philosophie sceptique du dix-huitième siècle combattant avec la raison humaine tous les abus qui s'étaient glissés dans la religion, et se laissant emporter dans l'ardeur de la lutte jusqu'à confondre le vrai et le faux dans une même réprobation et à employer les armes perfides de la satire et du ridicule. Non, les novateurs d'aujourd'hui sont d'une autre trempe ; ce ne sont généralement ni des matérialistes ni des incrédules, et s'ils veulent renverser le christianisme, c'est pour y substituer non pas le culte de la raison, mais bien un échafaudage mystique encore plus obscur que ne sauraient l'être les mystères qu'ils repoussent. Nous ne pensons donc pas qu'ils réussissent mieux que leurs devanciers. Au contraire il est probable que leur voix aura bien moins de retentissement. On les regardera peut-être même avec pitié, comme des gens qui se trompent, qui ont besoin de se faire une croyance, et qui, dégoûtés des chaînes de la superstition, des niaiseries bigotes dont la religion est encore trop souvent souillée, dans la communion papiste surtout, ne savent point se dégager de ces entraves autrement qu'en rejetant à la fois tout l'enseignement religieux de leur jeunesse, et lancent leur imagination dans le vide à la recherche de cette verité dont le sanctuaire est fermé pour notre intelligence bornée, et que nous ne pouvons jamais qu'apercevoir dans le lointain. Mais leurs attaques contre les dogmes chrétiens sont frappées d'impuissance comme toute tentative humaine pour percer le mystère de la création, et quant à la morale sublime du christianisme, il faudrait avant d'oser la proscrire, prouver son inutilité pour l'organisation sociale du genre humain ; or comment condamner un système dont l'application ne fut jamais sérieusement tentée? comment rejeter ces principes de charité, de fraternité, d'égalité dont on n'a point essayé encore l'influence sur les relations sociales? On combat, on repousse le christia-

nisme, on l'accuse de tous les excès dont les passions humaines ont souillé cette belle religion, de tout l'abus que les hommes en ont fait, mais on oublie qu'il porte en lui le germe du progrès social, qu'il fut l'une des premières manifestations de cet esprit de liberté, de dignité qui pousse incessamment le genre humain dans la voie du perfectionnement; qu'il jeta le premier cri contre la barbarie et l'esclavage. Devenu plus tard un instrument dangereux dans les mains de quelques ambitieux, il entrava, il est vrai, cette marche dont il avait donné le signal, mais ce ne fut pas pour long-temps. Le germe se developpa en dépit de tous les obstacles, il porta des feuilles et des fleurs; qui oserait dire qu'il ne donnera pas encore des fruits plus précieux ?

« Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame et » de toute ta pensée. »

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Ces deux principes, qui à eux seuls constituent tout le christianisme, ne renferment-ils pas la solution de toutes les grandes questions sociales ? Egalité, bonheur de tous, réforme économique et industrielle. Qu'on les prenne un jour pour bases de la politique des nations, et l'on verra si les idées chrétiennes sont impuissantes pour l'organisation morale et sociale de l'avenir.

LE PERROQUET DE WALTER SCOTT, Esquisses de voyages; Légendes, Romans, Contes biographiques et littéraires; par Amédée Pichot. Paris, 1834. 2 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Encore une spéculation sur le nom du romancier écossais. M. Amédée Pichot qui se dit, je ne sais pourquoi, l'élève de W. Scott, cherche à se glisser à l'ombre de ce grand maître, sans doute dans l'espoir qu'un rayon de sa gloire rejaillira sur lui. Cependant nous ne voyons pas bien à quel titre l'auteur de l'histoire de Charles-Edouard se rangerait parmi les grands hommes. Il est vrai que Cooper aimait les lièvres, que Byron voyageait avec une ménagerie tout entière, que Scott vivait entouré de chiens et d'oiseaux de toute espèce, et que M. Amédée Pichot aime les perroquets. Voilà certes une analogie très-remarquable entre notre auteur et les grands écrivains de l'Angleterre; mais nous craignons fort qu'elle ne suffise pas, et que le perroquet de Walter Scott, quelque bien élevé qu'il puisse être, ne paraisse après tout aux yeux du public qu'un oiseau assez bavard dont on s'amuse un instant; mais non pas durant deux gros volumes de plus de quatre cents pages chacun!.. Les esquisses

et les contes de M. Pichot sont écrits avec une prétention à la simplicité et à l'esprit qui les gâte trop souvent. Il semble que l'auteur veuille toujours nous faire entendre que ses idées sont susceptibles d'un bien plus grand développement que celui qu'il leur donne, et son affectation à répéter qu'un autre en pourrait tirer parti pour écrire des volumes, ne ressemble pas mal au dédain d'un génie qui se croit trop supérieur et trop riche pour s'arrêter longtemps sur la même pensée. Ces défauts nuiront probablement au succès de cet ouvrage qui, sans cela, aurait obtenu un rang distingué parmi les nombreux recueils de contes et de fragmens que la presse française a mis au jour depuis quelques années. On y trouve un intérêt assez piquant, et l'imagination de l'auteur se distingue par une tempérance rare de nos jours.

L'AUDITEUR AU CONSEIL D'ÉTAT; par madame la comtesse O. D... Paris, 1835. 2 vol in-8°. Prix : 15 fr.

Ce roman du temps de l'empire, est de la même main que la *Femme du Banqier*, *la Duchesse de Fontanges*, les *Mémoires de Louis XVIII* et tant d'autres volumes petits et grands qui sont sortis depuis deux ou trois ans de cette fabrique anonyme dont la fécondité ferait volontiers croire qu'on y a découvert le moyen d'écrire et de penser à la vapeur. On ne peut pas s'attendre à ce qu'une semblable littérature soit du premier mérite ; mais cependant nous devons dire qu'elle a du moins l'avantage de puiser ses inspirations dans une vie plus simple et plus vraie que cet arsenal de crimes et d'horreurs dont nous voyons sortir la plupart des romans modernes.

VOYAGE EN AUTRICHE pendant l'été de 1831, par Wolfgang Menzel; traduit de l'allemand. Paris, 1834. In-8°. Prix : 4 fr. 50 c.

L'Autriche n'est guère connue en général que par la mauvaise renommée de son gouvernement, qu'on peint toujours couleur de bronze avec un bâillon et un bâton en sautoir. Cependant cette contrée renferme certainement autre chose que des esclaves et des maîtres ; il y a entre la schlague de l'officier et la stupide soumission du soldat une nation civilisée qui pense et réflechit quand même, et qui progresse en dépit de toutes les entraves. Mais l'observateur superficiel qui juge de loin avec la lunette de l'esprit de parti dont le champ est si rétréci, comprend peuple et administration, gouvernans et gouvernés dans la même réprobation ; et, dans sa juste indignation contre les

institutions stagnantes du despotisme, il crie anathème contre l'Autriche et les Autrichiens. M. Menzel, écrivain distingué, connu en Allemagne par sa collaboration au *Morgenblatt*, où sa critique vive et piquante lui a depuis long-temps assuré la première place, M. Menzel, dis-je, partageait l'opinion générale au sujet de l'Autriche. Aussi, son médecin lui ayant ordonné le repos de l'esprit le plus absolu et un voyage de distraction :

« Où aller ? » se demanda-t-il.

» Il faut que je ne pense pas. Mais dans quel coin de la terre ne pense-t-on pas ? En Autriche, me dit tout bas mon bon ange.

» N'avais-je pas lu cent fois que la pensée était exilée de l'Autriche, et n'avais-je pas justement, à cause de cela, conservé un sentiment de terreur pour cette contrée ? Tout jeune encore, n'étais-je pas allé en Bohême, et là, n'avais-je pas été saisi de crainte à l'idée que déjà la seule pensée de ne vouloir pas penser pouvait me coûter la tête.

» Où aurais-je donc rencontré mon remède plus infailliblement qu'en Autriche ? Je pouvais hardiment faire insérer dans mon passe-port que je ne voyageais que pour m'éviter de penser.

» Je me mis en route pour l'Autriche dans un état de sécurité et de bien-être qu'un Autrichien seul peut ressentir. Pour la première fois de ma vie, je me sentis fier de l'absence de ma pensée, et je remarquai, non sans étonnement, que l'orgueil d'une cervelle vide flattait et rendait plus heureux que celui qu'inspire l'abondance des pensées. Jamais je ne me trouvai plus à mon aise que durant cet exil de l'esprit, et je savourai pendant quelques jours l'indicible volupté de la destruction mystique de l'intelligence. »

Mais hélas ! quelle illusion de s'imaginer que la pensée s'arrête aux frontières d'une contrée, quelque despotique que soit le régime auquel elle est soumise ! Quelle folie de croire qu'on peut vivre au centre de l'Europe civilisée, ainsi qu'en une île déserte, isolée du monde entier ! Toute l'habileté de Metternich, quelques moyens qu'il eût à sa disposition, ne saurait empêcher tout-à-fait la marche des idées, pas plus que son regard ne peut arrêter la marche de la terre autour du soleil. Notre auteur ne tarda pas à s'apercevoir qu'on pensait en Autriche comme ailleurs. Il franchit la frontière impériale au milieu d'une discussion toute politique, et, pendant le souper à Salzbourg, ainsi que le long de la route, les jours suivans, il

put se convaincre qu'il régnait encore une grande liberté de langage malgré tous les efforts qu'on fait pour bâillonner le peuple.

Les sages institutions de l'empereur Joseph II portent encore leurs fruits, et à la place de ce sombre tableau qui lui apparaissait dans le lointain chargé de lourdes chaînes et accompagné des gémissemens de la malheureuse Italie, M. Menzel ne fut pas peu surpris de trouver l'aspect riant d'une population belle et heureuse dans les campagnes, d'une civilisation gaie et raffinée dans les grandes villes. La description qu'il fait de l'Autriche est consolante pour l'avenir de l'Europe, car elle prouve que lorsque le jour de la liberté luira pour cette contrée, il éclairera un peuple digne de la comprendre et non pas un vil troupeau d'esclaves.

M. Menzel nous fait connaître les célébrités littéraires et artistiques de Vienne. Il s'étend avec complaisance sur les plaisirs qui abondent dans cette capitale, sur la bonhomie des mœurs autrichiennes, sur la simplicité du souverain. Cependant il déplore l'empreinte du despotisme qui se trouve un peu partout, comme un sceau destiné à arrêter l'essor du génie. Son voyage nous a paru en général intéressant, quoiqu'il soit entremêlé de considérations un peu trop longues et trop allemandes sur les étoiles et sur l'ordre de la Toison-d'Or. Il est rempli de détails curieux et accompagné de refléxions philosophiques sur la politique générale qui nous ont paru fort remarquables. Il mérite surtout d'être lu parce qu'il parle de l'Autriche sans panégyrique ni satire, faisant également la part du bien et du mal et ne laissant jamais percer d'autre esprit que celui d'une haute et noble impartialité. Le passage suivant nous a semblé digne d'être cité, parce qu'il renferme des vues larges sur l'avenir, et offre un tableau curieux de l'Allemagne :

« L'aristocratie politique est usée sous toutes ses formes, sauf celle de l'argent. Mais cette aristocratie d'argent n'est qu'un accident passager dans la politique. Le vieux patriciat des villes républicaines, telles que Venise et Berne, est mort de vieillesse et ne ressuscitera point. L'aristocratie des grands propriétaires, des magnats, a été refoulée au fond de la scène. En Pologne, elle a causé la ruine du pays ; en France, la révolution l'a déraciné ; en Angleterre, elle s'est fondue dans le principe démocratique ; dans les autres pays, comme en Russie, la noblesse foncière s'est soumise à l'autorité de la cour, et s'est mêlée à sa suite en prenant la livrée. Partout la noblesse a rencontré une démocratie ou une monarchie dominante, et leur a cédé le pas ;

il ne lui reste plus qu'à s'éteindre. En supposant une réaction de sa part, celle-ci serait passagère et tournerait à l'avantage de la démocratie. Elle se débat en vain contre cette dernière, ainsi que l'ont fait voir l'Angleterre et la France ; son opposition contre la monarchie pourra réussir, si celle-ci dégénère en despotisme ou se sert d'une puissance étrangère contre les nationaux. Dans ce cas, la noblesse fera cause commune avec le peuple, pour défendre l'indépendance de la patrie. Mais alors même la noblesse n'avancerait pas ses affaires ; elle ne ferait que celles du peuple.

» Si la noblesse polonaise avait triomphé dans la dernière révolution, elle aurait été bientôt forcée de donner au peuple une part dans ses priviléges, et en définitive de les lui abandonner entièrement. Si jamais la Russie est capable d'une réaction aristocratique et nationale contre la cour, elle aplanira la route à l'émancipation des paysans. La noblesse ne peut plus rien par elle-même, et par conséquent plus rien pour elle, mais tout par le peuple et pour le peuple.

» Il en est autrement de la noblesse des charges et des titres. Tout se remue maintenant dans cette direction. Elle remplace avec des cordons et du cumul les armoiries qui s'effacent, et elle servira encore aux gouvernemens comme moyen de corruption et de séduction. Mais comme les insignes de cette noblesse sont la livrée du despotisme, elle n'est rien moins qu'aristocratique ; elle n'a point un sens politique, et n'est que l'instrument et le jouet du despotisme. Son sort sera donc toujours lié à la fortune de celui-ci. Tout mouvement contre la tyrannie brisera ces poupées fragiles, et chaque usurpateur les relèvera et couvrira d'or les habits de ces esclaves, comme le fit Napoléon. »

L'aristocratie scientifique, presque nulle partout ailleurs, et dont l'influence politique n'est plus immédiate quoiqu'elle soit cependant bien réelle, domine encore l'Allemagne. « La caste lettrée y est encore séparée du vulgaire, et, tandis qu'en Angleterre et en France tout le monde peut lire les productions littéraires, on voit encore en Allemagne une foule de livres dont les idées alambiquées ou extravagantes, le langage recherché, musqué, ne sont intelligibles qu'à un petit nombre d'initiés aux tournures de l'école. D'un autre côté, nos écrivains à la mode, nos auteurs populaires répandent des écrits qui, par leur trivialité et leur basse allure, ne sauraient faire fortune qu'en Allemagne. Les spécialités philosophiques et historiques ; les citations et les notes dont nos savans surchargent la

littérature ; la manie des systèmes philosophiques et politiques, au moyen desquels ils étalent leur oisiveté, leur défaut d'expérience, leurs rêvasseries, leur sentimentalité encore enfantine, et leur vanité efféminée à défaut d'une mâle dignité; enfin, notre prétendue littérature de salon, dans laquelle toutes nos maladies nationales se résument en une monstrueuse hydropisie : tels sont les résultats scrofuleux de notre état politique contre nature. Ils disparaîtront, sans doute, tôt ou tard.

« Nos esprits exagérés retourneront à la nature, à la raison et aux proportions réelles des choses ; le peuple allemand, jusqu'ici emmailloté de préjugés et retenu dans l'état de barbarie ; ce peuple, plus propre que tout autre à une vraie civilisation, renaîtra, et son intelligence s'émancipera de plus en plus. Les grands talens de la nation seront tôt ou tard appelés à agir, et ne resteront pas éternellement condamnés à une occupation solitaire et scientifique, à demeurer oisifs en présence des rêves de leur imagination spéculative. Le peuple n'écoutera plus avec une patience stupide les sottises et les niaiseries d'auteurs absurdes ; il imposera des bornes à ses sages et à ses fous. On peut prévoir que d'ici à quelques siècles l'aristocratie des savans et des artistes perdra chaque jour de son exclusisme, de son individualité, de son luxe, et renoncera aux extravagances, aux bagatelles, aux préjugés absurdes, aux doctrines nuisibles ; tandis que de son côté la foule ignorante et brute, enfoncée jusqu'à présent dans la superstition et la barbarie, ou dans le vice et dans les idées désordonnées, marchera à la lumière. Le savant et l'artiste deviendront alors plus populaires ; le peuple se montrera plus éclairé et plus pur. La littérature et l'art, devenus indépendans de la faveur des cours, ou des écoles particulières et des sectes, jetteront leurs racines dans l'esprit et le cœur de la nation, et prendront un accroissement plus rapide et plus noble.

» A l'aristocratie d'argent se rattacheront probablement des questions très-graves pour l'avenir. Elle seule est désormais possible, elle seule est l'inévitable aristocratie des temps futurs. Elle ne repose pas, comme la noblesse héréditaire, sur une croyance, mais bien sur une réalité ; et elle n'est point, comme la noblesse des charges, dépendante du pouvoir. Elle a une puissance réelle pour tous les temps, qu'elle maintient en dépit de l'État, et dont elle pourra se servir même contre l'État. Ce qu'il y a de plus important, c'est que l'on ne pourra point la détruire par des mots de ralliement, par une loi, par un 4 août ; car rien n'est élastique comme l'argent ; à peine il est repoussé d'un endroit qu'il reflue vers un autre.

« Les mêmes garanties civiles qui assurent la liberté individuelle, la propriété, la libre concurrence de l'industrie et du commerce, assurent aussi au talent, aux chances heureuses, les moyens de s'enrichir. Plus une nation devient libre, plus la fortune se mobilise, et son mouvement la soumet aux rapides alternatives du flux et du reflux. Mais la fortune, amoncelée d'un côté, produit l'indigence de l'autre; et ce contraste est plus frappant dans la fortune mobilière que dans la fortune immobilière. Si l'aristocrate foncier voit autour de lui cent serfs, le banquier ou le propriétaire de fabrique compte mille prolétaires. On ne saurait se dissimuler ce fait, qui, plus tard, pourra bien amener une réaction qui sera plus terrible que la dernière réaction contre l'aristocratie foncière, d'abord parce que la nécessité est plus pressante, et ensuite parce qu'il ne s'agira point des droits politiques, mais seulement d'argent; non pas d'une révolution, mais d'une dépossession de biens. L'inégalité extraordinaire des fortunes, le contraste désolant des richesses à côté d'une horrible misère, ne s'effaceront point par une dépossession violente; pour tarir les sources de ce mal, il faut recourir à d'autres moyens. Les saint-simoniens praissent en avoir découvert un ; et, comme je l'ai déjà remarqué dans un chapitre précédent, l'avenir leur réserve sans doute un rôle important à jouer, si toutefois la nécessité de niveler la fortune et la peur de le faire occupent les siècles à venir aussi activement que la crainte du despotisme qui a poussé au nivellement des droits sociaux. »

EMPRUNTS AUX SALONS DE PARIS; nouvelles publiées par M. Ancelot. Paris, 1835. In-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

Si notre mémoire ne nous trompe pas, les contes renfermés dans ce volume ont déjà paru, soit sous une forme dramatique, soit dans les revues ou dans quelque autre recueil. On se gêne si peu maintenant pour offrir plusieurs fois la même œuvre au public en lui faisant subir seulement quelques légères altérations de forme, qu'il est bien difficile de ne s'y pas laisser prendre. Mais au reste les emprunts de M. Ancelot, qu'ils soient neufs ou réchauffés, sont une lecture assez agréable; on y trouve quelques esquisses de mœurs qui ne sont pas sans intérêt.

Paris.— Imprimerie d'ÉVERAT, rue du Cadran, n. 16.

TABLE,

PAR ORDRE DE MATIÈRES *,

DES OUVRAGES

DONT IL EST FAIT MENTION DANS LA SECONDE ANNÉE DU BULLETIN LITTÉRAIRE (1834).

THÉOLOGIE.

Pages.

Bible, à 2 sous la feuille.. . . . 49
Christianisme (du), par Roux-Ferrand 5
Confession de Balbaith, par Hausmeister 3
Considérations sur le célibat, par Durosoy. 21
Considérations sur le système de La Mennais. 178
Critique du Christianisme.. . . . 185
Curiosités homilétiques. 64
Foi de l'Eglise universelle, par miss Martineau. 88
Hermeneutique sacrée. 5
Histoire de la passion de N. S... 42
Histoire des prétendues réformes 32
Indifférentisme religieux, par Vinet 2
Lettre de bonne année. 34
Maçonnerie considérée comme le résultat des religions égyptienne, juive, chrétienne. . . 48
Méditations chrétiennes, par Blunt.. 4
Rapports inattendus de Oegger. 54
Religion universellement constatée. 1
Réunion des communions, par Langlé. 5
Scripta novæ Domini ecclesiæ. . 87
Véracité des évangiles, par Roussel. 3

—

JURISPRUDENCE.

Pages.

De la jurisprudence sur le mariage des prêtres.. 35
Jurisprudence de la médecine.. 139
Vorschlage zu einer revision des gesetzes, vom 18 germinal x. . 28

—

SCIENCES ET ARTS.

Philosophie, Morale, Éducation.

Ami des écoliers, par Mœder... 13
Annette Gervais, par madame Tourte-Cherbuliez. 177
Aventure de Choppart. 9
Choix de *fac simile*, par Cassin.. 64
Construction des écoles primaires. 8
Cours de philosophie, par Damiron 79
Devoirs des hommes. 89
Ebauche d'un essai sur les notions radicales.. 168
Education des mères de famille. 45
Essai sur la constitution de l'homme. 36
Histoire de la philosophie morale. 38
Hymnes en prose.. 39
Lectures élémentaires. 37
Manuel des écoles primaires.. . 91
——— des jeunes femmes. . . 140
——— des fondateurs de salles d'asile. 28
——— de l'instruction primaire. 37

* Pour faciliter les recherches, sans multiplier les tables, nous n'avons adopté que les principales divisions de l'ordre analytique, et chaque division est elle-même rangée par ordre alphabétique.

Pages.
Manuel des mères. 141
Paraboles de Krummacher. . . 29
Philosophie des facultés morales. 166
Résumé de l'enseignement universel.. 41
Scènes du jeune âge. 16

—

Politique, Économie politique, Commerce.

Article du *Foreign Review* sur l'Autriche. 124
Bonheur des Italiens. 124
Conduite des Bourbons 164
Contes sur l'Economie politique. 61
De la dette espagnole. 130
Documens sur le système pénitentiaire.. 91
De la nouvelle France. 75
Des divers gouvernemens. . . . 61
Essai sur la vie sociale. 4
Etudes sur l'Economie politique. 22
Felicita degl' Italiani. 8
Histoire financière de l'empire Britannique.. 66
Le Livre, vision.. 123
Mortalité proportionnelle des peuples.. 31
Notions de John Hopkins. . . . 142
Ouvriers lyonnais en 1834.. . . 110
Pensées d'un prisonnier.. . . . 170
Programme d'un prix. 124
Question des juifs Polonais. . . 12
Société (de la) et du gouvernement. 40

—

Agriculture, Physique, Histoire naturelle.

Bibliothèque du chimiste. . . . 54
Centurie d'insectes. 139
Dictionnaire des termes des sciences naturelles. 41
Fragmens sur la folie.. 120
Géologie de la période quaternaire.. 27
Introduction à la Géologie.. . . 10
Physiologie pour les colléges. . 122
Précis d'histoire naturelle.. . . 79
Suites à Buffon. 137

—

Mathématiques, Arts militaires, Arts et Métiers.

Essai sur la reliure. 57
Histoire de la peinture. 109
Pages.
Leçons sur les chemins de fer. . 125
Musée religieux. 105
Réorganisation militaire. . . . 21
Traité d'astronomie.. 62
—— des chemins de fer. . . . 125
—— de mécanique. 138

—

BELLES-LETTRES.

Grammaire, Poésie, Romans, Mélanges.

Annales d'une famille. 74
Auditeur au Conseil d'Etat. . . 187
Aventures des bandits. 55
Ayesha. 117
Bibliothèque d'éducation. . . . 180
——— de mon oncle. . . 83
Cabanis. 102
Celui qu'on aime.. 116
Ce que regrettent les femmes. . 181
Charles Martel, poème. 30
Château Saint-Ange. 17
Chroniques de Flandre. 171
Clocher de Saint-Jacques. . . . 145
Comptoir, Plume et Epée . . . 53
Confessions poétiques. 14
Corps sans âme. 55
Dame noire de Doona. 94
Derniers jours de Pompéi. . . . 184
De tout un peu. 95
Duchesse de Châteauroux. . . . 94
Dziadi (les). 128
Elgive de Baumgarten. 105
Elisa et Widmer.. 83
Emprunts aux salons. 192
Etude sur Mirabeau. 22
Examen des tragiques. 172
Femme à la mode. 159
Fête sanglante. 38
Fille (la) d'un ouvrier. 109
—— du porteur d'eau. 159
Fils (le) du Régicide. 53
Guérillas (les). 175
Hégésiaques (les). 182
Hélène.. 72
Henri Farel. 118
Héritage.. 83
Histoire de la littérature anglaise. 165
——— de Lucie Clare. 69
——— et Roman. 18
History of the british litterature. 56
Infâme (l') 176
Inspirations religieuses.. . . . 15
Jacques, par Sand 162
Justicier du roi. 117
La Renaudie. 96

Pages.
Lequel de nous est le croyant? . 99
Littérature et Philosophie.. . . 65
——— et Voyages. 43
Livre des Cent-et-un. 126
—— des Conteurs. 102
Long-temps après. 135
Madame de Sommerville. . . . 159
Manuel de la littérature allemande. 35
Mariage et Amour. 42
Marie de Bourgogne. 165
—— de Médicis. 108
Mater dolorosa.. 47
Mignonne.. 116
Mœurs, Contes et Nouvelles. . . 113
Mon ami Norbert. 101
Mythologie élémentaire.. . . . 50
Napolitaine (la). 145
Neuf jours d'hymen 120
Notions de linguistique. 107
Nuit du 13 septembre. 46
Passion secrète.. 32
Perroquet de W.-Scott.. . . . 186
Pierre simple. 84
Poésies de Gallois. 82
Presbytère (le) 83
Prince de Machiavel. 6
Pucelle de Belleville.. 85
Raoul de Pellevé 72
Romancero français. 73
Romans de Janin. 161
Roslalew. 160
Schinderrhannes.. 20
Sir Lionel d'Arquenay. 123
Soirées d'Abbots-Ford. 38
Somnambule (la). 184
Souvenirs d'une vieille. 156
Tchao Chi-Kou-eul. 14
Tiel le rôdeur.. 51
Timon Alceste. 101
Titan de Jean-Paul.. 92
Toussaint le mulâtre 144
Tout ou rien. 74
Tryvelyan. 184
Tunis, Nouvelles africaines.. . 115
Un Divan, par Royer. 156
Un Cœur de jeune fille. 68
Une Ame en peine.. 25
Une Nuit de 1793. 120
Venezia la bella 23
Vicomte de Beziers.. 52
Vigie de Koat-Ven. 7
Village sous les sables.. 31
Volupté. 119

—

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Pages.
Aide-mémoire du voyageur. . . 71
Autour du monde. 18
Belgique et Ouest de l'Allemagne. 154
Espagne. 46
Excursions en Grèce. 82
Guide aux eaux d'Aix. . . . . 114.
Hommes et mœurs des Etats-Unis.. 90
Italie pittoresque. 89
Italie, Sicile, etc. 111
Mémoires et Voyages de Hall. . 35
Reine Hortense (la) en Italie. . 36
Reisebilder. 92
Scènes de mœurs arabes. . . . 25
Sketches in Spain. 56
Statistique de la civilisation.. . 136
Tableaux de l'Inde.. 16
Toscane (la). 175
Touriste (le). 114
Univers pittoresque. 71
Viaggio per la Tauride. 41
Voyage en Autriche. 187
——— à la Grande-Chartreuse.. 47
——— en Orient. 69
——— en Suède.. 58
——— en Suisse.. 95

—

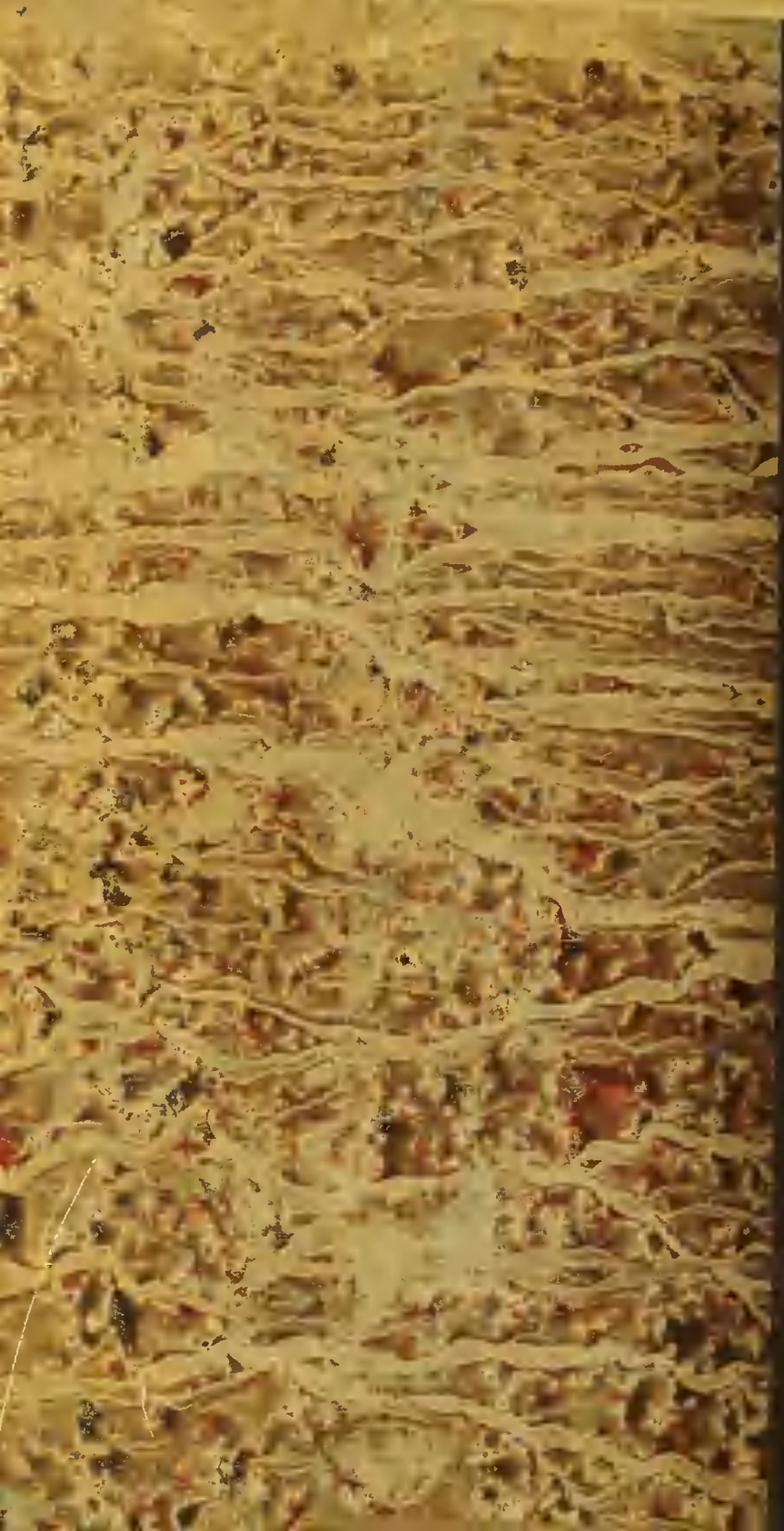
Histoire, Biographie, Bibliographie, Journaux.

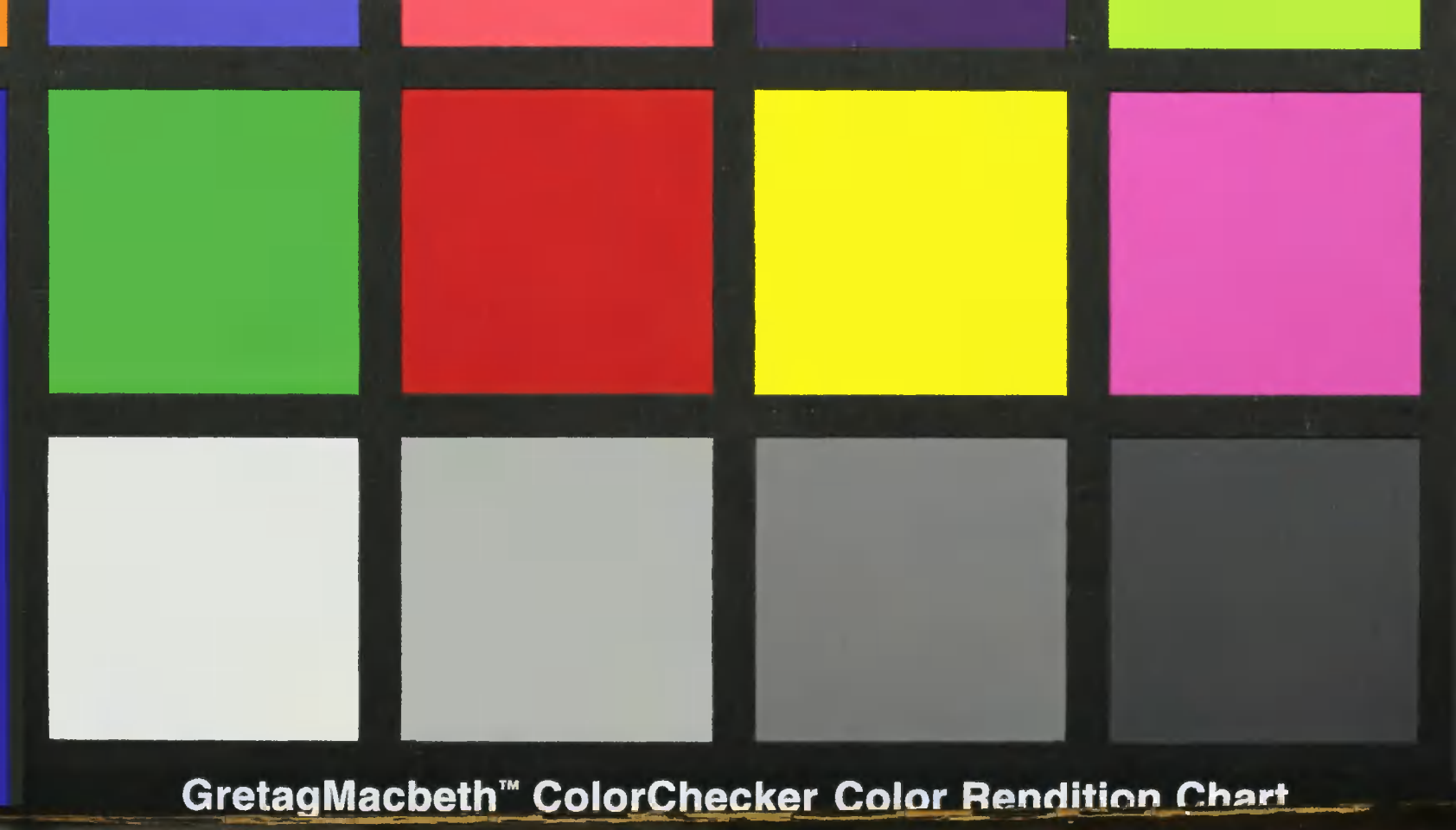
Annuaire historique. 40
Bulletin du bibliophile. 149
Dictionnaire de la conversation. 70
Encyclopédie des gens du monde 18
Espagne et ses révolutions.. . . 60
Essai sur l'histoire romaine. . . 10
—— sur l'histoire des Arabes. . 25
—— sur les hiéroglyphes. . . . 47
Etat de la civilisation grecque. . 59
Galerie historico-chronologique. 52
Histoire de la civilisation. . . . 76
——— des duchés de Lorraine et Bar. 9
——— de Genève. 100
——— de l'insurrection grecque. 148
——— de la révolution française.. 34
——— *idem*. 24
——— *idem*. 98
——— de la révolution polonaise.. 81
——— de Russie. 112

Pages.
Histoire du XVIe siècle en France. 132
——— des Suisses. 102
Historiettes de Tallemant. . . . 7
Les Juifs au moyen âge. 67
Littérateur universel. 76
Mémoires de Mirabeau. 22
——— de Tous. 147
Monsieur de Talleyrand. 115
Précis de Ramorino. 59
Recherches historico-monumentales. 6
Réforme (la) en Italie. 150
Revue du progrès social. 131
Souvenirs de Blangini. 183
——— de Créqui. 33
——— de 1830. 19
Tableau de la dégénération de la France. 129
Vie de F. Salfi. 93
— de Soult. 150
Vies des voleurs. 93
Vues sur l'histoire contemporaine. 26

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

2098
2012




GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart